

V7181634
XX00 2251923

Biblioteka Gł. AWF w Krakowie



1800053200

39408



148.

LE PÈRE DIDON

Cremouy



L'ÉDUCATION PRÉSENTE

Deuxième Edition

LIBRAIRIE PLON

L'ÉDUCATION PRÉSENTE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1898.

OUVRAGES DU P. DIDON

L'Homme selon la Science et la Foi (2 ^e édition). — 1 vol. in 18.....	3 fr. 50
La Science sans Dieu (2 ^e édition). — 1 vol. in-18.	3 fr. 50
L'Enseignement supérieur. — 1 vol in-18.....	3 fr. 50
Les Allemands (26 ^e édition). — 1 vol. in 8 ^o	7 fr. 50
<i>Le même</i> , 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
Jésus Christ. (41 ^e mille.) — 2 vol in-8 ^o avec cartes.	16 fr. »
<i>Le même.</i> (43 ^e mille.) — 1 vol. in-16 avec cartes...	5 fr. »
L'Union des Catholiques de l'Église de France, Discours prononcé à Bordeaux le 17 janvier 1892. — Broch. in-8 ^o	0 fr. 75
Indissolubilité et divorce. Conférence de Saint-Philippe du Roule, avec préface et épilogue. <i>Nouvelle édition.</i> 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
La Foi en la Divinité de Jésus-Christ. Conférences prêchées à la Madeleine, carême de 1892. Un vol. in-16. Prix.....	3 fr. 50
Deux problèmes religieux. Conférences de Nancy (1868-1869). Un vol. in-16. Prix.....	3 fr. 50

LE P. DIDON

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

L'ÉDUCATION PRÉSENTE

DISCOURS A LA JEUNESSE

Deuxième Édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

Tous droits réservés



498

37(44) 184

APPROBATION DE L'ORDRE

*Nous, soussignés, avons examiné par ordre du
T. R. Père Provincial le livre intitulé : L'ÉDUCATION
PRÉSENTE, par le Père Didon, des Frères Prêcheurs,
et nous en approuvons la publication.*

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en Sacrée Théologie.

FR. JOSEPH HÉBERT,
Lecteur en Sacrée Théologie.

Paris, 10 janvier 1898

Imprimatur :

FR. RÉGINALD MONPEURT,
Provincial.

Les discours qui composent ce volume s'adressent à la Jeunesse. Ils ont été prononcés pour elle, et je les lui dédie en témoignage de l'affection ardente qu'elle m'inspire.

Ces discours n'ont pas la prétention d'être un traité dogmatique complet; ils sont tout au plus de simples essais de solution des problèmes si complexes que l'éducation implique. Ils soulèvent peut-être plus de questions qu'ils n'en résolvent, et ils suggestionnent l'esprit peut-être plus qu'ils ne l'apaisent. Inspirés par les circonstances, les nécessités du milieu et les exigences du moment, ils gardent le *particularisme* de leur origine. Et même, afin de mieux respecter cette empreinte, j'ai tenu à les grouper suivant leur genèse et non pas selon l'ordre logique.

Fruits détachés du même arbre, à chaque saison, ils conservent le rang dans lequel ils

sont tombés. L'art, la logique peut souffrir de ce groupement fortuit; mais non la sincérité, ni la vie, ni la vérité. Chaque discours, d'ailleurs, forme un tout distinct. En passant de l'un à l'autre, sans lien logique, le lecteur éprouvera peut-être le charme de l'imprévu, — ce stimulant de l'esprit, — qui lui suggérera quelques rapprochements d'idées utiles et nouveaux.

Au milieu des difficultés et des périls dans lesquels s'agite la génération présente, un des devoirs les plus impérieux n'est-il pas d'aller à la Jeunesse, de vivre avec elle, de l'instruire et de la moraliser, de la préparer à son rôle futur, de lui insuffler l'esprit nouveau qui veut s'emparer de son âme encore intacte pour en faire l'instrument docile de ses créations nouvelles?

Le sentiment d'une telle obligation est entré au plus profond de moi-même. Je puis le dire sans forfanterie et en pleine sincérité, il n'est pas une parole de ces discours que ce sentiment n'ait dictée. J'ajouterai même que, s'ils vivent, s'ils ne sont point lettre morte, c'est qu'ils traduisent des idées agissantes, qu'ils ont été un moyen d'entraînement et une arme de lutte.

Ils n'ont d'autre mérite; et en les publiant

aujourd'hui, mon seul désir est de les voir continuer, dans un cercle élargi, l'action qu'ils ont exercée à mesure qu'ils jaillissaient de ma conscience.

L'Education française est-elle en rapport avec le milieu social, économique, politique, démocratique, scientifique, intellectuel, religieux, livré à toutes les luttes, à toutes les initiatives, à une perpétuelle mobilité? Non.

S'applique-t-elle à former des êtres forts, physiquement? Non.

Des natures résolues et courageuses, se mouvant elles-mêmes et ne craignant pas de se compromettre? Non.

Des natures intelligentes et cultivées? Peut-être.

Des caractères souples et ondoyants, des consciences molles et complaisantes? Je le crains.

Des cerveaux équilibrés, voyant juste et net? Non.

Des âmes de foi intrépide et raisonnée que l'incrédulité — prétendue haute sagesse et impeccable science — n'atteint même pas? Non.

Des citoyens d'un patriotisme vaillant que l'âme du pays trouvera toujours prêts dès qu'elle jettera un cri? Non.

Des hommes d'action enfin, qui sachent vouloir eux-mêmes, se résoudre eux-mêmes, prendre toute initiative eux-mêmes, ne compter que sur eux-mêmes, après Dieu, convaincus que la victoire reste, en toute lutte, au plus endurant, au plus persévérant, c'est-à-dire au plus digne? Non.

Il est urgent dès lors de modeler autrement la pâte humaine, de veiller à l'organisation de ce protoplasme vague, indécis, mobile, flottant, de le préserver des causes d'anémie, de désordre, et de stimuler l'esprit de vie qui l'agite sourdement.

La plupart des jeunes ne comprennent point et supportent avec impatience les duretés de cette phase scolaire par laquelle, dans nos sociétés modernes, débute la vie.

Cette longue période de dix ans, enserrée dans une discipline stricte, avec ses journées monotones, ses heures de travail et de jeu toujours pareilles, régulières comme des heures d'horloge, entrecoupées de récompenses et de châtiments, cet éloignement prolongé de la famille, — atténué, il est vrai, mais jamais assez au gré de l'élève, par les vacances annuelles et les

congés; — ces cours grillées et murées comme des prisons, dépouillées de la poésie des cloîtres silencieux, envahies par la tristesse sombre des casernes et des geôles, cet enrôlement dans une sorte de petite armée toute passive : voilà ce que la Jeunesse abomine.

En lisant ces pages, elle trouvera peut-être que, sur presque tous ces détails, elle a raison, et que l'avenir modifiera sans doute de fond en comble cette organisation extérieure si attristante de la vie scolaire. Tant mieux, cette espérance lui donnera courage.

Oui, mes amis, ayez espoir, ayez patience. C'est vous-mêmes qui, devenus des hommes, vous souvenant de vos tristesses d'écolier, et initiés aux vraies lois de l'éducation humaine, élargirez les cours étroites où l'on vous parque et où l'on étouffe, conquerez les champs vastes où votre activité exubérante s'ébattra, et réaliserez le régime de formation libre sous une discipline intelligente et virile.

En attendant, ceux qui vivent en contact avec la Jeunesse doivent la vouloir robuste et saine, capable de comprendre et d'affronter la tâche de demain qui lui sera dévolue.

L'esprit nouveau commande le travail jus-



qu'au dur labeur inclusivement; exige une volonté capable de se maîtriser, entreprenante, dressée à la lutte, forte jusqu'à l'endurance. Il veut une raison droite et équilibrée qui sache s'éclairer de toute science pour juger les choses du temps, et s'inspirer de la foi divine pour se diriger vers Dieu qui ne passe pas. Il réclame un corps exercé, résistant et souple, serviteur docile des résolutions de l'âme et des œuvres de l'esprit; une conscience incorruptible et un caractère indomptable; un cœur passionné pour la justice; une nature éprise de tout ce qui est idéalement beau; un patriotisme affamé de la grandeur, de l'expansion, de la gloire et de la prospérité du pays.

Oui, voilà l'esprit du temps et l'idéal qui doit inspirer toute la méthode éducative présente.

C'est pour répondre à ces nécessités et à cet idéal que, sous l'impulsion d'esprits libres et résolus, l'éducation présente subit quelques transformations qu'il convient d'encourager et d'étendre, car elles sont pleines de promesses.

Les sports athlétiques commencent à faire pénétrer dans la jeunesse scolaire le culte intelligent de la force physique, de la lutte vigou-

reuse, de l'endurance et de la résistance au mal. On a beaucoup médité d'eux : preuve qu'ils triompheront.

Un régime moins compressif et moins passif, laissant place au mouvement spontané du caractère et des esprits, multipliant les occasions d'initiative et mettant en jeu la responsabilité de chacun ; un régime viril qui ne demande pas seulement l'obéissance passive sous une discipline extérieure, mais le libre exercice de l'activité et la libre confiance en des chefs dont l'art suprême est de se faire aimer ; un régime adapté à l'apprentissage de la vie et à l'usage de la liberté, en un temps où, de fait, la liberté, avec ses luttes et ses agitations, s'impose à tous, — un tel régime semble vouloir rompre avec les anciennes méthodes de l'éducation générale.

L'habitude des voyages scolaires se fonde parmi notre jeunesse ; elle lui inspire peu à peu le dégoût des mœurs casanières qui, par crainte du danger ou par amour du bien-être, enchaînent nos jeunes hommes entre les vieilles limites de la patrie. Elle lui donne doucement le sentiment d'une patrie plus grande qui n'est plus confinée entre les lignes du vénérable hexagone, l'Atlantique, la Manche, la Méditerranée, les Vosges,

les Alpes et les Pyrénées; elle l'entraîne vers les colonies lointaines, les immensités de l'Océan, les continents d'Asie et d'Afrique, où notre drapeau flotte et où notre civilisation chrétienne est impatiente de rayonner.

Heureux présages d'un grand avenir.

Il appartient à tous les esprits que la foi en cet avenir embrase, de réformer et de renouveler notre méthode d'éducation française.

Que rien ne les arrête. Qu'ils ne se lassent pas de combattre la routine et de construire, à côté des vieux édifices croulants, les murs élargis où viendront s'abriter et grandir les générations nouvelles.

Un des principaux obstacles à la forte éducation de la jeunesse virile de ce pays, — j'ose le dire, — ce sont les mères.

Elles sont le réservoir sans fond des forces terribles du sentiment. Pourquoi ne les appliquent-elles pas à surexciter la vitalité de leurs fils? Pourquoi les concentrent-elles sur eux, croyant ainsi, dans leur naïveté maternelle, mieux garder, mieux préserver ces enfants de leur tendresse? De telles forces — divines et exubérantes — sont ainsi neutralisées, annulées. Mais si les écluses qui les retiennent

étaient un jour levées par les mères françaises, la patrie verrait bientôt les grandes revanches, les grandes initiatives, les grandes aurores.

Au lieu de préserver toujours, qu'elles encouragent; au lieu de dévorer tendrement leurs fils, qu'elles les torcent à vivre; au lieu de chercher, en les gardant près d'elles, une douceur déprimante et égoïste, qu'elles tâchent de faire d'eux une énergie dont elles centupleront le rayonnement. Au lieu de se séparer de leurs filles, qu'elles éloignent volontiers, qu'elles les gardent, et, puisqu'à tout prix elles veulent couvrir, qu'elles les couvent; mais, pour Dieu, qu'elles ne traitent pas leurs fils comme des vestales.

Si les fils, maintenant, doivent garder le feu sacré du foyer, qui donc ira en porter la flamme dans les terres refroidies et déshéritées qui attendent la vie?

Je serais heureux que ces pages où palpite un souffle de rénovation de notre jeunesse française ne fussent pas vaines. Puissent-elles apporter une force à quelques-uns des nobles ouvriers qui travaillent à la former, un concours libre et loyal aux maîtres officiels qui l'élèvent, une aide aux pères et aux mères qui la vou-

draient digne de ce grand pays et de leur foi chrétienne, et une impulsion aux plus vivants qui, parmi la jeunesse, s'agitent et tressaillent.

Il dépend d'eux de réaliser nos meilleures espérances.

Paris, janvier 1898.

L'ÉDUCATION PRÉSENTE

LA CULTURE DE LA VOLONTÉ⁽¹⁾

MESDAMES,
MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Je veux tout d'abord m'excuser de ne pas lire, selon l'usage, un discours écrit avec art. Il eût été plus correct qu'une parole sans apprêt, vive, prime-sautière; et ces jeunes gens, peut-être, après l'avoir entendu, eussent aimé — je suis bien audacieux — à le relire comme un petit modèle de discours académique. Mais je ne puis, ni ne sais lire; pardonnez donc l'impuissance et l'ignorance qui me condamnent à vous parler.

D'ailleurs, écrite ou non, savante ou simple, la parole n'a qu'un but, instruire et persuader.

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'École Albert le Grand, Arcueil (1890).

Certes, nous enseignons la rhétorique, mais nous ne voyons dans cet art qu'un moyen particulier d'émouvoir et d'éclairer; et si, laissant les procédés classiques aux natures très cultivées comme les maîtres éminents qui sont l'honneur de cette école et à qui je me plais à rendre hommage, il m'était donné de vous persuader sans rhétorique, j'aurais tout de même atteint le but.

Ceci est bien long pour vous dire que je vais vous parler simplement de la culture de la volonté par l'internat chrétien et la forte discipline qui le régit.

Le problème de l'éducation est un problème éternel qui varie et se rajeunit avec les siècles. Il est résolu provisoirement, jamais définitivement. La force évolutive et progressive nous stimule et nous pousse à soulever et à mener l'humanité vers un idéal meilleur et plus grand que les aïeux n'ont pas connu. Notre ambition insatiable est de les dépasser, d'augmenter la gloire et l'honneur des générations éteintes et de nous hausser vers l'avenir.

L'œuvre de l'éducation, aujourd'hui comme hier, n'a vraiment qu'un objet : former, développer, perfectionner l'homme dans toutes ses facultés.

Or, l'homme est très varié, très complexe. Il a

des facultés physiques et musculaires, morales et intellectuelles, artistiques et religieuses. Par conséquent, quand on traite d'éducation, il s'agit de résoudre le problème de la formation de l'être humain, au point de vue physique et musculaire, artistique et intellectuel, moral et religieux.

C'est le même problème, sans cesse repris et sans cesse résolu d'une manière plus ou moins parfaite. Son importance est suprême, car de sa solution dépend tout l'avenir. Telle éducation, tel pays. Fausse, elle peut perdre un peuple; saine et vraie, elle peut le régénérer; les résultats ne se feront peut-être sentir que dans un demi-siècle ou un siècle; mais rien ne les empêchera de se produire, dès qu'ils seront venus à maturité.

Nous l'avons bien vu, lorsque l'épée de l'adversaire est entrée jusqu'au cœur de la patrie. On a pu dire, alors, que l'éducation avait fait l'Allemagne victorieuse, et l'insuffisance de l'éducation, la France vaincue.

Ceci nous démontre que le problème que j'aborde devant vous — non pas seulement devant vous, mes enfants, et vous, jeunes gens, mes amis, mais devant vos familles et vos maîtres — est l'un des plus importants de tous les problèmes. S'il m'était donné, dans mon humble mesure, de travailler par l'éducation à la grandeur et au relè-

vement de mon pays, je croirais avoir accompli une œuvre des plus saines, l'œuvre la plus féconde, et je mourrais plein d'espérance. Les germes déposés dans ces âmes naissantes et grandissantes écloront un jour. Et nous, mes collaborateurs et moi, nous, les fils de saint Dominique, en voyant s'ouvrir enfin l'ère des victoires que nous aurons lentement préparées, en voyant se multiplier dans le pays régénéré le nombre des soldats invincibles, des savants honnêtes et victorieux contre tous les problèmes de la nature, des prêtres indomptables pour sauvegarder leur foi, nous ne dirons pas, comme les païens, que nos mânes tressailleront; nous dirons que nos âmes loueront Dieu de nous avoir confié, pendant la vie, cette jeunesse qui, après avoir entendu et reçu nos leçons, a pu sauver et illustrer le pays.

Mesdames et Messieurs, dans l'œuvre complexe de l'éducation, — je dis complexe, puisqu'il s'agit de développer tout l'homme, être infiniment varié et divers, — il est aujourd'hui une faculté dont la culture et le développement s'imposent. Ce n'est pas celle du mouvement physique; ce n'est pas la mémoire, l'imagination ou le sens esthétique; ce n'est pas non plus la raison spéculative ou pratique, j'ajouterai même que ce n'est pas la faculté d'être religieux, — voyez jusqu'où je pousse mon idée, — non, la faculté à déve-

lopper aujourd'hui, à cultiver, c'est la volonté.

Pourquoi?

Par cette raison décisive que la volonté est la faculté maîtresse de toutes les autres. La faculté religieuse ou la puissance d'adorer Dieu, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, le sens esthétique ne peuvent rien sans elle. C'est à elle que toutes doivent faire appel. Je dirai même, mes petits amis, qu'elle est la faculté maîtresse de vos muscles, car vous ne pouvez pas les développer sans elle. La volonté est tout; elle commande et elle défend, elle stimule et elle ralentit, elle soutient et elle contrecarre à son gré tous nos actes.

Or, cette énergie divine est celle qui est la moins développée et la plus négligée dans la génération présente.

Je ne veux pas faire votre procès; et je n'ai garde d'oublier qu'un jour de distribution de prix n'est pas un jour sévère d'examen de conscience, mais un jour de fête et de compliments, et je ne craindrai pas de vous les prodiguer; vous allez le voir.

Vous êtes charmants, oui, charmants et sensibles, vous avez à la fois l'élégance et l'amabilité. Vous êtes beaucoup plus attrayants que vos aïeux et vos pères qui paraissaient, dit-on, un peu négligés; vous ne l'êtes pas : c'est un progrès.

Vous avez l'épiderme fin, très fin, beaucoup plus délicat que celui des barbares dont vous êtes descendus.

Plus nerveux et plus sensibles, vous avez l'imagination plus réaliste. On reconnaît en vous un esprit plus positif; vous vous emballez moins qu'autrefois; vous êtes moins entraînés, moins faciles à l'enthousiasme. Il y a moins de bleu dans votre ciel; vous regardez d'un peu plus près la terre; moins rêveurs que vos aînés, vous êtes plus pratiques, et, par conséquent, vous pouvez mieux frayer votre chemin. Cependant un peu de sérénité dans le ciel est utile à qui veut aller loin. Celui qui regarde dans le ciel bleu a la chance d'y découvrir une étoile; et, lorsqu'on veut aller loin, il faut toujours avoir une étoile, sous peine de se perdre ou de tomber dans la première fondrière qui s'ouvrira sous les pas.

J'ajoute que vous êtes intelligents, et vous comprenez tout aisément; mais quelque chose vous manque : la volonté. Là est le défaut capital de toute la génération de la fin du dix-neuvième siècle.

Savez-vous pourquoi, Messieurs, la volonté doit être plus spécialement développée par l'éducation? C'est non seulement parce qu'elle est la faculté maîtresse et qu'elle est affaiblie dans les générations présentes, mais parce que, dans

notre temps, elle est, sans contredit, la faculté la plus nécessaire.

L'âge où nous vivons, retenez-le, — car celui qui vous parle est entré jusqu'à la moelle dans son siècle et dans son pays, — l'âge où nous vivons est un âge démocratique; il doit être un âge de sainte liberté, de justice, de noble tolérance, et aussi un âge de lutte : voilà son caractère.

Il est un âge démocratique, parce que — c'est une vérité accessible à tous les yeux — il n'y a plus de classes, plus de privilèges. Tous les Français sont égaux devant la loi et doivent participer aux mêmes droits civils, politiques et religieux.

Que l'on soit né en bas ou en haut, dans l'opulence ou la pauvreté, quel que soit l'étage de la société où nous vivons, mes amis, nous sommes tous civilement égaux.

Le fils du paysan pauvre peut être ministre; et le fils du riche, — industriel, négociant ou banquier, — peut être réduit à la misère, à vingt-cinq ou trente ans.

Se plaindre ou se réjouir de cette égalité universelle est chose vaine. Jamais je ne me plains ni ne me réjouis du temps qu'il fait ou de la saison qui règne, par la raison bien simple que je ne puis rien y changer.

Me reproche-t-on d'être un démocrate, je réponds que je suis un homme assez intelligent pour

voir que nous vivons dans une démocratie et sous le règne de la liberté. Et si l'on m'accuse de blâmer le passé et d'être opposé aux régimes antérieurs, on a tort. Personne ne peut sonder les cœurs et les reins. A quoi bon d'ailleurs regretter ce qui fut? Ce ne sont pas les regrets qui sont utiles, mais les fortes espérances et les saines ambitions.

Je ne puis rien sur le passé, parce que le passé, c'est la tombe; mais je puis tout sur l'avenir, parce que l'avenir, c'est le sillon ouvert où germera la graine tombée de la main du semeur; c'est le champ inculte qui peut devenir fécond à force d'intelligence, de volonté et de vertu.

Ainsi, Messieurs, développez la volonté, parce que vous n'arriverez à rien sans une énergie prépondérante.

Voyez, dans l'âge démocratique, nous avons des facultés à peu près égales. Je constate qu'ici, sur trois cents élèves, les facultés s'équilibrent; et la cause déterminante du succès parmi vous, ce n'est ni la mémoire, ni l'intelligence, ni l'imagination, mais principalement la volonté. Le plus fort est celui qui voudra le plus. Dans la vie publique où vous entrerez plus tard, toujours celui-là sera le premier qui aura la volonté la plus saine et la plus persévérante; car, seul il résistera; et même opprimé, il ne s'avouera jamais vaincu.

Vaincu, aujourd'hui, il peut l'être, certes; mais demain, avec la volonté, il sera victorieux.

Je me rappelle une parole, que j'ai déjà dite bien souvent et que je ne me lasse pas de répéter, parce qu'elle est d'une vérité éternelle et profonde et d'une moralité sublime. Elle est d'un Russe; on peut la citer ici, elle y sera sympathique et chaudement accueillie.

Un général russe avait été battu par Napoléon, il y a trois quarts de siècle; vous voyez que les Russes ne nous en ont pas gardé rancune, et le commandant qui est ici à mes côtés ne me démentira pas. Le général était interrogé par un de ses lieutenants : Mon général, qu'est-ce qu'une bataille perdue ?

Et lui, taciturne, répondit : « Une bataille perdue, c'est celle qu'on croit avoir perdue. »

Et, en effet, battu aujourd'hui, obligé de vous replier, réduit même à signer un traité, n'avez-vous pas le droit, en même temps, de vous dire en secret : Rien n'est fini, tout est à recommencer. Aujourd'hui je suis vaincu, mais demain? Demain, c'est la grande chose; demain, on se recueille, on répare ses forces, on devient dix fois, vingt fois plus fort, et après-demain, c'est la bataille reprise, c'est la revanche qui décide de tout.

Oh! mon général, comme vous avez bien parlé! Voilà un de ces mots qu'on grave dans sa con-

science et avec lequel on peut tout, parce qu'il rappelle que la volonté est irrésistible et contient seule le secret des victoires de l'avenir. Mes amis, il faut avoir le mâle courage de se souvenir des défaites du passé, mais ne jamais oublier surtout qu'une volonté forte est capable de toutes les saintes revanches.

Après avoir signalé les motifs principaux qui nous obligent à aguerrir la volonté, je voudrais persuader aux pères et aux mères qui m'écoutent, que le moyen le plus approprié et souvent indispensable, c'est l'internat chrétien, avec la discipline qui en constitue la loi et le génie.

Ne me dites pas que je vais plaider pour Arcueil. Je vais soutenir la cause de tous les internats chrétiens, même de ceux qui ont un esprit différent de notre esprit, et défendre devant vous, mes amis, cette discipline que vous considérez comme un joug, une chaîne pesante, un dur servage. Vos pères et vos mères ne seront peut-être pas de votre avis; mais je serais heureux de vous ranger à l'opinion de ceux qui ont mission de vous élever et de vous conduire.

Je dis que pour la volonté, la volonté naissante dans l'enfant et dans le jeune homme, l'internat est nécessaire. L'internat éveille des idées austères : l'isolement de la famille et du monde dans

lequel l'enfant est né et a grandi, l'internement dans un milieu destiné à faciliter son développement et enfin la vie commune avec des camarades choisis.

Messieurs, ce système d'éducation paraît étrange, il est pourtant une loi de biologie universelle.

Nous sommes ici dans un pays d'horticulture : et moi qui suis un marcheur, qui connais bien les environs d'Arcueil, j'ai passé souvent devant les pépinières, regardant en philosophe ce qu'on y faisait.

On y élève et cultive certains arbustes et certaines fleurs, exactement comme nous élevons et cultivons les hommes.

J'ai vu en effet qu'on arrachait certains sauvages à leur sol natal où ils poussaient librement, et qu'on les transplantait par centaines et par milliers dans un terrain clos et choisi, pour les discipliner et faire leur éducation. Et il m'a paru que la pépinière était l'internat des fleurs et des arbustes, de même que l'internat était la pépinière des hommes.

Vous êtes, mes amis, comme des fleurs, comme des plantes, comme des arbustes. Je ne dis pas comme des chênes, car vous resteriez, comme eux, sauvages et indomptés. Le chêne est un arbre à part ; il est semé à la grâce de Dieu, il pousse de lui-même, il grandit secoué, éduqué par la tempête, et il défie tout : l'orage, la foudre et les siècles.

L'homme moderne n'est pas de cette robuste essence. Vous êtes plutôt, mes amis, comme les sapins et les bouleaux de nos forêts. Il faut vous réunir, comme eux, en grand nombre, dans un milieu approprié et bien clos, afin que, vous soutenant les uns les autres, vous deveniez, par les soins vigilants de vos maîtres, des sujets vigoureux et de belle venue. En vous condamnant à une captivité précoce, à un isolement qui d'ailleurs n'est point sans quelque agrément, on ne fait que vous appliquer la règle universelle du développement de tous les êtres destinés à grandir, de tous les rejetons fragiles qui ont besoin d'être protégés. On ne vous fait pas injure, puisqu'on vous soumet à la grande loi de l'univers, à la loi sans laquelle aucun être vivant ne se développe ni ne se perfectionne.

L'internat est essentiellement caractérisé par la discipline. Il y a deux sortes d'internats que je veux déterminer par un mot, sans malveillance, sans acrimonie : l'internat chrétien, et celui qui ne l'est pas.

Ce dernier ne s'occupe pas de religion ; il observe à l'égard de la question religieuse une attitude neutre, je n'ose dire indifférente. Il s'en remet aux pères et aux mères. Il se préoccupe plus de morale que de piété, plus du travail des élèves que de leur conduite. On pourrait juste-

ment demander ce que devient la morale de l'enfant sans la religion, et son travail sans une conduite irréprochable. Je n'ignore pas que dans ces écoles, un aumônier est chargé de l'instruction religieuse et du culte. On peut se confesser, et causer avec lui, mais ni la pratique ni l'instruction religieuses ne s'imposent. L'élève enchaîné de toutes parts garde sur ce point sa liberté pleine.

L'internat chrétien, au contraire, tout en veillant sur le travail, le caractère et la conduite morale de l'enfant, s'occupe avant tout de religion. Elle tient la première place; elle est obligatoire. On se confesse et on communie le plus qu'on peut; certes, ce ne sont pas les mères qui trouveront cela mauvais, ni les pères, car ils savent bien qu'une âme pure, fidèle à l'Évangile, est supérieure à toute autre.

Les hommes choisis pour cette œuvre sainte ne sont ni des surveillants, ni des maîtres vulgaires; ils ont au cœur la flamme divine du sacrifice et de la vertu; ils n'ont qu'un but suprême : allumer ce feu dans la conscience qui leur a été confiée. Et c'est pourquoi ils ont toujours les yeux ouverts afin de lire dans cette conscience et d'y suivre le drame émouvant de la volonté aux prises avec la passion. Cette vigilance paternelle et sacerdotale leur permet d'apporter dans la lutte intérieure le conseil décisif, la parole qui, avec la

vertu, sauve, au moment psychologique, le travail, le caractère et l'honneur de l'enfant.

Voilà l'internat chrétien. Et, sans jeter la pierre à l'internat neutre, il me sera bien permis de dire que, si vous vous préoccupez avant tout de ce drame de la conscience de vos enfants, vous devez sans hésiter les confier à l'internat chrétien, dans lequel la conscience, grâce à la culture sainte dont elle est l'objet, s'élève presque toujours victorieuse des grands combats où pourraient sombrer à jamais la vertu et l'avenir de vos fils.

Ce que je voudrais surtout établir, c'est l'importance de la discipline de l'internat chrétien, au point de vue du développement et de la culture de la volonté.

La volonté de l'enfant, de l'adolescent et du jeune homme est ignorante et inexpérimentée; car vous n'avez pas encore, mes amis, une raison mûre, éclairée et fortifiée par l'expérience. Aussi avez-vous besoin d'être guidés, soutenus, réglés, par la raison et l'expérience des autres, par vos pères, vos mères et vos maîtres. Or, cette expérience a constitué un règlement qui enveloppe votre vie tout entière, depuis le réveil jusqu'au sommeil.

On vous laisse le sommeil : soyez contents, puisqu'avec lui on vous laisse le rêve.

Depuis le réveil jusqu'au moment où vos paupières se ferment, une règle rationnelle, sage et bienfaisante, prend votre vie et la dirige. Tant d'heures pour le sommeil; tant d'heures pour la prière; tant d'heures pour le travail; tant d'heures pour la récréation, les repas, l'étude et la classe; tant d'heures de travail personnel et de travail passif.

Vous le voyez, on trace, dans les moindres détails, à votre activité le chemin qu'elle doit suivre.

Ce règlement quotidien, mes amis, gardez-le, conservez-en au moins l'esprit pendant toute votre vie, quelle que soit la carrière où vous vous engagerez. Gardez fidèlement la part de la prière. Faites toujours celle de l'instruction religieuse, du travail énergique et de la récréation nécessaire à votre activité physique; vous assurerez ainsi le développement harmonique de toutes vos facultés. Car la règle de cet internat chrétien a précisément pour but leur parfait équilibre. Cette règle ne fera pas de vous de simples travailleurs, mais des hommes, au sens plein du mot, des hommes laborieux, des hommes de conscience et de devoir, sachant prier, étudier et se distraire sagement. C'est ainsi que l'internat chrétien procure à la volonté naissante le bénéfice d'une direction intelligente et sûre qui lui ouvre toute grande la voie à suivre.

Mais la volonté n'est pas seulement inexpérimentée, au début de la vie, elle est mobile à l'excès. Les mères savent cela mieux que moi. — Ils veulent toujours changer d'occupation, disent-elles en parlant de leurs fils. A peine ont-ils commencé une chose qu'ils la laissent et en désirent une autre. Versatiles et capricieux, ils portent dans leur travail, et jusque dans leurs jeux, cet esprit d'inconstance et de turbulente mobilité.

Comment donc, Messieurs, préserver votre volonté naissante contre cette fureur de changements et contre ces caprices? Par l'application vigoureuse de la règle inflexible telle qu'elle règne dans l'école.

Les mères, dans votre famille, céderaient à votre volonté; mais ici la discipline ne fléchit pas. Vous diriez à votre maître : Je voudrais donner une heure de plus au jeu. Il vous répondra : Non, c'est le temps de l'étude. — Je voudrais manger à telle heure plutôt qu'à telle autre. — Non, vous mangerez à l'heure fixée ce qu'on vous donnera, et pas autre chose. Vos caprices ne seront pas entendus; on ne les connaît pas ici.

Eh bien, Messieurs, lorsque pendant cinq, six, sept années, tous les jours, vous aurez appris à obéir à cette règle de l'internat, vous aurez gagné une grande victoire; car vous commencerez à maîtriser votre volonté changeante. Au contraire,

si vous n'êtes parvenus à dominer ni votre caprice ni votre goût maladif du changement, votre volonté restera fragile et débile, incapable de lutter contre l'obstacle, puisqu'elle ne saura pas lutter contre elle-même.

Je ne fais pas votre procès, mes amis; cependant, il faut bien que je vous dise quelques vérités; mais, comme elles ne s'adressent pas uniquement à vous, vous pouvez en faire supporter le poids par vos voisins; vous allégerez le fardeau en le partageant.

Le troisième caractère de la volonté, au début de la vie, c'est la paresse et l'inertie. Un tel défaut m'étonne, lorsque j'observe cette puissance d'un génie si actif, chez les petits et même chez les adultes. Pourquoi cette somnolence native? Je l'ignore; mais le fait est certain.

Les hommes de vouloir sont très rares, et ceux qui n'ont pas de volonté très nombreux. Autant l'homme sans volonté est débile, autant celui qui sait vouloir, qui ne laisse pas tomber sa résolution, qui fait tout converger vers son but est une puissance invincible.

— C'est un ambitieux, dira-t-on.

L'ambition peut être légitime, vous le savez. J'ai toujours eu un faible pour l'ambitieux, que je préfère à tous les jouisseurs les plus tranquilles.



Ceux-ci tombent dans le gouffre, entraînés par leurs sens; ils n'ont aucune valeur, aucune activité. Tandis que l'homme entreprenant ne craint rien; il dit : Voici une montagne, je la percerai, j'y creuserai un tunnel; voici une mer, je la traverserai malgré récifs et tempêtes. Il sait faire appel à toutes les énergies de sa volonté, de sa raison, et il atteint son but.

Ayez de l'ambition, mes amis : nous la modérerons, si elle est excessive; nous la rectifierons, si elle se détourne du droit chemin.

Vous êtes dans une sphère, dans un milieu où vos pères en avaient, et vous n'en profitez pas : vous avez de la lassitude. Vous vous affaissez, comme des voyageurs las, des lutteurs épuisés avant d'avoir combattu. Vous vous dites : Maintenant, je n'ai plus qu'à jouir. Non, certes; quel que soit le degré où votre naissance vous ait déjà portés, montez encore, montez toujours et quand même, jusqu'au dernier sommet.

L'homme ne doit jamais s'arrêter dans son évolution; c'est pour lui inculquer cette loi du progrès que, dans l'internat, on stimule toujours la volonté. C'est pour cela que nous disons toujours : Travaillez! vous ne donnez pas assez. Multipliez l'effort. Vous pourriez donner dix et vous ne donnez que cinq; vous pourriez rendre cent et vous ne rendez que cinquante.

La volonté ignorante et inexpérimentée, fragile et inconstante, inerte et paresseuse, a un défaut plus grave encore que ceux-là. Elle cède à l'attrait du plaisir, au lieu de subir — ce qui est son vrai génie et sa vraie destinée — l'attrait du devoir, de la vertu et du sacrifice.

Et c'est ici, mes amis, que vous devez vous estimer heureux d'être dans un internat chrétien.

Lorsque j'entends certains hommes parler de religion et de christianisme, lorsque je les vois considérer nos écoles chrétiennes comme des foyers de fanatisme et de superstition qu'on supporte, mais qu'il faudrait détruire, moi, dans mon amour profond de la sainte tolérance et de la liberté, moi qui voudrais souvent — tant j'estime la justice, tant je l'ai en honneur — dépouiller l'habit que je porte et le caractère sacerdotal dont je suis revêtu, afin de rendre à la vérité un témoignage au-dessus de tout soupçon de partialité, moi dont la foi chrétienne emplit l'âme et coule dans mes veines comme une sève divine, quand j'entends parler ainsi, je suis toujours tenté de répondre : Ne voyez-vous pas que nous sommes, au contraire, des foyers d'apaisement, de morale et de sacrifice? Et d'ailleurs, si vous voulez la justice avec le respect de la liberté des pères et des mères, vous n'avez pas à vous occuper de ce qu'ils

peuvent vouloir pour leurs enfants. Il leur plaît d'entretenir ces enfants dans le culte de l'Évangile que vous appelez une superstition, il leur plaît de maintenir cette grande école de sacrifice et de dévouement, tolérez donc que des hommes libres en aient la passion et cherchent à la répandre. Nous sommes placés sur le grand terrain neutre de la patrie française, et je ne trouve pas mauvais que ceux qui ont des opinions contraires à la mienne essayent de les propager, de les faire prévaloir; mais je trouve inique et odieux qu'ils profitent du pouvoir pour me proscrire et m'étrangler.

Je demande l'internat chrétien; et au fond, tout dogmatisme à part, qu'est-ce que cela signifie? Je voudrais que ces petites lèvres, ces bouches d'adolescents puissent s'exprimer avec liberté, pour affirmer que nous n'avons qu'un seul but : développer l'énergie de l'enfant, donner à sa volonté grandissante une force supérieure à l'attrait du plaisir, afin qu'il sache vouloir et, par son vouloir ferme, inflexible, atteindre à tous les buts généreux.

Il n'y a pas ici à invoquer telle ou telle politique. Tous les partis, dans une Chambre française, devraient acclamer ces hommes dont le dessein unique, exclusif, est de former des consciences supérieures, plus fortes que le plaisir, puisque le

plaisir nous tue, et plus fortes que l'égoïsme, puisque l'égoïsme a toujours perdu les plus grandes causes.

Et, pour terminer, désireux de laisser à la jeunesse ici présente un grand souvenir, je n'hésite pas à dire, — retenez ces paroles comme celles d'un père, d'un chef : — Mes amis, soyez, devenez des hommes qui, sans blâmer les idées du treizième, du quinzisième, du dix-septième ou du dix-huitième siècle, savent être de leur temps, de ce temps de démocratie, de science et de tolérance pleine de respect et de charité.

Eh bien ! écoutez-moi, hommes de démocratie et de science. Sans la volonté, le monde démocratique ne vous laissera point passer. En face de vous des concurrents se dresseront pour vous barrer la route, et si vous n'avez pas une énergie supérieure à la leur, ils vous vaincront.

Soyez donc des hommes de volonté, mais aussi des hommes de science, et je le répète à dessein, parce que nous vivons dans un siècle où la science domine, dans un siècle où des découvertes immenses ont été faites. Je ne parlerai que de celles de Pasteur, qui a ouvert à l'esprit humain le monde des infiniment petits dans lequel s'élaborent les grands fléaux qui emportent l'humanité et

où se cachent les forces qui la peuvent guérir et sauver.

Cette seule découverte vous donnera une idée de ce que ce siècle a fait et du travail immense qu'il nous impose.

Il faut conquérir ce monde nouveau, afin que la tuberculose et la phtisie, mères, ne dévorent pas vos fils et vos filles. Il appartient à la science de faire cette conquête; or, la science, c'est le génie décuplé par la volonté. Ayez donc une volonté, une volonté qui vous soulève assez haut pour pouvoir conquérir ce monde dressé devant vous. La somme de travail à déployer pour une telle conquête est immense; mais c'est la grandeur de la tâche qui stimule les volontés énergiques et contribue le mieux à créer les héros.

Et puis, Messieurs, n'oubliez pas que vous appartenez à un âge, à un pays dans lequel tous les éléments sociaux sont en ébranlement. Je ne veux pas vous parler de science sociologique, ni politique. Je dois vous dire pourtant qu'un mouvement universel, prodigieux, caractérise le dix-neuvième siècle. Les classes inférieures, celles qui vivent de leur salaire et de leur travail, le grand monde des ouvriers, s'agitent et s'inquiètent. Entre elles et les classes supérieures qui possèdent, qui jouissent, il y a lutte sourde et quelquefois conflit bruyant, poussé jusqu'à la haine.

Assisterez-vous, Messieurs, indifférents, incertes, impassibles, à ces agitations et à ces discordes? Non certes. Vous irez là porter la justice, et avec la justice la charité de l'Évangile, dont nous vous aurons donné le grand secret. Car, soyez-en persuadés, le grand tourbillon qui agite la société moderne ne pourra se calmer que par la justice complète, c'est-à-dire par la charité de Jésus.

Cherchons donc d'abord à dégager du mot de justice ce qu'il contient de vrai. Mais l'expérience démontre — et j'en trouve la preuve jusque dans ce petit monde d'enfants — qu'on ne peut maintenir l'ordre qu'en ajoutant la charité à la justice. Ce n'est que par cette union que le caractère des hommes peut être élevé. Avec la justice politique, vous empêcherez peut-être d'éclater dans l'avenir la dynamite, la mélinite et tous ces explosifs qui, par moments, épouvantent et terrifient le monde. Il y a là des forces redoutables à manier; vous les empêcherez peut-être de faire sauter des quartiers de villes, mais vous n'apaiserez pas ceux qui souffrent, ceux dont certaines idées bouleversent la tête et le cœur. Il faut autre chose pour réunir ceux qui souffrent et ceux qui jouissent, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas; il faut des hommes qui s'occupent à la fois des uns et des autres, enseignant aux uns la tempérance, aux autres la résignation, à tous les espérances di-

vines, des apôtres capables d'arborer entre les deux camps ennemis la croix du Crucifié.

Je vous ai parlé comme à de futurs hommes; permettez-moi de vous dire un dernier mot comme à des Français.

Je ne voudrais rien forcer. Nous sommes ici, au fond, des internationaux, comme le démontrent les drapeaux de toutes couleurs qui se déploient fraternellement dans cette salle. Mais nous sommes d'abord Français, et il est bien permis d'être patriote, puisque le patriotisme est une vertu.

Souvenez-vous, mes amis, que nous portons en nous l'avenir de notre pays.

Or, quel doit être l'avenir de notre pays, quand on sait son histoire, et qu'on a conscience de son génie? Je le dis sans forfanterie, sans récrimination et sans haine, si les Allemands sont patients et appliqués, les Anglais tenaces et personnels, les Italiens habiles politiques, les Espagnols généreux et superbes, les Turcs fatalistes et résignés, nous, Français, nous sommes le peuple chevaleresque. Notre avenir doit être l'effacement de nos désastres et l'accomplissement de notre destinée. Nous avons été écrasés, peut-être — sûrement même — parce que, dans l'ordre providentiel des choses, nous l'avons mérité. Quand on a été écrasé, on s'en souvient, et ce souvenir austère, doulou-

reux, nous stimule à devenir plus grands, meilleurs, plus forts. Quand nous serons devenus plus grands, meilleurs, plus forts, grâce à la volonté, laissons la Providence agir, et attendons : le reste viendra par surcroît.

Ensuite, sachez que, comme Français, nous sommes par prédestination les fils aînés de l'Église, la sainte et pauvre Église que j'aime d'autant plus qu'elle est plus dénuée et plus impuissante. Notre rôle sacré et providentiel est d'être les soutiens armés de toute faiblesse et en particulier de la sienne, qui est celle même de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu. Soyez toujours à la hauteur de la double mission qui nous est confiée de sauver notre pays et de défendre l'Église.

Nous vivons en un temps où les convictions religieuses sont attaquées partout, dans les livres, dans les journaux, et même par les hommes qui s'occupent de conduire les affaires. Je ne m'en plains pas : nous sommes nés combattants.

Gardez dans votre âme et dans votre conscience une foi victorieuse, qui sache toujours supporter l'attaque et forcer la victoire. Mais si vous devenez un jour les maîtres, — et je tiens à ce que ma parole soit entendue, — gardez-vous d'asservir ceux qui vous auraient autrefois opprimés ! Affranchissez-les ; dans les luttes à venir, il ne

faut plus mettre un ennemi sous son talon, il faut le respecter jusque dans la défaite, et le redresser en lui accordant la justice, la tolérance et la charité.

C'est ainsi que doivent agir les âmes chevaleresques et chrétiennes, à l'élite desquelles vous appartenez et dont je veux, mes amis, que vous soyez l'honneur.

DEVOIRS DE LA JEUNESSE LETTRÉE⁽¹⁾

ÉMINENCE (2),
MESSIEURS,

Nous nous sommes donné rendez-vous à l'église Saint-Étienne du Mont, sur la montagne de sainte Geneviève, qu'on pourrait appeler et que j'aime à appeler la « montagne des étudiants », pour prier ensemble, d'un même cœur et d'une même âme, d'une même foi et d'un même esprit.

L'union dans la prière est le génie des chrétiens, des vrais disciples de Jésus. C'est par elle qu'ils inaugurent l'action, par elle qu'ils soutiennent le combat de la vie, par elle qu'ils triomphent; ils ont appris de leur Maître, de sa doctrine et de son exemple, que le Père céleste étant le principe, le milieu et la fin de toutes choses, tout doit commencer en Lui, se continuer avec Lui et se terminer à Lui.

(1) Discours prononcé pour la rentrée des Facultés et des Écoles libres, à Saint-Étienne du Mont. Paris (29 novembre 1892)

(2) Le cardinal Richard, archevêque de Paris.

Vous vous demandez, Messieurs, — car cette réunion a quelque chose d'insolite, — pourquoi nous sommes ici. C'est par une inspiration qui a jailli du cœur de quelques-uns de vos camarades. Ils ont eu l'idée de se réunir au début de cette année scolaire, dans une prière commune, dans la plus grande des prières. Ils ont exprimé cette idée à leur chef religieux, le cardinal archevêque de Paris. Sa paternelle bonté et sa vigilance ont reconnu dans cette idée, — dont je vous fais mes compliments, Messieurs, — l'inspiration de Dieu. — Oui! mes enfants, a-t-il répondu, vous vous réunirez, et je serai au milieu de vous, priant avec vous.

Et non content, Éminence, d'approuver et de bénir, vous avez voulu, agissant avec le tact qui caractérise votre gouvernement, — être le premier dans cette assemblée scolaire, où il s'agit d'appeler sur nous, sur nos travaux, par le sacrifice de Jésus-Christ, la grande force qui mène le monde, la force de l'Esprit.

Permettez-moi, Éminence, — puisque j'ai l'honneur d'interpréter la pensée de cette jeunesse, accourue en foule au premier signal, — de vous remercier en son nom d'avoir si généreusement agréé ses religieux désirs. Cette messe de rentrée des Facultés et des Écoles sera désormais, je l'espère, une institution. Oui! une institution;

car dorénavant, Messieurs, vous viendrez ici, sur votre montagne, pour prier Dieu, au début de chaque année scolaire.

Vous y viendrez en fidèles, en croyants. Si un grand nombre de vos camarades, ayant perdu la foi, ne peuvent ou ne veulent pas participer à cet acte religieux, vous qui croyez, vous seriez indignes de votre foi, si vous renonciez à la prière publique. Le voisinage des incroyants est au contraire une raison de plus pour vous, Messieurs, de prier davantage.

Est-ce que, pour n'être pas officielle, la prière sera moins fervente et moins efficace? Alors même que la famille ne prie plus, que le père ne réunit plus tous les siens pour adresser à Dieu la grande prière du soir, les enfants de la famille doivent-ils renoncer à prier? Et quand bien même l'État ne prie plus, parce que la prière ne correspond plus à la conscience et à la croyance de tous, les chrétiens qui vivent dans cet État sont-ils dispensés de prier, et de prier en commun?

Tel est le sens de cette réunion, toute chrétienne, toute spontanée, comme les choses de la foi doivent être. Rien d'officiel, rien de commandé. Un appel du chef de ce grand diocèse, et vous reviendrez ici; et bientôt cette église sera trop étroite; il faudra en étendre les murs. Puissé-je

voir le jour où la grande légion scolaire emplira la place du Panthéon ! Ce jour-là, nous serons la foi qui s'impose au respect, non pas seulement parce que nous serons le nombre, mais encore l'intelligence et la prière.

Il est bon que les catholiques s'unissent et qu'ils témoignent de leur force vitale ; or la grande manifestation qui leur convient le mieux, c'est la prière publique.

Que d'autres s'assemblent pour le plaisir ou l'intérêt, pour l'éloquence, les lettres ou la politique ; nous nous réunissons en chrétiens pour n'être qu'un cœur, parce que nous sommes les fils du même Père céleste, et que nous ne voulons qu'une chose, suivre sa voix, en donnant au monde un exemple de paix et de lumière.

Toutes les fois qu'on se réunit sous l'influence de la religion, devant le Père céleste, on est dans la lumière, dans la vertu et dans la paix.

Il n'y a donc pas à craindre que, pour cette réunion nouvelle, on s'inquiète ou l'on se défie.

Je sais bien que la foi, dans sa manifestation publique, affirmant sa force, la force des pacifiques, des persécutés, des humbles et des simples, inquiète toujours quelqu'un. Ce quelqu'un, c'est le Mauvais, avide de persécution et d'oppression ; le Mauvais qui a persécuté déjà et opprimé notre Dieu.

Qu'il nous opprime et nous persécute à notre tour! Laissons-le passer. Celui qui a été touché le premier, Jésus, notre maître et notre consolateur, a dit : « Soyez confiants! Je l'ai vaincu. » Nous le vaincrons comme lui, à son exemple, par la patience, la longanimité et la charité inépuisable.

Messieurs, puisque nous sommes réunis pour prier, laissez-moi vous dire que la plus belle des prières est celle qui demande à Dieu l'accomplissement de sa volonté. La prière type est celle-ci : Notre Père céleste, que votre volonté se fasse!

Or, la volonté de Dieu étant que nous accomplissions notre devoir, il en résulte que la prière la plus belle, la plus sainte, la plus sublime, la plus désintéressée, — parce que le devoir implique toujours le sacrifice, — consiste à demander à Dieu d'accomplir notre devoir, tout notre devoir.

Or, jeunes gens qui m'écoutez, le connaissez-vous, ce devoir? Je le résume en trois mots que j'emprunte au plus vaillant, au plus éloquent des apôtres, par conséquent à celui qui doit vous être le plus cher, à saint Paul : « *Tenez-vous debout dans la foi; agissez en hommes; et prenez de la force.* »

Je voudrais vous dire le second mot dans l'original, en grec, parce qu'il est plus énergique. « *Ἀνδρίζεσθε* », dit saint Paul; l'expression est intraduisible dans notre langue.

Le premier de ces devoirs, c'est la fermeté dans

la foi ; le second, la virilité dans l'action ; le troisième, la force dans la vie.

La fermeté dans la foi. Vous croyez tous, ici ; il n'y a pas d'incroyants ; s'il y en avait, j'en serais heureux ; ils entendraient tout de même ma parole, parce que la plupart des incroyants, de ceux qui se croient tels, ne le sont pas jusqu'à la source de l'être ; il reste en eux, là, dans le fond caché de la conscience, de vieilles choses saintes qui n'ont pas été desséchées dans leur racine. Il subsiste encore en eux un débris sacré, indestructible, de la foi héréditaire, quelque chose comme l'étincelle sous des cendres amoncelées.

C'est par la foi que votre âme est illuminée de l'éternelle vérité, telle que Dieu nous l'a révélée, telle que Jésus le Fils de Dieu nous l'a transmise, telle que l'Église établie par Jésus la publie de siècle en siècle à toute créature, jusqu'aux confins de la terre. C'est par elle que vous devenez des enfants de Dieu, initiés aux secrets de votre nature, de vos origines, de votre destinée terrestre et divine, en même temps qu'à la science des moyens nécessaires pour obtenir votre fin suprême.

Tenez-vous invincibles dans cette foi. Elle est rudement attaquée aujourd'hui ; et c'est pourquoi le conseil de saint Paul est si utile et si actuel.

Elle est battue en brèche de toutes parts, et, malgré la valeur éminente de certains de ses défenseurs, nous pouvons reconnaître humblement que nos adversaires ont sans doute plus de talent que nous. Oui, certes! Dieu tolère ces choses. Il permet qu'en un temps la foule des hommes de talent soit contre lui, et il laisse à des hommes moindres — il y a des exceptions — le soin de le défendre. Puis, il dit aux autres : Essayez-vous contre l'éternel roc sur lequel repose la foi des croyants ! Usez contre lui et sur lui votre talent et même votre génie ! Attaquez tout !

C'est le défi de Dieu, et quelquefois le scandale de l'homme. Car, lorsque quelques-uns de vous regardent leurs maîtres incrédules, ils sont ébranlés.

Je me rappelle ma jeunesse et le moment où j'essayais mon esprit sur les vérités et sur les problèmes de la religion. Ce n'est pas sans un frémissement dont je ne pouvais me défendre, que je voyais tel professeur, historien, écrivain, philosophe ou savant de premier ordre, soutenir des doctrines attrayantes par leur nouveauté et hostiles à l'Église. J'avais des transes, et je me disais : Ils ont raison peut-être ; c'est peut-être la vérité qui est avec eux.

Connaissez-vous cet ébranlement, l'avez-vous éprouvé ? Il y faut résister et raffermir votre esprit.

Que votre foi soit donc une foi convaincue; vous entendez ! convaincue. Sachez et dites pourquoi vous croyez, pourquoi vous acceptez la parole de Dieu, la parole de Jésus, et la parole de l'Église.

Il ne suffit pas, Messieurs, de la recevoir comme des enfants dociles, mais insoucians et endormis sur le sein maternel. Non, le milieu social où vous vivez, la culture de choix que vous recevez, la condition supérieure qui sera la vôtre plus tard, tout vous commande une attitude plus virile. Il importe que vous sachiez rendre raison de votre foi et justifier péremptoirement la crédibilité de l'Église et de Jésus, sans vous endormir dans l'éternelle vérité de Dieu qui ne trompe pas et qui ne peut pas être trompé.

Je fais appel à votre devoir de croyants, et je vous dis à tous : Sortez de la foi des enfants, et entrez dans la foi des hommes. Je n'ai pas à vous expliquer ici comment il faut répondre à ceux qui attaquent votre foi. Vous pourrez fièrement leur opposer l'autorité du Christ, qui vaut tous les hommes. Lisez son histoire, telle qu'elle est écrite, consignée et gravée dans les annales de l'humanité; et quand vous aurez lu d'un cœur simple et droit les témoignages de l'humanité sur lui, eh bien, à tous les maîtres qui attaquent vos croyances vous opposerez Jésus. Quel génie peut prévaloir contre

lui? Quelle vertu est comparable à la sienne? Quel être peut se placer au niveau du pied de ce géant?

Soyez rassurés! Dans la grande lutte qu'elle soutient, l'Église est assez vaste, assez unie, assez majestueuse, à travers tous les temps et chez tous les peuples, pour vous conduire sûrement et sans épouvante jusqu'à Jésus, auprès de qui vous trouverez le calme de l'esprit et de l'âme, parce que vous entendrez de sa bouche les paroles d'éternelle vérité?

S'il en est ainsi, n'est-il pas évident pour vous — le vrai ne pouvant être en opposition avec lui-même — que vous êtes tenus à mettre en harmonie la parole divine, objet de votre foi, avec la parole humaine, philosophique ou scientifique que l'évidence rationnelle ou expérimentale aura marquée du signe infailible de la vérité?

Mettez en harmonie votre foi et votre culture. Initiez-vous, dès la jeunesse, à ce travail de synthèse et de concorde. Vous étudiez les choses humaines : ne laissez pas établir entre les sciences humaines et votre foi un antagonisme autour duquel, en ce temps, se mène si grand bruit. Impossible d'ouvrir un livre sans y voir agité, affirmé le conflit prétendu entre la foi et la science, entre la raison et la révélation, entre la raison scientifique et la raison religieuse, entre la raison philo-

sophique et la raison éclairée par les lumières de la religion.

Dans ce conflit, la raison est représentée par les philosophes, par les académies, dans certains États, et la raison religieuse est représentée dans le monde entier par l'Église catholique. Il faut prendre parti : être avec la raison qui se prétend souveraine, avec les académies et les maîtres de la science hostile à la foi, ou être avec l'Église, les évêques répandus dans tout l'univers, en communion avec le Pape, leur chef suprême, redisant au monde la parole de Jésus, notre Maître invisible.

Ce conflit viendra pour vous, je le crains, et peut-être vous paraîtra-t-il inextricable ; votre devoir absolu de croyant fidèle n'est ni de l'éviter, ni de le perpétuer, mais de l'apaiser et de l'écarter, en montrant l'harmonie de la raison et de la foi, en la créant et en l'établissant dans la conscience d'abord et ensuite dans la vie publique.

Une telle harmonie, jeunes gens, est possible ; car elle est déjà réalisée dans certaines consciences dont vous pouvez suivre la voie, la trace et le mouvement. Par conséquent, si l'on oppose à ces consciences d'autres consciences, faites votre choix. A l'encontre des perturbateurs et des semeurs de zizanie, que la race des pacifiques et des larges esprits se lève donc pour montrer à tous

par leur propre expérience et par l'état même de leur raison, qu'en nos temps comme dans les siècles passés, la foi reste l'alliée divine de la science et de la philosophie, et que, loin de perdre à cette alliance, la culture moderne y trouve un surcroît de lumière, d'énergie et de vitalité.

Laissez-moi, à ce sujet, vous rappeler le conseil d'un grand maître dans la science : — « Si vous cherchez vraiment la vérité, disait-il, rejetez sans hésitation toute hypothèse qui serait en contradiction avec les vérités révélées. Ce point est capital, je ne dirai pas dans l'intérêt de la religion, mais dans l'intérêt des sciences. C'est pour avoir négligé cette vérité que quelques savants ont eu le malheur de consumer en vains efforts un temps précieux qui aurait été employé à faire d'utiles découvertes. »

Je vous demande, Messieurs, d'écouter le conseil et de suivre l'exemple de ce puissant mathématicien, de ce grand homme, le plus illustre disciple de Laplace, le baron Cauchy.

Si vous savez garder en paix, dans votre esprit et dans votre conscience, votre culture moderne et votre foi, au lieu d'aspirer à la séparation de l'Église et de l'État, — conséquence logique de ceux qui ont fait ou laissé faire le divorce entre la raison et la foi, — vous parlerez d'harmonie et de concorde. Alors même qu'à certains moments où

sévit la guerre à outrance, vous accepteriez la séparation pour amortir ou prévenir les chocs trop violents, ne laissez pas établir ces sophismes à la fois ruineux du pouvoir de l'État qui tient le glaive et du pouvoir de l'Église qui garde en dépôt la pensée divine; ne laissez pas dire qu'il doit y avoir entre eux un divorce complet, que ce divorce est nécessaire, parce qu'il répond aux conditions de notre époque, et qu'il est fatal, parce qu'il est le but vers lequel s'achemine l'humanité.

Non! jamais le divorce n'a été le dernier mot de rien. Il n'est, il ne peut être que temporaire. L'harmonie seule est le dernier mot de tout. Quand j'entends proclamer continuellement ce mot de conflit, je m'insurge et je dis que la synthèse a toujours raison des antinomies.

Toutes les forces sont appelées à se concilier dans le bien; tous les esprits bien nés sont destinés à se rapprocher, à unir leurs lumières et leurs efforts pour le développement de tous dans la justice et dans la paix.

Messieurs, si vous êtes fidèles à cette large et saine doctrine, voici ce qui se passera. Vous tiendrez à honneur de répondre à vos adversaires, à vos amis incroyants. Certes, on peut être adversaire et s'aimer. Je n'ai jamais compris que, dans notre vie moderne qui nous condamne à vivre les uns à côté des autres, malgré la diversité et l'an-

tagonisme des convictions, on fût obligé de tourner le dos à des incroyants. Si Jésus avait imité cette tactique, il n'aurait pas conquis le monde. Sachez donc de quel esprit vous êtes.

Une telle attitude, Messieurs, vous amènera forcément à la lutte pour votre foi, lutte de l'esprit qui ne laisse aucune objection sans réponse, qui démasque les sophismes comme un lutteur expérimenté découvre dans l'adversaire le défaut de la cuirasse, qui oppose la vraie science à la fausse science, la vraie philosophie à la fausse philosophie, la vraie histoire à l'histoire falsifiée. Vous serez ainsi, Messieurs, au sens le plus élevé du mot, les soldats de la foi; ce qui vous rendra dignes d'un rôle plus grand et plus fort, le rôle d'apôtre de la foi; car, si tout croyant est un soldat, tout soldat est un apôtre. Non content de la défendre, vous la propagerez. Ce sera pour vous le moyen d'être debout et de traduire dans la vie pratique la forte parole de saint Paul : *State in Fide*.

Remarquez, il a dit : Debout ! parce que ceux qui sont debout se tiennent, et ceux qui se tiennent résistent, et ceux qui résistent aujourd'hui seront envahisseurs demain. Je ne veux pas de croyants qui somnolent, qui transigent toujours et qui parlementent sans fin; la foi est tout, ou elle n'est pas.

Je veux qu'un croyant soit d'abord debout et ferme, sachant résister, puis envahir. La résistance à l'ennemi est le premier acte ; mais il faut aller plus outre, jusqu'à l'invasion et la conquête.

Souvenez-vous de la parole de Jésus à ses apôtres : Allez et enseignez toutes les nations. Il n'a pas dit : Enseignez la petite terre de Palestine ; il a dit : Toutes les nations. Obéissez à la parole de votre Maître divin.

Le second devoir qui s'impose à vous, jeunes gens, est d'agir en homme : *Ἀνδρείως*, dit saint Paul.

Je ne vois qu'un sens à cette énergique parole. Ce qui caractérise l'homme, comme tout être d'ailleurs, c'est son activité. Or, l'homme étant corps et âme, l'activité de l'homme est nécessairement matérielle et spirituelle. De là, dans l'humanité, deux camps : ceux qui agissent par la matière, et ceux qui agissent par l'esprit.

On a réservé pour les premiers le nom de travailleurs. Quel sophisme, quelle misère !

Et les autres ?

— Quoi, tu accapares ce beau nom de travailleur, toi qui remues simplement la terre, dix heures par jour ! Et les autres, que sont-ils donc, ceux qui dépensent par là — par le cerveau ?

Je vois bien celui qui travaille avec ses muscles ; mais celui qui travaille avec ce qui se cache sous le crâne osseux, la plus dure des cuirasses, il ne compte donc pas ? Quelle aberration, quelle injustice sociale !

Reconnaissons, Messieurs, deux sortes de travailleurs : ceux du bras et ceux de la tête, les travailleurs de la matière et les travailleurs de l'esprit, ceux qui agissent cérébralement et ceux qui agissent musculairement. Les premiers sont plus grands.

Oh ! je sais bien sur quoi se fonde l'erreur, et vous avez peut-être, vous-mêmes, à votre insu, donné raison à ce sophisme malencontreux. Combien, parmi les jeunes gens de la classe intellectuelle, laissent leur cerveau s'atrophier dans l'inertie ! Et alors, les pauvres hères qui peinent sans trêve, sans relâche, constatant, lorsqu'ils passent devant vous, l'oisiveté de ceux qui sont destinés à être les ouvriers de la pensée, ces pauvres hères sont envahis par un sentiment amer de réprobation et de colère, de jalousie et de haine, qui se traduit aujourd'hui par l'antagonisme social. C'est là, j'en suis convaincu, une des raisons de ce qu'on appelle la question sociale : elle est née, en grande partie, de l'oisiveté des travailleurs de l'idée, de ceux qui devraient multiplier les recherches dans les laboratoires, se courber sur les

parchemins des bibliothèques, évoquer le passé en parcourant les Thébaïdes de l'Orient et en fouillant les ruines du sol qui vit naître l'humanité, travailler pour devenir de grands juristes, des littérateurs sérieux, et non pas des écrivains hâtifs et mercenaires à tant la ligne, enfin continuer noblement leur vie dans le saint labeur de l'esprit.

C'est ainsi, Messieurs, qu'en trahissant votre devoir, vous avez créé l'antagonisme des classes, qui est la question sociale; car sans antagonisme social, pas de question sociale.

On parle constamment de ces propriétaires, de ces capitalistes qui ne gagnent que pour eux et qui exploitent ceux qui n'ont rien. Evidemment, il y a là de l'égoïsme à flétrir, une iniquité à combattre, comme partout; mais la solution doit être cherchée aussi ailleurs.

Je suis convaincu, — et je suis bien aise de vous le dire — que si les jeunes gens chrétiens veulent accomplir leur devoir, leur mission, — et ils le voudront, — ils contribueront pour leur part à cette solution nécessaire.

Montrez-vous constamment occupés au travail de la pensée; dans quelque sphère que se développe votre activité, qu'on vous voie mûrs avant l'âge, travailler spirituellement, passer avec l'aurore du travail au milieu des ouvriers de la terre qui, eux aussi, auront vieilli, courbés sur leur

tâche; et alors vous pourrez leur tendre la main, vous vous sentirez frères, parce que, eux et vous, vous représenterez les deux moitiés de l'humanité; et au lieu de l'opposition, de l'antagonisme fratricide, régnera entre vous la grande, la sainte fraternité des laborieux.

Travaillez donc et sortez de cette race stérile et flétrie des oisifs qui n'a jamais engendré que des corrupteurs et des corrompus.

Vous êtes des étudiants libres et vous pouvez ne rien faire. Or, si vous n'avez pas une ambition qui vous empêche de tomber dans l'oisiveté, une croyance qui vous anime et vous exalte, votre belle activité s'évanouira dans la voluptueuse indolence. Mais si vous êtes des croyants, alors écoutez saint Paul : Agissez en hommes. Mettez votre labeur sous la protection de Dieu, de vos maîtres et de votre volonté propre.

D'abord sous la protection de Dieu.

Permettez-moi ici le conseil d'un grand génie religieux à un jeune homme dont la vie était en tout semblable à la vôtre : « Travaille en esprit d'oraison, travaille toujours dans cet esprit. Tu dois étudier les choses de la terre, c'est ton devoir d'état; mais ne les regarde que d'un œil et que ton autre œil soit constamment fixé sur l'éternelle lumière. Écoute les savants, tes maîtres, mais ne les écoute que d'une oreille, et que l'autre

reste constamment ouverte pour recueillir la voix céleste de ton ami divin. »

Ainsi parlait Jacques Ampère, un grand homme, celui-là, religieux comme un Père de l'Église, un grand savant tel qu'il en faudrait encore parmi cette jeunesse qui m'écoute. Ils ne sont jamais trop nombreux.

On vous donne de bien autres conseils, jeunes gens, aujourd'hui. On vous parle de la vie, qui est bonne et douce; on vous engage à être joyeux. Comparez ces voix d'Épicure aux grands conseils de cet homme qui rappelle le génie d'Augustin, et faites votre choix. Écoutez vos maîtres, mais écoutez-les quand ils parlent ce langage divin; et, quand ils parlent l'autre, cherchez et trouvez dans la voix divine l'accent pour les confondre.

La conscience humaine, même la conscience de l'enfant et du disciple, — lorsqu'elle s'ouvre à la parole de Dieu, — a de quoi confondre tous les sophismes et tous les maîtres d'erreur. Soyez donc des travailleurs dans le sens de Jacques Ampère, ne laissez pas la terre vous voiler le ciel. Et si vous étudiez les merveilles du corps humain, ne soyez pas dupes des vaines doctrines qui croient avoir trouvé le moyen de se passer de l'âme. Non! on ne se passe pas plus de l'âme, dans l'étude du corps humain, que de Dieu dans l'investigation de l'univers. On a beau vouloir

expliquer le monde sans Dieu, il faut toujours en venir à la chiquenaude de Pascal, à un premier moteur, à une première cause nécessaire pour expliquer l'origine et la succession des phénomènes. Il n'y a pas de science contre cette logique. Si donc vous vous appliquez à scruter la matière, ayez toujours un œil pour voir Dieu et une oreille pour l'entendre; on ne l'oublie jamais, quand on l'a vu ou entendu — ne fût-ce qu'une fois.

Messieurs, c'est par le travail que vous accomplirez votre fonction terrestre, et que vous acquerrez la science. Mais en appuyant votre travail sur Dieu par la prière, sur vos maîtres par la docilité, n'oubliez pas de l'appuyer aussi sur votre volonté par l'effort personnel.

Rien ne s'acquiert sans effort personnel, bien qu'à la vérité tous n'en soient pas également capables. En effet, les travailleurs auxquels vous appartenez sont partagés en deux catégories : ceux qui n'ont rien, ni position, ni fortune, et ceux qui sont en possession de la fortune et d'un avenir. Les premiers, stimulés par l'ambition et la nécessité de parvenir, vont au labeur gaiement; les seconds, pour s'y appliquer, doivent faire appel à un mobile supérieur, la conscience de l'obligation sacrée du travail.

C'est pour moi une occasion nouvelle de rendre témoignage à cette religion sainte que je ne puis voir

attaquée, sans que mon âme ne saigne, parce qu'elle enseigne ce qui est grand et salutaire à l'homme, et parce que seule elle lui communique l'énergie de pratiquer tout ce qu'elle enseigne de parfait.

La loi de travail est justement une des lois essentielles de notre religion divine.

On dira : Mais ma philosophie la proclame !

— Je le veux bien, jeune homme ! Tu crois qu'elle enseigne cela avec la rigueur qui se traduit en résolution ? Elle t'enseignera aussi que, le nécessaire accompli, tu dois user de la vie, et en jouir. Ta philosophie ne peut te dire autre chose, avec une certitude qui entraîne tout.

Sans doute il faut honorer ta vie ; ton pays le demande. Mais qu'est-ce que ton pays dans l'immensité ? Qu'est-ce que la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique ? Formes éphémères, organes immenses et passagers d'une humanité qui s'évanouit. Et tu trouves que c'est là quelque chose de bien touchant, philosophe ? Moi, je ne le pense pas.

La philosophie, d'ordinaire, étant l'œuvre individuelle de la pensée, son autorité toute personnelle manque de poids ; et le dernier mot de la philosophie, quand on la pousse, c'est le bien-être, c'est le bien vivre, et, au bout, la nécessité cruelle de finir comme on peut, parce que le temps seul nous appartient.

Mais, celui qui croit à l'Être immanent et transcendant qui est Dieu, le Dieu personnel, le Dieu vivant, croit à la dépendance absolue de l'homme; il sait qu'il n'est pas ici bas seulement pour lui-même, pour sa famille, pour son pays ou pour l'humanité, mais aussi et principalement pour l'Infini qui l'a créé et qui l'attend, et il puise dans cette union des forces immenses, intarissables.

La mort, dit-on, finit tout. Non! elle ne finit rien. Si la mort finit tout, pourquoi travailler en vue d'un au delà que j'ignore et qui n'existe pas?

Je comprends ce raisonnement dans la bouche des incroyants; mais, en dehors d'eux, je n'y vois qu'illogisme. La vérité, c'est d'entrer dans la foi absolue qui vous fait les fils de Dieu, qui vous commande la loi totale et en particulier la loi du travail.

Vous vous trouvez, tous les jours, distancés par des jeunes gens qui ne sont rien, qui n'ont rien, et vous dites :

— C'est étonnant! dans notre société, les députés, les ministres sortent tous on ne sait d'où.

Permettez, jeunes gens, je sais, moi, et je vous dirai d'où viennent ces parvenus : ils sont sortis du travail.

Et vous, fils de famille, qui appartenez à la classe lettrée, vous êtes mécontents et presque

révolutionnaires, en voyant cet état de choses. Et vous vous offensez de cette démocratie qui amène toujours au pouvoir ceux qui n'ont rien.

Mais, Messieurs, si la démocratie a quelque chose de bon, c'est justement qu'elle laisse arriver tous ceux qui veulent. Et je vais vous donner le secret de ce succès.

Soyez plus travailleurs que vos compagnons pauvres, plus laborieux qu'eux en tout, et par la force du travail décuplant votre valeur, vous occuperez les chaires, toutes les chaires, à votre gré, à la Sorbonne, au Collège de France, à la Chambre ou au Sénat.

Toutes sont ouvertes à tous; il n'y a pas de privilèges.

Je sais bien qu'à vous entendre, les gouvernements ont leurs favoris, leurs amis du premier et du second degré, et que vous, vous êtes des suspects ou des adversaires.

Messieurs, rappelez-vous que le mérite est au-dessus du favoritisme; que si vous n'avez pas la faveur qui ouvre les portes, vous avez le travail qui les force. On n'a jamais résisté longtemps aux laborieux, à ceux qui veulent arriver et qui, armés d'une énergie irrésistible, peuvent tout supplanter et tout envahir.

Mais, Messieurs, si vous voulez être supérieurs

à vos concurrents dans la somme de travail donné, permettez-moi de vous rappeler un troisième devoir formulé en un mot que j'emprunte encore à saint Paul :

Confortamini; soyez forts.

Forts contre qui, contre quoi?

Vous connaissez votre âge : vous n'avez qu'un ennemi. Les enfants et les adolescents sont étourdis, les hommes ambitieux, les vieillards intéressés, et les jeunes gens passionnés, entraînés violemment au plaisir, je dirais même « viveurs » si l'expression n'était pas aussi brutale qu'exacte. Or, c'est là que doit porter tout l'effort de votre vitalité morale et religieuse.

Un homme vaut par ses défauts, a dit un grand diplomate, et il ajoutait : Il ne réussit que par l'audace de ses défauts.

Vous donnez raison, Messieurs, à cette maxime machiavélique, vous qui reconnaissez volontiers pour chef l'étudiant qui se signale par l'exubérance des passions de la vingtième année.

Cette façon de juger est peut-être conforme à la morale des païens, mais non pas, certes, à celle de l'Évangile.

Pour le païen, lorsque la nature parle, il la suit; pour le chrétien, il la soumet à la raison droite, en résistant à ses entraînant folies. A l'audace des défauts il préfère l'audace des vertus. C'est pour-

quoi je viens vous demander d'être forts contre vos passions. Si vous n'êtes pas résistants sur ce point, vous perdrez la foi à peu près infailliblement; en tout cas, vous perdrez la force d'être debout dans la foi, vous serez couchés sur le champ de bataille, et les ennemis vous pousseront du pied comme des blessés à mort qu'on dédaigne. Vous n'aurez pas non plus le feu sacré du travail. Entre le travail et le plaisir, il existe des antinomies plus redoutables que les antinomies de Kant. Celles-ci sont des toiles d'araignée pour les mouches, mais celles-là sont des barrières. J'appelle mouches les bourdonnants philosophes.

Eh bien, vous êtes en présence de forces vives, de passions frénétiques. Résistez-y! Rappelez-vous la parole de saint Jean : « Je vous écris à vous, jeunes gens, parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu le Mauvais. »

Le Mauvais pour vous, c'est la femme. Oh! je vous le dirai avec franchise, ne tenez pas à honneur de vous laisser vaincre par cet être subordonné, qui a été et qui demeure la première séductrice de l'homme.

Debout et fermes dans la foi, travaillez, lutez, prenez des forces contre le grand ennemi de la jeunesse, la femme, la femme redoutable par ses instincts, savante dans l'art de vous prendre au piège, et puissante à vous subjuguier. Je le dis

dans cette église, je le dis saintement, comme il convient à celui qui parle aux consciences, devant Dieu, et aussi par cette raison que les vérités déguisées n'ont jamais la puissance des vérités sans voile.

Soyez donc forts. Résistez au plaisir, à la passion qui est en vous et qui, en vous poussant vers la terre, tuerait en vous le bon germe de travail et d'avenir. Combien de génies n'auraient pas lui sur notre horizon, si la foi ne les avait gardés ! combien de forces ont été centuplées par cette vertu divine, la chasteté ! Soyez fermes contre vous-mêmes, toute la vie et surtout à vingt ans, parce que la jeunesse est l'âge où les forces vives s'accumulent et préparent en s'accumulant ces réserves sacrées d'énergie sans lesquelles l'homme est incapable de produire les pensées fortes, de concevoir les vastes et longs desseins et d'accomplir les héroïques devoirs.

Un grand nombre d'esprits, je le constate pour ma part, semblent frappés d'anémie ; ils ont la facilité, ils ont l'entrain superficiel, mais non pas la robuste verdure et l'originalité puissante. Pourquoi ? Si l'on veut aller au fond de leur vie et de leur conscience, on en trouvera la raison dans le gaspillage précoce de la première jeunesse, dans l'abandon des forces humaines à ce Minotaure du plaisir, l'ennemi et le destructeur de la pensée.

Il n'y a plus d'audacieux; les âmes sont languissantes, les caractères énervés, les armures mal trempées : quoi d'étonnant? La barrière la plus puissante qui ait contenu dans tous les siècles l'entraînement qui nous pousse au plaisir — la religion — a été démolie, le torrent de la corruption déborde et la force de l'État ne peut plus l'endiguer. On lui dit : Protégez-nous! Assainissez! Que répond l'État?... Véritablement, ce n'est pas la peine d'avoir une police et des millions d'hommes pour s'avouer vaincu, je ne dirai point par un bataillon d'amazones, mais un troupeau de sirènes qui, dans l'océan parisien, attirent tous ces navigateurs, incapables de manier leurs avirons, de combattre de haute lutte, de résister ou de fuir au large. Il faut que Dieu et la religion interviennent dans vos rangs, Messieurs, et relèvent vos consciences, pour vous maintenir indemnes de l'entraînement, de cet entraînement qui détruirait tout en vous : l'homme de foi et de travail, de pensée et de combat.

Je termine, Messieurs, en vous demandant pardon de vous avoir retenus au delà de la mesure peut-être, et de n'avoir pu vous donner ces conseils en termes plus brefs. Et encore je ne vous ai pas parlé de deux choses qui pourtant tiennent une grande place dans vos pensées : le siècle dans

lequel vous devez vivre, et le pays auquel vous appartenez par le sang. Souvent, à la vérité, certaines choses se font sentir tout bas, sans même qu'on les nomme, et celles-là sont du nombre.

Oui, Messieurs, soyez des hommes fidèles aux trois devoirs évangéliques que je viens de vous rappeler, et alors, j'en répons devant Dieu et devant le pays, vous serez des croyants et des citoyens dont la France et l'Église pourront à l'envi s'enorgueillir.

Je me heurte encore ici, en terminant, à ce terrible conflit qu'on soulève toujours devant nous.

On nous oppose toujours cet irréductible antagonisme de l'Église et de l'État, et certains prétendent nous obliger à choisir. Nous ne choisirons pas entre l'Église et la Patrie; ces deux puissances se tiennent indissolublement unies au plus profond de notre conscience, de notre caractère, de notre âme et de notre esprit. Nous les étreindrons d'un même et indissoluble amour. J'en prends Dieu à témoin pour vous, jeunes gens : vous serez d'abord des croyants fidèles à la foi, fidèles à Jésus et à son Église; vous mourrez, s'il le faut, pour l'Église, pour Jésus, pour Dieu, et vous lutterez dans votre conscience, ce qui est une sorte de martyre. Ah! ils ont la vie belle, les autres, les païens de ce temps! Ils vont au plaisir sans remords. Vous, les croyants, vous lutterez sans trêve contre le

plaisir, contre vos passions, pour la foi, pour Dieu!

Et puis, vous aimerez votre pays, en patriotes ardents, malgré ses misères, malgré ses défauts, malgré ses aberrations; vous l'aimerez tel qu'il est, prêts à lui donner votre vie en toute hypothèse; et afin de le diriger aussi, vous ne resterez pas toujours à la porte de son Parlement et à côté de ses chaires; il y a quelque chose de plus vigoureux que d'émigrer à l'intérieur et de se replier en soi, c'est de sortir de soi et de conquérir les moyens d'influence légitimes, de s'emparer du pouvoir, de légiférer et d'enseigner. Une fois assis dans les chaires de l'État, vous y proclamerez la liberté du Christ, la vraie, celle qui implique la liberté des autres, et vous fonderez le règne de la sainte tolérance au nom de laquelle on nous a hypocritement fustigés, après nous avoir reproché d'être ses adversaires.

Puis, le jour du danger venu, vous saurez mourir comme on meurt pour sauver son pays, son foyer et son Dieu.

Toutes les amours nobles se tiennent, et elles se prouvent non par des paroles et des arguments, mais par des faits qui ne trompent pas, par des vertus et par le sacrifice.

Animés de tels sentiments, ouvrez-vous, Mes-

sieurs, aux grandes espérances; elles conviennent aux croyances fortes, et de toutes les croyances qui, aujourd'hui, s'agitent dans notre vie publique, la plus grande, la plus solide, la plus résistante et la seule invincible, est la vôtre. A vous, jeunes gens catholiques, d'en arborer la bannière ! Opprimées aujourd'hui, et encore demain peut-être, mais non vaincues, ne doutez point qu'elles ne triomphent à l'heure marquée de Dieu. Cette heure peut se faire attendre, mais vous entendrez sûrement sonner le coup qui réveillera les morts et marquera une victoire nouvelle de Dieu et de Jésus dans la France et dans l'humanité.

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE

PAR L'ÉCOLE (1).

MESSIEURS LES ÉLÈVES D'ALBERT LE GRAND,

C'est à vous que je veux adresser mon petit discours et ma brève harangue, dans cette séance qui clôture l'année scolaire, devant vos mères et vos pères, vos maîtres et vos amis, accourus pour vous couronner et récompenser vos succès.

J'ai l'habitude de vous parler en intimité. Je suis heureux de vous parler aujourd'hui devant vos familles, afin qu'elles entendent le langage que je vous tiens d'ordinaire et que, comprenant mieux l'esprit de cette école, elles s'unissent à nous pour travailler avec plus de concert et d'efficacité à la grande œuvre qui s'accomplit dans ces murs.

Je sais, mes amis, à quel degré vous aimez vos familles. Je n'ai pas rencontré de milieu où la ten-

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'École Albert le Grand. Arcueil (20 juillet 1892).

dresse pour la mère, l'affection pour le père, et l'amour du foyer, soient plus développés qu'ici. Cette tendresse filiale et cet amour du foyer vont si loin que je serais tenté parfois d'en être jaloux.

Dieu me garde pourtant de vous faire un reproche ! Cet amour est une des plus belles vertus de votre âge et un des trésors les plus précieux du cœur humain. Aimez vos familles : certes, ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire. Etreignez d'une tendresse plus chaude et votre mère et votre père : ce n'est pas moi qui le trouverai mauvais, pas plus que vos pères et vos mères.

Cependant, vous me permettez bien de vous dire de ne pas oublier le rôle de l'école, à côté de la famille, et de vous demander pour l'une un peu de la tendresse que vous prodiguez à l'autre.

L'école mérite cette tendresse ; je vais vous dire pourquoi.

Il s'accomplit ici, Messieurs, une œuvre sublime. Il ne s'agit pas seulement de faire de vous des apprentis de la science et de la littérature, mais encore bien plus des apprentis de la vie virile. Si nous nous intéressons au progrès scientifique, artistique et intellectuel de l'humanité, nous veillons plus encore au développement de la vie morale. Cette grande œuvre domine d'autant plus toutes les autres que le métier d'homme lui-même domine tous les métiers.

Eh bien, Messieurs et chers amis, de même que, pour devenir un homme qui sait et qui pense, capable de prendre place dans l'élite des lettrés et des dirigeants, il faut une initiation, de même pour devenir un homme dans le sens plein du mot, il faut un long et laborieux apprentissage.

Cette initiation et cet apprentissage résument tout l'esprit de l'Ecole Albert le Grand.

L'apprentissage des sciences et des lettres s'accomplit aisément. Et puisqu'il est entendu, mes amis, qu'on est classé parmi les lettrés en recevant le titre de bachelier, vous avouerez que la conquête de ce titre ne demande pas des efforts héroïques. Il est l'apanage de ceux qui, résolus à ne pas sommeiller et dormir, donnent, jour par jour, la petite somme de travail et d'effort demandée.

Mais, si tout élève peut devenir bachelier, tout élève ne devient pas un homme. Il faut, pour mériter ce titre, un dur apprentissage, dont je vais vous révéler la nature et les difficultés.

La première condition, c'est de savoir obéir. Cela vous étonne et paraît paradoxal. L'homme n'est-il pas libre, indépendant et né pour commander?

Eh bien, ne vous en déplaise ! si vous voulez vous initier à la virilité, il faut tout d'abord savoir

obéir, et cette science, plus difficile que les autres, s'apprend, comme toutes les autres, par la pratique, et une pratique prolongée.

J'ajoute qu'il est plus aisé d'apprendre le programme des baccalauréats de rhétorique, de philosophie et des sciences que le code de l'apprenti dans l'art et la science d'obéir.

Or la première chose que nous essayons de vous inculquer, c'est l'obéissance, l'obéissance à la loi, et à l'autorité qui garde, personnifie et représente la loi.

Vous croyez peut-être que le règne de la loi et de l'autorité qui vous pressent à l'école, heure par heure, jour par jour, année par année, sans trêve et sans merci, finira, et qu'une fois le seuil de l'école franchi, vous n'aurez plus à obéir? C'est la plus naïve des illusions. Au delà de l'école, vous trouverez une loi et une autorité plus hautes; car, à mesure que nous grandissons, la loi et l'autorité grandissent avec nous.

L'homme est fait pour commander et pour obéir; il commande à la nature, mais à la condition de lui obéir; il commande à d'autres hommes, mais à la condition d'obéir à des hommes supérieurs à lui, et, dans tous les cas, à sa conscience et à Dieu qui domine tout.

La vie de l'homme est un mélange d'obéissance et d'empire. Nul ne sait commander s'il ne sait

obéir. Le paradoxe qui fait de l'obéissance le secret de commander ne doit plus étonner vos oreilles de dix-huit ans. Vous devez comprendre qu'en vous enseignant à obéir, nous faisons votre apprentissage de la vie virile, sans autre but que de vous rendre dignes et capables de commander.

Il y a obéissance et obéissance. Lorsque nous vous la demandons, mes amis, nous ne vous demandons pas celle qui procède de la crainte, mais celle que la confiance inspire. La crainte fait des esclaves; la confiance, des êtres libres. Si vous n'obéissez que par la crainte de la consigne et du châtiment, vous n'êtes que des esclaves. Je n'en veux pas. Mais, si vous obéissez par la confiance qui vous permet d'accepter et la manière de voir et l'ordre de votre supérieur, alors vous êtes des élèves libres; et nous, Messieurs, au lieu d'être des maîtres armés de la verge pour punir, nous serons des pères, continuant avec une affection vigilante l'œuvre sainte commencée dans la famille.

Sans doute, un père est obligé parfois de sévir et d'imprimer une certaine crainte; il ne le fait qu'à regret. Le génie de la paternité est bon par essence, il adoucit la voix, il ne donne pas des ordres, il lui suffit d'exprimer un désir pour être obéi. Et, quand un fils est digne de son père, ce n'est pas à un esclave que la crainte comprime,

que ce père s'adresse, mais à un fils que l'amour conduit.

Voilà ce que nous faisons ici. Prêtez-vous donc à ce travail, à cet apprentissage de l'obéissance.

Si vous viviez dans votre famille, vous seriez trop souvent les maîtres, parce que, le père étant absent et la mère toujours complaisante, vous êtes livrés à vous-mêmes. Voilà ce que vous aimez dans votre faim précoce d'indépendance; tandis qu'à l'école la discipline est toujours là, le censeur toujours là, les surveillants toujours là. Ils ont l'œil ouvert, rien ne leur échappe. Vous montez au dortoir pour dormir : ils veillent. Vous vous levez : ils sont déjà debout. Vous entrez à l'étude; ils vous suivent. Vous levez les yeux : ils vous regardent.

Pourquoi? Pour vous aider et vous apprendre à obéir. Une loi facile pèse sur vous. Des maîtres bienveillants, aimables, se tiennent tout près, afin de vous la rappeler et de veiller à son accomplissement. Vous vous plaignez d'eux parfois, et j'entends ces plaintes. Permettez-moi de vous le dire, mes amis, vous ne comprenez pas le bienfait de l'âge que vous traversez. Quand vous sortirez de l'école pour entrer dans la grande vie, vous rencontrerez d'autres lois plus sévères, la loi terrible de l'État, la loi militaire inexorable, avec dures sanctions. Or, si vous n'avez pas pris l'habitude d'obéir à la loi douce de l'école et à sa

paternelle autorité, comment saurez-vous obéir à ces lois redoutables dont rien n'atténuera le fardeau, et à ces autorités plus hautes qui ne vous ménageront pas la réprimande et le châtement?

La seconde condition nécessaire à l'apprentissage de la vie virile, c'est la science du travail et de la lutte : science non cataloguée dans la hiérarchie de celles qui forment les lettrés, mais qui a sa place de choix parmi les sciences pratiques qui font les sages. Vous entendez bien : la science du travail et de la lutte ; je ne sépare pas ces deux mots, leur lien est indissoluble. Car si le travail est l'exercice de nos facultés, la lutte est l'exercice de ces facultés, malgré l'obstacle ; or, l'obstacle est partout. Ces deux mots emplissent la vie de l'humanité, je voudrais qu'ils emplissent cette école ; car, si j'ai quelque passion comme éducateur, c'est d'inculquer dans les esprits, dans les consciences, dans les caractères, dans le tempérament même, la science de travailler et la science de lutter ; cela ne fait qu'un.

Remarquez-le, Messieurs, l'homme qui occupe un grand rôle dans la hiérarchie universelle est obligé, par son rang même, à un travail supérieur, à une lutte plus vaste. Les êtres inférieurs travaillent peu. Voyez le mollusque. A quoi se réduit son travail et sa lutte ? A ouvrir lentement ses val-

vules et à absorber l'eau amère dans laquelle il est plongé. Élevez-vous, regardez les êtres à puissante envergure qui planent, en plein ciel, — les aigles! — les voyez-vous décrire leurs grands orbites, fondre sur leur proie, et lutter contre plus forts qu'eux pour assouvir leur faim vorace?

Eh bien, il y a un être qui plane plus haut que l'aigle, qui habite des déserts plus vastes que les déserts emplis par les rugissements des lions, c'est l'homme. Il est le grand travailleur, le grand lutteur. Il n'a pas son pareil. Il dépasse tous les autres sans comparaison possible. Il est toujours réduit à exercer, malgré l'obstacle, les qualités les plus multiples de sa nature : facultés physiques, végétatives, animales; facultés intellectuelles, morales et divines. Tout est en action chez lui — en action effrénée. Quiconque en a conscience reste stupéfait, ébloui par la magnificence d'explosion de sa vitalité.

Il doit lutter, et lutter toujours; lutter contre son tempérament, lutter contre son milieu, lutter contre ses instincts, lutter contre les ennemis qui le pressent et le harcèlent sans relâche.

Elle est admirable, mes chers amis, cette loi de l'être humain, cette loi du *labor improbus* que je voudrais graver au plus profond de votre conscience; car j'ambitionne de faire de vous de grands travailleurs et de grands combattants.

Je sais que notre âge est un âge où la science pratique a rendu mille choses agréables et faciles, que les natures molles se refusent souvent à l'effort, même à l'effort physique.

Ainsi, autrefois, quand on voulait aller de Paris à Belfort, on y allait à pied; — on a renouvelé l'expérience récemment, et même avec héroïsme, mais à titre d'exception, — aujourd'hui, c'est en chemin de fer qu'on voyage, sans peine. Autrefois aussi, quand on voulait faire des ascensions de montagnes, — ce que nous continuons dans nos caravanes d'Arcueil, — on escaladait les sommets; aujourd'hui, on y monte en funiculaire.

Ici, nous réagissons contre la paresse élégante de l'homme devenu roi et maître de la nature. Nous avons organisé des associations de sport athlétique, afin de maintenir le culte de l'effort physique. C'est le commencement des autres efforts. Je me défie des muscles alanguis, incapables d'exécuter les ordres d'une volonté énergique. Le cerveau n'est vraiment sain qu'à la condition d'avoir à son service des muscles vigoureux. Et si, aujourd'hui, tant de cerveaux malsains se perdent dans le rêve, enfantent des productions aussi malsaines que le principe d'où elles dérivent, cherchez-en la cause non pas seulement dans la perte de la foi en Dieu, mais dans le manque d'équilibre entre les muscles et les nerfs, et tâchez

de rétablir cet équilibre salulaire par un exercice bien entendu des forces physiques.

Qu'on ne nous reproche pas de faire des athlètes et des gymnastes. Non. Nous voulons développer des corps vigoureux, capables de supporter, sans faiblir, l'empire d'une volonté maîtresse et vaillante.

Nous avons eu ici un concours interscolaire. Nous avons invité les élèves de diverses écoles et de plusieurs lycées parisiens à venir lutter dans notre École; savez-vous ce qui m'a frappé dans ce concours? Ce n'est pas la vigueur du jarret, du bras, du cœur et des poumons, c'est la vigueur de la volonté. Et j'en ai conclu que celui qui sait commander à ses bras, à ses jambes, à ses poumons, à son cœur et à ses muscles est bien près de se commander à lui-même.

Prenez donc, Messieurs, l'habitude du travail et de la lutte, afin que, sachant travailler et lutter, vous deveniez des apprentis de la vie virile.

Alors, vous ne serez pas loin de vous commander à vous-mêmes et de pouvoir imposer en maîtres à votre volonté la loi sainte de la conscience, suivant l'Évangile et selon Dieu.

C'est la grande prérogative humaine et la troisième condition essentielle pour devenir un homme.

En effet, quiconque ne se commande pas à lui-même ne mérite pas le nom d'homme.

Ne vous faites pas d'illusion, Messieurs : vous pouvez être un lettré, un savant, un écrivain goûté, un romancier à la mode, vous pouvez expliquer les vieux auteurs classiques, grecs et romains, faire des annotations savantes, occuper une situation enviée, brillante comme fortune, influente au point de vue de la hiérarchie sociale; vous pouvez être député, sénateur et ministre; mais, tout en étant ministre ou député, traducteur habile, ou lettré délicat, ou publiciste à l'emporte-pièce, ou avocat habile, si vous ne vous commandez pas à vous-mêmes, avec une conscience intègre et une volonté inflexible, vous manquerez toujours du trait caractéristique de notre grande nature humaine; vous ne serez, ni pour votre famille, votre pays, ou votre temps un principe de vitalité; et malgré les dons les plus brillants, vous resterez un inutile, parce que vous n'accroîtrez pas d'un atome le patrimoine de valeur morale de l'humanité.

Je fais une réserve pour le savant; car lui, du moins, avec son génie patient et perspicace, force la nature à livrer ses secrets et apporte à l'humanité une connaissance nouvelle, positive, indéniabie. Or, Messieurs, tous ceux qui ont apporté, ne fût-ce qu'une pierre, une pierre sans tache,

une pierre d'albâtre ou de granit, à l'édifice de la civilisation, ceux-là sont dignes de respect : tous ces grands ouvriers de Dieu ont je ne sais quoi de salubre dans la raison, de robuste dans l'activité, d'honnête et de bon dans le caractère.

En effet, Messieurs, il est impossible de s'approcher de la vérité, même de la plus humble, — et j'appelle ainsi la vérité naturelle, — sans qu'elle nous transfigure. Toute vérité est une lumière qui assainit ; pareille à l'aube du matin ou au crépuscule du soir qui vient dorer les hautes cimes, elle permet de voir où l'on est et où l'on va. Lorsqu'elle touche l'âme, l'âme s'améliore et s'éclaire : elle apprend à n'avoir d'autre guide que la raison, qui pour elle est l'expression de l'éternelle vérité, et la conscience qui traduit en langue humaine le grand *imperium* de Dieu, l'éternel Bien.

Or, mes chers amis, vous atteindrez cet idéal supérieur en vous laissant conduire, en vous initiant peu à peu à l'obéissance, au travail et à la lutte. Voilà la voie, la voie infailible : n'en cherchez point d'autre ; vous n'en trouveriez pas.

Nul n'arrive à se maîtriser soi-même en Dieu, s'il n'apprend à obéir à la loi juste, qui est toujours l'expression de la sagesse, et à respecter l'autorité, qui est toujours une émanation de Dieu, quand elle est légitime.

Voilà le chemin de la virilité. Prenez-le, mes amis, et, si vous arrivez à cette hauteur morale, vous serez des êtres libres. Remarquez cette définition de l'homme : la philosophie dit de lui qu'il est un être intelligent et libre; et elle ajoute : par conséquent maître de ses actes. L'homme n'est donc un homme, dans le sens vrai du mot, que lorsqu'il est maître de ses actes.

Celui qui obéit à ses passions n'est pas conduit, il est maîtrisé par elles; il subit la loi de l'animalité, inférieur pourtant à la bête, car il n'a pas la sobriété de ses instincts. Celui qui n'écoute que l'égoïsme se ravale au niveau de ces êtres inférieurs qui ont pour seule loi l'intérêt immédiat de la conservation propre. Si, au contraire, vous obéissez à la raison, qui nous montre le bien, et à la conscience, qui vous le commande, vous vous élevez du coup à la hauteur de Dieu. Alors, chers amis, quel que soit le milieu où vous serez jetés, vous pourrez à bon droit revendiquer l'estime. Si, au contraire, vous défaillez dans cette éducation de la vie virile, vous ne serez dans votre milieu qu'une épave roulée par la vague sur quelque rivage, et non pas un navire puissamment armé pour tenir tête à l'orage.

Le vrai signe d'énergie dans l'homme et le suprême devoir consiste à oser résister à son milieu.

C'est l'enseignement que je donne souvent aux gradés, aux caporaux et aux sergents, et je ne crains pas d'arracher les galons à ceux qui, dans un milieu réfractaire, n'ont pas le courage de résister.

Mais, au contraire, quand je vois un adolescent de douze ans, un jeune homme de seize ans, qui est signalé par ses camarades comme un chef de file, résister à l'entraînement du milieu, j'éprouve un tressaillement de conscience, je le signale sur le champ de bataille, comme un héros, et je lui donnerais la croix, si je le pouvais, car celui qui agit ainsi peut remporter toutes les victoires.

Alors, Messieurs, devenus des hommes, vous pourrez vous dévouer, c'est-à-dire appliquer votre raison, votre sagesse, votre conscience, vos vertus, votre activité, à toutes les causes saintes qui passionnent un temps et un pays. Permettez-moi de vous les signaler.

A quelque siècle, à quelque fraction de siècle qu'on appartienne, mes chers amis, un idéal supérieur agite toujours les âmes vivantes et fait passer sur elles les grands souffles de Dieu.

Notre siècle qui finit les connaît, bien qu'emporté et ballotté par des courants contraires que je condamne et réprouve avec toute la verdeur, je dirai même avec toute l'intempérance de ma con-

science indignée. Oui, je flétris tout ce qui n'est ni juste, ni saint, ni bon : l'esprit de secte, l'esprit d'irréligion, l'esprit de haine. Mais je ne suis pas un pessimiste, et à travers toutes nos misères et nos vices, j'aime à rechercher et à trouver le bien, car la vue du bien seule réconforte et nous donne l'énergie qui terrasse tout.

Or, Messieurs, la première cause sainte qui fait l'honneur de notre temps et dont je suis fier de prononcer le nom, c'est la justice sociale. Nous en avons faim et soif. Il n'est pas une âme noble, dans ce dix-neuvième siècle mourant, il n'y en aura pas une, dans le vingtième siècle naissant, qui ne l'acclame, pas une qui ne soit prête à respecter tous les droits, depuis le dernier jusqu'au plus haut, car le droit de chacun, des plus petits, des plus humbles et des plus faibles, doit toujours être inviolable.

Lorsque vous voyez un droit menacé, soyez son chevalier. Lorsque vous voyez des classes opprimées dans l'expansion de leur activité et entravées dans leurs revendications légitimes, soyez leur champion et combattez pour elles jusqu'à ce que le droit soit reconnu et vengé.

La justice sociale n'a pas encore trouvé dans l'histoire humaine des apôtres plus ardents que dans notre siècle. Je ne regarde pas d'où ils viennent; cela m'importe peu. La justice est un nom

qui fait vibrer toutes les consciences ; je demande qu'elle fasse vibrer la vôtre toujours.

Ce qui passionne encore notre âge, c'est la libre concurrence, qui permet à toute activité de se faire jour dans toutes les directions, sous le bénéfice de la justice et de l'initiative personnelle. C'est ce qu'on appelle l'âge démocratique, dont je vous ai parlé souvent et auquel je reviens, parce que c'est la caractéristique du siècle qui prend fin.

Soyez animés de cette ardeur de la libre concurrence, puisque vous pouvez arriver à tout, prétendre à tout, sous le contrôle de la sagesse et de la prudence. Mais n'oubliez pas que vous n'arriverez à rien sans le travail acharné, et sans la lutte opiniâtre. Si vous êtes mous et inertes, si vous n'avez pas l'habitude de l'effort, vous serez vaincus par les laborieux et les persévérants.

Le génie de la démocratie est dans l'initiative de l'individu dont l'activité et l'expansion n'ont d'autres limites que le droit des tiers et d'autre protection que la justice égale pour tous. Et puisque le travail mène à tout, ayez, Messieurs, cette vigueur de l'activité qui, dans la concurrence humaine, vous assurera la primauté.

Aimez le premier rang, car il est beau d'être le premier, pourvu qu'on respecte la justice et la libre concurrence.

Une troisième passion dévore les âmes saines de notre temps, — le mot paraît forcé, je le maintiens, — une passion de respect et de sainte tolérance pour ceux qui n'ont ni nos croyances, ni nos opinions.

C'est là un fait nouveau, et digne d'être loué. On ne supprime plus aujourd'hui ceux qui ne pensent pas comme nous ; on ne se fait pas la guerre, parce qu'on a des idées diverses ou contraires ; on se respecte dans la diversité des idées et dans la contrariété des croyances.

Mes chers amis, ouvrez votre âme, toute large, à ce souffle généreux, à cet esprit de tolérance, qui n'est pas fait de scepticisme, mais qui est animé par la vraie charité et par le culte de la conscience. Donnez à vos concitoyens l'exemple de la charité qui respecte et qui tolère. Vous ferez plus de prosélytes avec cette charité et cette tolérance respectueuse que vous n'en feriez à coups d'épée et à force de persécutions. L'épée se retourne toujours contre celui qui la manie, et la persécution a des retours terribles ; le bourreau d'hier devient souvent le persécuté de demain.

Mais l'homme animé de l'esprit de charité qui fait l'apôtre, exerce une influence discrète, irrésistible, sur tout ce qui l'entoure. Et tous ces désarmés volontaires, qui paraissaient impuissants,

ramèment à la vérité et au bien ceux qu'on croyait définitivement perdus pour le bien et pour la vérité.

Voilà le meilleur génie de la fin de ce siècle et du commencement de l'autre. Si vous êtes des hommes, au sens plein du mot, toutes ces grandes causes trouveront en vous des soldats fidèles et invincibles.

Quand la justice vous appellera, vous vous souviendrez des paroles entendues ici et vous vous lèverez. Quand la libre concurrence sera ouverte, ne vous insurgez, ne vous effrayez pas, dites : Tous sont invités ; les vaillants seuls sont élus, tant pis pour ceux qui sont rejetés : ils n'ont pas su être des lutteurs.

Et si jamais on vous pousse à opprimer ceux qui ne pensent pas comme vous, prenez en main l'étendard sanglant de la charité chrétienne, et répondez : Il faut les respecter ; ceux qu'on respecte sont déjà ralliés, et ceux qu'on aime sont sauvés.

Je vous ai parlé, Messieurs, en chrétien, de ces trois causes qui font l'honneur de votre âge. Elles sont plus qu'humaines, en effet, ces causes sacrées, elles sont chrétiennes ; car ce qui les a suscitées et ce qui les protégera dans le tourbillon sublime de notre temps, c'est la foi chrétienne,

c'est le sang de Jésus, ruisselant dans l'humanité.

J'ajoute, comme Français, un dernier mot. Vous ne devez pas oublier, Messieurs, que la patrie est une chose sainte comme la famille, comme le foyer; car la patrie, c'est la famille et le foyer agrandis. Vous ne pouvez méconnaître non plus que si votre pays a des amis, il a des adversaires qui le guettent, et que tout Français doit être sur ses gardes comme à la veille des grandes luttes. Or, si le pays compte beaucoup d'hommes sachant se gouverner eux-mêmes, il sera à l'abri de toutes les entreprises adverses. La plus forte, la seule imprenable forteresse, c'est le citoyen maître de lui-même. Quand nous vous habituons à tenir en main le drapeau de l'École, c'est le drapeau du pays, c'est le drapeau de la religion que nous voulons vous apprendre à porter. Si vous savez garder le drapeau de l'École, vous garderez avec honneur le drapeau du pays.

Ne soyez jamais des agresseurs; étant des citoyens virils, il vous appartient d'avoir la vertu des forts, la douceur et le respect. Mais vous porterez quelque jour le drapeau de la France, vous, futurs militaires, eh bien, portez-le d'une main noble et fière, de telle sorte qu'il soit invincible, ne souffrez jamais qu'on ose le provoquer ou l'insulter. Que toute insulte s'évanouisse devant

cette chose sacro-sainte qui garde à la fois, dans ses plis, les idées de foyer, de patrie et de religion. Tout drapeau est assuré du respect, garanti contre l'injure et maître du champ de bataille, quand il est aux mains de l'homme tel que je vous ai appris à le vénérer et à l'aimer.

LA JEUNESSE CONTEMPORAINE¹

MONSEIGNEUR,
MESDAMES,
MESSIEURS,

L'état d'esprit, l'état d'âme et de conscience de la jeunesse contemporaine de France préoccupe un grand nombre d'hommes, parmi ceux qui pensent, qui réfléchissent et qui savent, ceux qui ont quelque souci de l'avenir de notre pays et du monde.

Les maîtres qui ont formé cette génération s'en vont l'un après l'autre ; ils se demandent, non sans mélancolie, avec une curiosité bienveillante et un tendre intérêt, ce que croient, ce que pensent, ce que savent, ce que veulent, à quoi rêvent les jeunes gens — les hommes de demain.

Ce qu'ils croyaient, eux, la jeunesse le croira-t-elle ?

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Albert le Grand. Arcueil (20 juillet 1893).

Les doctrines qui les captivaient seront-elles répudiées par elle et leurs illusions remplacées par d'autres illusions? De nouveaux rêves succéderont-ils aux vieux rêves évanouis? Des espérances plus fraîches se lèveront-elles comme des étoiles sur un horizon plus brillant?

Un esprit nouveau soufflera-t-il sur une humanité nouvelle? Le monde est en perpétuel mouvement, en perpétuel devenir; ce qui était hier ne sera pas demain; qu'est-ce qui sera demain?

Il est permis peut-être de le deviner en interrogeant, en regardant vivre la jeunesse.

Mais auparavant, Messieurs, je m'expliquerai sur le sens de ce mot.

La jeunesse est proprement cette phase de la vie qui sépare l'adolescence de l'âge mûr; elle est un temps de préparation universelle. L'âme s'éveille et prend conscience d'elle-même, de sa force et de son activité; l'esprit se distingue et s'affranchit des influences personnelles et impersonnelles qui ont contribué à sa formation; l'individu se sent, par la raison ou par le caractère, par le vouloir ou par la vertu, devenir quelqu'un. La jeunesse est l'âge des grands rêves, des illusions généreuses et des amours ardentes, des passions vives et des enthousiasmes faciles; c'est

l'âge qui ne craint pas d'obstacles, qui croit au bien plus qu'au mal, et dont les espérances ne connaissent ni bornes ni déceptions; c'est l'âge qui adore toujours quelque chose, le Dieu vrai ou les dieux faux, mais qui meurt volontiers pour ce qu'il adore, sans calcul et sans regrets; c'est l'âge de la force plutôt que de la sagesse, de l'activité remuante plutôt que de la contemplation, des projets audacieux qui ne s'exécuteront qu'à moitié ou peut-être jamais, l'âge où tout sourit parce qu'on est aimé des dieux. Pessimisme et jeunesse s'excluent; le jeune homme triste est un malade; quiconque est sain de corps et d'esprit ne peut se défendre de la joie de vivre.

Or, Messieurs, lorsque j'étudie la jeunesse lettrée de France, lorsque je contemple les hommes de lettres futurs, théologiens et philosophes, historiens, orateurs et écrivains, juristes et économistes, quand je vois les futurs savants, de quelque nom qu'on les nomme, mathématiciens, chimistes ou physiciens, biologistes, sociologistes ou médecins; quand je considère ces futurs militaires, qui seront les chefs de l'armée, et ces ouvriers destinés à la conquête pacifique de la nature, ingénieurs hardis que les travaux les plus gigantesques ne rebutent ni ne lassent; quand je regarde ces grands commerçants ou industriels qui multiplient et font circuler les richesses natio-

nales dans le monde entier; quand je considère cette jeunesse dans son ensemble, ce monde agissant et mouvementé, qui est le premier et le dernier mot de cet avenir prochain vers lequel la force des choses nous entraîne; tout d'abord. Messieurs, un trait me frappe : c'est son extrême division.

A l'image du monde dans lequel elle vit et s'agite, la jeunesse est divisée de croyances : les uns croient, les autres ne croient pas; divisée de doctrines philosophiques : les uns sont matérialistes, les autres spiritualistes; les uns sont positivistes, les autres panthéistes; ceux-ci sont sceptiques, ceux-là posent pour le dilettantisme. Elle est divisée plus encore au point de vue politique : les jeunes se partagent déjà en trois groupes; à l'aile droite, les réactionnaires qui rêvent du passé, ils sont peu nombreux; au centre, la masse des républicains qu'emporte le mouvement actuel, ils forment le gros de l'armée; puis à l'aile gauche avancée, les socialistes que les questions ouvrières remuent et passionnent.

Ainsi, au point de vue politique, philosophique et religieux, toujours et partout le conflit. Mais alors, direz-vous, si la jeunesse est ainsi divisée, elle est frappée d'impuissance; si elle est impuissante, quel lendemain attendre d'elle? N'est-ce pas la fin de nos espérances?

Voilà le point où les observateurs superficiels s'égarent. Oui! certes, la jeunesse est divisée; mais comment ne le serait-elle pas? Tout être vivant n'est-il pas tributaire de son milieu? Et plus il est vivant, plus il est accessible aux forces ambiantes; sa sensibilité est en raison même de sa vitalité. Or, la jeunesse est la vie à son maximum d'intensité, époque où toutes les facultés font explosion, où tout ce qui s'agite autour d'elle trouve accueil dans sa raison, sa volonté, son imagination et son cœur toujours ouverts. Le vieillard ne s'assimile plus rien; il tourne au cristal rigide; l'âme jeune s'assimile tout, elle est insatiable: de là sa croissance, ses agitations, sa fièvre; si vous voulez la connaître, considérez, consultez le milieu dans lequel elle vit. Or, le milieu de notre jeunesse contemporaine est un siècle de transition, et par conséquent de conflits et de luttes dans les croyances religieuses, les doctrines philosophiques, les idées politiques et sociales, les intérêts économiques, et même les formes de l'esthétique. Tout devient question et problème; et à toutes les questions soulevées, à tous les problèmes agités, nulle solution qui s'impose à la masse des intelligences. Livrée par sa vitalité même à tous ces conflits, la jeunesse se heurte et se divise: je le constate non sans tristesse; mais, Messieurs, je ne m'en effraye pas.

Je vais vous dire pourquoi.

Il existe deux sortes de divisions et de luttes : les unes constituant l'anarchie, les autres, le chaos.

Or, Messieurs, l'état actuel de la jeunesse, je ne l'appellerai pas l'anarchie, — je laisse ce mot aux pessimistes, — je l'appellerai le chaos, et vous allez voir la différence.

L'anarchie, c'est la fin d'un monde, d'un peuple, d'une civilisation ; le chaos, c'est le commencement d'un monde, d'un peuple, d'une civilisation.

L'anarchie est livrée à la force destructive ; et dès lors les éléments qui composent l'association qu'elle ravage, se disloquent et retournent à des associations inférieures.

Au contraire, sous l'influence d'un esprit de vie, le chaos est prêt pour les formations supérieures : les éléments désagrégés aspirent à se grouper sous une loi plus haute.

Pour moi, je tiens à dire que je regarde la jeunesse contemporaine comme un chaos sur lequel plane l'esprit ; je la vois pleine d'avenir et d'espérance : elle n'est pas la fin d'un monde, elle est l'aurore d'un règne nouveau.

Quel est donc, Messieurs, l'esprit qui est porté sur ce chaos ? Car, manifestement, un esprit l'agite, plane sur ces divisions, sur ce désordre ; or, je voudrais lui rendre un témoignage éclatant,

voir mes paroles s'étendre au loin, par delà les murs de cette salle, se propager, se frayer un chemin jusqu'au cœur de la jeunesse française, ouvrir sa conscience aux voix intérieures qui lui parlent, et ployer sa volonté aux énergies secrètes qui la sollicitent et la remuent.

Je distingue d'abord en elle un esprit scientifique dont la jeunesse lettrée est unanime à subir l'influence.

Il se révèle à l'attrait véhément qui l'emporte vers l'étude de la nature, et à son goût déterminé pour les procédés d'expérience, d'observation, d'investigation positive. Quelle curiosité ardente et impatiente de connaître les phénomènes, la loi de leur genèse, afin de pouvoir les empêcher ou les provoquer et devenir par là les maîtres de cette nature à laquelle notre ignorance nous tient asservis!

Le règne de l'esprit scientifique est un des faits intellectuels les plus considérables de ce siècle. Pas une intelligence ne lui échappe ; la science a gagné dans l'opinion, en crédit, ce que la foi a perdu.

Un autre esprit règne sur ce chaos et nous console de nos divisions, l'esprit de liberté et de légitime indépendance, de sainte justice, de compassion et de pleine bonté. Toujours généreuse et fière, la jeunesse en subit l'attrait plus puissam-

ment que les hommes mûrs, car les désenchantements n'ont point encore ébranlé sa foi en la justice, et l'égoïsme avec ses froids calculs n'a point encore paralysé son élan. Vous êtes heureux, adolescents; tandis que nous, affaiblis et courbés par l'âge, nous ne sentons plus cet esprit passer sur nos têtes blanchies que comme la brise alanguie du soir, vous, les petits, vous le sentez et le sentirez passer comme un souffle de feu, puissant, irrésistible. Ah! que je vous envie, en vous voyant entraînés tous aux grandes luttes et aux grandes victoires!

Je discerne un troisième esprit, l'esprit démocratique. On ne peut le nier, la jeunesse aspire à l'affranchissement de l'individu, pauvre ou riche, intelligent ou illettré, homme ou femme. L'individu humain, quels que soient son sexe, son âge, sa trempe et sa culture, est emporté avec passion vers la plénitude de son droit, droit individuel et collectif, droit de penser et d'agir, de posséder et de s'associer, droit imprescriptible sans lequel il ne peut exister ni nation libre ni civilisation vraie. Oui! Messieurs, qu'on s'en attriste ou qu'on s'en réjouisse, qu'on le blasphème ou qu'on l'acclame, l'esprit démocratique soulève la jeunesse française.

Je vous signalerai un quatrième esprit auquel elle obéit, l'esprit patriotique.

Il n'est pas un jeune homme en France qui ne porte au cœur le culte de la patrie. Elle lui est d'autant plus chère, il l'aime d'autant plus qu'il n'en parle pas ; son amour est recueilli et silencieux. Mais il travaille pour elle ; il fait des mathématiques jusqu'au surmenage pour être plus tard un officier capable de défendre le pays, de refouler ceux qui l'ont envahi et mutilé, et qui connaîtront le dur lendemain de certaines victoires.

Voilà, Messieurs, quels esprits agitent et dominent la jeunesse française ; vous tenez ainsi le secret de ses mouvements, de ses pensées, de ses aspirations, et la loi souveraine de sa vie ardente.

On a demandé à certains hommes ce qu'était la jeune génération ; j'ai trouvé leurs réponses souvent spirituelles et fines, presque toujours moroses et superficielles. Les vieux maîtres éprouveraient-ils pour les jeunes une jalousie secrète ? Je ne sais ; mais parmi ces louangeurs du temps passé, pas un seul n'a pénétré jusqu'à l'âme de la jeunesse, pour y surprendre les esprits dont je parle et sans lesquels on ne saurait la comprendre. Ils sont l'atmosphère dans laquelle elle est plongée, le vent qui la pousse, l'air qu'elle respire, la substance dont elle vit. Isoler la jeunesse de ces forces vives, c'est l'anéantir ; c'est lui ravir son vrai génie, le génie nouveau qui la distingue de toutes celles qui l'ont précédée.

Avant elle, il y a trente ou quarante ans, la jeunesse s'agitait dans la querelle des classiques et des romantiques; elle avait l'imagination ardente, et les belles-lettres surtout la passionnaient et l'entraînaient.

Il se leva plus tard une autre jeunesse que j'ai bien connue, et dont je puis parler sciemment : celle de 1860, la jeunesse impériale. Ivre de science, elle respirait le positivisme, le matérialisme à pleins poumons. Les penseurs tournaient au panthéisme naturaliste ou idéaliste. Captifs d'une étroite philosophie, les jeunes d'alors rêvaient cependant de liberté; mais ils se détournaient de la religion du Christ, mère de toute liberté.

Vous, aujourd'hui, emportés par ces esprits dont j'ai fait l'énumération, vous êtes plus grands, vous vous débattez dans un milieu plus vivant et plus vaste. Vous êtes heureux! Jamais jeunesse pareille n'a été donnée à un peuple; car, jamais forces pareilles n'ont secoué les âmes de vingt ans.

Aussi, Messieurs, si vous ne devenez pas ce que cet esprit sollicite, exige de votre conscience, vous aurez trahi ce qu'il y a de plus noble, de plus sacré, de plus évangélique en vous. Le mot évangélique vous étonne? Je vais dire un paradoxe : jamais l'Évangile n'a coulé plus largement qu'en notre temps.

C'est un paradoxe, parce qu'on m'objectera le moyen âge et la Renaissance, le dix-septième siècle. Peu m'importe, je le justifierai. L'esprit scientifique n'est-il pas l'esprit de lumière? Or, Jésus n'est-il pas la lumière par excellence? N'a-t-il pas tout fait pour conduire les hommes à la lumière? Et l'esprit de justice, de liberté, de bonté, ne sont-ils pas l'essence même de l'Évangile? Qui en a ouvert les sources vives, jaillissantes, si ce n'est Jésus? Et l'esprit démocratique ne vient-il pas en droite ligne du Christ, le premier libérateur des hommes? Quant à l'esprit patriotique, il bénéficie des autres, il est fortifié par eux, surtout par l'esprit chrétien qui le tempère et le dilate en centuplant l'abnégation et le sacrifice.

Mais, cet esprit religieux, évangélique et chrétien, me dites-vous avec reproche, vous ne l'avez pas nommé!

C'est vrai, Messieurs, je ne l'ai point signalé dans la jeunesse contemporaine. Est-ce à dire qu'il lui soit indifférent, hostile ou étranger? Non certes, mais je dois reconnaître qu'il est en retard sur les autres. Ne vous en étonnez pas, c'est la loi des choses.

Lorsque Dieu créa le monde, n'a-t-il pas procédé dans son œuvre par l'évolution progressive, depuis le chaos jusqu'à l'homme, qui, en dernier

lieu, reçut le souffle divin? Or, cet esprit religieux qui ne règne pas encore en maître dans la jeunesse lettrée, cet esprit arrive, et je suis heureux de vous en prophétiser la venue triomphante avec une foi indomptable.

Mais à quoi bon prophétiser? Ne le sentez-vous pas? Il est déjà là, au plus profond de la conscience d'un grand nombre d'âmes jeunes. Elles en vivent, elles en tressaillent, elles s'allument à son souffle de feu. Or, rien n'est plus contagieux, plus dévorant que cette flamme; de proche en proche, elle se communiquera à d'autres avec une irrésistible puissance. Ce sera comme l'incendie brûlant les maisons couvertes en chaume. Toutes seront consumées, et il n'y aura pas de pouvoir capable d'arrêter la flamme qui déjà pétille et jaillit. L'esprit religieux envahira la jeunesse lettrée de France, il complétera, en les élevant et en les unissant dans un seul faisceau, les forces vives qui déjà l'emportent et l'exaltent.

Voyez : certains signes avant-coureurs présagent l'avenir.

D'abord, le nombre des jeunes hommes croyants est en progrès dans les Universités, dans les facultés de droit, de lettres, de médecine, de sciences proprement dites. C'est un fait de statistique. Et comment ne serait-il pas en progrès? Vous qui m'écoutez, vous entrez à Saint-Cyr, à Polytech-

nique, à Normale, au Borda, dans les Écoles de droit, de médecine ou de sciences; or, vous, dont la foi s'est réchauffée au contact de la nôtre, n'apporterez-vous pas là l'esprit chrétien et ne grossirez-vous pas ainsi le nombre des croyants? Je n'en puis douter; vous propagerez autour de vous le feu sacré.

Autre signe très expressif, Messieurs.

Les observateurs qui cherchent à pénétrer l'état psychologique de la jeunesse contemporaine sont surpris d'un phénomène nouveau : sa conscience est inquiète et troublée. Plus pratique que ses aînées, elle songe à l'action et par là même à la loi morale qui régit l'action. Elle trouve sur ce point la science muette : la science donne la connaissance de la terre, elle ne sait lui donner la science de l'âme et de l'esprit. Comme elle ignore les origines, elle se tait sur la destinée. La jeunesse le voit, le sent, et j'emploierai un mot expressif pour indiquer un trait de son état psychologique, elle est désabusée, dégrisée de la science. Elle l'accepte pour connaître les choses de la terre, mais elle a fait justice du rêve de ses maîtres qui disaient follement, il y a vingt-cinq ans : « La science remplacera la religion; elle nous apprendra non seulement le monde physique, mais le monde moral et métaphysique; l'homme ne croira plus, il saura. »

Non ! Messieurs, la science a donné sa mesure, et, aujourd'hui, il n'est pas un jeune homme intelligent qui ne réduise à ses justes limites cette science exclusive, enflée et superbe, qui fut l'idole des maîtres.

Il y a eu, je le reconnais, parmi les maîtres passés, des voix éloqu岸tes qui ont jeté ce cri de détresse : « Le positivisme nous enferme entre quatre murs d'où l'on ne peut voir le ciel. » Je rends hommage à ces voix éloqu岸tes qui ont poussé le premier cri et donné le branle, mais j'honore et je salue la jeunesse qui, la première enfin, a reconnu, avec cette droiture qui lui appartient, les bornes de la science et son incapacité à donner un aliment de vie à l'âme éprise d'éternité et d'infini.

C'est là un grand signe qu'au-dessus de la terre elle entrevoit le ciel. Et, parmi ces jeunes que le christianisme épouvante encore, qui ne comprennent pas la suprême beauté de Jésus crucifié, dont l'esprit s'effarouche des rigueurs des dogmes, dont les passions ardentes et la volonté mal équilibrée se cabrent devant les rigueurs de la loi morale, parmi ces jeunes, il en est qui regardent le christianisme et l'Évangile sous la forme esthétique, et qui ne les trouvent pas indignes d'être chantés et mis en vers comme les merveilles de la nature et de l'humanité dont l'esthétique se nourrit.

Oui, Messieurs, l'esprit religieux va souffler et emporter les âmes comme les emportent déjà l'esprit scientifique, l'esprit démocratique et l'esprit patriotique. Ah! ce sera un grand jour que celui où la jeunesse contemporaine sera entraînée par ce souffle nouveau. Je salue avec émotion l'aurore blanchissante de ce jour divin.

En prévision de cet avenir, une question surgit dans ma pensée, et je la pose à la jeunesse telle que je me la formule à moi-même.

O jeunes gens, lorsque l'esprit religieux envahira vos phalanges, lorsque vous tendrez la voile pour en recevoir le souffle en plein, pour aller en avant, plus loin, plus haut, quel idéal luira devant vos yeux?

Je dis, luira, Messieurs, car la jeunesse aujourd'hui n'a pas d'idéal; j'oserai lui en faire un reproche, c'est la seule leçon que je veux lui donner.

Elle travaille, je le reconnais, avec une rare activité, surtout à l'entrée de la carrière; mais elle a plutôt un but qu'un idéal. Moins imaginative que celle d'autrefois, mais beaucoup plus pratique, elle ambitionne de se faire sa place dans le milieu où elle doit vivre. Je suis persuadé que, parmi tous les jeunes gens composant cette élite que j'ai décrite, il n'en est pas un qui n'ait un but immédiat : faire sa carrière.

Que veux-tu être, toi? — Artilleur. — Et toi? — Fantassin, cavalier. — Et toi là-bas? — Ingénieur de Centrale. — Et toi? — Agronome, grand cultivateur, ou grand commerçant, ou industriel. — Et toi? — Avocat, littérateur ou artiste.

Quelquefois, il s'en rencontre que la politique fascine : ils veulent être députés. Cependant, je n'ai pas encore entendu dire le mot. Les ambitions de cette nature n'osent pas.

D'autres répondent : Je vivrai dans mes terres, tranquille, loin des luttes publiques; je gérerai mes biens. — C'est là une exception rarissime; car très peu ont des terres; et ceux qui en ont dédaignent d'y vivre.

Vous le voyez, Messieurs, c'est toujours le but immédiat, précis. Mais le but immédiat est individuel. C'est pour vous que vous voulez être tout cela. Le but immédiat constitue notre situation sociale; il fait votre bien-être, votre position; ce n'est pas un idéal.

L'idéal est quelque chose de supérieur, de transcendant à l'individu; il le domine et l'enveloppe comme le ciel enveloppe et domine la terre; c'est une cloche qu'il ne voit pas, mais dont il entend l'appel lointain; c'est une lumière divine qui élargit les idées, un ressort, un stimulant qui donne à la volonté et à l'activité une force infinie.

Vous n'avez pas d'idéal? Vous n'êtes qu'un bour-

geois vulgaire, vous ne remplissez pas votre rôle, votre mission dans la collectivité. Vous pourrez être un honnête égoïste, mais vous n'accomplirez pas les grandes œuvres qui sont toujours en voie d'exécution dans la patrie et dans le monde.

Or, Messieurs, existe-t-il un idéal à proposer à la jeunesse, un idéal vers lequel elle puisse s'envoler à grande aile, et qui réponde aux aspirations de son génie propre ?

Oui, certes, il existe ; sinon il faudrait admettre que les esprits dont elle est remuée ne tendent à rien, il faudrait renoncer à appeler la France, suivant le mot d'un écrivain, la terre gardienne des idéals. Si donc il y a de par le monde une jeunesse prête à vibrer aux rayons de l'idéal, c'est la jeunesse française. Le meilleur du génie de la patrie est en germe au plus profond de sa pensée, de son cœur ardent et de sa conscience.

Lorsque j'ai fait mon voyage d'Allemagne, — permettez-moi ce souvenir, — j'ai senti palpiter dans la jeunesse de cette nation l'idéal de l'unité de la patrie allemande. J'ai vu cela, et, de retour dans mon pays, j'ai rêvé, avec une passion que je ne saurais traduire, d'une époque où je verrais notre jeunesse palpiter pour l'idéal de l'unité de la patrie française. La jeunesse allemande a rêvé d'accomplir l'unité de la patrie par le fer et dans le sang. L'unité que je rêve est d'une trempe

plus noble ; elle ne fait appel ni au fer ni au sang, mais à la lumière, à la force, à la beauté et au charme de l'esprit.

Je crois tellement à la puissance de l'esprit de la jeunesse que, lorsque celle-ci ne voudra pas d'une chose dans ce pays, cette chose ne se fera pas. On y fabriquera des lois sans valeur, des règlements, et puis c'est tout.

Mais, lorsque la jeunesse de France, entre vingt et vingt-cinq ans, dira : « Nous voulons ceci et cela. Nous le voulons dans la puissance, dans la force, dans la vitalité de nos vingt ans », les portes du Parlement, fussent-elles de bronze, non seulement s'ouvriraient, elles se fondraient ; et les députés aussi, fussent-ils de platine, se liquéfieraient, car s'ils n'entendaient pas la voix de la jeunesse, s'ils restaient immobiles, inertes sur leurs bancs, les jeunes les mettraient à la porte avec leur bulletin de vote ou par le soulèvement de l'opinion. On ne résiste pas à l'esprit.

L'idéal, — pardonnez-moi, Messieurs, de revenir à mes vingt-cinq ans, d'oublier que ma tête grisonne, que je ne suis plus par l'âge, mais seulement par le cœur, le contemporain de ceux dont je parle, — l'idéal, le voici. Je le formule en quelques propositions brèves ; car il est comme l'étoile : l'étoile ne s'analyse pas, elle se montre.

L'idéal, c'est la science réconciliée avec la foi, l'esprit religieux avec l'esprit scientifique; l'ère nouvelle, où les croyants devenus savants et les savants devenus croyants, sauront harmoniser dans une synthèse puissante les découvertes de la science, les lois de l'univers scientifiquement établies, avec les vérités immuables, éternelles, que la révélation de Dieu a enseignées par le Christ et par l'Église; c'est la fin du conflit entre les deux lumières : celle qui vient du ciel et celle qui sort de la terre, celle qui tombe des profondeurs, des hauteurs de Dieu et celle qui jaillit de la raison de l'homme.

Vous savez, vous, physiciens, que deux rayons de clarté se rencontrant dans le ciel font l'obscurité, la nuit. Aujourd'hui, le rayon de la science humaine et le rayon de la foi se heurtent dans le ciel des esprits, et ce choc engendre les ténèbres. Ils sont dans la nuit tous ceux qui n'ont pas trouvé le secret divin de mettre ces deux rayons en harmonie et d'en empêcher la lutte, le conflit.

Voilà mon premier rêve d'idéal; c'est un rêve intellectuel. J'ai toujours aimé la lumière; né dans le mois de mars, à cette époque où les ténèbres commencent à être vaincues par la clarté, tout ce qui tient à la lumière m'est cher. Et certainement le jour où la lumière, grâce à cette harmonie de la foi et de la science expérimentale, luira sur notre

planète, jamais plus grand soleil ne se sera levé sur notre horizon terrestre. Le moyen âge sera dépassé. Et j'ambitionne pour mon pays qu'il donne au monde le plus d'ouvriers de génie pour faire cette clarté.

Mon second rêve est de voir enfin l'esprit de liberté, de justice et de bonté, se rattacher à sa source, à sa source unique, afin qu'il ne soit pas frappé de stérilité, comme les êtres séparés de leur principe. Or, la charte de la liberté, de la justice, de la charité et de la bonté, quel législateur l'a libellée, si ce n'est Jésus-Christ; et dans quel livre, si ce n'est dans l'Évangile, où elle est burinée pour tous les temps et pour tous les peuples en lettres ineffaçables ?

L'Évangile ne contient pas seulement ces préceptes divins et notamment celui de la charité; l'Évangile, la parole vivante du Christ, en gravant dans la conscience humaine les trois mots du règne futur, nous a donné un esprit sans lequel il n'y aura jamais ni liberté, ni justice, ni bonté; sans lui, ces mots sublimes seront sur les lèvres, mais non dans le cœur, non dans les lois, non dans les faits.

J'ai connu un temps où les hommes hostiles à l'Évangile parlaient de liberté. Hypocrites! Ils sont arrivés au pouvoir, et ils ont étranglé la liberté.

J'ai connu un temps où ces mêmes hommes par-

laient de justice; ils en avaient plein la bouche; ils sont arrivés au pouvoir, et ils se sont rendus justice à eux-mêmes; mais ils nous ont mis aux fers, moralement parlant.

Quant à la bonté, en dehors de l'Évangile, elle ne coulera jamais sur l'humanité. La philanthropie est une contrefaçon de la charité évangélique. Avec la philanthropie, vous ferez de l'assistance publique, mais vous ne ferez pas de charité. L'assistance publique, avec ses bonnes intentions, vous donnera quatre sous pour mourir de faim, tandis que la charité vous donnera le verre d'eau et le morceau de pain grâce auxquels on ne meurt pas. Le morceau de pain de l'assistance publique arrive toujours trop tard. Ce n'est pas assez de courir, pour sauver les misérables, il faut voler à eux : la charité seule a des ailes.

Mon troisième rêve d'idéal sera la démocratie rattachée à sa source évangélique.

Je suis né démocrate, j'ai vécu démocrate, je mourrai démocrate. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, j'ai eu affaire à des libéraux chrétiens qui n'étaient pas démocrates, et je leur disais : « La liberté nous unit, la démocratie nous sépare. — Vous allez trop vite », me répondaient-ils.

J'étais en avant...

Il y a vingt ans, si j'avais eu l'audace de dire

de telles vérités, ces murailles eussent tremblé, cette toiture se serait soulevée. Je passais alors pour boire du vin pur trop enivrant, et aujourd'hui je m'aperçois que je bois un vin mouillé. Il est vrai que c'est Léon XIII qui a mis de l'eau dans mon vin.

Non, Messieurs, il n'est au pouvoir de personne d'arrêter la démocratie ; on peut l'affirmer, appuyé sur l'autorité infaillible des faits, et sans passer pour un audacieux. Quand elle enflait ses premières vagues, les prétendus sages disaient : « Nous lui opposerons une barrière. » Mais maintenant, l'imprudent est l'obstiné qui parle de barrières. Toutes sont brisées ; et comme le vieux marin, je crie à ceux qui voulaient tenir tête à l'océan : « Ne vous l'avais-je pas dit ! »

Il faut que la démocratie se rattache à l'Évangile pour être une bienfaisante marée ; séparée de l'Évangile, elle reste un torrent qui bondit, indompté : elle roule, dévaste, emporte barrages, champs, forêts, rochers. Elle sème l'épouvante. Que voulez-vous y opposer ? Messieurs, quand on ne peut supprimer une force, — et les forces ne se laissent pas supprimer, — on les dirige. Telle est la démocratie. Elle ne sera pas étouffée ni anéantie, — elle ne peut l'être. — Dirigez-la, Messieurs, rattachez-la à l'Évangile. Alors, le torrent qui saute par-dessus ses digues de-

viendra le fleuve bien endigué entre de belles et florissantes rives, et le torrent impétueux, comme celui qui tombe des montagnes, deviendra, comme le Nil, fécondant et nourricier. Plus de flots soulevés et menaçants ; il grossit et il décroît avec calme ; quand il grossit, il inonde, et quand il inonde, il nourrit et engraisse le désert. Il est la vie de cette terre d'Égypte dont il est appelé le père.

Quand le Nil baisse, le fellah doit adapter son *schadouf* pour recueillir et diriger vers les champs cette eau bienfaisante sans laquelle tout dépérit, tout meurt.

Eh bien, Messieurs, la démocratie, grâce à l'Évangile, deviendra comme le Nil.

Connaissez-vous quelque puissance capable de gouverner la conscience de l'individu en dehors de l'Évangile ? Nommez-la. L'individu n'a été affranchi et maîtrisé que par Jésus ; aussi, lorsque l'Évangile gouvernera l'individu, nous verrons se lever l'âge d'or de la démocratie, l'âge de l'avenir que Dieu prépare et auquel nous ne pouvons échapper.

Je ne puis oublier, en vous montrant l'idéal que doit poursuivre la jeunesse, cette patrie à laquelle elle appartient et qui attend toujours d'elle un élan nouveau vers le bien, un rajeunissement de ses forces, et un surcroît de vitalité. Eh bien !

lorsque nous aurons obtenu la paix religieuse par le respect des consciences, par le règne de la justice politique et sociale, par l'organisation d'une démocratie évangélique, nous verrons la patrie affranchie de ses discordes intestines, une et prospère; nous verrons les Français, quel que soit le lieu d'où ils sortent, se respecter et s'aimer.

Je prélude déjà, pour ma part, autant que je puis, à cette entente fraternelle. Vous avez peut-être été étonnés, mes amis, de me voir convier sur notre champ de manœuvres les élèves des lycées de l'État, pour se mêler à nos luttes athlétiques. Je vois là, Messieurs, le symbole et le commencement de la fraternité future; car il viendra un moment où les fils de ce grand pays, participant aux mêmes travaux et tressaillant des mêmes espérances, apprendront à se mieux connaître. Je ne dis pas qu'ils partageront la même croyance, qu'ils auront les mêmes intérêts; mais je sais — et ce sera le meilleur fruit de l'esprit de l'Évangile, — qu'ils pratiqueront tous, les uns vis-à-vis des autres, ce principe de liberté mutuelle qui, chez nos pères, était un leurre, et qui chez vous deviendra non pas « presque une vertu », comme a dit un ex-ministre, mais une vertu.

Et alors, Messieurs, malgré la diversité des croyances, malgré l'opposition des doctrines et des opinions, en dépit de la variété des caractères,

vous sentirez entre vous un lien commun, la tolérance, la tolérance vraie, qui est faite non pas d'indifférence et de dédain, mais de bienveillance, de respect et de charité, vous souvenant que, dans vos adversaires, et jusque chez vos ennemis, quelque chose de sacré, de divin peut se cacher, la sincérité et la droiture.

Messieurs, prenez garde de blesser jamais la sincérité et la droiture, même du plus humble, du dernier des hommes! Soyez tolérants.

L'idéal que je viens de vous montrer remue, agite déjà les esprits. Certains hommes que je connais, de jeunes maîtres, qui ne sont pas toujours dans l'enseignement religieux et libre, non, qui enseignent dans les chaires de l'Université, vous entendez bien, des professeurs d'histoire, de philosophie, de lettres, sont remués, travaillés par cet idéal, ils le portent en eux, ils le font luire de proche en proche, et en constatant les progrès réalisés et la vaillance de ces nobles ouvriers, j'éprouve malgré tout un entrain et un enthousiasme que rien ne peut arrêter, j'ai foi au lendemain.

L'intervention souveraine de Léon XIII dans nos luttes pour le triomphe de la sage démocratie centuple encore mes espérances et ma foi en la venue d'un règne nouveau.

On me dit : « Vous êtes un rallié? » Je réponds : « Non! ce que je suis aujourd'hui, je l'étais la veille. — Enfin, vous suivez la direction donnée par le Pape? — Oui, certes! — Vos adversaires vous en sont-ils reconnaissants? Obtenez-vous d'eux quelque chose? — Non! — Eh bien, alors, vous êtes dupe. »

Permettez, Messieurs, je consens à être dupe, et même battu. Je suis comme les Russes, dont j'admire le calme oriental, l'impassibilité slave, opiniâtre; ils possèdent le sens de l'infini, et ils prennent le temps. Ils se résignent à être battus par le génie de Napoléon et ils reculent; mais ils ont une foi indomptable au lendemain.

Le plus fort, Messieurs, c'est celui qui, pouvant compter sur le lendemain, finit par remporter la dernière victoire; or, pour remporter la suprême victoire, savez-vous ce que doit faire quelquefois le général en chef?

Il faut dire à une compagnie : « Va là-bas et meurs! » Il faut dire à un bataillon : « Va occuper cette position, et tu seras écrasé »; à des cavaliers, à ceux de Reischoffen ou à d'autres plus heureux : « Allez sur cette batterie et chargez! c'est la mort. »

Et la compagnie, le bataillon, l'escadron partent, chargent et meurent. Le corps d'armée en fait autant : il part et il meurt.

Eh bien ! la victoire, où est-elle ? ce ne sont que défaites répétées. Attendez, Messieurs.

Tout d'un coup la réserve se lève, la réserve qui gardait le drapeau, l'idéal, la réserve inspirée, la réserve invincible, la réserve héroïque ; elle se lève et s'avance comme une marée, tranquille, forte, puissante ; elle atteint l'ennemi et le refoule, l'ennemi qui, jusque-là, n'avait pas perdu un homme ; elle encloue ses canons, elle prend ses drapeaux, elle a vaincu.

La réserve, Messieurs, c'est la phalange invincible qui garde l'idéal — l'idéal de demain. Cet idéal est sorti des profondeurs de ma conscience où il était enseveli depuis trente ans.

Jeunesse contemporaine ! réserve de la France, lève-toi, et que la victoire t'accompagne ! La victoire est dans les plis de ton drapeau.

L'ÉCOLE LACORDAIRE ⁽¹⁾

ET LE RÉGIME DE LA LIBERTÉ.

MESSIEURS,

Nous inaugurons, aujourd'hui, la quatrième année de l'École Lacordaire, comme les précédentes, religieusement, sous les auspices de Dieu, source suprême de tout bien, de toute lumière, de toute perfection et de toute force, par la plus sainte, la plus écoutée de toutes les prières, le sacrifice de Jésus-Christ, auteur et consommateur de tout ce qu'il y a de saint dans l'ordre divin et même dans l'ordre humain.

Je veux d'abord, Messieurs, vous souhaiter à tous, anciens et nouveaux, vétérans et conscrits, une cordiale bienvenue. Je vous la souhaite en mon nom, au nom des religieux à la garde desquels vous êtes confiés, au nom de vos maîtres éminents, dont

(1) Discours prononcé à la messe du Saint-Esprit (3 octobre 1893).

vous appréciez le talent, la science, le zèle dévoué, infatigable, au nom de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, travaillent pour vous et se consacrent sans mesure à votre service.

Ces vœux de bienvenue exprimés, je vous demande, Messieurs, la permission de vous parler de l'école dont vous venez de franchir le seuil, de vous dire nettement ce qu'elle est et quel esprit l'anime. Je ne ferai que rappeler aux vétérans des choses connues, mais je tiens à rafraîchir leur mémoire sur ces choses nécessaires. Je veux surtout apprendre aux nouveaux quelle est cette école qu'ils ont choisie et qui a eu le grand honneur d'obtenir la confiance de leur famille. Puisqu'ils sont destinés à vivre dans ces murs, il faut bien qu'ils connaissent comment ils doivent y vivre.

L'École Lacordaire est une école préparatoire comme toutes les autres du même nom. L'école préparatoire ne ressemble pas au collège; elle ne ressemble pas non plus, bien qu'elle s'en approche, aux écoles supérieures d'État; elle est un milieu entre le collège et ces écoles supérieures : c'est son premier trait caractéristique.

Dans les collèges, l'enseignement a pour but d'initier l'adolescent et le jeune homme, lentement, durant de longues années, aux instruments

du savoir, aux principes élémentaires de la littérature et des sciences, enfin à tout ce qui est requis pour devenir un homme cultivé. Dans les écoles supérieures, des maîtres choisis donnent l'enseignement technique, qui vous permet d'être à la hauteur de la carrière que vous avez embrassée. Ils complètent ainsi l'instruction première, en même temps qu'ils préparent, pour l'organisation du corps social, des hommes instruits, capables de remplir leur fonction avec intelligence et habileté.

Dans l'école préparatoire, — dont le nom, comme tous ceux qu'impose le bon sens public, est si juste, si expressif, — le but est tout autre.

Elle vous donne évidemment un enseignement plus complet et elle exige de vous, en littérature, en sciences mathématiques ou naturelles, en histoire, en géographie, en langues vivantes, une culture plus haute que celle qui est exigée dans les collèges, mais elle ne vous initie pas encore directement à l'instruction technique de votre carrière future.

Quel est donc son but, en vous formant à une culture supérieure?

Elle veut sélectionner dans la masse une élite intellectuelle, et *préparer* cette élite à un concours qui révélera les meilleurs, les plus intelligents et les plus dignes d'entrer dans la carrière. Si vous êtes trouvés lourds comme le bon grain, vous serez

admis et gardés ; si vous êtes trouvés légers, vous serez vannés et rejetés comme la paille stérile.

Voyez-vous le trait propre, distinctif de l'école préparatoire ? Tout, en elle, est ordonné pour assurer le succès dans le concours final imposé aux aspirants des grandes carrières publiques.

L'Ecole Lacordaire, en cela, n'a rien qui la distingue des autres, si ce n'est son nom. Elle a été ainsi nommée, — je suis bien aise de vous le dire aujourd'hui, — parce que cette appellation contient beaucoup de choses et qu'elle indique son esprit. En la baptisant du nom de ce grand homme qui a été, au dix-neuvième siècle, non seulement par le génie de l'éloquence, mais par l'héroïsme de la sainteté, la gloire de l'Ordre de Saint-Dominique, nous avons voulu montrer à vos yeux le chrétien des temps nouveaux, de sorte que cette grande figure qui se ceint d'une auréole toujours plus rayonnante, à mesure qu'elle s'enfonce dans le lointain du siècle et qu'elle s'élève dans le ciel de l'histoire, fût pour vous un modèle à suivre, un idéal à contempler.

Lacordaire disait de lui : « Né au plus profond des entrailles de ce siècle, j'en ai connu les misères et partagé toutes les nobles aspirations. » C'est ce que vous devez être, Messieurs, car tout homme est né plus ou moins avant dans les entrailles de son siècle, et, dès lors, comment n'être

pas sympathique à ce siècle, malgré ses faiblesses et ses travers, sans cependant porter la moindre atteinte à l'immuable fidélité envers la foi éternelle?

Certes, Messieurs, ces choses ne sont pas incompatibles; au contraire, elles s'appellent l'une l'autre et ne demandent qu'à s'harmoniser dans un contraste hardi, mais intéressant, qui fait ressortir la grandeur de l'homme à la fois antique et éternel comme le Dieu qu'il adore, nouveau et variable comme le monde où il est destiné à agir.

Oui, Messieurs, soyez les amis de votre temps, mais restez fidèles à la foi de tous les temps; aimez passionnément la science, la justice et la saine liberté, mais chérissez plus encore la vertu et la religion, parce qu'il n'y a ni liberté, ni justice, ni science utile, sans la vertu qui les féconde, sans la religion qui les sauvegarde et les ennoblit.

Le nom de Lacordaire vous insinue déjà quel est en réalité l'esprit de cette école; mais avant d'appeler sur ce point toute votre attention, laissez-moi vous dire quelle est la loi suprême de toute école préparatoire.

Puisque vous êtes ici pour vous préparer à un concours, une loi suprême s'impose à vous, la loi du travail.

Tout concours, en effet, implique la lutte; or, la lutte où l'on veut être victorieux exige la force. Par conséquent, votre loi c'est de devenir forts; et pour acquérir la force intellectuelle, comme toute force, il faut de l'exercice, du travail. L'homme naît ignorant et faible, au point de vue intellectuel; mais s'il sait travailler, il peut devenir fort, et, s'il doit concourir, il faut absolument qu'il devienne plus fort que ses concurrents et ses émules.

Cette loi du travail s'impose dans une école préparatoire avec d'autant plus d'autorité et de nécessité que le concours est plus décisif et plus difficile que partout ailleurs.

En effet, du succès de ce concours dépend votre carrière; or la carrière, c'est votre vie même, la vie telle que vous la rêvez, telle que vos aspirations l'appellent. Rien n'est plus intéressant pour vous; toute autre chose est secondaire. Si vous manquez à votre vocation, vous voilà malheureux pour toujours, et voués à de perpétuels regrets. En vain, chercherez-vous à tempérer l'infortune plus ou moins méritée d'un échec aussi grave; vous ne réussirez pas à guérir la tristesse inquiète réservée à ceux qui ne sont point à leur place.

Celui-ci dira : « J'étais né militaire » ; celui-là : « J'aurais dû être ingénieur » ; un autre : « Je de-

vais être marin, et me voilà condamné à naviguer... sur un cheval au lieu d'un bateau » ; un autre encore dira : « J'aurais dû être professeur » ; tous, par insuffisance de travail, ont failli au concours et trahi leur destinée ; or, Messieurs, l'homme qui a manqué à sa destinée est un rouage détraqué dans la grande machine humaine et il devient, pour tous ceux qui l'entourent, une gêne, un obstacle, une cause permanente de désordre et de tristesse.

J'ajoute, Messieurs, que ce concours est de tous le plus disputé. Vous ne trouverez jamais dans l'avenir une position à la conquête de laquelle on s'acharnera avec plus de passion. Une fois entrés dans la carrière, votre vie est orientée ; vous aurez encore évidemment à lutter, — rien de plus légitime, — pour prendre sur vos collègues une place supérieure. Mais ces luttes sont secondaires, tandis que celle dont la carrière est l'enjeu est une question de vie ou de mort.

Or, Messieurs, la difficulté de vaincre grandissant avec l'acharnement des lutteurs et le nombre limité des élus, vous êtes obligés, pour gagner la bataille, à un effort et à un travail d'autant plus énergique et plus soutenu. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que la loi du travail est tout le génie d'une école préparatoire, que cette période scolaire est la plus laborieuse de toute la vie ; car

elle ne demande pas seulement le travail tranquille, mesuré, sans hâte et sans élan, elle veut le travail avec entrain, le travail impérieux qui laisse juste le temps nécessaire au sommeil et à de rares distractions, le travail de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes; le travail acharné, infatigable, puissant, poussé jusqu'à l'entraînement, et croissant en intensité à mesure qu'approche la lutte décisive.

Si vous ne répondez pas courageusement, vaillamment, à de telles exigences, vous ne serez pas trouvés assez forts, vos concurrents vous passeront sur les épaules, vous vous verrez arrêtés à la porte que vous rêviez de franchir par des champions plus vigoureux, plus laborieux; et vous tomberez vaincus, au nom de la loi du travail, sur ce seuil interdit aux nonchalants, et seulement ouvert aux intrépides.

Voilà, Messieurs, la première loi de l'école préparatoire et par conséquent de l'École Lacordaire, qui, en cela, ne se distingue des autres que par la plus grande somme de travail qu'elle saura donner.

Je dois vous parler maintenant de l'esprit particulier qui la caractérise, et qui lui donne sa physionomie propre.

Le premier esprit dominant ici est un esprit de

morale et de religion, qui fait de l'École Lacordaire une école morale et religieuse. Je le dis bien haut, je ne le cache nulle part, et, voudrais-je le cacher, que ma nature, mon individualité, la nature et l'individualité de mes collaborateurs le révéleraient avec éclat. Loin donc de le dissimuler, je me plais au contraire à le reconnaître et à l'affirmer noblement et fièrement.

Tous les vrais observateurs de la nature humaine savent que, si la loi du travail s'impose d'une manière plus stricte dans une école préparatoire que dans toutes les autres, l'homme lui-même n'est pas né laborieux; car, sauf de rares exceptions, le travail lui coûte et l'effort lui répugne. Je connais parmi vous des natures alertes et vives qui supportent mal l'inaction, et qui vont au travail par attrait, avec joie. J'en connais d'autres qui sont laborieuses par ambition; c'est le très petit nombre, car l'ambition est plus rare qu'on ne croit dans la jeunesse. Aussi, quand je rencontre un jeune homme stimulé, enflammé par elle, je ne m'effraye pas; je n'ose pas le lui reprocher; non, je caresse plutôt et j'encourage cette tendance. Vouloir être le premier, est une force dont l'éducateur peut tirer grand profit, s'il sait la manier. J'ai toujours aimé le mot de César : « Plutôt le premier dans cette bicoque que le second dans Rome. »

César était un esprit fin. S'il avait été le second dans Rome, il y serait facilement devenu le premier. Sa boutade traduit une pensée profonde, très révélatrice de son génie, et donne l'apre formule de toute ambition humaine : Être le premier plutôt que le subordonné, — n'importe où.

Ainsi, certains travaillent par ambition comme d'autres par goût. Défiez-vous, Messieurs, de la fragilité de l'attrait qui vous porte au travail. Toute faculté prédominante aime à s'exercer, je le sais, mais à la condition d'agir sans effort. Or, le travail est l'exercice de nos facultés accompagné d'un certain effort; et, d'autre part, l'observation de la nature humaine démontre que rien n'est plus difficile à l'homme, même le mieux doué, que de travailler vigoureusement, avec opiniâtreté, sans défaillance ni trop de fantaisie.

Aussi, Messieurs, en vous parlant de morale et de religion, je ne veux pas vous prouver leur nécessité ni vous faire un catéchisme dogmatique ou édifiant; je me place à un point de vue plus limité, mais plus utile et plus pratique, je vous les signale à vous, élèves de l'école préparatoire, comme une nécessité professionnelle, comme la sauvegarde suprême de votre loi d'état.

Oui, Messieurs, si vous voulez être laborieux comme il convient pour assurer vos succès, ne vous fiez pas au goût du travail, parce qu'il est fra-

gile, capricieux, intermittent; il ne vous portera que sur une matière préférée et non sur toutes; il sommeillera quelquefois à l'heure même où il devrait être le plus en éveil. Ne vous fiez pas à l'ambition : à votre âge, elle n'a pas encore assez de mordant. Il faut s'être trouvé aux prises avec les compétitions pour les grandes fonctions de la vie, si l'on veut connaître l'ambition au sens propre du mot. A dix-huit, à vingt ans, vous n'avez que l'amour innocent de la gloire, l'ambition naïve de vous emparer du premier ou du second rang ou d'un rang honorable : c'est un stimulant qui ne suffit pas à sauvegarder votre travail. Mettez plutôt votre travail sous la tutelle énergique et incorruptible de la conscience et de la foi, de la morale et de la religion. Faites du labeur quotidien une question de volonté, mais donnez à votre volonté l'aiguillon de la conscience. Dites-vous : « Travail, parce que tu le dois ! »

Et si vous trouvez que la conscience et le devoir sont chose froide, faites appel à la religion vivante, qui met Dieu dans la conscience et qui envisage le devoir comme la volonté expresse du meilleur des pères. Les croyants qui aiment Dieu, qui aiment le Christ dans la plénitude de leur foi, ne sont pas seuls, puisque Dieu et le Christ habitent en eux. Ils se disent : « Je travaillerai, parce que Dieu me commande le travail, parce que Jésus-Christ m'en

a donné l'exemple héroïque, lui qui s'est consumé dans l'évangélisation du monde et qui est mort d'une mort sanglante, martyr de sa grande idée divine de sauver les hommes. »

Alors, vous serez armés pour le combat de la vie. La religion et la conscience sont de tous les âges et de toutes les conditions ; il dépend de nous de les rendre toujours plus efficaces, tandis que les mobiles humains s'émoussent et s'usent, comme des instruments fragiles et d'un acier mal trempé.

Voilà pourquoi cette école doit être une école de morale et de religion. Il y a, je le sais, des écoles qui ne s'occupent ni de l'une ni de l'autre, qui abandonnent le jeune homme à sa libre initiative en morale et en religion, et ne s'inquiètent ni de sa conduite, ni de sa foi. Je n'ai pas à les juger, mais j'ai à faire autrement.

Comprenant mieux qu'elles la nature humaine, nous nous préoccupons avant tout de votre conduite morale et de la foi qui doit animer vos consciences. Car, mes chers amis, si le plus terrible ennemi du travail c'est le plaisir, l'ennemi implacable du plaisir, c'est la conscience et la foi. Si vous n'avez ni conscience ni foi, votre âme sera la proie facile du plaisir ; vos sorties seront des sorties de plaisir, et, comme vous sortez une fois par semaine, vous pourrez être une fois par semaine la victime du plaisir. Votre travail, dès

lors, est tué, et si votre travail est tué, votre défaite au concours final est certaine, et votre carrière irrémédiablement brisée.

Par conséquent, en homme pratique, et alors même que je ne serais pas ce que je suis, prêtre, moine, apôtre, en homme pratique et en politique avisé, je n'ai pas d'ambition plus haute que de faire de vous des consciences invincibles et des croyants intelligents. Mais, si je n'étais pas moi-même un croyant convaincu, il serait inepte de songer à faire des consciences vigoureuses et des chrétiens immuables dans la foi. Il faut avoir au dedans de soi la conscience et la foi pour allumer la flamme de la vertu dans une conscience, et la lumière de la foi dans une raison incrédule. On n'allume pas un incendie sans une étincelle, et pour communiquer un mouvement, il faut être une force. Le sceptique ne sera jamais ni une lumière ni une force. Pour faire des consciences croyantes et énergiques, il faut en avoir une. C'est dans ce but que Dieu nous a appelés à être des hommes qui, par état, cultivent la conscience et la croyance. Et si nous ouvrons une école, c'est afin que, fidèles à notre vocation divine, nous puissions vous apprendre à mettre votre loi du travail à l'abri de tout péril, sous la tutelle du Dieu vivant.

Voilà le premier caractère de l'école; en cela

elle se distingue de beaucoup, mais elle se confond aussi avec d'autres ; car, heureusement, nous ne sommes pas la seule école préparatoire dont le premier souci est la religion, la conscience, la morale et la vertu de ses disciples.

Je dois vous signaler, Messieurs, un second trait moins commun, que j'appellerai familial.

En effet, je ne connais que deux sortes d'associations : celles dont le lien est la discipline dure et la crainte, et celles dont le lien est la discipline douce, la confiance et l'affection.

Le type le plus parfait des premières, c'est l'armée. L'association militaire est avant tout constituée par la force ; toutes les autres du même genre s'en rapprochent sans pouvoir l'égaliser. Une injure envers un supérieur dans la vie militaire peut être punie de mort. Et l'injure du camarade ? Vous savez à quoi elle mène, étant données les mœurs actuelles, — que je ne saurais évidemment approuver, puisqu'elles capitulent devant les instincts sauvages et vindicatifs de la bête humaine, — une injure un peu grave envers un camarade, dans la vie militaire, demande du sang.

Dans certaines écoles ce régime se retrouve plus ou moins atténué. Discipline raide, crainte constante du châtimeut, toujours menaçant comme l'épée de Damoclès suspendue par un fil prêt à

se rompre. Rien de cela ici, Messieurs : nous vivons sous la loi de la confiance, de l'affection et du respect. L'association familiale est notre modèle.

Or, si dans la famille règne une certaine crainte, c'est une crainte filiale que l'affection domine et tempère; et, à cette flamme sainte de l'affection, s'ajoute le respect mutuel de la mère, du père et des enfants.

Nous représentons parmi vous l'autorité maternelle et paternelle; vous êtes à nos yeux les enfants du foyer. Par conséquent, vous devez vous considérer les uns les autres comme des camarades, ou plutôt comme des frères; et ce qui doit régir notre petit groupe de Lacordairiens, c'est l'esprit de famille : respect, confiance et fraternelle affection.

Il résulte de là, Messieurs, dans nos relations mutuelles, une grande ouverture et une pleine franchise. L'esclave qui vit de crainte, baisse les yeux; s'il les relève trop, il passe pour un révolté. L'esclave qui est sous le joug ne peut dresser la tête; il n'est pas de la famille; entre elle et lui, un abîme; il le sait, il le sent et il agit en conséquence. L'esclave est facilement, je dirais presque forcément hypocrite, parce qu'il fait des choses que le maître ne doit pas voir. L'important pour lui est que l'œil du maître ne l'ait

pas vu ; quant à ses actes, c'est son affaire à lui, esclave.

Messieurs, j'ai horreur, j'ai toujours eu horreur de l'esclavage. Pour rien au monde je ne voudrais gouverner des serfs blancs ou noirs, mais je suis heureux et fier de parler en père à des êtres libres.

Quelle que soit la hiérarchie qui préside à notre groupement, il subsiste entre nous une certaine égalité. Vous le voyez ; nous nous asseyons à la même table, nous participons à la même nourriture et nous buvons le même breuvage. Nous sommes sur le même pied ; nous n'avons pas un siège plus élevé que le vôtre ; nous n'avons pas des douceurs qui vous soient refusées.

Ce n'est là qu'un symbole, sans doute, mais un symbole transparent dont la signification ne peut vous échapper.

Il en résulte qu'entre nous, grâce à la facilité et à la franchise de nos rapports, les malentendus sont rares et de courte durée, si même ils existent ; il en résulte encore que, de vous à nous, il ne doit jamais se produire une manifestation collective d'hostilité, comme serait celle d'une troupe révoltée, qui témoignerait en tumulte son mécontentement à ses chefs et leur refuserait l'obéissance. Entre nous, Messieurs, l'échange des pensées et des sentiments est toujours aisé et pacifique.

Certes, nous n'avons pas la prétention d'être parfaits; Dieu seul est parfait. Il peut y avoir dans notre administration et notre manière de gouverner des choses qui ne soient pas toujours conformes à la rectitude absolue du vrai et du juste. Vous qui êtes jeunes, qui avez l'épiderme délicat et qui êtes très perspicaces, vous êtes les premiers à remarquer ces choses. Votre devoir est de nous les signaler simplement, franchement, soit que vous les traduisiez par la bouche de l'un d'entre vous au père qui est dans vos rangs, soit que vous veniez en groupe les lui manifester.

Une telle démarche trouvera toujours bon accueil. Nous examinerons votre cause dans un esprit de justice et de bonté paternelle; si elle est bonne, nous vous donnerons raison; dans le cas contraire, vous vous rangerez à notre avis. Une telle franchise, qui n'a rien d'incompatible avec le respect filial, rendra nos rapports plus faciles; et, en nous permettant de nous mieux connaître, ces rapports, j'en ai l'assurance, ne feront qu'accroître notre confiance et notre mutuelle affection.

Évidemment, la confiance et l'affection ne s'imposent pas comme la crainte et la force; il est plus difficile de régir les hommes par l'affection et la confiance que par la crainte et la force. C'est élémentaire. Que voulez-vous? La force ne raisonne

pas ; une montagne tombe et vous écrase ; le procédé est simple autant que brutal. Ce qui est autrement compliqué, c'est le raisonnement qui persuade une conscience, c'est le poids d'une parole arrivant sur elle, la pénétrant et la maîtrisant pour lui faire accomplir le bien.

J'ai nommé la persuasion, Messieurs ; elle est notre grande force pour vous garder contre vous-mêmes et pour vous conduire, la seule que nous estimons efficace, digne à la fois de notre haute mission et de vos consciences.

Il me reste un troisième caractère à vous signaler pour peindre l'École Lacordaire.

En l'ouvrant, il y a trois ans, j'ai longuement réfléchi à votre âge, à votre développement intellectuel et moral, et je me suis posé la question de savoir s'il fallait vous traiter en enfants ou en hommes. Eh bien, je n'ai pas hésité à répondre : Il faut vous traiter en hommes, en êtres libres, qui commencez déjà à avoir la responsabilité de votre vie, puisque vous avez une conscience éveillée et une précocité d'esprit qui vous oblige à vous commander à vous-mêmes.

Voilà pourquoi, Messieurs, nous avons essayé d'implanter dans l'École Lacordaire, en harmonie avec l'esprit de famille, un grand esprit de liberté et d'initiative.

En effet, dans une famille sainement constituée, où le père et la mère sont respectés, où l'enfant est bien né, dites-moi, lorsqu'il arrive à l'âge de dix-huit ou de dix-neuf ans, est-il traité en petit garçon? Le père intelligent, qui comprend sa nature, ne lui donne-t-il pas déjà une certaine part de responsabilité? Ne fait-il pas appel à sa raison et à sa conscience? Ne le chargera-t-il pas d'une petite mission, pour l'initier à la vie et savoir comment il est capable de se débrouiller? Or, ce que le père fait à son foyer, nous le faisons ici, dans cette école qui a l'ambition d'être un prolongement de la famille. Nous vous traitons comme une race de choix, une élite qui doit faire l'apprentissage de la liberté.

Je prendrai un exemple. Je ne crains pas de dire ici que vous êtes une des rares écoles préparatoires où l'usage du tabac est toléré en récréation. Pourquoi, Messieurs, avons-nous pris, d'accord avec vos familles, cette initiative audacieuse? Pour vous donner un symbole de votre liberté relative. Quand on peut fumer on n'est plus un enfant : ceux qui ont ce goût n'ont pas le temps d'en abuser, ici, et ceux qui ne l'ont pas ne seront guère tentés d'imiter leurs camarades : le tabac n'aura point pour eux l'attrait du fruit défendu ; et le meilleur moyen d'en modérer l'usage, à dix-huit ans, est peut-être, à mon avis, de le tolérer.

Du reste, Messieurs, j'ai une arrière-pensée : en vous donnant ainsi le sentiment que vous n'êtes plus des enfants, je veux vous inspirer celui de votre libre initiative et vous fournir une occasion de plus de vous commander à vous-mêmes.

En effet, si vous savez vous refuser librement une distraction permise, vous apprendrez à vous interdire la distraction moins innocente, et par conséquent à vous conduire déjà en hommes. Ce qui importe le plus, c'est que, par la liberté relative qui vous est donnée, vous appreniez à user de cette puissance souveraine, sans laquelle rien de noble ne se fait en ce monde.

Dès l'instant que vous n'êtes pas des esclaves, mais des fils de la famille, dites-moi, convient-il de vous tenir en tutelle éternellement ? Les parents me demandent quelquefois : « Avec qui ira mon fils, au milieu de ses camarades ? — Monsieur, Madame, il ira avec qui bon lui semble. C'est à lui de choisir ses amis. » Comment ! Il faudrait qu'on vous donnât la liste de vos amis ! Choisissez-les vous-mêmes, selon l'initiative de votre cœur, gouverné par une saine raison, par un esprit droit et largement ouvert. Puis, allez trouver votre directeur, dites-lui : « Mon Père, j'ai quelques camarades pour amis, vous les connaissez mieux que moi, puis-je avoir pleine confiance en eux ? » Et votre directeur vous répondra : « Eprouvez-les !

Vous verrez bien si les amis que vous avez choisis sont dignes de vous. S'ils vous donnent de mauvais conseils, votre devoir est de vous rebiffer; et s'ils vous trahissent, c'est le cas de rompre : il n'y a pas d'amitié sans fidélité. »

Telle est la vie qui s'exerce ici; vous n'avez pas de grands dangers à courir, mais vous faites l'apprentissage de la vie commune, l'apprentissage de la grande vie ouverte à tous les vents, exposée à toutes les tempêtes, remplie d'écueils et de naufrages.

De même pour votre travail. Vous avez des maîtres qui réclament de vous la docilité. Certes, il faut être docile, quand on est apprenti. Mais la docilité n'est pas tout, et jusque dans le domaine où elle vous renferme, vous avez une part d'initiative. Vous sentez-vous faibles sur tel point? Fortifiez ce point, et n'attendez pas qu'on vous le dise. Vous ne savez pas assez d'allemand, d'histoire ou de géographie, vous êtes insuffisants en mathématiques, en physique ou en chimie : c'est à vous de discerner, les premiers, quelle est votre partie faible et de vous y consacrer vaillamment.

Or, l'expérience de vos aînés m'a permis d'observer et d'apprendre que la plupart travaillent toujours la partie forte, c'est-à-dire la partie pour laquelle ils ont du goût. C'est insensé. Travaillez donc la partie faible! N'oubliez donc

pas que vous avez une bataille à livrer. Or, que diriez-vous d'un général d'armée, si nous avions une guerre, — je ne sais quand elle arrivera, — c'est un avenir que Dieu seul connaît, — que diriez-vous d'un généralissime qui saurait que tel corps en première ligne est en péril et qui, au lieu de le renforcer, irait donner des ordres à un corps héroïque qui emportera tout? Ce serait la défaite à coup sûr. Vous êtes, pour votre compte personnel, un petit général, à la veille d'une bataille décisive, — le concours. Vous avez votre centre, votre aile droite et votre aile gauche, trois corps d'armée. Si votre centre est solide, fortifiez vos ailes! Si vos ailes sont solides, allez au centre et fortifiez-le! Avec une telle tactique vous pouvez compter sur la victoire. Et c'est pour cela, Messieurs, que nous mettons tout en œuvre et que nous multiplions les occasions où vous ferez le viril, le sublime apprentissage de la vie libre et de la courageuse initiative.

Cet esprit de liberté, nous vous le laissons, non seulement dans le détail de la discipline et l'exercice du travail, mais jusque dans la religion et ses pratiques. On ne vous indique pas votre confesseur; on présente simplement à votre choix des pères dignes de vous entendre; on ne vous dit pas : « Vous vous confesserez, vous communiez tant de fois. » Non! nous vous demandons de prati-

quer ce que l'Église vous impose. C'est à vous, à votre spontanéité religieuse de faire plus. Avez-vous besoin de culte, d'un usage plus fréquent des sacrements? Donnez pleine satisfaction à ce besoin religieux. Votre nature moins démonstrative, même dans la piété, mais pourtant solide et vigoureuse, exige-t-elle moins de pratique extérieure? Accomplissez vos devoirs essentiels, et que l'on vous trouve toujours fidèles à la conscience et à l'Évangile, comme de vrais disciples du Christ.

Nous vous demandons de vous confesser aux grandes fêtes. Si vous suivez nos conseils, vous le ferez plus souvent encore; mais ce sera toujours librement. Même en religion, j'aime à respecter l'initiative personnelle et à conduire l'homme en homme.

Tels sont les trois caractères que je tenais à vous signaler comme distinctifs de l'École Lacordaire: esprit de morale et de religion, esprit de famille, esprit de liberté et de libre initiative. L'esprit de morale et de religion, en fortifiant vos consciences, sauvegardera votre travail; l'esprit de famille, en vous affranchissant de toute crainte servile et déprimante, fera de vous des natures de race noble; l'esprit de libre initiative formera peu à peu en vous l'homme de caractère qui a le sentiment rendu toujours vif de sa responsabilité, et

qui, bravant tout respect humain, a le courage de sa foi, de ses opinions et de ses actes.

Que tout cela, Messieurs, soit dominé par la belle, par la chrétienne vertu de la tolérance, afin qu'il n'y ait jamais entre vous que du respect dans la diversité des opinions, des croyances, des pratiques et des caractères. Tolérants toujours, respectueux quand même, nobles par conséquent : voilà votre devise.

Maintenant, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous dire que nous sommes des patriotes ardents, et que l'École Lacordaire travaille pour le pays, soit en lui fournissant des militaires comme il les souhaite, soit en lui donnant des ingénieurs, comme son besoin de progrès le réclame, ou des professeurs, comme il en faut toujours pour perpétuer le culte des sciences et des lettres ; soit en formant des commerçants qui sachent l'enrichir, et des agronomes qui donnent au sol national le pouvoir de soutenir vaillamment, grâce à la puissance et aux ressources de l'art, la concurrence économique avec des pays plus étendus et plus forts.

Oui, Messieurs, nous, vos maîtres, nous travaillons tous à faire de vous des chrétiens utiles à ce pays, des patriotes courageux, prêts à se compromettre pour le bien de la patrie et armés de toutes les vertus militaires et civiques. Les unes et les autres sont indispensables : celles-ci pour régler

dans la justice les affaires du dedans ; celles-là pour défendre la patrie par la force, sauvegarder son indépendance, et maintenir sa gloire intacte et sans nuage.

Tel est, Messieurs, le fond de nos pensées à l'École Lacordaire. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter de les graver au plus intime de votre cœur, comme la règle de votre vie, dans ces murs, et même au delà.

Grâce à la direction à laquelle vous êtes confiés, j'ai bonne espérance en vous ; je connais un peu toutes vos familles, de près ou de loin, et par la connaissance de vos familles, je puis deviner l'excellence et la valeur des rejetons.

L'année s'ouvre sous de beaux augures, et je ne doute pas, Messieurs, que vous ne soyez dignes de vos aînés. Que les uns sachent réparer les défaites des vaincus ; que les autres tiennent le drapeau à la hauteur où les victorieux l'ont élevé. Que tous, vainqueurs et vaincus, dans la grande lutte à laquelle vous vous préparez, restent dignes du drapeau sous les plis duquel ils livrent bataille ; que le drapeau soit glorieux jusque dans la défaite, et que ceux qui l'entourent, même s'ils avaient mordu la poussière, puissent s'écrier encore que tout est perdu, mais non pas l'honneur !

LE CHOIX DE LA CARRIÈRE ⁽¹⁾

MONSEIGNEUR (2),
MESDAMES,
MESSIEURS,

Une des préoccupations les plus naturelles, les plus vives et les plus impérieuses pour tout éducateur, quel qu'il soit, pour tous les formateurs d'hommes, c'est l'avenir de l'enfant et du disciple.

Je ne suis pas le partisan des vocations forcées, obligatoires. J'estime au contraire que, s'il est une liberté qui doit être respectée dans l'enfant et dans le disciple, c'est celle de choisir son avenir, sa carrière, sa place dans la grande vie collective.

Le rôle des parents et de l'éducateur qui a obtenu leur confiance est de direction et de conseil, d'encouragement et de patronage.

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Albert le Grand. Arcueil (20 juillet 1894).

(2) Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon.

Ils doivent éveiller la conscience de l'enfant sur cette grave question, vaincre la légèreté de son esprit si facilement captivé par la réalité présente, immédiate, et si peu soucieux de l'avenir, interroger ses aptitudes et ses goûts, montrer les chemins qui se bifurquent devant lui, signaler les impasses où quelques-uns aboutissent, les difficultés qui les hérissent tous; stimuler sa résolution et l'amener au choix définitif, le plus sage et le plus avantageux.

Pénétré du désir ardent de dire une parole utile non seulement à la jeunesse qui nous est confiée, mais aux parents eux-mêmes qui nous la confient, j'ai résolu de traiter devant vous du choix de la carrière.

Quelles sont les carrières diverses qui s'ouvrent à l'ambition des jeunes gens lettrés?

Quels mobiles peuvent et doivent influencer leur résolution et diriger leur choix?

Voilà, Messieurs, les deux questions pratiques auxquelles j'essayerai de répondre.

La solution de la première nous montrera le champ d'action, de lutte et de dévouement dans lequel la jeunesse doit déployer son activité future; la solution de la seconde apprendra à nos disciples l'art suprême de se résoudre virilement, et de choisir avec une sage indépendance la place qui leur convient dans le nécessaire combat de la vie,

la place vraie que Dieu leur a marquée et où Dieu les attend.

Monseigneur,

Je manquerais aux plus graves et aux plus doux devoirs de l'hospitalité, je serais un ingrat, si je ne saluais votre présence au milieu de nous. Nous aimons à voir, sur ce fauteuil présidentiel, une soutane violette, parce qu'elle est un symbole de haute signification. Lorsqu'un évêque est là, présidant cette assemblée d'élite, à la fin de l'année scolaire, il atteste, et nous attestons publiquement avec lui, que la religion occupe la première place dans cette École.

Nous formons ici, Monseigneur, des ouvriers de la société moderne, ingénieurs, chefs militaires, docteurs en médecine, avocats, industriels, commerçants, notaires, avoués ; mais nous formons surtout des chrétiens intelligents et convaincus. Voilà notre génie. Nous voulons donner à la France non seulement des agents intelligents qui assureront sa prospérité, mais des chrétiens qui soutiendront la cause de la vertu, de la religion, c'est-à-dire de la paix sociale et des grandeurs de la patrie.

Eh bien, Monseigneur, permettez-nous de saluer dans l'Archevêque de Besançon, — dont les armes parlantes, que je regrette de n'avoir pu étaler sous

les yeux de cette jeunesse, sont un haut enseignement, — le pontife qui a révélé sa profonde intelligence du cœur humain et de la société présente, en mettant dans ses armes la Vierge Marie et le Cœur du Christ : la Vierge Marie, c'est-à-dire l'élément le plus tendre et le plus persuasif de la religion chrétienne, et le Cœur de Jésus, c'est-à-dire la charité infinie, destinée à conquérir à Dieu la démocratie moderne.

Messieurs, entre toutes les carrières qui s'offrent à votre ambition de dix, quinze et vingt ans, la première est le sacerdoce. Il occupe le rang suprême dans les carrières humaines. Il ne vient pas des hommes, il vient de Dieu.

Je suis profondément ému lorsque, fermant les yeux, regardant par la pensée ce pays, je vois l'Esprit de Dieu invisible, irrésistible, prélever dans la jeunesse française, chaque année, à l'insu des hommes, quelquefois malgré les pleurs des mères, une sorte de dîme, une dîme sacrée. Dans tous les diocèses, dans toutes les écoles, il existe un certain nombre de prédestinés au sacerdoce. C'est une grande vocation, Messieurs, que celle des élus que l'Esprit de Dieu suscite dans leur pays pour y maintenir le culte de la vérité, de la justice, de la morale, de la vertu, et, en même temps, pour y travailler, ouvriers infatigables, à

l'expansion de son règne parmi les hommes. Entre tous les pays et toutes les terres où l'Esprit de Dieu souffle et où il préleve sa dîme à lui, voulez-vous me permettre de saluer la France comme la première terre de recrutement du clergé catholique? En effet, Messieurs, quel pays pourrait opposer une armée de religieux et de prêtres pareille à la nôtre et qui constitue l'une des grandes forces de la civilisation moderne? C'est un honneur qu'aucun pays ne peut lui contester.

A côté du sacerdoce, je place deux carrières très honorées : le professorat, et le doctorat en médecine. Je réunis ces deux fonctions, parce qu'elles me semblent l'une et l'autre tenir du sacerdoce. Le professeur est le prêtre de la science terrestre, comme le prêtre est le professeur de l'éternelle vérité. Quant au médecin, il exerce sur la vie matérielle et physique un rôle analogue à celui du prêtre sur la vie spirituelle et morale : l'un guérit les maladies qui sont les vices du corps, l'autre essaye de guérir les vices qui sont les maladies de l'âme.

Mais nous avons sur eux, qu'ils me permettent de le leur dire, une supériorité : le plus habile des médecins et des chirurgiens ne peut vaincre la mort; il capitule devant elle; tandis que le prêtre, Messieurs, grâce à la force divine que le Christ lui a communiquée, peut ramener à la vie les âmes

et les peuples morts que l'Esprit de Dieu a, un moment, abandonnés. Privilège divin que je suis bien aise de revendiquer, ne fût-ce que pour relever à vos yeux, jeunes gens, les grandeurs de cette vocation que j'ai mise en première ligne, — la vocation sacerdotale.

A ces vocations et à ces carrières j'ajouterai la magistrature et le barreau.

La magistrature est la gardienne des lois, et elle doit s'efforcer de les appliquer avec une indépendance absolue, en toute justice et en toute équité.

Le barreau est plus brillant : il forme le soldat du droit, armé pour faire appliquer les lois, de façon que la justice ait partout un règne meilleur. Il y a deux sortes d'avocats : les vrais et les faux. Les faux avocats sont des mercenaires : ils se vendent. Pourvu qu'on les paye, quelle que soit la cause, ils parlent. Soyez de vrais avocats, si telle est votre vocation, apprenez à ne mettre la science du droit, le don de l'éloquence et de la persuasion qu'au service des causes justes. Le type de l'avocat véritable, Messieurs, c'est ce grand Berryer qui s'élève au-dessus des nobles figures du barreau français comme la statue de Jupiter au-dessus des petits dieux. Eh bien ! soyez comme lui de preux chevaliers, ne tirez le glaive de votre parole que pour la vérité et la justice : elles sont d'autant

plus intéressantes, Messieurs, qu'elles sont d'ordinaire plus méconnues, plus outragées, plus attaquées. C'est en les défendant avec la douce intrépidité d'un Bayard que vous vous ferez un nom respecté et que vous deviendrez un glorieux citoyen.

Messieurs, vous ne me pardonneriez pas d'oublier les carrières de la littérature et de l'art. Je vois ici des artistes et des écrivains en germe que je pourrais nommer. Ces carrières, aujourd'hui, sont d'autant plus en honneur qu'on écrit davantage, et que notre sensibilité très affinée est plus avide, plus insatiable d'émotions. Or, Messieurs, qui a le secret d'émouvoir la sensibilité? Les artistes, les artistes en harmonie, en peinture, en littérature. Lorsqu'ils veulent agir sur un ensemble d'hommes, ils ont en main la baguette magique pour frapper la partie sensible, et c'est ce qui leur donne, dans notre société moderne, une importance si grande. Une œuvre d'harmonie, qui a fait vibrer toute une génération, immortalise son auteur. Dans la civilisation primitive, eût-on jamais pu imaginer comment un maître, écrivain, sur un papier, des signes bizarres, croches, doubles, triples croches, et orchestrant tout cela, donnait à des exécutants le pouvoir de faire tressaillir des millions d'hommes?

Quant à la presse, Messieurs, son développe-

ment est prodigieux. Elle a engendré des écrivains par légion. Il serait difficile de mesurer exactement leur chiffre. Pourquoi, Messieurs? Parce qu'ils répondent à l'éternelle curiosité humaine et au besoin universel de lecture.

Le journal à un sou arrive aux derniers confins du monde, alors qu'autrefois le livre ne dépassait qu'à peine les murs d'une académie, les limites d'une province, les frontières d'un peuple. On voit des bergers, aujourd'hui, sur la montagne, — j'en ai vu, moi, sur les plateaux de Bourgogne et les hautes cimes des Alpes, — le journal dans la main, la houlette entre les jambes et le troupeau à leurs pieds. Tout le monde lit.

Le littérateur est devenu dans l'âge moderne une des premières puissances, et la fonction d'écrivain, si rare autrefois, une vocation très courue. Eh bien, Messieurs, je ne vous invite pas plus qu'il ne faut à devenir un écrivain, et surtout un journaliste. Cependant, une multitude de jeunes gens se consacrent au journalisme, attirés par l'idée qu'ils peuvent remuer l'opinion, par la gloriole qui leur revient de ce bruyant effet produit, et par la facilité de vivre qu'ils trouvent dans le journal où leur prose est chèrement payée.

Le journal, c'est une aile, une aile que le vent soulève et emporte aux extrémités du monde civilisé.

Songez donc, Messieurs, que grâce à la presse et à sa puissance de diffusion, l'événement tragique, lamentable, à jamais honni, qui a frappé de stupeur le monde entier et mis tout un pays en deuil, a fait, en moins de vingt-quatre heures, le tour de la terre, et jugez par là de la force de la presse, mesurez l'incroyable ascendant de ces hommes qui peuvent se dire : En écrivant, j'ébranle, je fais l'opinion ; j'en suis l'écho, mais, si je veux, je l'oblige à parler comme il me semble, et c'est elle qui devient l'écho puissant de ma propre voix.

A côté de ces vocations, puis-je ne pas signaler l'École polytechnique et l'École de Saint-Cyr, ces deux grandes ruches où travaille et se forme la plus grande partie de la jeunesse française ?

Dans la première, se préparent les ingénieurs. On y cultive les mathématiques supérieures et la science, afin de dominer la matière et de la transformer. Ceux dont l'intelligence a la force de s'initier aux secrets de la nature, à ses lois, au maniement de ses énergies mystérieuses, deviennent les pionniers de la civilisation matérielle. Ouvriers sublimes de Celui qui a fait le monde, ils sont destinés à le transformer, à l'accommoder aux besoins de l'homme ; ils fouillent l'océan et le ciel insondables jusqu'en leurs profondeurs ; ils pèsent les mondes comme des grains de sable ; ils connais-

sent les chemins de la lumière ; ils changent la clarté en chaleur et la chaleur en force vive ; ils bâtissent des tours hautes comme des montagnes ; ils jettent des ponts sur des fleuves larges comme des bras de mer ; ils construisent des navires qui défient l'océan et ses tempêtes ; ils transmettent la parole d'un pôle à l'autre, à travers tous les obstacles, intacte et nette ; ils rejoignent les mers séparées par des isthmes. Leurs œuvres sont colossales et utiles ; elles prouvent, par leur puissance et leur beauté, par leurs avantages matériels, l'incontestable supériorité de l'homme sur toute créature visible ; aussi la société moderne a-t-elle fait à leurs auteurs une place de choix entre tous les travailleurs, et l'École qui les forme reste-t-elle la première des Écoles.

A côté des grands ingénieurs, je place volontiers les militaires de toutes armes ; soldats de terre et marins, artilleurs et troupes du génie, cavaliers et fantassins. Ils sont la force armée pour la défense du sol, pour la garde de la frontière et de nos foyers. Robuste et héroïque phalange qui a fait d'avance le sacrifice de la vie, et toujours prête à verser son sang, dès que la patrie en péril le lui demande. Là est son suprême honneur ; même vaincue, l'armée reste grande. Sa vertu est de ne tirer l'épée, de ne faire parler le canon, de ne déchaîner l'ouragan de ses escadrons irrésis-

tibles, que pour la justice, pour le droit, pour l'indépendance du pays. Toute armée iniquement agressive et conquérante est un fléau. Ses conquêtes sont tachées de sang, et ses victoires amoncellent entre les peuples des haines fratricides que les siècles ne calment ni n'éteignent.

Si les ingénieurs sont la tête et la lumière du pays, les soldats en sont la force, le cœur et le bras. C'est en ceux-ci que le patriotisme développe toute sa vitalité, qu'il fait sentir les plus vives pulsations, qu'il s'agite et s'émeut le plus violemment, qu'il s'impatiente parfois, qu'il rugit, s'enfièvre et éclate en de saintes colères.

Allez, Messieurs, fortifiez cette valeureuse phalange. Ceux qui la composent ne sont pas seulement les plus courageux, ils sont les plus gais de tous les jeunes gens français.

Je ne connais qu'une sorte d'hommes d'une aussi franche humeur : ce sont les Moines... Cela vous étonne, jeunes gens? Eh bien, avec un peu de philosophie, vous apprendrez qu'on est d'autant plus gai qu'on est plus généreux. Le sacrifice est la source des joies de l'âme. Or, si les fils de Polytechnique et de Saint-Cyr ont déjà donné leur vie pour la Patrie, nous, les Moines, nous l'avons sacrifiée cent fois pour la Patrie et pour Dieu. Soldats et Moines, c'est une même famille, et c'est pourquoi il sort de cet établissement, où des

Moines apportent leur présence et leur génie d'immolation, tant de Saint-Cyriens qui sont le joyau de la Patrie française, pleins de courage et d'entrain irrésistible, gais comme des oiseaux et volant à la bataille comme à une fête.

Lorsque l'armée est forte, on peut travailler en paix. Grâce à Dieu, nous avons une armée forte, les chefs se recrutent noblement et abondamment. Je vais vous donner des chiffres : douze cents élèves se présentent chaque année à Polytechnique : deux cent vingt sont reçus ; près de deux mille élèves se présentent à Saint-Cyr : près de six sont admis ; cinq à six cents élèves se présentent au Borda : il y en a de soixante à soixante-dix reçus. Je ne parle pas des écoles de sous-officiers, Saint-Maixent, Versailles, Saumur : je ne parle que des écoles d'officiers. Nous avons donc une armée solide : la France peut vivre tranquille ; sa frontière est gardée ; ceux qui en sont la force veillent, debout ; ils sont là comme nous les aimons, nos soldats : doux et forts, patients et résolus.

L'armée française est une armée compacte et pacifique qui ne craint pas et qui ne provoque pas. Elle ne menace personne, mais elle se dresse comme un rempart de fer et de feu contre toutes les ambitions et les projets attentatoires à l'inviolabilité de la Patrie. Saluez, jeunes gens, l'armée de

votre pays; elle n'a jamais eu une attitude plus noble, plus sainte. On a pu voir, de droite ou de gauche, des intentions hostiles qui ne rêvaient rien moins que le partage et le morcellement de la France. Si ce partage et si ce morcellement ne se sont pas faits, eh bien, Messieurs, il n'y a qu'une raison à cela, c'est notre grande armée; elle a semblé invincible, ses escadrons à la frontière ont paru irrésistibles, et son infanterie et son artillerie munies de forces que rien ne pouvait conjurer.

Notre puissance militaire a imposé le respect, elle a permis que la France s'avancât dans ses hautes destinées et consacra le meilleur de son génie aux grands travaux de la paix.

Ces travaux pacifiques correspondent à certaines carrières sur lesquelles je tiens à attirer votre attention : l'agriculture scientifique, la haute industrie, le grand commerce et la banque.

Depuis dix ou quinze ans, ces professions diverses qui semblaient former une catégorie inférieure aux professions libérales, ont changé d'allure; elles sont devenues l'objet d'une formation et d'un enseignement spécial, très élevé, qui les met au rang des plus nobles vocations.

Je ne parle pas de l'École centrale, dont les succès éclatants et la vogue extraordinaire ont

conquis l'opinion; je parle de l'Institut agronomique, des Hautes Études commerciales, de l'École coloniale et des Écoles agricoles.

Les jeunes gens intelligents et lettrés peuvent, sans déchoir, se consacrer à l'industrie, à l'agriculture, au négoce et à la banque. Les connaissances exigées pour remplir dignement ces professions ne le cèdent en rien aux connaissances requises pour les autres.

Et, d'ailleurs, dans notre état de civilisation, la vertu et l'honneur, la science, la force, l'esthétique ne suffisent pas à un peuple, il lui faut encore la richesse matérielle. Or, ce dernier élément ne peut être obtenu que par des ouvriers intelligents, sagement préparés, qui fécondent et remuent la terre et savent lui faire rendre cent pour cent; par des chefs d'industrie qui, renouvelant et perfectionnant les procédés, arrivent à produire plus et mieux que leurs concurrents; par des commerçants pleins d'audace, d'initiative et de prudence, qui savent écouler jusque dans les colonies lointaines de la mère patrie ses richesses de toutes sortes et devancer là-bas les étrangers, nos rivaux; enfin, par les grands banquiers, qui ont le secret de mettre en mouvement l'argent de l'épargne, l'argent sans lequel rien ne s'accomplit de grand et d'utile dans l'ordre de la vie matérielle.

Je termine cette nomenclature par la carrière administrative.

J'appelle ainsi, Messieurs, toutes les professions qui constituent l'administration publique d'un grand pays comme la France ; toutes les professions qui relèvent des divers ministères, de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Travaux publics, du Commerce, des Finances, des Colonies. C'est une véritable armée, l'armée des fonctionnaires supérieurs dont l'ensemble forme l'organisme gouvernemental. C'est par ces hommes divers, sévèrement subordonnés à la puissance d'État, que vit un pays. Ils sont les rouages du grand mécanisme si compliqué qui s'appelle un peuple. La jeunesse se porte avec une singulière ardeur vers le fonctionnarisme : c'est un excès auquel vous échappez, du moins, vous autres, et je vous en félicite.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si, dans cette nomenclature, je n'ai point mentionné la carrière politique. Je l'ai omise à dessein, car la politique n'est pas une carrière. En effet, comment devient-on député, sénateur ou ministre ? Par la confiance de ses concitoyens. C'est une fonction intermittente et de surrogation, une fonction passagère comme la confiance dont nous honorent nos concitoyens et nos collègues plus ou moins bien-

veillants. Ils vont vous chercher dans une carrière quelconque, industrielle, commerciale, financière, littéraire, juridique, scientifique ou autre, pour que vous vous occupiez, un instant des affaires du pays; or, quiconque veut servir son pays comme député, comme sénateur, comme ministre, prend, sur sa fonction normale, une partie de son temps, de ses forces et de son activité, mais sans désertier sa fonction première, son industrie ou ses champs, son négoce ou sa banque, le cabinet ou le barreau. Et si, par hasard, il arrive aux élus du peuple de vouloir faire de la politique une carrière, ils sont obligés de doubler leur mandat de député, de sénateur ou de ministre, de la fonction de journaliste, je devrais dire d'entrepreneur de lettres et de publicité.

Alors, Messieurs, un devoir suprême s'impose à tous ces mandataires de la nation : c'est de travailler à la prospérité du pays. Celui qui subordonnerait les intérêts de la France à ses propres idées et aux intérêts de son parti, celui-là ne serait qu'un sectaire, il préparerait la division et la ruine de sa patrie. Ne l'imites pas.

Vous connaissez désormais les carrières multiples qui s'ouvrent devant la jeunesse lettrée. Elles se déploient en cercle autour et en avant d'elle comme les vomitoires des cirques antiques.

Il faut sortir du cirque, Messieurs, et entrer

dans la grande vie qui vous attend. Suivant l'issue que vous aurez choisie, vous aboutirez à telle ou telle carrière. Le seuil de ces issues n'est pas de même hauteur : il en est de plain-pied, il en est de très élevés; mais, quel qu'il puisse être, il faut en choisir un : c'est un devoir auquel personne ne peut se soustraire, sans forfaiture et sans déshonneur.

Certes, celui que l'aiguillon de la nécessité presse n'a pas besoin qu'on lui mette l'épée dans les reins; il se dit : « J'ai à gagner mon pain, je le gagnerai n'importe comment, dans les carrières supérieures ou les carrières inférieures. Il faut vivre. » Et ceux qui parlent de la sorte, grâce au stimulant qui les pousse, vont au plus haut. Au contraire, Messieurs, ceux qui ont... je n'ose dire le malheur, mais la redoutable bonne fortune d'avoir la vie toute prête, ceux-là, que vont-ils faire? Il n'y a pas d'exception, ceux-là comme les autres doivent marcher, il faut qu'ils sortent tous par les vomitoires du cirque où ils sont enfermés.

Malheur aux oisifs! Malheur aux inutiles! Malheur à ceux qui n'ont d'autre idée que de manger tranquillement le pain blanc que leur a pétri le travail du père et de la mère, malheur à eux! Tôt ou tard, et à bref délai, je le crains, ils deviendront des vicieux et des corrompus. Vicieux

et corrompus, ils sèment le vice et la corruption. Je les abomine; c'est une engeance détestée; ils sont le fléau d'un pays; ils font pleurer leurs mères; ils gaspillent en orgies et en débauches l'héritage de vertu et de travail des aïeux; ils s'en vont répandant de droite et de gauche l'argent qui leur a été confié et qui, au lieu d'être pour eux un point d'appui et un levier, devient une cause d'avilissement et d'irréparable décadence. O mes amis, ne faites pas pleurer vos mères; ne soyez pas la honte de votre pays, et qu'on ne puisse pas dire qu'ayant la fortune, vous l'avez indignement gaspillée sur les boulevards et dans les bouges, à la honte de l'école qui vous avait formés pour une destinée utile et divine! Non, mes amis, ne soyez pas de ceux-là. Employez la force mise entre vos mains par vos pères d'une manière digne d'eux, digne de vous.

Et, puisque la carrière choisie sera votre champ d'activité, je vais vous apprendre à le discerner. Ecoutez-moi bien, car si je parle, c'est pour vous dire une parole utile, pour ouvrir vos esprits. Je vois qu'il le faut. J'ai interrogé tant de jeunes gens sur leur vocation, sur la carrière : ils sont muets comme la pierre, je ne puis savoir ce qu'ils veulent. Or, je n'admets pas que la jeunesse qui m'est confiée ressemble à des grains stériles qui se refusent à éclore.

Deux motifs, Messieurs, se présentent tout d'abord, tantôt simultanément et tantôt successivement, lorsqu'il s'agit de choisir une carrière : l'attrait et la capacité.

Chez l'enfant, le goût, l'attrait précède, et le plus souvent masque la conscience exacte de la capacité. Cependant, si la nature est intelligente et sérieuse, je dois le dire, un attrait véhément vers telle ou telle carrière n'est que l'expression exacte du sentiment de la capacité personnelle.

Le devoir du jeune homme et de ceux qui s'intéressent à son avenir est d'examiner la valeur de l'attrait qui l'incline, et en même temps de juger la capacité dont il peut être doué.

Il n'est pas toujours facile de découvrir la valeur du goût qu'éprouve un enfant pour un état déterminé. Certains attrait, malgré leur sincérité naïve, sont un pur caprice d'imagination, une fantaisie de la volonté : superficiels, éphémères, intermittents, ils disparaissent comme ils se sont produits, sans qu'il soit possible souvent d'expliquer leur genèse ni leur disparition. J'ai connu des adolescents qui voulaient être marins, uniquement pour ne plus faire du grec, d'autres parce qu'allant chaque année sur quelque plage de l'océan, ils trouvaient délicieux de se baigner dans l'eau amère, de recevoir la caresse des vagues, et de

canoter le long des falaises. Évidemment, ce n'est pas là le signe d'une vocation sérieuse.

Aussi, Messieurs, dans la question palpitante du choix de la carrière, le premier devoir du père et de la mère est-il d'examiner de près à quoi tient l'attrait que leur fils éprouve. L'œil de la mère pénétrera bien vite dans les replis de l'âme de son enfant, il discernera du premier coup ce qui est caprice, fantaisie, ou volonté ferme et arrêtée.

Ce discernement fait, il faut examiner si, par sa nature, ses facultés, sa puissance de travail et d'effort, l'enfant ou le jeune homme est à la hauteur de la carrière qu'il convoite, si sa capacité est à la taille de son ambition.

Un tel examen ne peut être sérieusement pratiqué que par le maître.

L'enfant ne se connaît pas lui-même; il est souvent plein d'illusions sur ses moyens réels; il ne sait même pas quelle dose de labeur ses forces physiques et sa volonté peuvent endurer et produire. Il se confesse, à la vérité, ou plus fort ou plus faible que ses camarades et ses rivaux; mais est-il assez doué pour affronter victorieusement la lutte à l'entrée de la carrière? Il l'ignore. Présomptueux souvent, il dira : oui, et il se trompera; défiant à l'excès, il dira : non, et il se trompera encore. Or la jeunesse est presque toujours défiante ou présomptueuse.

Le père et la mère ne sont pas — qu'ils veulent bien me permettre de le dire — les bons, les vrais juges de la capacité de leurs enfants. Dans cette cause qui les touche de si près, ils se défendent mal d'une complaisance excessive ou d'une excessive sévérité. Leur impartialité fut-elle parfaite, à moins qu'ils n'aient enseigné, professé eux-mêmes, ils n'ont pas les éléments nécessaires pour se prononcer avec compétence.

Le maître seul, ayant vu l'élève à l'œuvre, contemplé le jeu de ses facultés diverses, surpris le secret de son activité facile ou laborieuse, lente ou rapide, dure à l'effort ou vite lasse, le maître seul éclairera l'enfant et les parents sur le point essentiel de la capacité.

Un jeune homme qui a le goût d'une carrière et la capacité de l'atteindre peut marcher en avant : il est sûr d'être dans sa voie. Si sa volonté est résolue à un viril effort, et si le sentiment du devoir le soutient, il arrivera, Dieu aidant, à réaliser le rêve de son ambition légitime, à compter parmi les citoyens utiles, et quelquefois glorieux, d'un pays.

Dans les cas, trop rares malheureusement, où l'attrait est invincible et la capacité remarquable, le problème de la vocation se résout de lui-même. Les natures fortes, bien trempées et tranchées, me font l'effet de projectiles lancés par une force

irrésistible et qui, à travers les milieux les plus résistants, malgré tous les obstacles, décrivent leur trajectoire marquée vers le but qu'ils doivent atteindre et frapper.

Ames d'élite, elles ont jailli du sein de Dieu même, sous l'impulsion de l'Esprit infini qui les a façonnées et prédestinées à une vocation dont les hommes n'ont pas toujours le secret, mais qui a pour fin suprême, si elles sont fidèles, la gloire de Dieu et le progrès de l'humanité.

Mais je sais ce que vous dites, jeunes gens, au maître qui met en doute votre compétence, surtout à l'entrée du baccalauréat : « La chance supplée à tout. » Ah ! ils sont terribles, ces enfants, terribles !

— « Voyez ! s'écrient-ils, un tel a passé devant cet examinateur, il a été reçu. Moi qui suis plus fort et plus laborieux, j'ai passé devant un autre et j'ai été refusé. Quelle déveine ! Ah ! vive la chance ! »

— Alors, à vous entendre, la chance suffit à tout, ouvre les carrières, tient lieu de mérite, d'intelligence, remplace la volonté, le travail et la valeur ! Non, jeunes gens, vous savez bien le contraire. La chance est ma mortelle ennemie. Tout ce que je pourrai faire pour tuer en vous ce mauvais génie, je le ferai ; tout ce que je pourrai tenter, même publiquement, pour en ruiner l'empire, je l'oserai. Et, alors même que cette déesse fatale vous prendrait dans ses bras et vous intro-

duirait, par la petite porte, au baccalauréat, à Normale, à Navale, à Centrale, à Saint-Cyr, à Polytechnique, elle ne fera de vous ni de grands entrepreneurs, ni de grands militaires, ni rien qui vaille. Si vous devez être un ingénieur vulgaire, jetant des ponts qui croulent, et un militaire sans capacité qui perd les batailles, j'ai le devoir de vous arrêter et de vous crier : « Arrière ! vous qui n'êtes pas prêts, qui n'avez pas la taille pour arriver à ces grandes situations et pour les occuper dignement ! »

La masse a d'ordinaire des goûts flottants, indécis, et des capacités variées qui rendent le choix d'une carrière plus difficile.

Les préjugés, les courants de l'opinion, les nécessités individuelles, domestiques ou sociales, interviennent alors d'une façon prépondérante. Ces forces nous enveloppent, paralysent ou contrarient nos goûts, — qu'elles réussissent même à modifier, — et ce sont elles qui, en dernier ressort, orientent le jeune homme vers son avenir.

Permettez-moi, Messieurs, d'appeler votre attention sur le jeu de ces énergies qui exercent une action si puissante et presque toujours décisive dans la solution du problème le plus poignant pour vous, pères, mères, éducateurs, — l'avenir et la vocation de vos fils et de vos disciples.

Depuis vingt-quatre ans, le pays est soumis à la loi d'un militarisme universel qui s'impose à toute la jeunesse valide dès la vingt et unième année, sans distinction d'état, de culture intellectuelle ou de condition.

Résultat : un grand nombre de jeunes hommes, se sentant condamnés à faire la guerre, se décident résolument à l'armée, et, sous l'influence du patriotisme qui palpète toujours dans une âme française, séduite par l'auréole dont l'opinion entoure toujours chez nous une tête martiale, attirée par le goût de la bataille qui échauffe son sang, la jeunesse se précipite aux écoles supérieures qui forment le corps d'élite des officiers. Polytechnique, Saint-Cyr, le Borda sont encombrés. Il n'importe, la jeunesse s'y précipite ardemment. Il y a même une arme spécialement réservée aux gens bien élevés, c'est la cavalerie. Elle est l'objet de vives convoitises. Je le veux bien, je n'ai aucune objection à formuler : à une condition cependant, c'est que la vocation soit sincère, que vous soyez des soldats parce que vous êtes nés soldats, et des cavaliers parce que vous êtes nés cavaliers. Mais si vous faites de la vocation une manière d'émigration, je le blâme, et je vous dirai, Messieurs : Défiez-vous ! Permettez ce conseil à un homme bien désintéressé des choses de ce monde, puisqu'il n'en vit pas ; défiez-vous de l'émigration.

Emigrer, c'est quitter sa place, c'est la laisser vide; la laisser vide, c'est inviter l'adversaire à l'occuper. Eh bien, quand l'adversaire aura pris la place que vous avez quittée, votre cause aura-t-elle grandi?

Pour un certain nombre, je dois le dire, l'armée, la carrière militaire, est un refuge d'indépendance.

Au milieu de nos divisions politiques, quelques familles, obéissant à des convictions respectables et à des sentiments que je n'ai pas le droit de juger, répugnent à voir leurs fils entrer dans la magistrature ou dans une carrière administrative qui en ferait des fonctionnaires d'un gouvernement qui n'a pas leur sympathie. Cependant, l'amour de la France est une flamme ardente au cœur de ces familles; si elles renoncent à servir la politique du pouvoir, elles ne se résignent pas à ne point servir la patrie. Or, l'armée devant être, en principe, étrangère à la politique, les fils de ces familles, épousant les idées de leur foyer, s'en vont à l'armée, qui sauvegarde l'indépendance de leurs convictions. Permettez, Messieurs, vous avez parlé d'indépendance. Dieu! s'il est un mot qui remue ma dernière fibre, c'est celui-là. L'indépendance, j'en ai le culte, moi! Eh bien, je vais vous dire comment on conserve l'indépendance dans notre démocratie; je vais mettre les points sur les *i*. Je le dois, ma conscience m'y pousse.

Dans notre âge démocratique, je ne connais que deux moyens d'être indépendants. Tout d'abord la force du caractère. Je n'ai jamais vu un homme de caractère fort, asservi, — jamais ! On peut le briser, il est lui ; on peut le haïr, il est lui ; on peut le chasser, le frapper d'ostracisme, il est lui, toujours lui ; on ne pourra rien sur lui pas plus que sur le diamant, et encore le diamant se brise... on ne le brisera pas, lui ; un homme de volonté sait être irréductible.

Si donc vous voulez être indépendants, ayez, Messieurs, la force de caractère. Est-ce que je vous parle d'autre chose, ici, jeunes gens ? — On ne vit pas d'indépendance du caractère, me direz-vous, on ne vit pas d'honnêteté et de fierté, on ne vit pas de rien. — Je le sais, Messieurs. Aussi permettez-moi de vous signaler une autre condition — matérielle, celle-là — pour être indépendant ici-bas. Je vais vous scandaliser ; écoutez quand même : dans notre âge démocratique, où les cadres sont brisés, où rien ne distingue plus les hommes, le mérite n'étant pas visible, il y a une autre condition matérielle d'indépendance, c'est la fortune. Vous vous récriez, je m'y attendais : — Comment, vous, moine, vous prêtre, vous qui élevez les hommes dans le sens religieux, vous, le disciple de Celui qui a tout quitté, vous nous parlez de fortune ! — Pourquoi pas ? Est-ce que

Jésus a jamais maudit la fortune? A-t-il jamais maudit les riches? N'a-t-il pas reçu l'hospitalité du riche Lazare, oui, du riche Lazare, à Béthanie? Il a maudit ceux qui tiennent à la fortune par avarice, mais non ceux qui savent s'en servir. Messieurs, si vous voulez être libres, aujourd'hui, ayez la fortune, à la condition que vous l'acquériez honnêtement, et que vous ne soyez pas ses esclaves.

Dans notre société démocratique, Messieurs, il ne doit plus y avoir de place que pour un seul esclave. Ce ne sont pas les noirs qui doivent nous servir, ce ne sont pas les ouvriers qui doivent être courbés sous la force brute du maître; dans notre âge démocratique, je le répète, il n'y a de place que pour un seul esclave. Cet esclave, Messieurs, je le nomme, c'est ce vil métal qui s'appelle l'argent. Tant que vous l'aurez comme un serviteur à vos ordres et que vous ne subirez pas les siens, vous serez un souverain. Il vous appartiendra d'en faire un levier et, avec lui, de soulever le monde.

Il n'y a pas à dire, Messieurs, il en est ainsi, et vous allez le vérifier dans la vie pratique. Vous êtes riches, on vous propose une place, vous l'acceptez, vous faites prévaloir vos convictions. On vous écarte, vous vous réfugiez sous un beau ciel, dans un coin de terre à vous, fièrement, empor-

tant votre drapeau que vous pourrez faire flotter au vent, en plantant vos laitues, en les arrosant, en les mangeant même, et en regardant mourir et finir ceux qui vous ont chassé, parce que vous étiez un homme libre. Qui donc vous a défendu?... Ce vil argent dont vous étiez le maître et dont vous avez su faire un serviteur docile. Enrichissez-vous, Messieurs. C'est effrayant, ce mot, dans la bouche d'un apôtre, mais je vous le dis en toute conscience. Je précise et j'insiste : Enrichissez-vous pour être indépendants des hommes ; enrichissez-vous pour enrichir la patrie ; enrichissez-vous pour pouvoir mettre de plus puissants auxiliaires au service du bien, de la vérité, de la science, de la charité et de la justice.

Ne dédaignez pas, cherchez les carrières lucratives, enrichissantes.

Or, Messieurs, quelles sont-elles?

Le professorat? Non.

La magistrature? Non.

Le barreau? Non.

L'armée? Non.

Les carrières administratives? Non.

La carrière agricole? Non.

Je n'en vois que trois qui, en dehors de celles-là, mènent à la fortune : la haute industrie, le grand commerce et la haute banque.

Ne les dédaignez pas ; Messieurs, médisez-en

tant que vous voudrez, mais sachez que le pays attend des commerçants, des industriels, d'honnêtes financiers, de savants agronomes, des colonisateurs intrépides pour accroître et centupler la richesse nationale.

Oh ! je sais bien que je heurte peut-être le goût des partisans des professions libérales.

Il existe justement en France, dans toute une classe de la société, des préjugés invétérés contre les carrières lucratives. Malgré les bouleversements qui ont brisé les cadres de ce pays, malgré les ruptures de toutes les barrières permettant à tous l'accès de toutes les professions, nous avons gardé la superstition de ce que nous baptisons carrières libérales, de la robe du magistrat et de l'uniforme ; nous croyons même qu'il est encore permis de vivre sur des titres de rente, les bras croisés et le cerveau vide, touchant à époque fixe les coupons de nos obligations ou de nos actions, les deniers de nos parts et le montant de nos fermages.

Mais, Messieurs, vous n'apprenez donc rien?... Pardonnez-moi mon indignation, mais vous ne savez donc pas que le monde marche ! Eh bien, le monde, qui a marché depuis dix ans, a créé depuis dix ans des écoles nouvelles, pour les carrières lucratives et pratiques au niveau des écoles libérales ! Nous en avons fini avec le règne de la littérature et des parleurs, avec le règne de tous

ceux qui vivent de mots et qui ne touchent pas les choses. Les choses, Messieurs, sont redoutables, elles contiennent une force qui nous emporte. Oubliez-vous que nous vivons dans un temps où les peuples d'Europe sont en train de conquérir le monde? Oubliez-vous que nous avons un empire colonial qui compte trente-cinq millions d'habitants, autant que la métropole, et qui mesure sept fois la superficie du pays que la métropole occupe? Que voulez-vous donc faire de votre empire colonial? Vous direz : « Cela m'importe peu, l'empire colonial! » — Il ne faut jamais parler ainsi, Messieurs : tant qu'une chose touche à la Patrie, elle nous importe toujours. L'empire colonial, c'est nous, c'est notre prolongement, notre extension d'activité, de civilisation, de morale, de religion, de tout. Mais quand vous diriez : « Cela nous importe peu! » vous oubliez donc qu'à côté de vous il y a une Angleterre, une Allemagne, une Autriche-Hongrie, des pays rivaux qui ne songent qu'à nous dominer? J'ai, par moments, des indignations incompressibles, je suis navré de l'indifférence, irrité de la routine exécrable, consterné de l'inintelligence de mes concitoyens, lorsque je les vois abandonner le terrain de lutte et s'endormir, laissant battre la Patrie sur des champs de bataille où elle gagnerait de nouvelles et si nobles victoires, et puis ils mangent,

ils boivent, et ils disent des patenôtres ! Gardez vos patenôtres inintelligentes. Je n'ai pas besoin de ces vaines prières pour mourir, j'ai besoin de prières ardentes pour vivre !

D'ailleurs, Messieurs, si vous voulez regarder la réalité, je vais vous montrer ce qui se passe, avec la conscience de servir mon pays et de vous servir vous-mêmes.

Dans cette nouvelle sphère d'activité, largement ouverte à la jeunesse lettrée du pays, je constate avec douleur que nous sommes largement distancés par plusieurs nations rivales ; et, si je mets à vous stimuler dans cette direction quelque insistance et quelque ardeur, n'en accusez que la véhémence de mon patriotisme.

Tenez, voici des chiffres.

En Allemagne, on compte dix-sept écoles commerciales supérieures, fréquentées par deux mille sept cent soixante-six élèves. Elles se sont fondées sur l'initiative des chambres de commerce, des associations de négociants et des municipalités. Bien que le gouvernement allemand n'ait point pris une part directe à leur établissement, il leur a du moins apporté un encouragement efficace et un concours sérieux en accordant aux jeunes gens diplômés le droit au volontariat, et en établissant une sorte d'égalité entre l'enseignement commercial et celui des gymnases et des écoles réales. En dehors de

ces dix-sept écoles spéciales, il existe six gymnases et écoles réales avec divisions spéciales pour le commerce, et un total de cent quarante-huit élèves.

En Autriche-Hongrie, l'enseignement commercial a pris, depuis plus de dix ans, des proportions exceptionnelles.

Neuf Académies de commerce donnent l'enseignement spécial à deux mille étudiants; onze écoles de commerce sont fréquentées par plus de quinze cents élèves; quarante-deux écoles spéciales pour les apprentis de commerce instruisent plus de trois mille élèves.

Les neuf Académies sont sous la haute surveillance de l'État; les cinquante-trois autres se distinguent en deux catégories: la première, comprenant trente-deux établissements publics appartenant presque tous aux municipalités; la deuxième, comprenant vingt et un établissements privés, créés par les chambres de commerce ou les corporations libres de négociants.

L'Amérique tient la tête, non par la supériorité de son enseignement, dont le niveau est au-dessous de nos grandes écoles commerciales d'Europe, en Allemagne et en France, mais par le nombre de ses collèges d'affaires et de ses écoles commerciales. Elle compte, en effet, deux cent soixante-sept établissements où enseignent plus de mille

maîtres, et que fréquentent près de cinquante mille élèves.

Et la France, Messieurs, savez-vous ce qu'elle a? Huit écoles, huit, vous entendez? et six cent cinquante élèves, six cent cinquante! Et l'on s'étonne, que les Allemands nous battent, que les Autrichiens, que les Américains nous battent! Mais nous serons nécessairement battus et écrasés, si nous ne faisons rien. La littérature, le grec et le latin, les mathématiques, la science du droit et l'art militaire, ne nous empêcheront point d'être vaincus sur le terrain de l'industrie, du commerce, de l'argent et de la circulation monétaire. J'entends constamment et partout le cri : « Haro sur le Juif! » Il est singulièrement intelligent et pratique, le Juif! C'est la réflexion qui s'impose à moi, au milieu des rodomontades et des anathèmes dont on nous rebat les oreilles : oui, il est rudement intelligent, ce fils de Sem! Il sait que l'argent est la grande puissance sans laquelle on ne fait rien dans le monde de la matière, et il détient l'argent. Mais voyons, Européen, voyons, Français, tu ne peux pas prendre l'argent à ton service? Tu es donc assez borné, pour ne pas t'emparer de ce levier? Ce serait la seule réponse à faire.

Comment, quand on compte à peine six millions d'Israélites sur le globe, à peine soixante

mille en France, au milieu de trente-six millions de Français, nous nous laissons battre par cette poignée d'hommes ! Voyez-vous une armée qui crierait sur une petite phalange, au lieu d'occuper les terres qu'elle a imprudemment envahies ! Ce n'est ni intelligent ni brave.

Allons, Messieurs, plus de préjugés ! Les carrières industrielles, commerciales et financières sont aujourd'hui à la hauteur de l'enseignement supérieur ; allez donc à ces carrières comme vous allez à la carrière militaire et à celle d'ingénieur, à la littérature, au doctorat en médecine et au sacerdoce. Messieurs, le monde, aujourd'hui, n'a pas seulement besoin de religion et de lois, de vertu et de force morale, d'art pour l'enchanter, pour éblouir ses yeux et charmer ses oreilles, le monde a besoin de science pour qu'on le transforme et qu'on l'accommode à ses besoins ; il lui faut la richesse matérielle. Pourquoi, Messieurs, pourquoi?... Parce que, sans richesse matérielle, on ne peut rien. Sans richesse matérielle, seriez-vous ici dans ce manège ? Sans richesse matérielle, auriez-vous maintenant le parc Laplace ? Sans richesse matérielle, qu'est-ce que nous aurions?... Rien. L'argent n'est qu'un esclave, je le répète, mais un esclave nécessaire. Passez-lui l'anneau dans les narines et forcez-le à servir la Patrie, la science, la

civilisation, et même la religion, et même la papauté !

Monseigneur, Messieurs, je devais étaler à vos yeux l'ensemble des carrières qui s'offrent à l'ambition de cette jeunesse : je vous les ai montrées ; je devais vous indiquer pourquoi et comment vous aviez à choisir telle et telle carrière : j'ai essayé de vous le révéler. Eh bien ! jeunes gens, marchez ; faites comme il vous a été dit et permettez-moi un dernier mot à vos mères.

O mères, entendez ma voix. Il me semble que c'est celle de ma propre mère, parce qu'elle a pratiqué ce que je vais vous dire : n'élevez pas vos fils pour vous, vous les amoindriez ; élevez-les pour les causes saintes, plus grandes que vous : vous les sauvez, vous les grandirez. Quand vous auriez près de vous un fils sans gloire, qu'en retireriez-vous ? Mais si, après avoir, suivant la parole de Jésus, sacrifié vos fils, vous les retrouviez grandis par Lui et capables d'être non seulement des serviteurs de la Patrie, mais des serviteurs de leur foi, glorieux et intègres, ô mères, regretteriez-vous votre sacrifice ? Suivez mon conseil. Les mères et les pères qui perdent leurs fils, les immolant à la Patrie et à Dieu, les sauvent ; les pères et les mères qui croient les sauver en les gardant pour eux-mêmes, les perdent.

L'HOMME D'ACTION⁽¹⁾

MESDAMES,
MESSIEURS,

Un des plus grands services à rendre à son temps et à son pays, c'est de préparer des hommes d'action. Pour ma part, je n'ai d'autre ambition, dans nos écoles, que cette préparation difficile. Je voudrais qu'elles fussent le champ de manœuvres où les hommes d'action se forment, s'exercent, se développent, afin qu'un jour, sortis de l'école, ils se signalent dans le vrai champ de bataille de la vie, par une mâle énergie, par leur armure d'un acier mieux trempé, par la maîtrise et la beauté de leurs coups.

J'ai pensé, Messieurs, qu'il était d'un puissant intérêt de dire tout haut, en public, quelle idée nous nous faisons de l'homme d'action et suivant

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Albert le Grand. Arcueil (22 juillet 1895).

quelle méthode nous espérons le former, l'engendrer dans la jeunesse française.

L'homme d'action, Messieurs, n'est pas un contemplatif que la beauté de l'Idéal enivre et immobilise, un artiste que les visions de l'Idéal ravissent et enchantent. L'homme d'action, le mot l'indique, est, avant tout, celui qui agit. C'est un être d'activité vive, ardente, exubérante; de volonté forte, supérieure, impatiente de vouloir de produire, de commander. Esprit net, juste et pratique, il conçoit le but et les moyens de l'atteindre; rempli de tact et d'à-propos, il connaît le milieu et le moment, il temporise pour attendre l'heure, et il bondit, dès que l'heure a sonné; fort et bon, il n'a d'autre levier que la vérité, le droit, la justice; d'autre amour que le bien, l'honnête. Il n'est pas de ceux qu'on appelle utilitaires, ni de ceux qu'on appelle jouisseurs; il est de ceux qu'on appelle honnêtes. L'utile, il ne le cherche qu'à la condition qu'il mène à l'honnête, et le délectable, il ne le goûte qu'à la condition qu'il soit la jouissance de l'honnête, — le bien absolu.

Malheur à ceux qui veulent le mal ou qui cherchent le bien par des moyens désapprouvés et flétris par la droiture! Malheur à ceux qui recherchent la joie que la conscience repousse! Honte à eux! Ils ne sont pas parmi les hommes d'action.

Ce sont des égarés, des fourbes, des révoltés ou des jouisseurs.

L'œuvre tentée par le génie pervers s'effondrera comme la maison bâtie sur le sable ou sur un volcan ; l'habileté perfide des moyens n'aura qu'un succès éphémère et honteux qui tournera à la confusion des faux sages qui s'en seront prévalu ; et la joie extraite des choses que la raison et la vertu, sous toutes ses formes, condamnent, ne sera qu'une ivresse décevante, un poison subtil qui brûlera le sang et les veines du voluptueux.

L'homme d'action a une foi inébranlable à la vérité, à la justice et au bien ; il ne doute jamais, n'hésite jamais ; il entrevoit l'œuvre faite dans sa conscience, avant même qu'elle soit réalisée. Chevalier armé, prêt à toutes les batailles pour le bien, combattant fidèle au drapeau, il mérite, par sa fidélité héroïque, de mourir en l'étreignant et d'être enseveli dans ses plis glorieux. Ce drapeau-là est toujours invaincu.

Eh bien, Messieurs, cet homme d'action, vous vous demandez comment on le forme. Là est l'intérêt. Il ne s'agit pas seulement d'en contempler le type héroïque ; il s'agit de le former, et de le former ici, parmi ces enfants, ces jeunes hommes ; de le sculpter, de le dégager : il y est en germe.

Existe-t-il un procédé pour cette tâche supé-

rieure qui exige l'effort, la vigilance, la perspicacité et toute la vertu de l'éducateur? Le nier serait nier l'éducation même. Et si l'art d'instruire a ses méthodes, si le professorat ne réussit en son œuvre de clarté qu'à la condition de faire pénétrer la vérité dans les facultés diverses qui la saisissent, de façonner l'esprit à penser, à juger, à exprimer, à sentir, à bien dire, pourquoi l'éducateur n'aurait-il pas, lui aussi, sa méthode spéciale pour initier l'enfant et le jeune homme à l'art suprême de l'action?

Cette méthode existe, Messieurs, et je vais vous en livrer le secret, autant, du moins, qu'il est permis à des hommes qui la pratiquent de le communiquer à d'autres, après en avoir pris conscience eux-mêmes.

Le premier devoir de celui qui veut former un homme d'action, consiste à inculquer à ses disciples le désir, la volonté, — la volonté résolue, — d'utiliser leur vie. Si une conviction pareille, Messieurs, régnait dans une école, subjuguait les quatre cent cinquante élèves qui sont là, je ferais une gageure : je prendrais n'importe lequel de ces nobles amis qui viennent nous voir, je lui dirais : « Voulez-vous passer dans une de nos cours, interroger un de nos élèves, lui demander ce qu'il veut être? » Et je prophétise la réponse :

il dirait, les yeux dans vos yeux, d'une voix ferme, bien posée, qui dénote la résolution intérieure : — « Monsieur, ce que je veux être, je ne le sais pas encore, puisque je n'ai pas choisi ma carrière, mais ce que je sais, dès maintenant, c'est que je veux être utile et mener une vie qui mérite de vivre. » Si jamais j'arrive avec mes collaborateurs à un résultat pareil, on pourra citer cette École Albert le Grand comme une école modèle.

Une fois enracinée dans ces âmes en voie de développement, cette conviction ne tardera pas à les incliner vers le travail, sans lequel il ne peut exister d'action sérieuse, et à les fixer dans la carrière qui, répondant le mieux à leurs facultés, à leur caractère et à leurs goûts, leur permettra aussi de se rendre plus utiles. Sachez, Messieurs, que si, malgré la théorie des hommes qu'on a appelés providentiels, pour masquer d'un euphémisme la doctrine flatteuse des hommes nécessaires, il n'est personne qui puisse, sans fatuité et sans orgueil, se croire nécessaire, il n'est personne qui, sans lâcheté, sans abdication et sans honte, puisse se croire inutile.

— Jeune homme, Dieu t'a donné la vie, c'est pour t'en servir. Tu veux t'en servir et la rendre utile, elle le sera toujours, peu ou prou, si tu le veux, et pour toi, et pour la patrie, et pour toutes les saintes causes auxquelles tu te seras dévoué.

Le Maître, alors, messieurs, devra poursuivre son œuvre et s'attacher, en premier lieu, à exercer le jugement, la raison pratique. Comment voulez-vous qu'un homme d'action agisse sans jugement? N'est-ce pas elle, la raison pratique, qui lui montre le but et les moyens appropriés? Par conséquent, il faut la cultiver. Vous me direz : « Oh ! les enfants, ils ne comprennent rien. » — Détrompez-vous ; ils sont très intelligents et très perspicaces ; leur flair dérouté l'intelligence des maîtres. Les enfants, je vous l'assure, comprennent très bien ce qui est vrai, juste et bon ; ils le comprennent si bien que, quand ils estiment que la vérité, la justice, le bien ont été offensés, ils courent au tribunal du chef. Ah ! les avisés, les perspicaces, comme ils savent se défendre ! Il en résulte, Messieurs, que notre devoir à nous est d'exercer ce sens pratique, cette raison judiciaire, et de l'exercer dès le commencement, afin d'apprendre à nos disciples, par des actes répétés, à ne jamais se conduire que selon la raison, à savoir toujours dire, quand ils agissent, quel motif les a déterminés. C'est un exercice qu'il n'est pas plus difficile d'apprendre que tant d'autres ; et, alors même qu'il le serait, peu importe ! il est nécessaire. Du reste, les enfants savent très bien eux-mêmes qu'on ne les conduit pleinement et profondément que par la vérité et la justice con-

sciente : de là pour nous, Messieurs, le devoir de les soumettre à cette forte éducation qui prépare l'homme d'action.

Rien de plus erroné que de croire l'enfant incapable de comprendre ; rien, par conséquent, de plus fatal que le système pédagogique qui consiste à le conduire non plus comme un homme en herbe, mais comme un petit chien ou un agneau, toujours par l'autorité, toujours par le sentiment : par l'autorité nue qui tourne forcément à la tyrannie et à l'arbitraire ; par le sentiment, qui est toujours, puisque c'est une passion plus ou moins déguisée, empreint d'égoïsme et, par conséquent, d'ordre inférieur. Ce système-là ne réussit qu'à faire des machines, des êtres d'une docilité toute passive, dont on ne peut rien espérer de grand. Eh bien, Messieurs, l'éducation en vigueur dans nos écoles se fait une loi de l'exercice du jugement, de la raison pratique, et, pour ma part, je m'applique soigneusement à ce que les enfants soumis à ma garde et à ma sollicitude sachent toujours pourquoi ils sont punis ou graciés, pourquoi ils font ceci ou cela. Je sème avec conscience le germe de la virilité d'action, sans laquelle il n'y a ni homme fort ni homme indépendant.

Mais, Messieurs, il importe surtout d'avoir l'œil ouvert sur la culture de la volonté, car elle est la faculté maîtresse, dominante, et sans laquelle on

ne fait rien. Or, je vois deux qualités essentielles, nécessaires au rôle de la volonté, deux qualités sur lesquelles j'attire toute votre attention d'hommes pratiques.

La première est l'initiative.

L'initiative consiste à se déterminer par soi, à la différence de la passivité, qui consiste à être mû par un autre. L'enfant obéit, il est passif; mais si, fidèle à l'éducation qui lui a été donnée, il sait pourquoi il obéit, il devient viril, il devient homme d'initiative. Or, vous croyez peut-être que les enfants n'en ont pas d'initiative? — « Oh! dites-vous, ces petits êtres, si nous n'étions pas là (c'est le raisonnement des mères), si nous n'étions pas là pour les soutenir, ils tomberaient; si nous ne les poussions pas pour aller à droite, ils iraient à gauche, et c'est à droite qu'il faut aller; si nous ne leur ouvrons pas les yeux, ils dormiraient toute la journée; si nous ne secouons pas leurs muscles, ils seraient frappés de paralysie! » — Comment, Mesdames, vous qui vivez heure par heure avec vos enfants, vous n'avez pas remarqué l'étonnante force d'impulsion dont ils sont doués? Quand ils veulent obtenir de vous quelque chose, quand ils ont un plaisir en tête, quand ils ont une joie dont l'acquisition est préparée quelquefois pendant des mois entiers, une année entière, — j'ai vu des exemples — quand ils

veulent sortir de l'école où ils se croient en prison, vous n'avez pas observé l'initiative avec laquelle ils mettent en mouvement le papa, la maman, la sœur, le frère, l'ami, le correspondant, tous ? — Quels généraux d'armée ! Quels généraux futurs ! — et avec quelle tactique !... On prend la maman par le sentiment, le père par l'utile, les amis par la solidarité, la complicité : c'est un siège en règle. Et puis, un beau jour, on voit arriver un père, une mère qui vous disent : « Vous savez, je retire mon enfant, parce qu'il a besoin de la vie de famille. »

Or, cette résolution est le résultat de l'initiative de l'enfant. Cette faculté, en lui, est telle que, s'il appliquait à ses devoirs d'écolier la moitié de cette initiative, je ne mets pas en doute un instant qu'avant peu il ne devînt un homme supérieur qui trancherait sur la masse inerte, qui l'entraînerait, qui la grouperait en phalange, qui la mènerait à quelque bataille et à quelque assaut où il planterait lui-même le drapeau de la victoire, pareil à celui qui fut arboré par un héros sur le rocher de Constantine !

Seulement, voici le mal : on ne reconnaît pas cette initiative chez l'enfant, et on ne la cultive pas. Le grand travers (Messieurs, je n'ai pas l'habitude de dire du mal de mon temps, mais j'ai le devoir de le juger en indépendant), le grand travers de

l'éducation contemporaine (je ne parle pas des Anglais), c'est la négligence de la culture de l'initiative ou son abandon systématique. Ou bien on livre la jeunesse à elle-même, sans frein, sans règle ; ou bien on n'a cure que de la discipliner sous un joug, dans l'obéissance aveugle et passive. Il faudrait pourtant se souvenir que, l'homme étant, par essence, de libre initiative, il importe de lui apprendre à user de sa liberté ; et puisqu'il est capable de se résoudre par lui-même, il conviendrait de lui enseigner, par des actes répétés, encore plus que par des paroles, à se résoudre délibérément et en claire conscience indépendante. Savez-vous ce qui résulte, Messieurs, d'un tel travers ? C'est qu'en France nous préparons, ou des hommes mûrs pour le servage, ou des individus encore plus mûrs pour la révolte ; nous faisons des apprentis serfs ou des apprentis révoltés, qui n'attendent que l'heure pour se courber et s'aplatir ou pour s'insurger.

Mais l'individu, Messieurs, c'est-à-dire l'homme calme et fort qui prend conseil de sa conscience, qui sert le bien, qui se révolte contre le mal et qui lui oppose sa conviction et son énergie, l'individu tel que nous le voulons et tel que nous cherchons à le former ici, voilà ce qui manque dans cette société où le fonctionnarisme devient toujours et plus passif, et plus étendu, et plus

encombré ; dans cette société où l'on ne comprend que des esclaves, où l'on ne craint que des révoltés ; dans cette société où l'on n'estime plus les citoyens libres. Un citoyen libre se définit en deux mots : c'est celui qui ne sert que la vérité, la justice et les saintes lois ; c'est celui qui se dresse contre le pouvoir et qui le combat avec les armes de la légalité, quand le pouvoir est manifestement l'instrument de l'injustice, mais qui est son serviteur pacifique et absolument dévoué quand le pouvoir lui-même est l'instrument du bien général et de l'équité.

Ici, Messieurs, dans notre humble et restreinte sphère, nous provoquons l'initiative, et ces jeunes gens pourraient vous dire comment. Nous n'avons pas peur, nous, des lois d'association ; nous les craignons si peu ces lois dont s'effarouchent les pouvoirs publics, que nous donnons libre expansion à ce besoin de la nature, et que nous disons à ces jeunes gens : « Associez-vous en sociétés charitables, si cela vous plaît, à certaines conditions qui prouveront que vous en êtes dignes ; associez-vous en sociétés littéraires : cercles, athénées, instituts ; en sociétés sportives pour les exercices physiques. » Et ils s'associent, et nous, nous les regardons faire, et nous n'avons même pas besoin de loi pour leur permettre cela. Nous formons déjà des partisans futurs des associa-

tions libres sous la seule réserve que les lois de l'État, les vraies lois, ne seront pas plus violées par eux, dans la grande vie publique, que les lois de l'école ne l'étaient dans la vie scolaire. Moyennant cela, l'activité s'épanouit.

J'entends parler souvent d'éducation nationale comme d'une nouveauté. J'étudie ceux qui seservent de ce mot sonore, et je vois toujours que, par éducation nationale, ils entendent une éducation où la science a remplacé la foi, où la méthode et l'esprit scientifiques prétendent exclure toute réalité métaphysique et transcendante, enfin une éducation démocratique, républicaine. Fort bien; mais quels démocrates et quels républicains allez-vous faire? Il m'a toujours paru que la démocratie républicaine représentait un état de liberté, de libre justice et de libre fraternité, et il m'a toujours paru, dans la naïveté de mes vingt ans, que la démocratie républicaine, c'était l'état d'un peuple qui n'a plus de maître traditionnel, héréditaire, mais qui est à lui-même son maître par les représentants qu'il s'est choisis directement, en toute liberté, autant que possible, et parmi les plus dignes; il m'a toujours semblé que la démocratie républicaine, c'était l'état d'un peuple arrivé au maximum de son activité. Or, voici la loi, Messieurs : dans les pouvoirs absolus, minimum d'activité chez les sujets ; dans les pou-

voirs non absolus, maximum d'activité chez les citoyens.

Eh bien, qu'est-ce que je vois? Qu'il est toujours difficile d'agir dans ces démocraties républicaines (je ne fais pas d'allusions; je parle à cent pieds, à cent coudées au-dessus de terre), dans ces démocraties républicaines, presque toujours soumises à une majorité oppressive. Non, Messieurs, nous ne devons être soumis ni à des minorités occultes, ni à des majorités manifestes, si elles sont tyranniques; il ne faut reconnaître que la justice, la loi représentative, expressive de la justice, et obtenir, à tout prix, que l'activité de ceux qui composent une démocratie et une république, en France, ait la plénitude d'initiative et de liberté.

La seconde qualité, Messieurs, nécessaire à la volonté pour un homme d'action, c'est l'endurance, — la patiente, l'infatigable endurance. La raison en est simple : nous vivons dans un monde où nous ne pouvons rien sans travail et où tout travail est labeur. L'homme le mieux doué ne produit aucune œuvre sans fatigue, sans effort; il n'en achève aucune sans quelque angoisse. Si encore il avait un certain penchant pour la douleur, la peine, l'âpre travail! Mais non, il en a l'horreur instinctive. Interrogez les pères de ces enfants; tous vous répondront : « Ils ne veulent pas de la

peine, ils n'en veulent à aucun prix; le moins possible d'efforts, d'ennuis, de résistance et d'accablement : tout cela, ils le repoussent avec un instinct qui est une loi de nature. » S'ils vivaient dans un monde où la douleur pût être écartée, je les laisserais faire; mais ils vivent dans un état où la douleur est une nécessité fatale, et alors nous voyez-vous, nous qui cherchons à élever la jeunesse, nous voyez-vous, mères, obligés d'enseigner à vos enfants à être (je vais vous faire frémir) des hommes de douleur, sachant souffrir, sachant lutter, sachant peiner, endurer tout, et mourir au besoin à la tâche! Quelle dure fonction! Comment la remplir? Si je m'inspirais de votre esprit, Mesdames, au lieu d'arriver au but, nous marcherions vers le pôle opposé. Vous ne cherchez, vous, dans votre tendresse maternelle, qu'à épargner à vos enfants douleur, fatigue, effort; et nous, éducateurs, destinés à façonner l'homme d'action futur, nous sommes contraints, avec une science délicate et une virile tendresse, de multiplier devant eux, à tout instant, les obstacles et les difficultés. Ne vous effrayez pas pourtant : la douleur n'est pas un poison, elle est une nourriture, un tonique amer, mais puissant. Plus la volonté en absorbe, plus la volonté se fortifie. Malheur à ceux qui ont été sevrés de ce breuvage et qui n'ont pas connu

l'effort ! Malheur à ceux qui, en venant au monde, ont trouvé un nid de duvet dans lequel une affection immodérée les a couvés trop longtemps au delà de l'enfance ! Malheur à ceux qui ont vu toutes les portes ouvertes devant eux, qui n'ont pas eu la moindre roche dure à briser sur leur route, le moindre sommet sourcilleux, anguleux, audacieux à gravir ! Ces êtres-là ne sont pas du bronze, mais un verre fragile. Qu'en voulez-vous faire ? A quoi serviront-ils à la famille, au pays, à l'humanité ? Il nous faut un métal plus solide, et c'est pour l'obtenir que nous les accoutumons à l'endurance, à la peine. Aussi, Messieurs, de même que, la rhétorique finie, nous ouvrons à ces jeunes gens une vie plus libre dans laquelle ils n'ont plus de discipline scolaire, où ils ne sont astreints qu'à la loi divine du travail qui doit dominer toute leur vie ; de même que nous les laissons se déterminer eux-mêmes, s'appliquer à eux la loi du travail dans des conditions déterminées, sans autre sanction que l'examen, ou, comme ils disent, la *colle* hebdomadaire, cause trop fréquente de la retenue ou de la consigne ; de même que nous les affranchissons du code pénal des esclaves en leur disant : « Mes enfants, désormais vous êtes en famille ; vous n'avez plus que des remontrances à recevoir ; vous n'avez plus que des conseils à entendre ; vous n'avez plus à sen-

ir la peine brutale, matérielle, la fêrule du maître, et si vous n'êtes pas dignes de cet affranchissement, vous devez partir, retourner à votre servitude ou à votre licence, nous ne voulons ici ni servitudeni licence, mais un régime familial et libre, sous la sauvegarde de la conscience et de la religion, de l'honneur et de tous les grands sentiments humains » ;— de même nous nous efforçons de leur persuader qu'à mesure qu'ils grandissent, ils doivent travailler et souffrir davantage. — O mères, laissez-nous leur verser le calice amer de la douleur éducatrice. Ne vous effrayez pas quand nous leur disons : « Jouez les jeux de plein air ; habituez-vous à l'endurance, à la fatigue ; bravez le danger ; n'ayez pas peur de vous faire une blessure : un bras cassé, une jambe foulée, une tête meurtrie, tout cela se raccommode ! Ne vous effrayez pas, c'est la première école de la liberté. » D'ailleurs, quand on enverra ces futurs héros à la bataille, au fer et au feu, auront-ils le droit de craindre ? Non. Mais ne rien craindre est une science qui s'acquiert. Nous essayons de l'acquérir ici et de l'inculquer. Et c'est ainsi, Messieurs, par la douleur, par ce régime viril, ces promenades en plein soleil, malgré la chaleur et l'insipidité de la route, ces promenades dont vous avez horreur et dont vos pères et vos mères quelquefois se plaignent, c'est par ces sports variés, courses de fond, de vitesse et

d'obstacle, que nous formons les futurs soldats dont la France a besoin et dont elle peut avoir besoin plus tôt que notre sagesse la plus éveillée ne le prévoit. Par conséquent, il faut dresser et faire de vous de robustes... — j'allais dire un mot qui s'arrête sur mes lèvres — de robustes guerriers. En avant, mes enfants, dans l'initiative et dans l'endurance, ces grandes qualités de toute volonté maîtresse d'elle-même !

L'éducateur qui veut former l'homme d'action aurait accompli toute sa tâche si l'homme était, comme l'animal, doué d'un instinct qui le mène au bien sûrement. Il n'en est pas ainsi. Nous avons besoin de nous diriger nous-mêmes, et c'est pourquoi, Messieurs, nous devons former dans la jeunesse ce qui est la règle de l'action, la règle inflexible : j'ai nommé la conscience. L'homme d'action doit être identique à l'homme de conscience, et c'est pourquoi il faut l'habituer, par des actes répétés, à n'agir que dans le sentiment du devoir et sous l'empire de la conscience. La conscience en lui doit être inexorable dans ses arrêts, impérieuse dans ses ordres, toujours obéie. Elle est la maîtresse de la vie, l'unique, celle qu'on ne peut pas outrager, à laquelle on ne peut pas désobéir sans s'amoindrir soi-même. Soyez donc, mes enfants, et dès maintenant, des hommes de

conscience; n'agissez jamais que sous l'empire du bien, du devoir, de l'honnête.

Oh! nous n'entendons pas la conscience comme ceux qui n'y voient qu'une sorte d'*impératif catégorique*, nom prétentieux et froid, exclusif, je le crains, des réalités supérieures et de la réalité souveraine dont la conscience n'est que l'expression et la résultante. Nous obéissons à la conscience, parce qu'elle est l'écho fidèle de la volonté immuable de Dieu, de son bien, de sa beauté, de sa perfection, de sa vérité. Si la conscience n'est qu'un caprice individuel, quelque catégorique qu'il soit, si elle n'est que l'expression d'une sagesse ambiante, quelque impérative qu'elle soit, elle n'est plus la conscience. Nous devons, — et c'est ainsi que nous l'enseignons ici, — nous devons subir la conscience évangélique et chrétienne, telle qu'elle a été formée par l'influence religieuse dont nous sommes tous pétris. Je n'en ai pas honte, dans ce temps où il est de mode d'en faire bon marché. Ah! grand Dieu, non : si j'éprouve un plaisir âpre, c'est de heurter de front l'incrédulité triomphante. J'aime les hommes de mon temps, quand ils donnent un coup de tête dans ces poitrines de docteurs qui ont l'air d'être sur leur siège curule comme ces sénateurs romains qui ne se doutaient pas de la venue des barbares. Barbares, nous le deviendrons à ce titre-là. Nous n'accepterons jamais ce règne

affadi d'une certaine moralité dont on ne connaît ni la source, ni les conséquences, ni l'efficacité. Nous accepterons et acceptons la conscience telle que le Christ l'a formée, expression de l'éternelle vérité, de l'éternelle bonté, de l'éternelle justice, scellée par son sang ; et si jamais, Messieurs, — voyez jusqu'ou je pousse la sincérité de mes dires et de mes sentiments les plus profonds, — si jamais je voyais un académicien m'apporter une morale supérieure à l'Évangile, au discours sur la Montagne et au Calvaire, je tomberais à genoux devant cet homme, et je lui dirais : « Maître, je te suis ! » Je ne l'ai jamais rencontré. Ils viennent me redire en termes inférieurs et glacés les choses qui brûlent ma poitrine. Tenez, Messieurs, lorsque j'entends, dans la littérature courante, parler avec une fadeur insipide de ce qu'on appelle les humbles et les déshérités, j'ai des revoltes intérieures. — « Sais-tu ce qu'est un humble ? Sais-tu ce qu'est un déshérité de l'éternelle patrie ? Ton humble, c'est un homme qui travaille ; il est plus grand que toi, s'il le veut ; ton déshérité, il a une conscience, et une conscience divine. Tu ne comprends pas ces mots qui font mal sur tes lèvres glacées. Prends alors le sentiment qui a créé ces mots. » Et je justifie ma sévérité, Messieurs. Lorsque vous empruntez à un écrivain une parole, sans lui prendre à la fois le sentiment qui l'a créée, cette parole est un corps

sans âme ; c'est une enveloppe de lézard qu'on peut recueillir sur la route, desséchée, ce n'est plus l'être vivant. Laissez-nous ce grand langage ; nous l'avons créé, il nous appartient. Quand vous le redites, c'est une chanson affadie qui n'éveille plus d'écho dans l'âme du peuple.

Eh bien, mes amis, si nous réussissons à former en vous cette conscience, vous serez invulnérables, invincibles, car l'homme d'action, qui est gardé, soutenu par sa conscience, porte Dieu avec lui, — Dieu, le maître des hommes, des événements et des choses. Il a cette foi profonde qu'il est un avec Dieu. Que les hommes s'ameutent contre lui ! est-ce que Dieu n'est pas plus fort que les hommes ? Que les choses le trahissent ! est-ce que Dieu n'est pas le maître des choses ? Que les événements, que la colère des événements le menace ! la colère des événements, c'est un pétard, une cartouche de dynamite devant les foudres vengeresses de Dieu prêt à vous défendre contre vos ennemis.

Soyez des hommes de conscience ; quiconque écoute la conscience, écoute Dieu ; qui l'outrage et se révolte contre elle, outrage Dieu et se révolte contre Dieu. Marchez droit ; tous les chemins s'ouvriront. Et, quand vous devriez mourir sans avoir vu la victoire de la cause que vous serviez, demain vous rendra raison, et on vous élèvera des

statues, et on vous acclamera bien autrement qu'on ne peut acclamer les faux héros et les faux conquérants. Dédaignez-les, ceux-là, de quelque laurier qu'on les couronne. Traitez-les en justiciers ; marquez au fer rouge ces sans-conscience masqués sous leur faux patriotisme. Il n'est pas plus permis de commettre le crime de lèse-conscience, de lèse-justice, de lèse-honneur, pour la prétendue gloire de son pays, pour l'unité de sa race et de son peuple, que pour satisfaire son *moi*.

Je crois, Mesdames et Messieurs, que, ces choses étant faites, l'homme d'action est ébauché dans ses purs linéaments. Je le vois déjà semblable au navire gréé, frété, armé, avec son gouvernail, avec sa boussole, et capable, malgré les écueils et les courants, sans s'égarer ni se perdre, d'aborder aux rivages les plus lointains et réputés inaccessible.

Il ne me reste qu'un seul mot à vous dire pour que vous compreniez l'étendue et la philosophie de notre système d'éducation. Mes collaborateurs l'entendront ; toutes les mères, tous les pères qui ont à cœur la grandeur de leurs fils et de leur avenir le comprendront comme nous. Je dirai à tous : « Ouvrez, maintenant, ouvrez à vos fils, ouvrons à nos disciples, toutes grandes, à larges battants, les portes de l'Idéal ; soule-

vons-les de terre, de cette terre que tant de plates réalités abaissent, de cette fange épaisse où l'humanité s'enfonce et patauge. Allons, mes amis, plus haut que tout ce qui passe ; plus haut, vers ce monde idéal qu'emplit l'infini de Dieu, de sa clarté, de sa beauté, de sa grandeur et de sa perfection !

On prétend que la jeunesse, aujourd'hui, est positive, terre-à-terre, sans idéal. Je crois qu'on la calomnie. La jeunesse n'est-elle pas toujours la terre élue où germent les véritables productions idéales ? Cependant, Messieurs, si, dans cette génération, les ailes étaient de moindre envergure que dans celle qui l'a précédée, les élans moins intrépides, les enthousiasmes moins ardents, à qui la faute ? Je ne veux pas dire que c'est aux mères et aux pères ; je vénère trop l'autorité familiale, mais je dirai : « C'est à toi, maître, maître sans foi, à tes doctrines de vil athéisme, de matérialisme, d'évolution sans principe et sans liberté ! » Voilà ce qui tarit les sources de l'Idéal ! Les voilà les doctrines qui vident le ciel ! Comment voulez-vous qu'on monte au ciel puisqu'il est vide ? Ne vaut-il pas mieux ramper sur la terre, puis-que la terre, à les entendre, ces maîtres d'aujourd'hui, au moins quelques-uns, à les en croire, dans la magie de leur langage et dans le sifflement de leur style, puisque la terre est la seule réalité ;

puisque Dieu n'a qu'une excuse, c'est qu'il n'existe pas; puisque la liberté n'est qu'une illusion, la morale une convention, les grandes vertus des demi-conventions, des transactions avec des principes illusoires? Comment voulez-vous, Messieurs, sans idéal, former une génération que la vue d'un drapeau exalte et qui, n'apercevant pas de ses sens la frontière mutilée, la perçoit cependant dans une vision qui la soulève? Quand on parle d'idéal, il faut pourtant s'entendre. L'idéal est au-dessus de la réalité, et celui qui ne voit que le réel, le palpable, le tangible, le visible, ne peut pas s'enflammer pour ce qu'il y a de meilleur et qui ne se voit, ne se touche jamais, la Patrie, le drapeau, considéré comme le symbole de la Patrie, les frontières, qu'on ne peut parcourir comme l'éclair d'un bout à l'autre. L'idéal est essentiellement transcendant aux sens; lui seul frappe le cœur jusqu'à le mettre en feu; lui seul éclaire le cerveau pour en faire jaillir des étincelles superbes qui illuminent tout un milieu et entraînent tout un peuple.

Pour nous, Messieurs, fidèles à la mission que le Christ nous a donnée, et aux éternelles aspirations de notre nature relevée par lui, arrachés par lui aux erreurs et aux misères qui l'enténébrent et l'abaissent, nous nous ferons un devoir suprême d'enivrer la jeunesse d'Idéal et de Dieu.

Nous lui parlerons de la vérité, sous toutes ses formes : vérité religieuse et révélée, vérité philosophique conquête de la raison virile, vérité scientifique fruit de la patiente et sagace investigation des savants.

Nous éveillerons dans son âme le goût de l'esthétique et le culte du Beau : n'est-elle pas faite, la jeunesse, pour l'admiration et la beauté ?

Quel ciel que celui qu'emplissent de leur rayonnante activité les artistes de tout ordre : écrivains, orateurs, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes, poètes, — âmes vibrantes qui ont le double privilège d'orner, de consoler, de ravir et d'enchanter la pauvre humanité !

Nous leur parlerons de justice et de bonté, ces deux vertus idéales qui supportent tout dans l'immense famille humaine et dont le règne toujours plus respecté est la condition de vie, d'honneur et de paix parmi les civilisations et les peuples. Mais souvenez-vous, Messieurs, que pour étendre ce règne autour de soi, il faut l'établir d'abord en soi-même, et qu'en dehors du Crucifié, le seul Rédempteur, nous oscillons misérablement de l'oppression à la violence, de l'usurpation à la révolte.

Vérité, beauté et justice : voilà les grands continents du monde céleste où toute jeunesse doit planter sa tente. Le monde est sans limites ; ceux qui l'explorent n'en ont jamais touché les fron-

tières; elles s'éloignent, reculent toujours devant les plus hardis : c'est vraiment là le domaine de l'éternel Inconnu qui attire et désespère la curiosité ardente des plus audacieux génies.

Du haut de ce ciel, Messieurs, l'éducateur vrai ne doit pas oublier les grands intérêts d'ici-bas. Bien que nous nous sentions, dès ce monde, les citoyens de l'Éternité et les fervents de l'Idéal, ne sommes-nous pas les fils de l'Église et les citoyens de la France?

A nous d'appeler, de fixer l'âme et les yeux des jeunes sur ces deux réalités grandioses, puissantes, les plus admirables qu'on puisse voir, dès qu'on met le pied dans la réalité.

Nous parlerons, à cette jeunesse, de son pays, de ses plaies saignantes qu'elle devra, un jour, essayer de panser, de ses frontières savamment et violemment mutilées... Écoutez, mes enfants, je vous parle de la France, de ses saintes frontières que vous êtes peut-être destinés à rectifier. Nous lui parlerons de ses défaites, et il nous faudra un grand courage; mais nous vous les raconterons quand même, afin que, mes amis, sans provocation, sans vulgaire esprit de revanche, vous sachiez préparer le jour des victoires nécessaires, aussi nécessaires que les libertés nécessaires!

Nous lui révélerons, Messieurs, les aspirations

nationales, ce génie démocratique qui est véritablement l'esprit qui l'agite, et nous lui apprendrons à identifier cet esprit avec le sentiment d'égalité et de justice qui est aussi la passion de ce peuple. Mais, en même temps, jeunes gens, nous vous crierons : « Ne supportez pas les jougs. secouez-les ; ne soyez pas des êtres passifs qui se laissent tondre ; soyez des êtres indépendants qui ne permettent à personne, fût-ce à la puissance la plus vénérable de ce monde, de passer la main sur votre cou pour y déposer une chaîne ! »

Non, restez libres, indépendants toujours ; faites savoir, quand vous serez entrés dans la vie publique, faites savoir au pays que vous ne supporterez pas l'hégémonie des sectes, de quelque nom qu'elles s'appellent, sous quelque drapeau qu'elles combattent. Pas de majorité oppressive, une majorité libérale. Jamais de sectes, jeunes gens, je vous le dis avec toute l'ardeur d'une conviction qui n'a jamais été imposée par personne, mais qui, jamais non plus, n'a été entravée par personne. Armez-vous pour faire régner dans notre France l'esprit de justice et de liberté, et pour anéantir à tout jamais l'esprit sectaire qui nous divise et qui fait la joie et les espérances de l'étranger, par delà les frontières !

Nous vous parlerons enfin de l'Église catholique,

apostolique, romaine, dont nous sommes les fils, et nous vous dirons de lui être fidèles. Elle est l'arche des vérités nécessaires à votre vie supérieure et divine; elle est l'association des consciences sous la loi promulguée par le Christ, dans le culte de la vérité enseignée par lui, et dans la charité universelle. Attaquer l'Église, c'est attaquer la conscience libre; c'est attaquer la loi de vérité à laquelle elle est ralliée, la loi d'amour et de justice dont elle est la personnification la plus solennelle; c'est attaquer le Christ. L'insensé qui aurait cette audace serait couvert par les huées et les imprécations de tous ceux qui croient. On peut, dans un esprit de folle incroyance, essayer de lui enlever le nimbe, mais, en niant sa divinité, il faut s'incliner d'autant plus devant les beautés morales de la nature humaine dont il est la parfaite, la sublime incarnation.

Voilà, Messieurs, l'atmosphère éthérée, vivifiante dans laquelle nous essayons de faire respirer cette jeunesse; voilà la moelle des lions dont nous essayons de la nourrir, et le vin des forts dont nous nous faisons gloire de l'enivrer. Si nous réussissions, Messieurs, notre ambition serait plus que satisfaite; car je n'ai qu'un rêve, c'est de voir ces jeunes gens devenus des hommes se signaler dans la vie publique par la vigueur de leurs con-

victions, par une action indépendante et honnête, par l'éclat des services rendus à la France, à l'Église, et donner ainsi à leur père, à leur mère, à leurs éducateurs, la fière joie d'entendre dire d'eux : Ils étaient des Écoles Lacordaire, Laplace, Albert le Grand.

LE DEVOIR INTELLECTUEL ET SOCIAL

DE LA JEUNESSE (1)

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Je considère comme un honneur d'avoir été invité par la conférence de Saint-Thomas d'Aquin de la ville de Besançon à prendre la parole, avec l'agrément archiépiscopal, dans cette ville frontière ou, par conséquent, le cœur de la patrie bat plus fort, dans cette cathédrale flanquée de ces ruines romaines comme pour attester l'indomptable vitalité du Dieu qui l'habite, en ces grands jours solennels où vous fêtez un grand esprit, une grande âme, un grand saint, sous le patronage duquel, par une inspiration à la fois très intelligente et très chrétienne, l'élite de la jeunesse de cette ville a voulu abriter ses croyances, sa vie et sa moralité, ses travaux et son activité, elle me permettra

(1) Discours prononcé à la cathédrale de Besançon (1895).

d'ajouter la belle inexpérience et les rêves généreux de la vingtième année.

J'ai répondu à cet appel avec un empressement d'autant plus vif qu'il me donnait l'occasion, Monseigneur, d'acquitter une dette de reconnaissance. N'avez-vous pas daigné, en l'année 1894, présider la distribution des prix de l'École Albert le Grand? N'avez-vous pas jeté à la jeunesse qui m'est confiée des paroles qu'elle a vigoureusement applaudies et qu'elle garde fidèlement, parce qu'elle est de la race des cœurs vaillants et bons, de ces catholiques dociles à l'impulsion du pape Léon XIII, qui travaillent avec lui à la grandeur religieuse de la France, au baptême de la démocratie et à la conversion de la République française?

En retour, en échange de l'or pur que vous avez donné aux miens, je vous apporte, j'apporte à votre jeunesse d'élite de la menue monnaie d'une frappe, à la vérité, très franche, et d'un titre plus franc encore : c'est tout ce que j'ai. Je mettrai dans ma parole tout mon cœur d'apôtre et toute ma foi, trop heureux, Monseigneur, si vous l'agréez, malgré sa pauvreté, et si la jeunesse à qui je l'offre — toujours généreuse et souvent clairvoyante — veut bien s'en contenter, parce qu'elle y saura voir le signe d'une affection ardente et d'un dévouement sans bornes à ses intérêts.

Messieurs, puisque la Jeunesse catholique lettrée de Besançon m'a fait l'honneur de m'appeler près d'elle et près de vous, c'est à elle que je veux m'adresser. Et convaincu que rien n'est plus nécessaire et réconfortant que de mettre sous les yeux d'un homme, et que de rappeler à un groupe d'hommes, à un pays, à une Église, son devoir présent, j'agirai ainsi, Messieurs, envers la Jeunesse catholique lettrée, et je m'efforcerai de lui marquer d'un trait net et vif le double devoir qui s'impose à elle et à l'accomplissement duquel est attaché son suprême honneur, et je ne crains pas d'ajouter le progrès et la gloire, l'unité morale et la force de la patrie.

D'ailleurs, jeunes gens, je suis bien sûr, en m'adressant à vous, de ne laisser personne indifférent, de toucher et vos mères et vos pères et vos maîtres et vos prêtres et le peuple tout entier. Vos mères ne rêvent-elles pas toujours de votre avenir? Vos pères ne marchent-ils pas devant vous dans les sentiers où vous devrez les suivre? Vos maîtres ne vous façonnent-ils pas aux devoirs que vous aurez à remplir? Vos prêtres ne vous gardent-ils pas fidèles au Dieu que vous devez servir? Et le peuple, toujours bon, quand il est livré à sa loyale nature, est-ce qu'il ne voit pas dans sa jeunesse, et dans ses fils, surtout dans ses fils instruits, croyants, sa meilleure espérance,

sa ressource suprême au jour du danger, sa dernière réserve, j'oserais dire sa dernière cartouche, s'il fallait parler champ de bataille?

Le premier devoir, Messieurs, est un devoir intellectuel. Il n'en peut être autrement. Vous êtes des hommes voués à la culture de la raison, de l'esprit, de la pensée. Toutes ces années qui précèdent votre entrée dans la vie publique sont consacrées à l'étude : étude des lettres, de l'histoire, de la philosophie, de la religion, des langues modernes, des mathématiques, des sciences naturelles, étude professionnelle du droit, de la médecine, de l'art militaire ou de l'art de l'ingénieur. Or toutes ces connaissances d'ordre idéal, Messieurs, constituent le lettré moderne, l'homme instruit qui sait et qui pense.

Tandis que le paysan passe sa vie entière courbé vers la terre, du sein âpre de laquelle il s'efforce de tirer par un travail incessant la nourriture de l'humanité; tandis que l'ouvrier, peu à peu façonné à l'art technique de sa profession, consume sa force indéfiniment variée à transformer la matière pour la livrer souple et bienfaisante à la jouissance de l'homme, vous, jeunes gens, dont les mains n'ont pas été durcies par l'outil, noircies par le charbon de la mine, par le fer ou par le feu, par le contact grossier de la ma-

tière, vous avez pour mission le noble travail de la pensée, vous veillez, vous étudiez, vous cherchez les secrets de la nature et les lois dont elle est l'esclave docile, vous ambitionnez de pénétrer les arcanes de la pensée même, de la conscience, de la vie morale, et les lois supérieures auxquelles l'humanité doit obéir librement, mais non moins docilement que la nature n'obéit aux siennes. Eh bien, vous qui avez en même temps que la culture la foi divine en Dieu, en Jésus-Christ et en l'Église, vous, lettrés et croyants, quelle est l'obligation précise qui pèse inexorablement sur votre esprit? en quoi consiste au juste votre devoir intellectuel?

Ce devoir, Messieurs, je le résume en un mot : assurer le règne de la vérité religieuse et révélée dont le *Credo* catholique contient en raccourci l'immuable, la fondamentale expression. Or, pour assurer ce règne, il faut avant tout établir et attester l'existence propre de cette vérité, la maintenir contre les agressions d'une science ou d'une philosophie hostile, enfin l'harmoniser avec la science vraie et la vraie philosophie.

Grande tâche, bien propre à stimuler votre ardeur et votre ambition : permettez-moi de la mettre en pleine clarté dans votre esprit et dans votre conscience comme le meilleur, le plus sublime idéal de votre activité intellectuelle.

Lorsqu'on fait, en toute sincérité, l'inventaire des vérités dont se composent le trésor et l'actif de l'esprit humain, on découvre une immense encyclopédie qui va s'agrandissant toujours, embrassant dans une étreinte toujours plus large le domaine infini des êtres : sciences mathématiques abstraites, sciences physico-chimiques, sciences naturelles, géologie, paléontologie, astronomie, sciences biologiques, botanique, zoologie, physiologie, sociologie, sciences historiques, littéraires, juridiques, sciences morales, sciences métaphysiques, etc., etc.

Or, dans cette variété qui s'enrichit en devenant chaque jour plus complexe, il est nécessaire d'établir trois ordres de vérités ou de sciences auxquels, en dernière analyse, se ramènent toutes les vérités qui, par leur ensemble, forment notre patrimoine intellectuel.

Le premier ordre comprend les vérités scientifiques; le second, les vérités philosophiques; le troisième, les vérités religieuses et révélées.

Que les corps s'attirent en raison directe de leur masse et inverse du carré de leur distance : voilà un exemple de vérité scientifique.

L'âme est immatérielle, immortelle, intelligente et libre : voilà un type de vérité philosophique.

L'Infini subsiste en trois personnes distinctes,

le Père, le Fils, l'Esprit, participant à une seule et même nature divine : voilà une vérité religieuse révélée.

Or, Messieurs, la distinction de ces trois ordres du vrai total s'impose avec d'autant plus de rigueur qu'ils se différencient l'un de l'autre à la fois par l'objet et par la méthode.

Les vérités scientifiques ont pour objet la nature visible, sensible, avec les phénomènes innombrables qu'elle étale aux yeux de l'observateur, de l'expérimentateur et du savant.

Les vérités philosophiques ont pour domaine les réalités invisibles, les causes premières que les sens ne peuvent percevoir, mais que la raison peut saisir. Enfin, les vérités religieuses révélées ont pour réalité objective Dieu, tel qu'il est en lui-même, et par conséquent transcendant à notre raison finie.

Les vérités du premier ordre sont établies et démontrées par la raison expérimentale : d'où il suit que la méthode qui régit tout cet ordre est l'expérience et l'observation.

Les vérités philosophiques sont établies sur quelques principes évidents par eux-mêmes, et démontrées par la raison logique, déductive et inductive : d'où il suit que la méthode qui s'impose à la philosophie est la méthode rationnelle de déduction et d'induction.

Les vérités révélées ne se démontrent pas en elles-mêmes, puisqu'elles sont au-dessus de notre entendement ; mais elles reposent sur l'autorité infaillible de Dieu même qui les atteste, du Dieu révélateur dont la raison doit établir et démontrer par des signes authentiques l'intervention réelle : d'où il suit que sa méthode propre est l'autorité, mais l'autorité reconnue rationnellement par la constatation historique de la prophétie et du miracle.

Or, Messieurs, avez-vous remarqué ce phénomène intellectuel propre à notre siècle ?

Dans un grand nombre d'esprits, les vérités religieuses et révélées ont été supprimées. Tout cet ensemble sublime qui forme le patrimoine des croyants, ces vérités de mystère qui éclairent et troublent notre raison, qui, malgré leur transcendance, ouvrent à nos aspirations d'âme les perspectives d'une vie infinie et seule à la mesure de ces aspirations mêmes, tout le dogme des croyants qui a provoqué des chefs-d'œuvre de doctrine puissamment ordonnés, tout a été détruit.

Il y a plus, Messieurs : dans d'autres esprits, la vérité rationnelle et métaphysique a disparu comme les dogmes religieux. La raison, en eux, s'est plus affaiblie et plus ruinée encore que la foi. On dirait qu'ils ont eu peur, en la conservant intègre et forte, saine et incorruptible, qu'elle ne les ramènât à confesser le Dieu dont ils ne voulaient plus.

Ils se sont réfugiés, alors, dans la science, dans la science expérimentale, ne voulant plus regarder que les phénomènes, proscrivant comme vaine la recherche des causes, s'efforçant de ne voir dans l'univers qu'une succession progressive, une évolution fatale de faits dont une aveugle nécessité poussait la marche, et s'efforçant de la réduire à l'unique matière sans intelligence, sans liberté, sans âme, et sans maître transcendant.

Pour vous, Messieurs, qui avez échappé, grâce à Dieu, à ces mutilations homicides, gardez avec un soin jaloux l'intégrité de votre esprit. Votre première tâche est toute tracée : elle consiste à maintenir dans leur réalité inébranlable et dans leur distinction respective, sans confusion et sans faiblesse, la science et ses rigoureuses méthodes expérimentales, la philosophie et ses indiscutables principes de causalité et de contradiction à l'aide desquels vous pouvez saisir toutes les causes, depuis la cellule vivante jusqu'à l'âme intelligente et libre, jusqu'à Dieu, principe, loi et fin de tout, enfin la vérité religieuse et révélée qui vous met en rapport immédiat et vivant avec Dieu, avec l'Infini personnel.

Mais, Messieurs, ne vous faites pas d'illusion, dans cet âge livré à tous les conflits, conflits de doctrines et d'écoles, conflits sociaux et politiques, conflits religieux et matériels, vous serez attaqués

sans trêve. On vous poursuivra dans votre foi au nom de la science, au nom d'un système de philosophie erronée, au nom de ces préjugés qui égarent et asservissent l'opinion d'un siècle. Vous entendrez des savants qui, dépassant les droits que leur confère leur vraie méthode et se faisant l'esclave d'une philosophie vaine et menteuse, matérialiste, dualiste ou panthéiste, sape-
ront sans pitié tout ce que vous croyez : le Dieu personnel, l'âme immortelle et libre, la destinée humaine, la divinité du Christ, l'historicité des livres saints, la prophétie et le miracle, — ces deux grands signes de l'intervention de Dieu dans l'humanité, — l'originalité et la divinité de l'Évangile, du Christianisme et de l'Église.

Le savant viendra vous dire au nom de la science : Dieu n'existe pas. — Savant, tu n'as pas le droit de parler de Dieu ; je te dénie ce droit d'en parler, parce que tu ne t'occupes, en qualité de savant, que du phénomène : Dieu est la cause des causes.

De quel droit nommer ce nom divin ? Savant, tu peux manipuler ta matière, mais quand tu t'élèves au-dessus des phénomènes, dénoue ta chaussure et viens prier comme un simple charbonnier : tu n'en sais pas plus de Dieu que lui, peut-être moins.

Vous serez, jeunes gens croyants, aux prises

avec la philosophie panthéiste, qui voudra identifier Dieu et le monde, la philosophie matérialiste, qui voudra tout rapporter à la cause matérielle, la philosophie moniste, qui voudra n'admettre qu'une seule substance ; avec le scepticisme, qui voudra ne rien admettre du tout ; le dilettantisme, qui ne voudra entrer dans aucun système et se contentera de regarder, comme dans un aquarium, les faiseurs de systèmes, tous les dogmatiques, quels qu'ils soient, à la façon d'un curieux qui observe les poissons captifs dans leurs évolutions capricieuses.

Vous serez attaqués ; qu'aurez-vous à faire ? Permettez-moi de vous le dire, comme votre premier devoir intellectuel est de distinguer les trois ordres de vérité, votre deuxième devoir est de vous armer contre vos adversaires.

Et de quoi vous armez-vous ? De quelle arme, Messieurs ?

De l'arme de la raison, de la raison ferme, de la raison immuable, de la raison indiscutable, de la raison armée elle-même de son principe de causalité et de contradiction. Nous manquons, Messieurs, laissez-moi vous le dire, dans notre âge, encore plus de raison que de foi. Il y a encore moins de philosophie que de croyances, moins de philosophes que de simples croyants. Les philosophes, aujourd'hui, ont eu peur des

agressions de la science expérimentale; ils ont eu peur plus encore des mystères de Dieu, auquel leur raison les eût conduits. C'est pourquoi je vous dis : Ne craignez pas la lutte, car votre cause est sainte; n'essayez pas de fuir le combat, puisque le combat est partout.

Armez-vous et résistez. Vos pères dans la foi ont passé par les mêmes orages; faites comme eux, car vous avez comme eux reçu de Dieu l'arme invincible qui n'a jamais trahi ceux qui savent la manier d'un bras vaillant. Cette arme, c'est la raison, l'immortelle, l'incorrupible raison, la raison donnée par Dieu, la vérité respectée et conservée pure de toute erreur sous la garde du Christ et sous la vigilance maternelle de l'Église catholique, la raison telle qu'elle s'est manifestée dans ce grand génie qui s'appelle Thomas d'Aquin, telle enfin qu'elle se perpétue de siècle en siècle dans l'Église au milieu des vains systèmes enfantés par des génies dévoyés qui, loin d'éclairer leur temps, l'engagent dans des chemins sans issue.

On pourrait m'objecter : — Vous êtes toujours les mêmes, vous, les défenseurs des causes de Dieu; c'est toujours vous, toujours votre Église, toujours vos prêtres. — Permettez, Messieurs, la philosophie que nous avons conservée, c'est la philosophie de la Grèce. Vous admirez Phidias; pourquoi pas Aristote? Vous admirez Praxitèle, et vous, les

artistes, vous vous mettez à genoux — ce que nous faisons du reste — devant les chefs-d'œuvre de la Grèce; pourquoi n'admirez-vous pas Platon? Eh bien! notre philosophie à nous, c'est la leur; et la vôtre, je crois bien que c'est de la philosophie allemande. Je ne devrais pas prononcer ce mot ici; mais puisque ma foi est d'accord avec mon patriotisme, je vous renvoie, incroyants, à votre philosophie rhénane, à votre spinosisme, à votre kantisme, à toutes ces doctrines de scepticisme, de ténèbres, de négation, et je reste fidèle aux grands génies grecs, Aristote et Platon, baptisés par saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, votre maître, jeunes gens, et je vous dis que, avec cette philosophie-là, vous refoulerez victorieusement l'invasion de la philosophie d'outre-Rhin. Et alors, Messieurs, armés de ce glaive d'esprit, soutenus par le Dieu vivant, vous n'aurez rien à redouter d'aucune vaine doctrine.

A ceux qui nient Dieu, vous démontrerez l'inanité de leur négation et vous prouverez qu'il existe; à ceux qui nient l'âme et qui voudraient la confondre avec la matière, vous prouverez que ces deux substances sont essentiellement distinctes; à ceux qui nient la liberté, vous la démontrerez jusqu'à l'évidence; à ceux qui, éblouis par l'évolution, veulent prétendre qu'elle se produit sans

cause et sans but, vous montrerez que rien ne se fait de rien et pour rien; à ceux qui nient le miracle et la prophétie, vous les leur mettrez sous les yeux dans l'évidence de l'histoire; à ceux qui refusent de croire à la divinité du Christ, vous établirez rationnellement le témoignage incorruptible qui l'atteste; et en tout cela, non contents de prouver la vérité dont vous êtes les gardiens, vous foncerez, l'épée au clair, sur les adversaires et vous détruirez les vaines défenses, les vains systèmes, les vaines preuves sur lesquelles ils se targuaient d'être inattaquables.

Cette tâche accomplie, — je l'appellerai, si vous le voulez, une tâche de bravoure intellectuelle, — il vous en restera une autre que je nommerai d'harmonie et de paix intellectuelle.

S'il est bon de combattre et de vaincre, il est parfait d'organiser la victoire.

Il ne faut pas, Messieurs, qu'entre les vérités d'ordre scientifique, les vérités d'ordre rationnel et philosophique, et les vérités religieuses révélées, il y ait une ligne de démarcation infranchissable, une cloison étanche, comme on l'a dit. Les vérités s'appellent entre elles comme les rayons émanés d'un même foyer. Elles ne doivent se distinguer que pour mieux s'harmoniser.

La suprême tâche intellectuelle est de les accor-

der dans une même et splendide synthèse. Les vérités se complètent ainsi et s'éclairent mutuellement. A la science expérimentale, qui, ne pouvant sortir du cercle des phénomènes, est impuissante à percevoir les causes transcendantes, la philosophie, dont le rôle propre est de rechercher et d'atteindre les causes suprêmes, les principes, les fins dernières, les lois dirigeantes, apporte la lumière nécessaire et le complément absolu.

Et de même, à la philosophie, qui reste si incertaine, si timide, si impuissante en ce qui constitue la nature intime de Dieu, les volontés libres du Maître de tout, la destinée vraie de l'homme, son immortalité et sa béatitude éternelle, à la philosophie si courte sur les vérités que nous avons le plus intérêt à connaître, — la vérité religieuse, telle que Jésus-Christ nous l'a révélée, ajoute ses enseignements sans lesquels la philosophie est une science presque vaine, et l'homme un être inachevé dont les plus hautes aspirations restent en suspens.

Travaillez donc, Messieurs, à mettre en harmonie la science, la philosophie et la foi, dans la mesure où vous les possédez. Vous avez, dans l'exécution de cette tâche, un maître admirable : saint Thomas d'Aquin. Marchez sur ses traces puissantes, qu'il soit pour vous le maître et le guide. Sa prodigieuse vie de labeur intellectuel a

été consacrée tout entière à cette œuvre. Savant initié à toute la science de son siècle, philosophe de l'envergure d'Aristote et de Platon, croyant pénétré de toute la vérité révélée, il a consacré deux ouvrages immortels à synthétiser sa science, sa philosophie et sa foi. La *Somme théologique* et la *Somme contre les Gentils* s'élèvent dans le monde de la pensée comme deux pyramides géantes qui attestent à la fois la solidité de leurs matériaux et la puissance géniale de l'architecte.

La science du moyen âge a vieilli, Messieurs, mais sa philosophie et sa foi sont restées jeunes, étant l'une et l'autre éternelles. Dans l'œuvre d'harmonie nouvelle que les bons esprits rêvent pour l'avenir, la science agrandie, prodigieusement agrandie, de notre siècle, pourrait apporter à la philosophie et à la foi des clartés inattendues et des rayonnements nouveaux. Quand viendra-t-elle, Messieurs, l'heure où cette science entrera dans le concert des vérités philosophiques et divines? Il faut la hâter, l'appeler de nos vœux et essayer de tous côtés, chacun dans sa sphère, la réalisation de l'immortelle synthèse du savoir humain et divin.

Souvenez-vous, d'ailleurs, que l'harmonie dans la doctrine prépare l'harmonie entre les hommes. Lorsque la science, la philosophie et la foi seront d'accord, je crois que le capital et le travail, le

bourgeois et l'ouvrier, le curé et l'instituteur ne seront pas loin de s'entendre et de fraterniser. Je crois que nous aurons alors une ère de prospérité comme nous l'avons rarement vue dans notre pays et dans l'histoire.

Tant pis pour ceux qui n'ont pas d'espérance ; moi, je l'ai au cœur, débordante, je rêve de voir la science, la philosophie et la foi, pacifiées, faisant fraterniser tous ceux qui se débattent et s'entre-choquent dans notre pauvre terre humaine. Lorsque le ciel est pur, l'homme se réjouit sur la terre ensoleillée ; et quand le ciel est ténébreux, le Doubs, votre Doubs tranquille, déborde furieux, et l'armée est obligée de veiller pour contenir l'inondation.

A côté du devoir intellectuel que je viens de préciser aux yeux de votre conscience religieuse, je dois, Messieurs, vous en signaler un autre : le devoir social.

Le premier vous marque votre tâche, en tant qu'hommes intelligents et cultivés ; le second vous indique votre labeur, en tant qu'hommes d'action.

Le travail de la pensée, en faisant de vous des lettrés, vous destine nécessairement à être les chefs dans la grande bataille de la vie publique et sociale. Bon gré, mal gré, et à moins de trahir

votre vocation, vous êtes les membres choisis de la classe dirigeante. Les propriétaires fonciers, autrefois, étaient la puissance souveraine ; aujourd'hui, je vous prie de le remarquer, ce sont ceux qui savent. Le monde a changé.

Voilà pourquoi, Messieurs, quand je rencontre les hommes de l'autel et de l'Église, dont l'action sociale est nécessaire, je ne cesse de leur dire : La foi est la grande puissance qui ouvre le ciel, mais le savoir est la puissance qui conquiert la terre.

Le clergé, aujourd'hui — j'en avertis ceux qui l'attaquent — a la vague intuition de cette évolution, et il est en mouvement pour s'emparer de la science. Prenez garde, Messieurs les anticléricaux ! vous rencontrerez, — je ne puis vous dire le moment, mais il est certain, car il est marqué par l'histoire du passé, qui est un perpétuel recommencement, — vous rencontrerez le clergé, armé non de la force matérielle, mais de la force cérébrale, de la science, tel qu'il était autrefois : le plus instruit et le plus zélé à enseigner ceux qui ignorent, et je ne vois pas d'armée laïque qui pourra tenir contre cette légion qui portera Dieu en elle. Eh bien ! vous, jeunes gens croyants, c'est votre honneur, vous êtes un peu de la milice divine, vous avez la foi dans vos consciences et vous portez des redingotes qui vous

assimilent par le dehors à ceux qui ne partagent pas votre croyance. Si j'étais comme vous, j'aurais sans doute, par ce temps laïque, qui cadre mal avec mon manteau de moine, une force de persuasion plus grande. On dit : C'est son métier ; il parle comme un moine doit parler. Ah ! grand Dieu ! oui, si vous entendez bien ce qu'est un moine : un être de conscience héroïque, sacrifiant tout. Mais si vous entendez une âme passive, obéissant machinalement à un ordre, alors je me redresse dans la sublimité de mon indépendance, car je ne connais d'autre joug que le joug de Dieu !

Eh bien ! jeunes gens qui extérieurement êtes laïques et qui, par l'âme, touchez à l'autel, vous avez un grand devoir social, puisque vous serez les dirigeants de demain. Oh ! ne vous inquiétez pas ; je ne vous parlerai pas des devoirs de surface ; je ne vous dirai pas de combattre le suffrage universel, d'empêcher l'évolution des sociétés humaines, de vous livrer aux œuvres de propagande et de presse. Je vais au fond (Dieu fera le reste) et je vais vous donner du devoir une idée que je défie le dernier des libres-penseurs qui m'écoutent de ne pas accepter, le dernier des négateurs de Dieu de ne pas approuver.

Le devoir, quand on appartient à un milieu, à

un temps, à un pays, à un siècle déterminé, le devoir est de répondre à son pays et à son temps et de lui donner ce que l'un et l'autre réclament.

Pourriez-vous me dire ce que le pays réclame et veut? Je ne crois pas me tromper; certes, on peut se faire des illusions, mais, sur ce point, je crois être l'interprète de la voix publique, de l'opinion, parce que je l'entends comme une clameur encore plus forte que le mugissement des flots de votre rivière débordée et que les coups donnés par les poutres contre les piliers de ses ponts, et ceux-là seuls peuvent ne pas l'entendre qui sont sourds comme des tombeaux.

Ce que veut l'opinion publique, ce que veut l'âme nationale et religieuse (elles ne se séparent pas ici), ce qu'elle veut pour notre pays, ce sont des hommes qui l'élèvent, la soulèvent, l'entraînent au progrès vers lequel elle est en marche. Que faut-il pour cela? Écoutez-la donc. Ne l'entendez-vous pas rugir? Elle rugit en moi, comme dans toute conscience ouverte aux voix de l'Infini.

Elle réclame des hommes de conscience.

Des hommes de conscience, pourquoi? Sans eux, rien ne se fait.

Nous sommes groupés en associations multiples qui constituent la vie générale de la patrie. Eh bien! que faut-il dans une association? Il faut

que chaque individu, chaque être qui en fait partie soit fidèle à sa fonction et ne trahisse rien ; plus l'être est élevé, plus la société est élevée, plus cette nécessité s'impose. C'est pourquoi je vous le dis à vous, jeunes gens qui forcément serez parmi les dirigeants de votre pays, et qui dans n'importe quelle association ou groupement, serez appelés par votre vocation, par votre choix libre, ou par le choix des hommes, à tenir la tête, je dis à vous : Soyez hommes de conscience, des hommes de conscience avant tout. N'ayez d'autre maître qu'elle, d'autre stimulant supérieur qu'elle, d'autre juge souverain et en dernier ressort après Dieu dont elle est le mandataire, qu'elle; elle partout et toujours.

Laissez à leurs plaisirs, à leur corruption, les jouisseurs égoïstes et homicides; détournes-vous des intéressés qui ne rêvent qu'à eux, à leur propre bien-être ou à leur parti sectaire; ne songez qu'à remplir en toute responsabilité et en toute droiture la tâche que vous avez librement acceptée.

L'homme de conscience, c'est celui qui n'obéit pas au plaisir, parce que le plaisir est égoïste, ni au vil intérêt, parce que le vil intérêt est aussi égoïste que le plaisir. A quoi obéit-il? Au bien, parce qu'il fait ce qu'il doit faire en toute conscience.

— « Certainement, direz-vous, nous ne cherchons pas autre chose. » — Comment donc se fait-il que, dans ce pays superbe, chevaleresque, un peu gai, je le veux bien, jouisseur même, je l'accorde, mais honnête assurément, comment se fait-il que l'opinion réclame des consciences? Si elle en réclame, c'est qu'elle n'en a pas. Quand l'ouvrier n'a pas de pain, il rugit en demandant du pain. Quand l'âme nationale demande des consciences, c'est que les consciences lui font défaut, elle en est affamée.

Pourquoi cette disette? Je vais vous l'apprendre.

Une des conséquences les plus désastreuses du mouvement d'incrédulité qui a enveloppé tant d'âmes, Messieurs, c'est justement la dépression croissante, la diminution et l'énervement de la conscience. A mesure que Dieu se voile, l'homme moral s'affaisse; à mesure que Dieu s'éloigne, la force morale se détend et s'évanouit.

Vous avez cherché la cause du phénomène, sans doute, comme je l'ai cherchée moi-même, et vous ne l'avez peut être pas trouvée. La voici en trois mots.

La conscience est un agent libre, et vous avez pu remarquer que, dans toutes les associations, un agent libre n'est gardé dans la vérité, dans la rectitude, dans le zèle, que par le contrôle, disons

la responsabilité. C'est le nerf de son action. La responsabilité devant qui? — Devant le chef. Pourriez-vous me dire quel est le chef de la conscience, ce pouvoir intérieur, ce pouvoir occulte, ce pouvoir impénétrable? De qui relève-t-il? Des pouvoirs humains? Il les juge! Du chef? Il le condamne au besoin!

La conscience, — et c'est par là que je voudrais relever l'âme du peuple, — la conscience, ô peuple, qui luit et vit dans toute poitrine humaine, est un pouvoir divin qui ne reconnaît aucun maître sur la terre et qui ne relève que de Dieu. Tu supprimes Dieu, tu enlèves donc à la conscience sa responsabilité. Elle n'a plus de comptes à rendre. Or, la loi est fatale : un agent qui n'a plus de comptes à rendre se corrompt, tombe en dissolution et se détruit. Par conséquent, toute doctrine négative de Dieu est un corrosif de la conscience. Tout pouvoir, — écoutez, Messieurs, — de quelque nom qu'il se nomme, monarchie ou république, tout pouvoir, s'il ne reconnaît pas Dieu et s'il lutte contre la religion, essayant de la paralyser ou de l'isoler, tout pouvoir qui écarte Dieu de l'homme est un pouvoir destructeur de la conscience. Détruire la conscience, c'est détruire le fondement de tout. Voilà pourquoi nous qui la gardons, nous, prêtres, qui en faisons la culture,

nous sommes en réalité le véritable soutien des sociétés humaines.

Si l'opinion appelle la conscience, elle réclame la justice avec non moins d'énergie, et la conscience mène à la justice, car la conscience, c'est le pouvoir qui nous pousse au bien. Mais la justice c'est le droit des autres. Vous allez peut-être dire que c'est votre droit propre. Quelle erreur, et quel sophisme ! La justice, c'est le droit des autres. Or le droit des autres, c'est leur bien, — tout leur bien. Il en est qui s'imaginent que le droit des autres, c'est de vivre et de posséder. — Je n'ai pas tué, je n'ai pas volé, disent-ils, par conséquent je suis juste. On dirait que ces doctrines ont monté les marches du trône, ou plutôt, puisqu'il n'y a plus de trône, les degrés de la tribune où siègent les ministres et où se font et défont les ministères. Mais comme le bien des autres, c'est leur vie, c'est leur propriété, c'est leur activité, c'est leur droit de se réunir, c'est leur honneur, c'est leur pensée, c'est leurs enfants, leur famille (leurs enfants, s'ils sont pères), c'est leur culte, c'est leur foi, c'est leur conscience : la justice, en dernière analyse, c'est le droit de la conscience. Et par conséquent il ne suffit pas, pour accomplir la justice, de respecter la propriété et la vie ; il faut surtout respecter la conscience, toute la conscience.

Jeunes gens, vous qui avez une raison droite, une foi éclairée et du caractère, maintenez la justice dans la plénitude de ses droits. Si vous êtes au pouvoir, rendez-la, même à vos ennemis, surtout à vos ennemis. J'entends dire qu'on donne la croix d'honneur à ses partisans; la justice se donne surtout à ses adversaires. En tout temps, si vous êtes simple sujet, pratiquez-la vis-à-vis du pouvoir. La justice n'interdit pas, certes, une opposition légale, respectueuse et digne, qui se résigne à la loi même dure, même oppressive; il ne faudrait pourtant pas étendre cette résignation au point de refuser à celui qui subit une loi blessante le droit de crier à l'opposition. Quel héroïsme on impose aujourd'hui! Que vous me coupiez la tête, je ne pourrai peut-être pas l'empêcher; laissez-moi du moins protester avant, puisque je ne pourrai pas me plaindre après.

Qu'on respecte donc le droit à la plainte; il a toujours été réservé à ceux qu'on tenaillait le droit suprême de pousser des cris. Il paraît que cela soulage. Il faut être bon. Un des suprêmes allègements de la douleur est de pouvoir s'exhaler en plaintes.

Si les consciences tombent, — que ce soient des armées qui déposent les armes quand elles devraient les saisir, que ce soient des compagnies de chemins de fer qui ne roulent plus quand il

faudra défendre le pays, que ce soient des associations financières qui ferment leurs caisses quand il faudra des trésors pour acheter des canons ou des fusils nouveau modèle, — la déroute et la destruction sont certaines. Tout homme, tout pouvoir, toute doctrine qui porte atteinte à la conscience, Messieurs, est un fléau, et c'est sur la patrie que ce fléau s'abattra au jour marqué, à moins que Dieu ne fasse lever l'arc-en-ciel de son salut.

Étonnez-vous, après cela, qu'en un temps où les systèmes d'athéisme font rage, où la littérature irréligieuse comme un flot débordé et immonde envahit tout : enfance, jeunesse, peuples, lettrés, instituts et académies; où le pouvoir, par cette fameuse et perfide raison d'État, attaque, exclut, dédaigne, paralyse la force religieuse, étonnez-vous que les consciences affadies désarment, que l'intérêt et le plaisir, la joie de vivre et de dominer, s'imposent à la multitude. Mais ne soyez pas surpris si l'âme, d'essence divine, cédant à l'instinct de conservation, et sous le coup du péril qui l'atteint dans son for sacré, mugit en tempête et appelle d'un cri poignant des hommes de conscience.

Il vous appartient à vous, jeunes gens, qui avez gardé Dieu, qui confessez le Christ, et qui n'avez pas déserté l'Église, de conserver dans le

déluge, la race des consciencieux, de la propager et de la défendre.

C'est ainsi que vous travaillerez au relèvement moral de la patrie et que vous la préserverez des catastrophes irréparables.

Messieurs, il faut, pour accomplir tout votre devoir social, que vous soyez les hommes de la justice.

Eh bien ! je le dis à vous, soyez justes au pouvoir et en dehors du pouvoir ; rendez la justice, quand vous êtes maîtres et quand vous êtes sujets, rendez-la à vos concitoyens, rendez-la surtout à vos ennemis.

Le grand ennemi du droit, c'est la force, la force esclave de l'égoïsme, et le travail suprême de l'État — en république comme en monarchie — consiste à mettre la force dont il est le dépositaire au service de ce droit. Plus le droit est désarmé, plus il est saint, plus il réclame l'appui des forts.

Les peuples vivent, Messieurs, prospères et tranquilles, puissants et cultivés, lorsque, ne trahissant pas leur mandat, leurs chefs veillent à la sécurité des faibles. Les peuples tombent, livrés à toutes les fièvres des révolutions intestines et aux convoitises de l'étranger, lorsque, oubliant l'éternelle loi de la justice, les chefs oppriment la na-

tion, gênent la libre expansion des individus, tourmentent leur conscience, pressurent leur fortune et outragent la sainte égalité, en créant parmi les fils de la même patrie des privilèges iniques.

Vous vous souviendrez, Messieurs, que vous êtes les membres de l'Église catholique, dont la séculaire et dramatique histoire n'est que la triomphante et sainte revendication de tous les droits de l'être humain. Oui, cette association universelle qu'a créée Jésus-Christ, le Libérateur et le Sauveur unique des hommes, cette Église désarmée, qui puise dans son Maître divin la plus formidable puissance morale que le monde connaisse, cette Église pacifique, qui pousse à l'évolution de tous les progrès l'humanité naturellement inclinée vers tous les despotismes, cette Église calomniée, décriée, attaquée, opprimée, n'est qu'une invisible puissance de justice; et malgré toutes les fureurs conjurées, elle ne cesse de briser les chaînes de l'humanité captive. Grâce à elle, plus d'esclaves; plus d'enfants livrés au despotisme paternel; plus de femmes courbées sous le joug fatal d'un maître absolu; plus de consciences asservies à un brutal pouvoir d'État; plus de lois iniques consacrant l'exploitation d'une moitié de l'humanité par l'autre.

A vous, jeunes gens, de ne point manquer au génie de votre religion, à vous d'être, dans notre monde moderne, les agents énergiques, indomptables, d'une justice croissante et jamais assouvie.

Si les tyranniques doctrines d'un faux socialisme, d'un collectivisme niveleur, menacent de détruire la propriété, défendez vaillamment ce droit imprescriptible.

Si les timidités d'un pouvoir qui ne parle que de droits d'État compriment le droit d'association, mettez l'opinion en mouvement, et forcez le pouvoir à vous donner le droit d'association.

Si les droits du père sur ses enfants sont entravés par une législation restrictive, affirmez le droit du père et aidez-le à briser ces entraves.

Si l'on vous gênait dans l'exercice de votre culte et dans les devoirs de votre conscience, ne supportez aucun joug, laissez parler votre conscience. Ses anathèmes irrités finiront par écraser les contempteurs de vos droits, — quels qu'ils soient. On ne règne jamais longtemps contre la conscience humaine. Ce qu'elle bénit grandit, ce qu'elle maudit dessèche et meurt.

On n'asservit pas la conscience : elle est d'essence libre.

Je me rappelle, — vous me permettez ce souvenir rétrospectif, vous, mes contemporains dans cet auditoire d'élite que j'aime à sonder de cœur

à cœur, d'homme à homme, de pensée à pensée, — je me rappelle qu'il y a trente ans, vous et moi, nous avons bu à la coupe enivrante de la liberté et par conséquent de la justice.

Vous souvenez-vous, Messieurs, vous qui êtes, — je le disais hier dans une réunion intime et je le répète devant ce grand auditoire, — vous souvenez-vous, vous qui êtes à l'été de la vie, je n'ose dire l'automne, quelle ivresse de liberté! Ce Montalembert, — un ancêtre — et dont Besançon ne peut avoir oublié le nom illustre, sonore et chevaleresque, ce Montalembert a-t-il défendu la liberté! — le clergé me pardonnera cette parenthèse, — (même contre le clergé)! L'a-t-il assez soutenue dans son sens de justice, parce que ce clairvoyant devinait les jours où nous sommes, où cette liberté qu'il réclamait et qu'alors on aurait pu lui donner, lui serait refusée, et que l'Église même semblait en avoir peur!

Cette liberté! jeunes gens, vous en serez les champions intraitables, c'est le troisième devoir social.

Il sort, d'ailleurs, de ce que je viens de dire : en vous conviant à la justice, à l'élaboration de son règne, ne vous convie-je point à la liberté? Partout où la justice est en honneur, la liberté règne et grandit; et dès lors travailler pour la justice, c'est travailler pour la liberté sainte; et les

hommes de justice ne peuvent être que des hommes de liberté.

Je vous demande toutefois d'insister sur ce point, en terminant ce discours.

Un phénomène étonne et attriste, Messieurs, les hommes de ma génération, tous ceux qui, il y a trente ans, ont été animés du souffle libéral dont les brûlantes effluves ont couvert le pays.

Ce phénomène, le voici : un parti autocrate s'est formé, une doctrine autoritaire et despotique s'est formulée dans ce pays. Pour ce parti et cette doctrine, l'État devient une force omnipotente dont les droits prétendus s'accroissent sans fin et, par contre, les droits de l'individu se restreignent sans cesse, et menacent d'être absorbés dans la collectivité.

En sorte que nous voilà, nous, les libéraux individualistes, en passe de subir un nouveau et plus terrible servage. Nos grands rêves de la trentième année qui se résumaient dans cette formule concise : *la plus grande somme de liberté individuelle sous un minimum de pouvoir*, sont déçus, et nous entendons les autocrates s'écrier : Un État omnipotent, réglementant tout et ne laissant à l'individu qu'un minimum de droit.

En vous invitant, Messieurs, à être des hommes de liberté, je voudrais que, dans ce conflit de deux

doctrines et de deux tendances, vous vous mettiez résolument du côté de l'individu, de la personne morale, contre la collectivité et ses exigences. Je voudrais qu'au nom de la justice vous fussiez les avocats de la liberté individuelle, et que l'État, quel qu'il soit, arrêtât ses exigences et ses prétentions là même où commencent les droits de l'individu.

On a voulu appliquer à la collectivité humaine les lois qui régissent les collectivités animales, et au lieu de comparer les deux collectivités, on a prétendu les assimiler et les identifier. Permettez, Messieurs, il y a là un sophisme dont il ne convient pas d'être dupe.

L'élément de la collectivité animale est une cellule vivante, l'élément de la collectivité sociale une personne intelligente et libre. La cellule est gouvernée par la fatalité, la personne par la conscience libre. La cellule est ordonnée absolument à l'organisme dont elle est partie, la personne a sa fin propre; et, bien qu'elle puisse s'associer à d'autres personnes, elle ne trouve pas dans cette association, quelque puissante qu'elle soit, une fin suprême, mais un moyen nouveau d'atteindre sa fin propre. Or cette fin, c'est la vérité infinie, c'est le bien infini, c'est la vie infinie, c'est la perfection divine et infinie. Et, par conséquent, toute collectivité humaine doit avoir pour

but l'évolution de la personne humaine vers sa destinée totale.

De là vient, Messieurs, que l'Église catholique a toujours pris sous sa garde les personnalités les plus humbles et les plus fragiles, et qu'elle les a toujours défendues contre les oppressions de la communauté. De là vient encore ce caractère original de la civilisation qui a grandi à l'ombre de la Croix du Christ; à mesure qu'elle s'élève, les droits de la personne s'étendent, et l'intervention du pouvoir collectif se restreint.

Nous garderons, Messieurs, cette sainte ivresse qui a exalté nos vingt ans, nous ne renverserons pas les autels de la liberté devant lesquels nous avons brûlé l'encens de notre culte; et en face des partis oppresseurs qui veulent amoindrir l'individu libre, nous nous dresserons comme un rempart pour soutenir notre honneur, notre foi, notre liberté.

La civilisation grandit, et le signe de sa grandeur, le voici : *maximum des droits individuels et personnels et minimum des droits de l'État*. Nous sommes nés libres, nés pour le devenir toujours davantage, et quand un État prétend forger des chaînes, entraver cette loi divine d'affranchissement, même sous le nom de république, et de république sociale et radicale, peu importe, quand il prétend me dicter des lois arbitraires, à moi

père, à moi chef d'institution, à moi chef d'association, à moi chef d'Église, de n'importe quel groupement, je me redresse dans toute la force de ma conscience libre et indépendante et je me détourne.

Il est le plus fort. Non, non ! Messieurs ! rien n'est plus fort que la personne humaine consciente de ses droits. Ce qu'elle anathématise est perdu tôt ou tard, et ce que, forte de son droit, elle bénit, est béni.

Jeunes gens, hommes de conscience, de justice, de liberté, restez fidèles au grand drapeau qui s'agite au-dessus de vous, restez fideles à la grande inspiration qui sort de ces vertus superbes ; ne doutez pas de l'avenir ; les oppressions sont comme les fleuves qui se gonflent parce qu'il a plu dans la montagne. L'enflure des rivières et des fleuves et même le mouvement des marées, c'est un accident d'un jour : ce qui subsiste, éternel, c'est la conscience forte de sa vérité, de sa liberté et de sa justice ; car la vérité, la liberté et la justice, c'est nous et c'est Dieu. Les combinaisons humaines passent comme la terre ; mais Dieu demeure comme le Ciel qu'il a créé et où il a jeté ses étoiles à profusion, en constellations splendides.

Laissez-moi espérer qu'ayant passé au milieu de vous, j'aurai laissé dans vos consciences quel-

que chose de la foi qui m'emporte et qui vous permettra de traverser les jours sombres qui viendront peut-être demain. Ne craignez point, les jours sombres ne durent pas; mais le soleil de Dieu reparait toujours et demeure.

L'ÉDUCATION NATIONALE ⁽¹⁾

MESDAMES,
MESSIEURS,

Je me propose vous entretenir de l'éducation nationale française.

Ce mot d'éducation éveille dans l'esprit certaines idées ; il fait penser à la culture d'un germe, à l'élevage, au dressage des nobles bêtes que la main terriblement intelligente de l'homme peut dompter et conduire.

Rien n'est plus juste, en effet ; l'homme est un germe qui veut pousser ; un animal divin, difficile à maîtriser, mais capable d'être élevé et dressé.

De tous les êtres vivants aucun n'a des origines plus délicates, plus infimes : semence imperceptible sur laquelle Dieu a soufflé. Aucun n'a une finalité plus haute, une croissance plus prodigieuse. Grâce à l'Esprit dont il a reçu le souffle, il

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Albert le Grand. Arcueil (22 juillet 1896).

va du néant à l'Infini, reliant deux termes incom-
mensurables.

La discipline, qui gouverne et assiste les autres créatures, est un art simple et précis ; mais l'éducation de l'homme est une science divine comme le terme idéal vers lequel elle doit s'efforcer de l'élever.

Ce qui la rend plus complexe et plus ardue, c'est que l'homme est à la fois très individuel et très collectif : très individuel, par la liberté ou la volonté, qui est la force la plus difficile à manier et qui l'élève au-dessus de tout ; très collectif, à cause de ses attaches plus complexes avec tout ce qui l'entoure.

On peut isoler une plante, une graine, la préserver de tout contact étranger ; il est impossible d'isoler l'homme. Il tient à la race par l'hérédité de la famille dans laquelle il a trouvé son berceau ; il tient à un milieu social déterminé, par la nation dont il est citoyen. Or, la race implique des tendances originelles, indestructibles, un ensemble d'aptitudes, de qualités et de défauts constitutionnels inhérents à notre chair et à notre sang, qui fixent les lignes immuables de notre tempérament et de notre caractère.

D'autre part, le milieu social, avec sa culture-intellectuelle, ses mœurs, ses institutions, ses conditions économiques, sa législation et ses besoins,

ses préjugés et ses erreurs, enserre l'être humain dans un réseau de forces qui l'étreignent et qui influencent profondément ses facultés et tout son être.

Et, cependant, l'éducation ne peut subir, d'une manière complète, ni la famille, ni la race, ni la nation. Sans doute, elle en tient compte, mais elle ne doit obéissance plénière qu'à la vérité et à la justice, sous l'inspiration absolue et souveraine de l'Infini, du Dieu vivant.

Jugez, Messieurs, des difficultés qui s'imposent à l'éducateur, lorsqu'il s'agit d'une éducation humaine, quelle qu'elle soit.

Puisque je dois vous parler de l'éducation nationale, je vais d'abord la définir, vous montrer son origine et sa nécessité.

L'éducation nationale pourrait être ainsi conçue : l'art de discipliner, de former des serviteurs utiles au pays, en conformité avec le bon génie de la race et les nécessités du moment et du milieu.

Il y a vingt-cinq ans, on parlait à peine d'éducation nationale ; cependant, le Père Captier a fait un discours sur ce sujet, et c'était un prophète, puisque ce devait être un martyr.

On pratiquait alors l'éducation nationale, probablement comme on fait beaucoup de choses, sans le savoir. Et, en effet, les éducateurs, les

vieux, les nobles, les vénérables éducateurs d'autrefois ne songeaient qu'à deux choses : former des chrétiens et des citoyens, et les deux mots de patrie et de religion revenaient toujours sur leurs lèvres, immortels et profonds comme le ciel d'où ils viennent, et la terre où ils tombent.

Et, lorsque ces éducateurs avaient réussi à allumer dans la conscience ces deux foyers incandescents de lumière et de chaleur, quand ils avaient fait des chrétiens et des patriotes, ils s'estimaient satisfaits; ils avaient activé dans l'âme de leurs disciples le double feu du ciel et de la terre, — le feu de la terre, c'est-à-dire le sentiment de patriotisme, et le feu du ciel, l'amour de Dieu. Et alors ces éducateurs se disaient : Ces natures-là sont capables de tout; et, en effet, elles avaient l'étoffe des héros.

Comment donc est née l'idée de l'éducation nationale? Le mot d'éducation n'est pas nouveau; comment s'est-il réuni au mot nationale, et comment ces deux mots ont-ils obtenu la vogue? Il me semble que cela tient aux modifications profondes qui se sont opérées dans notre milieu. Les nations ont un âge : vingt ans, quarante ans, soixante ans; elles sont jeunes, mûres ou vieilles. Je ne sais si notre pays est dans la jeunesse, la maturité ou la vieillesse, mais, quand bien même la nation française serait dans l'âge de la

vieillesse, nous serions encore des vieillards capables de faire trembler plus d'un jeune.

Quoi qu'il en soit, voici le milieu actuel :

Après de longs siècles de monarchie, la République s'est établie. Au droit divin a succédé le droit populaire ; au régime des États et des classes, le régime de l'égalité démocratique ; au principe autoritaire, le principe électif ; au principe électif limité, le principe électif universel ; au gouvernement d'un seul, le gouvernement de tous ; aux sévérités prohibitives qui liaient la conscience, le droit de croire, de parler, d'écrire et de s'associer, — droit imparfait encore en ce qui regarde les manifestations de la croyance et l'association, mais droit grandissant et toujours plus exigeant ; — à la tutelle de l'État omnipotent, l'affranchissement de l'individu ; à la tranquille union du capital et du travail, une situation tendue, une sorte de guerre permanente et latente, toujours prête à éclater, sous forme de grève et de lutte acharnée ; à l'antique unité de croyance, une division pleine d'hostilités entre les croyants militants et les incroyants sectaires ; à la paix religieuse garantie par un concordat largement interprété, une période de conflits sans cesse renaissants ; à la tranquillité politique sous un gouvernement régulier et respecté, la bataille incessante des partis ; à la France victorieuse, possédant au milieu des

nations une hégémonie incontestée, une France vaincue, mutilée, pleine, malgré tout, de réserves vives, recueillant ses forces en face d'un avenir menaçant où sa vie peut être en jeu ; une France qui lutte avec labeur contre la concurrence étrangère sur le terrain économique, qui trompe son ardeur guerrière par des conquêtes coloniales, plantant son drapeau sur des terres nouvelles qu'elle ne peut, faute de bras, envahir et coloniser, et qui attend, puissamment armée, les luttes terribles que demain, sans doute, lui réserve ; commandant néanmoins l'admiration de ses rivaux par une activité infatigable, par un clergé sans pareil, par des savants de premier ordre, par ses explorateurs héroïques, par son armée, par ses écrivains, par ses robustes et solides paysans, par la phalange vaillante de ses missionnaires ; et, s'il faut exprimer en un mot tout ce que contient de meilleur le génie de la France, par la prodigieuse charité d'une religion que ses représentants français ont élevée si haut qu'il est juste de dire que nulle part le cœur de l'humanité ne bat plus fort que chez nous.

Ainsi, émancipation de l'individu dans l'égalité démocratique, participation électorale à la constitution du pouvoir ; concurrence violente et lutte acharnée pour la vie ; activité terrestre exubérante, conflits violents des doctrines religieuses et

morales, expansion coloniale, ferme volonté de garantir l'intégrité du pays, secrète ambition de ressaisir au milieu des peuples la primauté perdue : voilà les traits dominants qui caractérisent le moment et le milieu où nous nous agitons et dans lesquels doivent grandir les jeunes générations françaises.

En prenant conscience d'un tel milieu, les hommes que préoccupe l'avenir du pays se sont demandé s'il n'était pas urgent de préparer la jeunesse à l'affronter ; et, puisque ce milieu représente la vie même du pays, ils se sont convaincus de la nécessité d'une éducation en conformité avec cette vie nationale.

Ces hommes ont raison. Oui, il faut former les jeunes, de façon qu'ils fassent figure dans leur patrie, et, avant de les jeter dans cet océan tumultueux, il faut les gréer contre les tempêtes.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de choisir l'instant de sa venue ici-bas, ni de changer les conditions générales du milieu où il doit vivre, mais il est en son pouvoir — quelle que soit l'heure et quelles que soient les conditions du temps — de se préparer à répondre aux nécessités du moment et de s'accommoder aux conditions du milieu.

Le matelot non plus ne commande pas à la

mer, aux vagues, aux souffles de la tempête, aux courants; mais, s'il sait son métier, il domine les vagues, il profite des courants, il lutte victorieusement contre la tempête.

Vous voyez dès lors qu'il existe, qu'il doit exister une éducation nationale, et il nous faut rechercher en quoi elle consiste exactement.

Or, si je ne m'abuse, cette œuvre implique deux parties essentielles, connexes, indissolubles : l'une qui a pour but de façonner le jeune homme et de l'adapter aux exigences du milieu ; l'autre qui a pour but de lui marquer sa tâche, en lui révélant les besoins profonds, impérieux, auxquels, dans toute carrière et dans toute situation, il devra s'efforcer de répondre.

Bref, former l'ouvrier des temps nouveaux ; lui marquer son œuvre : voilà toute l'éducation nationale française ; je dis française, parce qu'il ne s'agit pas d'une éducation italienne ou espagnole, anglaise ou américaine, allemande ou russe ; nous sommes ce que nous sommes, bons frères toujours envers les autres, semblables jamais.

Le premier devoir d'une éducation nationale doit être incontestablement de former des individus, puisque nous vivons dans l'âge de l'émancipation individuelle.

L'individu se caractérise par ce trait dominant :

l'initiative. Il agit, se résout de lui-même, sait ce qu'il veut, pourquoi il le veut, et il le réalise par des moyens dont sa raison pratique a reconnu la justesse et l'efficacité.

L'individu, c'est l'homme hors de tutelle. Au début de la vie, il n'existe pas; toujours passif, il pense par la raison de ceux qui le dirigent, veut par la volonté de ses maîtres, se résout par leur commandement, et va où ils le poussent comme un objet, une chose inerte. Mais un moment vient où sa raison s'éveille et sa volonté s'affirme, où l'activité rompt les lisières qui l'enveloppent pour le protéger. C'est alors que l'éducateur, au lieu de s'effrayer et d'entraver cette éclosion divine, doit entrer dans le mouvement de la nature, qui est l'impulsion de Dieu même, et que, modifiant son action propre, il doit devenir le conseiller de la raison, le soutien de la volonté, et délier lui-même les bandelettes de l'enfant grandi. Loin d'arrêter la raison dans ses premiers essais, qu'il l'exerce et la fortifie; loin de comprimer la volonté, qu'il la pousse à vouloir; loin de craindre l'exubérance de l'activité, qu'il en provoque les élans, ne négligeant aucune occasion de pratiquer dans l'intimité ou en public ce rôle d'émancipateur et d'initiateur.

Qu'il se garde de trop comprimer et surtout de déprimer. La compression produit des esclaves

et des hypocrites, et plus elle est savamment pratiquée, plus elle réussit dans cette misérable besogne. Elle laisse l'empreinte, — l'empreinte ineffaçable de la servitude.

La dépression n'aboutit qu'à l'hébetement et à la couardise. A force de traiter son disciple à la dure, de lui persuader qu'il ne comprend rien, qu'il n'est capable de rien, le disciple finit par le croire ; et de deux choses l'une : ou il accepte cette opinion inférieure de lui-même, et alors c'est un rouage brisé qui ne sera bon à rien, ou il se frappe le front en disant : « J'ai pourtant quelque chose là ! » et il devient une force révoltée, égarée, qui ne pardonnera pas à ses maîtres de l'avoir méconnue.

Pour faire éclore l'individualité, il faut aimer l'adolescent, deviner ses énergies, l'encourager et le croire meilleur qu'il n'est.

Ce sentiment de haute bienveillance l'obligera à justifier ce que le maître pense de lui : c'est le plus puissant tonique qu'on puisse servir à cette nature en croissance.

Imitez la mère, j'allais dire : imitez la poule couvant ses poussins. Couvez cet enfant, chauffez-le. Savez-vous comment on couve l'être humain ? En l'aimant. Soyez bons ; dépassez même la réalité, en ayant de lui une opinion bienveillante, surbienveillante.

Je le sais par mon expérience, ce courage divin dont vous protégez l'individu naissant, ce breuvage de tendresse que vous lui versez à flots, en fera une nature robuste dont vous pourrez d'autant plus attendre que vous l'aurez plus aimée.

L'individu éclos, il faut le former.

Il est nécessaire que l'éducateur, qui comprend son rôle au point de vue national, inculque à celui qu'il élève cette idée que l'action et la lutte sont nécessaires, et qu'il le soumette à un régime de lutte et d'exercices constants, universels : constants, c'est-à-dire ne souffrant pas de relâche; universels, c'est-à-dire s'appliquant à tout.

Je vois bien que cela vous étonne. Quoi! jamais de relâche? Parfaitement, sauf pendant le sommeil. Et encore le sommeil est une activité que vous ne comprenez pas. Vous ne savez pas ce que font les petites molécules pendant que vous dormez? Elles ont une activité énergique; elles réparent les usures de la vie. Ainsi donc, du repos, jamais; de l'activité, toujours, partout. Agir, c'est vivre; agir, c'est lutter; pourquoi? Parce que l'obstacle se dresse, inévitable, terrible, sur tous les chemins par lesquels s'aventure l'homme d'action. Agir toujours sans jamais rencontrer la voie plane, sans jamais pouvoir éviter la col-

lision avec l'obstacle ; toujours l'obstacle : montagne et fleuve, serpents, lions et tigres, terre aride, sans eau, et cieux orageux. Toujours l'obstacle, l'obstacle béni, parce que c'est lui qui fait l'homme.

Ne croyez pas, Messieurs, que l'activité soit un besoin fatal qui entraîne également toutes les natures. L'expérience démontre que, dans notre nation française, parmi ceux que la destinée semble avoir marqués pour commander aux autres, il existe trois catégories d'enfants : les mous, les jouisseurs précoces, rêvant le plaisir et le bien-être, et les actifs.

Les mous seront la proie des violents ; les jouisseurs, la victime du plaisir qui, dans notre âge, coule et s'épand comme un fleuve débordé ; les actifs : voilà ceux qu'il faut cultiver, sans négliger les autres pourtant. Car, parmi les mous, il y a des intrépides latents, et, parmi les jouisseurs, quelquefois des âmes vaillantes capables de vaincre l'attrait fatal.

Le devoir de l'éducateur qui comprend son époque est de soumettre les enfants confiés à sa garde à un régime d'activité sans trêve : activité physique, intellectuelle, morale, sociale. Il faut que toute cette jeunesse agglomérée dans un milieu choisi joue avec entrain, s'exerce à tous les sports qui exigent un déploiement de forces

physiques et de volonté ; s'entraîne au labeur intellectuel, donnant une énergique impulsion à la mémoire, à l'imagination, à l'attention, au jugement ; se livre en secret aux luttes de conscience qui mettent l'âme aux prises avec ses passions et ses instincts ; s'applique à régler elle-même, selon le conseil du maître, ses rapports sociaux avec les supérieurs hiérarchiques et avec les égaux.

Cette activité incessante disposera l'enfant à secouer sa torpeur et sa paresse, à mettre en mouvement toutes ses facultés naissantes, à gagner les batailles de la vertu et à se tenir à son rang dans le milieu où il vit, respectueux envers l'autorité, féal compagnon envers ses pairs.

Je ne veux pas de natures endormies dont les forces latentes ne se développent pas, de natures lâches que la conscience ne gouverne point et qui s'en vont mollement au gré des mille caprices qui les sollicitent, de natures passives qui, un jour, ayant mécontenté un maître ou froissé un camarade, font régler leur petite affaire par l'autorité, au lieu de la régler elles-mêmes dans leur propre initiative.

L'activité, l'activité toujours, et quand même : voilà le mot d'ordre et le secret de développer la force d'agir, sans laquelle l'individu n'est qu'un germe stérile.

Il est temps d'en finir avec la jeunesse dont toute l'ambition se limite à jouir en paix de l'héritage paternel, de la fortune laborieusement amassée par l'activité infatigable du père. Jouir pour jouir est indigne d'un homme; c'est dissiper, jeter en pâture au plaisir dévorant les saintes réserves accumulées par le chef de famille, c'est fomentier les haines sociales, recruter et ameuter l'armée des anarchistes et des vengeurs de la loi du travail insolemment violée. Jeunes gens qui avez reçu ou qui devez recevoir la fortune, sachez vous en servir comme d'un levier puissant pour soulever le poids qui écrase l'humanité! Au lieu d'en faire l'instrument du vice et de la corruption, saisissez-le pour faire avancer les hommes dans la vérité, dans la justice, dans la bonté et dans la force, pour hâter sur cette terre l'avènement du règne de Dieu!

Quiconque aura été formé à une telle école pourra entrer dans le milieu social qui l'attend, sans être dépaysé : il n'y trouvera qu'un champ plus vaste et plus tourmenté où sa vigueur affranchie déploiera toute son envergure.

Mais, Messieurs, en même temps que nous développons l'activité de l'homme et son initiative, notre devoir est de l'enhardir, de l'accoutumer à l'effort, de l'endurcir à la lutte; car

le milieu humain, aujourd'hui plus qu'autrefois, est livré à toutes les luttes et à tous les conflits. Jamais la concurrence, la loi du combat pour la vie, n'a été plus violente que dans notre monde d'individus émancipés.

Ceux qui n'ont pas l'aptitude à la combativité, dont les mains et les bras n'ont pas été façonnés pour la bataille, sont vaincus d'avance ; ils seront distancés, écartés, écrasés, rejetés dans la mêlée formidable, à moins qu'ils ne trouvent quelque refuge pour leur faiblesse.

C'est le vague pressentiment de la lutte prochaine, inévitable, et du péril lointain, qui détermine tant de jeunes hommes à entrer dans l'armée innombrable des fonctionnaires.

Voici ce qui se passe :

Sur le point d'affronter cette mer orageuse, cette jeunesse aperçoit comme de grands bateaux : l'État, les compagnies, les assurances, et elle se dit : « Si j'allais rejoindre ce bateau ! Il n'est pas très loin en mer, lorsque je l'aurai atteint, je serai sauvé. »

Voilà le fonctionnaire qui se prépare. Chacun choisit son bateau, ou quelqu'un le choisit pour lui. Il monte à bord, et il échappe ainsi à la lutte contemporaine. L'immense et colossale escadre qui constitue l'ensemble de la vie moderne, à cette époque agitée du dix-neuvième et bientôt

du vingtième siècle, devient le refuge de ceux qui n'ont pas assez d'énergie au cœur pour entreprendre la lutte.

Une fois entrés dans le bateau, ils deviennent des êtres passifs; mais leur avenir est assuré; leurs petits émoluments sont fixés. — Nous économiserons, disent-ils, parce que nous gagnons peu, et puis, à la fin, nous aurons une retraite, quand nous serons vieux; c'est ainsi que se forme l'armée innombrable des fonctionnaires, dans ce pays gaulois. Et alors nous avons le Gaulois fonctionnaire. En vérité, je ne comprends pas cela. Non, le Gaulois fonctionnaire me fait l'effet d'un barbarisme.

Enfin, voilà notre fonctionnaire sur son bateau. Tout va bien, il n'a plus rien à craindre; mais le moment arrive où il s'agit de chercher une épouse, et les difficultés se présentent. On ne peut pas vivre, marié, avec des émoluments insuffisants, il faut trouver une femme riche. Grand Dieu! quand on veut se marier, on apporte soi-même la vraie dot, son activité, son énergie. On dit à sa femme: « Tu élèveras les enfants; moi, je me charge du reste. » Et alors il y a là un père et non pas seulement un époux. Le père, c'est le chef qui va au dehors pour gagner la vie de la famille, pour agir et pour produire. La mère, c'est la vestale qui garde le feu sacré du foyer, qui

veille sur les enfants et qui, après les avoir mis au monde, étend sur eux son aile, et leur transmet le génie de la famille. Si le père est un vaillant, elle leur transmettra le génie des vaillants ou le génie des affaires, car l'hérédité n'est pas un vain mot. Voilà, certes, un rôle assez grand pour la femme, et je n'ai jamais eu la pensée de diminuer le rôle des mères. J'ai eu la mienne, et je sais bien que, si elle a fait quelque chose de moi, c'est qu'elle m'a transmis une flamme qui venait je ne sais d'où, mais qui, assurément, avait passé par son cœur.

Ces jeunes ainsi enrégimentés s'estiment heureux.

Un travail réglé et prévu, la sécurité du jour et du lendemain et une satisfaction suffisante à ce besoin d'autorité qui stimule le Français et qui, quoi qu'on en dise, le séduit plus encore que l'égalité et la liberté : quoi de plus ? Dans ces associations hiérarchiques on arrive toujours à un grade, on finit toujours par commander à quelqu'un.

De là ce fonctionnarisme intempérant et trop convoité dans ce pays où une multitude d'êtres jeunes perdent peu à peu le besoin, le goût, la vertu de l'initiative, et s'endorment dans la passivité, dans l'obéissance aveugle, — idéal parfait du fonctionnaire.

De là, aussi, la pénurie des hommes indépendants, actifs, entreprenants, avides de progrès, impatientes de réformes, ennemis jurés de la routine, — cette ornière dans laquelle se traînent mollement les satisfaits, les égoïstes parvenus. De là, encore, la disette des hommes de lutte, en ce siècle et en ce pays, où la lutte étant l'état normal, jamais de tels hommes ne furent plus nécessaires.

Bon gré, mal gré, cette mêlée universelle nous enveloppe, et il importe de préparer des natures guerrières qui, loin de se désintéresser de la bataille, y prennent une part active et sachent rester fermes au milieu de l'ouragan.

Oui, Messieurs, c'est le devoir d'une éducation vraiment nationale de dresser des natures saines et militantes, qui sauront défendre le pays contre un socialisme dissolvant et despotique, dont le règne serait l'anéantissement de l'individu réglementé, asservi à un pouvoir tyrannique, omnipotent; des natures courageuses et résolues qui, dans l'ordre politique, ne transigent jamais sur les principes immuables de la justice et de la liberté, toujours prêtes à modifier les lois dans le sens d'une justice plus grande et d'une liberté plus large; des natures robustes et croyantes qui, dans l'ordre religieux, savent, en toute circonstance, défendre leur foi menacée et la propager à force de persuasion, de vertu et d'énergie.

Et, afin que rien ne manque à ces militants futurs, l'éducation nationale devra les convaincre de ce fait, de cette vérité pratique, savoir qu'aujourd'hui, malgré la tyrannie des partis, malgré la coalition des sectes, l'homme qui sait ce qu'il veut, qui a pris la mesure exacte de ses forces internes, qui a été initié à la science de se maîtriser lui-même, qui est résolu à la lutte, quelle qu'elle soit, qui connaît le prix du temps et de la victorieuse endurance, cet homme arrivera sûrement à ce qu'il veut.

Les chemins sont ouverts, mes amis ; s'ils ne le sont pas, vous pouvez, vous devez les frayer. Allez donc où la saine ambition vous pousse, — j'appelle saine l'ambition proportionnelle à votre valeur, — allez sans crainte, vous triompherez de tous les concurrents et de tous les obstacles, à la seule condition qu'une telle foi vous anime et vous transporte.

Les indolents, témoins de vos succès, diront, pour excuser leur lâcheté, que vous êtes nés avec l'étoile. L'étoile, Messieurs, c'est l'intrépide, l'infrangible, la victorieuse volonté appuyée sur la vérité et la justice. Que cette étoile luise en votre âme, si vous voulez être de vrais modernes dans le milieu de nos luttes et de nos conflits.

J'ai nommé la justice, Messieurs : elle doit être la vertu maîtresse, cultivée, développée, fortifiée

dans l'éducation nationale; car elle est la vertu nécessaire de toute société démocratique et des individualités en concurrence, en lutte pour la vie.

L'égalité sans la justice n'est qu'un mensonge qui marque l'asservissement des plus faibles aux plus forts, la primauté révoltante de la force sur le droit.

La fraternité sans la justice n'est qu'un leurre qui recouvre l'exploitation tyrannique des petits frères par les grands. Les petits frères!.... ils seraient mieux nommés des esclaves.

La liberté sans la justice n'est qu'une hypocrisie d'État, sous le couvert de laquelle le pouvoir enchaîne les citoyens, en fabriquant pour le soi-disant bien public des chaînes inextricables qui paralysent les mouvements et l'initiative de ceux dont on a reconnu en principe l'indépendance.

Ces mots divins ne sont plus qu'une littérature morte et sonore, à l'usage de ceux qui se payent de mots et que les mots égarent. Celui de liberté devient la consolation des asservis et le mot d'ordre de leurs oppositions au pouvoir; celui de fraternité, le thème favori des opprimés qui en rêvent, sans jamais tenir la chose; et celui d'égalité, le trompe-l'œil des masses qui ne voient partout qu'inégalité de conditions, de fortune, de faculté, le vertu, de puissance.

La concurrence pour la vie entre les individualités affranchies et libres n'est plus, sans la justice, qu'une mêlée sanglante, telle qu'elle sévit dans la faune. C'est par la justice que l'homme s'élève au-dessus de la bête et qu'il la domine.

Voilà pourquoi elle doit régner en souveraine dans les milieux épurés et choisis où les jeunes générations se forment et grandissent. Là, pas de privilèges, pas d'acception de personne ; la libre, la fraternelle, la belle égalité. Le mérite est la seule distinction légitime entre les rivaux ; les plus intelligents, les plus actifs, les plus vertueux, d'où qu'ils viennent, voilà le seul titre qui vaille aux yeux des maîtres et aux yeux des élèves eux-mêmes.

Certes, il ne faut pas croire que, malgré notre préoccupation constante, il ne se glisse dans le gouvernement de notre petit monde quelque erreur. Tant mieux ! cette erreur apprendra à nos disciples que la justice absolue, qu'on le veuille ou non, n'est pas de ce monde, et qu'il est nécessaire, à ceux qui grandissent et qui préparent leur avenir, de savoir supporter patiemment l'inévitable iniquité. Cette science est nécessaire à la vie des militants, et l'éducateur ne saurait leur enseigner trop tôt cette vertu pratique de la résignation. Certes, elle convient surtout à l'homme mûr, qui comprend qu'on se heurte vainement à l'inévi-

table, et qui réserve ses forces pour changer ce qui est en son pouvoir ; mais l'adolescent est déjà capable (si la voix du maître sait le persuader) de s'incliner devant la réalité supérieure à ses plus violents efforts.

Et quand je parle de justice, Messieurs, comme règle divine de l'être libre, je voudrais qu'elle fût non seulement une vertu virile, mais une passion ardente, emportant sa vie tout entière et la contenant dans ses cadres inflexibles. Encore serait-ce peu que de la pratiquer pour soi-même ; il faut la défendre contre les violents qui l'entravent, la propager dans le milieu où l'on agit et l'imposer, au besoin par la force, à tous les mauvais dont l'instinct pervers en menace le règne.

Aucune vertu ne répond mieux au génie de l'âme française, si généreuse et si chevaleresque, si facile à entraîner dès qu'un droit est méconnu, si terrible en ses colères dès qu'une faiblesse est opprimée, dès qu'un tort est à redresser, dès qu'un outrage à l'équité est à venger.

C'est le culte de la justice, Messieurs, qui finira par imposer dans notre milieu social le règne de la liberté et la pratique de la tolérance entre nos concitoyens divisés de croyances, d'opinions et d'intérêts. La liberté n'est que la justice rendue aux autres, et la tolérance, le respect des individua-

lités qui sentent, qui agissent autrement que nous.

C'est ce culte ardent de la justice qui tuera l'esprit de secte, inique et intolérant, qui empêchera les partis de s'entre-déchirer et de se heurter dans une guerre acharnée et déloyale, qui imposera à ceux qui arrivent au pouvoir un gouvernement d'équité. Il faudra bien sortir enfin de cette funeste manie dont la patrie souffre mortellement et qui entraîne tous les détenteurs éphémères de la force publique à opprimer leurs adversaires, alors que leur devoir suprême et nécessaire consiste avant tout à les gouverner dans la justice et dans la liberté.

Un jeune homme actif, formé à l'initiative, résolu à la lutte, convaincu de l'efficacité d'un effort soutenu et intelligent, enraciné dans la justice et soumis à ses austères prescriptions, peut entrer dans la vie publique sans peur, sans hésitation, assuré d'y accomplir sa tâche. Il est réellement, dans notre milieu nouveau, l'ouvrier des sociétés futures.

Que sera-t-il? que fera-t-il? A lui de le dire, à lui de choisir, dans la plénitude de sa liberté, entre les diverses carrières qui le sollicitent et dans lesquelles il pourra le mieux déployer ses facultés et son énergie.

L'éducation nationale n'a pas à lui imposer le

choix d'une vocation ; son rôle consiste à garder toujours présente à l'esprit du jeune homme la grande, la sainte image de la patrie, à lui révéler son vrai, son pur génie, à lui montrer ses besoins pressants et ses plaies vives, afin qu'entrant dans la carrière préférée, il emporte la conviction unique d'être utile à son pays, d'en propager les hautes aspirations, de répondre à ses besoins et de travailler à guérir ses blessures.

Quelle que soit votre vocation ultérieure, Messieurs, vous serez des serviteurs de la France, à la seule condition de répondre aux devoirs professionnels.

Prêtres ou moines, missionnaires, apôtres ou soldats, explorateurs ou colons, professeurs ou industriels, agronomes ou banquiers, ingénieurs, médecins ou savants, juristes ou avocats, diplomates, sénateurs ou ministres, ouvriers de la plume ou de la mine, la patrie a besoin de vous et de votre activité. Vos soucis seront les siens ; votre gloire la sienne ; votre force, sa force ; votre dévouement laborieux, le gage de sa prospérité et de son grand avenir.

Les patriotes éprouvés, les citoyens ardents qui sentent vivre en eux l'âme du pays ne se trompent pas sur les besoins dont elle est tourmentée.

Un premier besoin me frappe, dans ce milieu où

nous devons vivre, besoin dont on parle trop rarement : c'est l'entente des esprits.

Chose étrange, ce pays français, qui, plus que tous les autres, a besoin d'unité, est celui dans lequel l'union est le bien le plus difficile à obtenir, celui qu'on voit livré aux plus terribles, aux plus véhémentes, aux plus acharnées divisions intérieures.

A ce propos, je me rappelle que, dans un de nos derniers voyages de caravane, en passant par le Péloponèse, je regardais un grand château franc du douzième siècle, dominant les rochers et solide comme un de ces preux chevaliers dont il évoque la fière image. Qu'était-ce que cela ? La demeure d'un Frangis.

Pourquoi ces Frangis n'y sont-ils plus ? Les a-t-on chassés ? Non, ils se sont chassés eux-mêmes en se combattant. Et je me disais, non sans mélancolie : « Cette belle Grèce, qui devrait être un beau jardin français, n'est plus qu'un reliquaire où nous venons admirer les ruines colossales de nos aïeux. »

Puisque la France, hélas ! se dépeuple et décroît, en attendant qu'elle multiplie le nombre de ses fils, il faut qu'elle rachète sa décroissance inquiétante par une unité plus compacte. Travaillons à cette unité, en pratiquant le respect de la

loi et du pouvoir, en subissant la légalité, même lorsqu'elle n'est pas conforme à nos idées. Et qu'on ne m'accuse pas de contradiction, comme si, après avoir parlé de l'indépendance de l'individu, je voulais maintenant l'asservir.

Certes, nous avons le droit d'une opposition loyale ; mais notre honneur nous impose de la garder loyale et correcte, afin de nous séparer nettement des violents, des irréductibles et des agités stériles.

Malheur aux fauteurs de divisions ! Ils énervent, ils tuent la patrie. N'attendons pas, Messieurs, pour nous serrer autour du drapeau, que le drapeau soit en péril. Étreignons-le toujours ; c'est le seul moyen de prévenir toute agression.

Le second besoin du pays, c'est la religion, la liberté de la religion. La France a l'honneur insigne de posséder une Église qui, par le nombre et la valeur de ses membres, par la dignité de leur vie, par la générosité de ses missionnaires, par l'héroïque dévouement de ses filles de charité, étonne le monde. Elle a le droit d'être libre, respectée, défendue. Que le pouvoir ne trahisse donc point cette obligation sainte et qu'il comprenne que cette puissante association morale est la plus sûre garantie de la moralité et de la paix publiques. La liberté de l'Église, c'est la liberté

de conscience dans son expression la plus haute. Quand elle souffre, la conscience souffre, et il est révoltant, dans un pays comme le nôtre, de voir la conscience catholique gênée dans l'exercice de *tous* ses droits. Ses évêques ne peuvent se réunir dans une assemblée plénière. Pourquoi? Ce que les Allemands peuvent, nous ne le pouvons pas; ce que les Américains peuvent, nous ne le pouvons pas; ce que les Belges, les Espagnols peuvent, nos évêques ne le peuvent pas.

Les associations se forment partout sous le régime du droit commun : les associations religieuses ne sont que tolérées dans ce pays qui a ébranlé le monde au nom de la liberté.

L'État, qui devrait être le promoteur et le soutien de toutes les libertés, s'effarouche de la seule qui ne doit inquiéter personne : la liberté religieuse.

Pourquoi ces interdictions et ces timidités? Les réunions libres sont un moyen pour calmer les violents, pour stimuler les retardataires, pour créer des moyennes. Je demande donc que la jeune génération travaille à la liberté complète de la religion et, au besoin, à la liberté de toutes les religions.

Je vois des religieux qui pourraient être étonnés de m'entendre ainsi parler. Il fut un temps où nous étions les adversaires de la liberté du droit commun, et j'entends encore la voix prophétique d'un grand chrétien qui disait : « Si vous ne de-

mandez pas la liberté, vous ne l'aurez pas, et si, en la réclamant, vous la demandez pour tous, vous l'aurez ! » Les temps n'ont pas changé.

Plus que jamais le pays a besoin d'avoir la tranquillité des consciences, dans un régime libre ; car il a besoin de paix et de force, et il n'y a de paix et de force que dans la pleine tranquillité de la conscience.

— Une autre nécessité s'impose à la nation.

En ce siècle où l'Europe est à l'étroit dans ses frontières, alors même que sa population n'a pas atteint son maximum d'intensité, l'Europe ambitionne de porter dans les terres lointaines sa civilisation matérielle, sa justice supérieure et sa foi. Ce que les missionnaires entraînés par l'esprit de l'Évangile ont fait depuis deux mille ans, elle l'inaugure enfin ; et, comme les envoyés de Dieu allaient autrefois semer la bonne nouvelle du salut, elle songe à propager sa culture intellectuelle dans les pays lointains et déshérités.

Le continent noir est ouvert, comme les pays d'Extrême-Orient, à l'invasion des races slaves, anglo-saxonnes, germanes et latines.

L'expansion coloniale est devenue un fait immense, dans notre âge d'activité sans bornes : tout grand peuple veut avoir ses colonies, et

toutes les nations rivalisent d'audace et d'initiative pour les conquérir et les étendre.

Dans cette concurrence internationale, il n'est pas possible que notre pays se désintéresse; et tous les serviteurs intrépides de la France doivent s'évertuer, à force de courage et d'élan, à maintenir la grandeur et, au besoin, la primauté de la patrie.

Gloire aux explorateurs qui frayent la voie au drapeau! aux missionnaires qui, sous l'ombre du drapeau, plantent la croix du Christ! aux soldats vaillants qui protègent de leur épée ce mouvement d'expansion civilisatrice! aux marchands qui créent à l'industrie nationale des débouchés nouveaux! aux colons qui affrontent l'inconnu et qui vont féconder ce sol vierge pour en tirer des trésors destinés à enrichir le pays!

Allons, jeunes gens, déployez toute activité et obéissez à votre élan! Il y a là-bas de beaux lauriers à couper et de grands destins à poursuivre. Vous qui avez le goût des nobles aventures, laissez le vieux boulevard à sa misère et à sa corruption, à sa vénalité et à sa fétidité : allez respirer l'air libre du désert : il vous attend, le désert, pour se changer en jardin fleuri, ombragé de palmiers et d'arbres d'essence inconnue, aux fruits enivrants.

Ce que les forces de la nature mal contenues ont détruit, ce que l'imprévoyance de l'homme a

gaspillé, il faut le réparer et le recueillir par un labeur intelligent, à l'aide d'une science qui accomplit des prodiges.

A cette terre que le soleil dévore l'homme donnera de l'eau, et puisque le ciel la refuse, il la fera jaillir des entrailles du sol. La terre, l'eau et le feu sont les principes de tout dans la vie inférieure ; l'homme créera des oasis qui, peu à peu, mangeront le désert ; il y plantera la croix, il y fera régner Dieu et la justice, ce sera parfait. Des civilisations nouvelles surgiront et couvriront des continents nouveaux.

Que les mères me pardonnent ! Je sens bien qu'en évoquant à leurs yeux le désert, j'évoque en même temps le vaillant téméraire qui en a rougi de son sang le sable de feu, et qui est tombé sous les coups d'hommes de rapine, de trahison, de fanatisme et de haine.

Il y a de la cruauté, de ma part, à laisser entrevoir à des mères, même à travers les palmiers, les oasis et la divine clarté du ciel d'Orient, le cadavre de leurs fils. Et pourtant, ceux qui meurent à la tâche ne sont-ils pas beaux ? Ceux qui tombent dans la lutte pour le bien n'ont-ils pas le front ceint d'une auréole ? Il nous faut de ces têtes-là, ainsi couronnées, fussent-elles couronnées par la mort.

Et puis, tous ne meurent pas. Si Morès, dans son héroïque témérité, a succombé, regardez à ma

droite le grand explorateur asiatique (1), le vainqueur du Pamir et du désert glacé de Gobi, n'est-il pas bien vivant? et je songe à sa mère, à son père qui doivent le regarder avec fierté, en admirant en lui, comme nous, une prodigieuse audace contenue par une infaillible prudence, devant lesquelles tout a cédé, dans ce voyage fantastique qui a jalonné une route nouvelle, réputée impossible, entre la jeune Europe et la vieille Asie.

Allons, Mesdames, convenez que je vous honore en vous souhaitant des fils pareils à notre illustre président, dussent-ils acheter leur gloire au prix des plus terribles dangers, et au péril même de leur vie!

Je dois, Messieurs, vous signaler un besoin suprême de notre patrie, en cette phase de son histoire séculaire.

Puis-je oublier que la France, depuis un quart de siècle, a vu sombrer sa gloire, son drapeau entamé, ses frontières diminuées, et le nombre de ses fils amoindri? Puis-je oublier le crêpe qui assombrit les couleurs nationales? Nous qui avons connu les jours de la victoire et les splendeurs d'une primauté que les nations rivales enviaient, nous ne nous consolons point, nous ne nous rési-

(1) G. Bonvalot.

gnons pas : nous attendons l'heure de la suprême justice, et nous considérons comme un devoir d'élever les jeunes générations dans les sentiments dont notre âme déborde. Nous leur montrons sans cesse la gloire de la patrie, et nous leur soufflons la même âme qui ne veut connaître ni la résignation, ni la consolation, mais qui s'enivre de saints espoirs.

Or, un tel état psychologique ne peut se soutenir sans une force croissante et de plus en plus invincible.

Renoncer à la force dans notre monde où la force peut parler en maîtresse, c'est abdiquer, c'est trahir.

Si des événements imprévus allumaient le feu aux quatre coins de l'Europe, si quelque mêlée effroyable mettait aux prises, malgré toute la sagesse des politiques, les peuples formidablement armés, que deviendrait le pays? N'est-ce pas le cas de dire qu'il n'y aurait pour lui d'autre alternative que la victoire ou la mort?

Mourir, nous ne le voulons pas, nous ne le pouvons pas! Dieu ne le veut pas! J'en ai la foi invincible. Mais alors, il faut être le plus fort...

Acquérir la force, multiplier les vaillants, serrer leurs rangs en phalanges compactes et impénétrables, se tenir prêt à tout, augmenter sans relâche les chances de la lutte heureuse, non point

dans l'espoir inique de tout asservir, mais dans la volonté sainte de tout affranchir : voilà le devoir vital auquel doit pousser avec une énergie qui ne se lasse jamais la vraie éducation nationale.

Certes, il est nécessaire de pourvoir au nombre des défenseurs armés du pays, et il serait insensé de ne point demander à la science le secret des forces qu'elle est prête à livrer aux plus intelligents et aux plus actifs; mais il importe encore plus de développer dans les hommes armés l'énergie morale qui fait les héros, la foi en la justice qui les rend invincibles.

Si l'âme était transparente, on verrait, au jour des luttes, que la victoire appartient aux plus intelligents, parce qu'ils savent mieux commander; aux plus disciplinés, parce qu'ils savent mieux obéir; aux plus convaincus, parce qu'ils savent mieux résister; aux plus unis, parce qu'ils sont les plus forts; aux plus croyants, parce que Dieu est avec eux, et que le dernier mot reste toujours à Dieu!

S'il m'était permis de rendre en une formule brève et de condenser en une seule phrase rapide le génie de l'éducation nationale, en ce qui concerne le suprême devoir des patriotes, je l'emprunterais à un petit peuple voisin.

Dans le pays flamand, le civisme a dit cette parole sublime qui résume tout son génie :

« Ce qui est juste, nous le voulons, et ce que nous voulons, nous l'obtenons. »

Français de la vingtième année, vous qui vivez et qui serez des hommes à l'aube du vingtième siècle, emplissez votre conscience de justice, pénétrez-vous de ce que la justice vous impose de vouloir pour notre patrie, et, armés de la volonté et de la justice, dites avec un accent de conviction absolue, appuyés sur l'éternelle foi en Dieu, le patron du droit, et en Jésus-Christ, la justice incarnée, dites :

« Ce qui est juste, nous le voulons, et ce que nous voulons, nous l'obtiendrons. »

Nulle intrigue, nulle perfidie, nulle force brutale ne prévaudra contre nous. L'avenir vous appartient, et la France vous regarde avec espoir.

LES ÉNERGIES HUMAINES ⁽¹⁾

MESDAMES, MESSIEURS,
MES TRÈS RÉVÉREND S PÈRES,
MES CHERS AMIS,

Le Très Révérend Père Raynal, Prieur de cette École illustre, a bien voulu me faire le grand honneur de m'inviter à prendre la parole dans ce jour de la fête patronale de Sainte-Cécile. Qu'il me permette tout d'abord de lui exprimer ma reconnaissance très affectueuse et fraternelle. Ce sera un lien de plus entre les Écoles de Paris : Albert le Grand, Laplace, Saint-Dominique et Lacordaire et l'École de Sorèze. Je considère en effet cette invitation comme un honneur pour les Écoles dont je suis le chef; aussi, en exprimant ma reconnaissance, est-ce la reconnaissance de ces Écoles que je traduis toute vive et toute ardente.

Nous admirons, tous, Révérend Père, votre activité et votre infatigable courage; de loin nous

(1) Discours prononcé à l'École de Sorèze (Tarn). (Novembre 1896.)

suivons d'un œil plein de fierté vos succès grandissants, et nous aimons à voir la main de Dieu étendue sur vous, cette main sans laquelle on ne triomphe jamais, mais avec laquelle on triomphe toujours, et que la Providence n'a jamais refusée aux ouvriers obéissants, intrépides et désintéressés, tels que vous.

Entre Sorèze et Albert le Grand, il existe une confraternité particulière qui tient à une ressemblance caractéristique : les deux Écoles reposent sur un tombeau. Sorèze sur le tombeau de Lacordaire, l'homme de génie et d'héroïque vertu ; Albert le Grand, sur le tombeau du P. Captier et de ses compagnons, les martyrs tombés pour le bon Dieu sous les coups d'une populace impie. Allez, ne craignez pas. L'Église aussi a pour base, pour pierre angulaire le tombeau du Christ, le principe et le gage de toute résurrection, et c'est pourquoi elle est, en dépit des puissances de l'enfer, invincible et indéfectible. Nos deux Écoles participeront de son invincibilité et de son indéfectibilité, en dépit de tous les obstacles, comme les tombes mêmes sur lesquelles elles s'appuient participent de la vertu du Christ crucifié, pour lequel ont vécu et sont morts Lacordaire et les martyrs d'Arcueil.

MESSIEURS,

L'activité qui se déploie très heureusement ici

m'a inspiré de vous parler de l'énergie humaine. D'ailleurs, qu'il y ait un sujet plus opportun, plus pratique, plus salulaire à aborder dans une école, en un jour où se trouvent réunis, autour des élèves et des maîtres, les anciens, les amis, les parents, les familles, je ne le pense pas. De quoi s'agit-il ici, en effet, et quelle est l'œuvre suprême à laquelle tous doivent collaborer activement, maîtres, familles, élèves? Avant tout, il s'agit de développer, de former, de cultiver l'énergie humaine, et l'œuvre suprême qui s'accomplit, c'est la création d'hommes forts, dans toute l'étendue du mot. Tout est ordonné à ce but, et tout y doit converger : depuis la cloche qui tinte et marque les heures de sa voix d'argent, jusqu'au Tabernacle où Dieu réside invisible ; depuis la parole du Maître et du chef, jusqu'à la parole du prêtre ; tout, vous dis-je, depuis les jeux physiques dans lesquels vous vous ébattez, jeunes gens, jusqu'aux études littéraires et scientifiques auxquelles vos maîtres vous initient ; tout, depuis la discipline extérieure qui vous lie, jusqu'aux exercices sacrés qui habituent votre conscience à regarder en haut et à vivre de Dieu.

Je touche donc, en vous parlant de l'énergie humaine, à votre vie la plus intime ; je vous la révèle dans son fond caché, dans son incorruptible essence, je vous en livre le secret. Aussi, je ne doute

pas de la sympathie avec laquelle vous accueillerez ma parole, et de l'attention que vous lui accorderez. Je les réclame pourtant l'une et l'autre, afin de les avoir au centuple.

Je vous dirai d'abord, Messieurs, en quoi consiste l'énergie humaine.

Je n'entends point par là la faculté de résistance, d'endurance, qui est en effet un privilège de l'être humain ; j'entends toutes les forces, tous les principes de force qui constituent l'être humain. Vous le voyez, l'acception est large ; plus large elle est, plus elle vous montrera, jeunes gens, ce que vous êtes, ce que vous pouvez devenir, en vous cultivant.

A ce point de vue, parmi les êtres, l'homme est le plus complet, le plus complexe, le plus varié et le plus étonnant.

Il possède, en effet, et il a reçu de Dieu dans l'unité de sa nature une portion de toutes les énergies matérielles et spirituelles, créées et incréées, qui se déploient dans la prodigieuse amplitude de l'univers et jusque dans l'immensité impénétrable de l'Infini.

Il a en partage un peu de cette énergie matérielle qui s'étend comme une mer sans rive dans le domaine de la nature brute et dans le vaste empire de la flore et de la faune ; il a son poids et

sa surface comme la terre et les astres, les planètes et les soleils; son principe de vie et de croissance comme la fleur; sa vertu de mouvement et de translation comme la bête : le muscle est le principal organe de cette énergie brutale.

Il a, de plus, Messieurs, la mystérieuse énergie de vouloir, et de vouloir librement. Doué de volonté et de liberté, il va où il veut; il s'arrête quand il le veut; il n'est au pouvoir de personne : c'est un maître qui, sans doute, peut recevoir des ordres, mais qui peut aussi les enfreindre. Il n'obéit que parce qu'il le veut : c'est ce qu'on appelle l'énergie volontaire et libre, capable de tout bien comme de tout mal.

Cependant, il est une puissance supérieure, un principe de mouvement, d'énergie, au-dessus de la volonté, c'est la force intellectuelle, c'est-à-dire la faculté de connaître ce qui est, de voir la vérité, de se faire une idée des choses, de les rattacher à leurs causes, de saisir la loi de leur genèse et de prévoir les phénomènes, de telle façon qu'il puisse les prévenir et les produire quand ils sont sous la prise de son activité. Évidemment, nous ne pouvons empêcher le soleil de décrire son orbite et la terre de graviter autour de lui; mais nous pouvons tracer la ligne inflexible que suivra la terre dans sa promenade immense à travers l'espace illimité. Voyez la puissance de

l'intelligence, voyez la force de l'être humain. C'est l'énergie intellectuelle, rationnelle, philosophique ou scientifique qui peut tout connaître, directement ou indirectement, en vérité ou en image : prodigieuse force qui a pour condition d'exercice le cerveau, organe mystérieux de l'énergie libre et de l'énergie qui pense, comme le mouvement a pour instrument le muscle.

Est-ce tout? Quand vous avez dit que l'homme a la force physique, volontaire, libre, intellectuelle, avez-vous tout dit? Non, Messieurs; au-dessus de ces trois forces, il en est une que j'appellerai divine. Quand, par son intelligence, l'homme est capable de s'élever jusqu'à l'Infini vivant, jusqu'à Dieu, la cause ineffable et transcendante de tout, quand l'homme est capable de l'aimer, Dieu peut le mouvoir directement; son Esprit peut s'emparer de l'être humain et y produire des impulsions vigoureuses que ni la science, ni la volonté avec toute son énergie, ne pourraient ni concevoir ni produire. Cette quatrième énergie, que j'appelle divine, c'est la force de l'Esprit de Dieu parlant par la raison et la conscience.

Telle est la grande synthèse de toutes les énergies humaines.

Quiconque ne reconnaît pas en soi ces quatre énergies primordiales qui nous rattachent au monde de la matière et de la vie, au monde supé-

rieur des esprits et des volontés libres et au monde divin lui-même, celui-là se méprend sur sa vraie nature; il n'en connaît ni les infirmités, ni les grandeurs, il ignorera toujours la loi normale de son évolution. Incapable de se conduire lui-même, comment conduira-t-il les autres?

On ne joue pas avec les forces : il faut, de toute nécessité, les subir ou les dompter, les respecter ou les violer. Ceux qui les violent seront écrasés, car les forces sont inexorables; ceux qui leur obéissent seront portés et exaltés par elles, car elles sont la vertu même de Dieu, douces, bienfaisantes et fécondes comme Lui.

Pour nous, Messieurs, après avoir reconnu leur réalité intégrale, à l'encontre de ceux qui, par dédain de la matière, négligent l'énergie physique, et de ceux qui, par oubli de Dieu, se concentrent exclusivement dans la matière et dans l'esprit humain, pour nous, éducateurs chrétiens, nous considérons comme un devoir absolu de les cultiver et de les développer toutes, chacune à leur plan, et de les harmoniser dans un ordre parfait, de façon à les centupler l'une par l'autre.

La force, l'énergie humaine étant connues, remarquez, mes amis, qu'elles sont là pour vous non seulement à la vingtième année, mais dès l'origine, et que, tout petits, vous avez déjà des mus-

cles et un cerveau, organe de la pensée et de la vérité, vous avez le cœur et la conscience, organes de l'Éternel Amour et de l'Éternel Bien, parce que vous êtes de petits hommes. Or, il faut devenir de grands hommes. Tout ce que nous avons reçu, — je parle à vous, pères et mères de famille, — tout ce que nous avons reçu avec la naissance et la vie, c'est un patrimoine à développer sans mesure, sans relâche, toujours, toujours.

Vous me demanderez par quels moyens nous pratiquerons cette culture, et par quels procédés nous réaliserons ce développement harmonique : c'est précisément ce que je vais m'appliquer à vous bien faire entendre.

Toutes les énergies humaines, Messieurs, de quelque nature qu'elles soient, physiques, intellectuelles, volontaires et libres, divines, toutes sont des énergies progressives, essentiellement progressives, et toujours susceptibles d'accroissement. Grandir, se renforcer, gagner en intensité et en puissance : voilà leur loi inexorable. D'où il suit, Messieurs, que l'art, tout l'art de les cultiver est l'art de les augmenter. Si elles ne progressent, elles déclinent et s'atrophient : leur existence même est liée, indissolublement liée à leur croissance.

Comment donc obtenir et provoquer cette croissance ? Là est le nœud de la difficulté.

Or, l'expérience enseigne qu'à l'inverse de la matière brute qui s'use et se détruit par l'usage, la force, l'énergie se développent en s'exerçant.

Ceci est vrai de nos muscles, de nos poumons et de notre cœur, de notre cerveau, de notre jugement et de notre raison, de notre volonté et de notre liberté, de notre conscience enfin, ou de l'Esprit de Dieu vivant en nous.

Et, dès lors, le premier moyen d'augmenter nos énergies, c'est de les mettre en activité, de les tenir en exercice constant.

Quiconque n'exerce pas ses forces est condamné à la stérilité et à la mort; d'abord à l'anémie, puis à la destruction certaine. Enfants, si vous ne vous remuez pas, vos muscles s'étioleront, comme un grêle fuseau, s'amoindrissant toujours, et votre dix-huitième année vous trouvera incapables de tenir une épée et de la brandir. Si vous ne développez pas le cerveau, si vous n'êtes pas en activité intellectuelle constante, votre cerveau s'atrophiera et deviendra un instrument incapable de fournir à l'intelligence les conditions nécessaires à l'investigation et à la conquête de la vérité.

Si la volonté ne s'exerce pas, elle deviendra incapable de résolution, de vigueur; vous direz oui et non à la fois. On vous demandera : Où veux-tu aller? Vous répondrez : Je ne sais; cela m'est égal. Il faut dire : Je veux aller ici ou là, le dire conve-

nablement et avec raison, mais énergiquement. Si vous ne développez pas la conscience, elle s'atrophiera comme les autres forces. L'Esprit de Dieu, dont elle est l'intermédiaire, s'éteindra en vous et vous serez comme des foyers désolés où la flamme ne luit plus.

La Providence, qui veille sur ses créatures et qui veut leur perfection, a déposé au plus profond de leur être un attrait véhément pour l'action. Mais, chose curieuse, cet attrait, dans la plupart des hommes, semble décroître à mesure que les facultés ou les énergies sont plus nobles. Voyez l'enfant : quelle turbulence d'activité physique ! Essayez de l'immobiliser, cet impétueux : il brise les chaînes et les barrières. Les yeux, la langue, la langue surtout, les bras et les jambes, toujours du mouvement, toujours de l'action ! Il le faut bien : ce mouvement et cette activité sont la condition même de sa vie, et parce qu'il veut être, il remue.

Plus on le comprime, plus il éclate ; et le moyen de le calmer, c'est de lui ouvrir un champ vaste où la limite, ne se faisant que faiblement sentir, ne parvient pas à l'exaspérer.

Suivez ce même enfant ou cet adolescent dont l'activité déborde, infatigable et incompressible, mettez-lui sous les yeux, dans les mains, un livre, dites-lui d'appliquer son esprit, sa raison nais-

sante, à étudier, à comprendre, à retenir, à graver certains faits ou certaines vérités dans sa mémoire; il devient lent, paresseux, mou, il s'endort. Répétez la même expérience pour la volonté et la liberté : vous verrez que l'exercice de ces deux forces devient une peine, et, au lieu de se commander à lui-même ce qui est bien, l'enfant, — hélas ! que d'hommes lui ressemblent ! — l'enfant suivra l'impulsion égoïste du plaisir.

Et pour la conscience, n'est-ce pas toujours un phénomène analogue ? Quand cette voix parle, est-elle obéie ? Lorsque l'Esprit de Dieu dont elle est la mandataire vous stimule à agir, est-ce que la conscience répond toujours ? Ne semble-t-il pas qu'elle aussi est engourdie, paralysée, inerte ?

En réalité, Messieurs, nos énergies ne peuvent se conserver et s'accroître qu'à la condition d'être en activité perpétuelle et vive. Dieu nous a mis au cœur un indomptable besoin d'action ; mais, chose singulière, tout ce besoin ne s'assouvit le plus souvent que dans l'ordre matériel et physique.

Aussi, Messieurs, on peut l'affirmer sans être suspect de pessimisme et sans trop pousser au noir, laissé à lui-même, l'homme arriverait sans doute à un développement suffisant de sa force physique, mais sa force intellectuelle végéterait, sa force libre s'alanguirait, et les impulsions

divines de l'Esprit de Dieu s'évanouiraient comme une lueur fugitive dans sa conscience alourdie et épaissie.

L'exercice des facultés et des énergies ne suffit donc pas à la culture de nos forces : que faut-il de plus?

Il faut, Messieurs, l'action immédiate, constante, efficace de ces instruments, de ces manières d'âmes qu'on appelle des éducateurs. Et que feront-ils ces ouvriers de la plus grande des œuvres, de la formation, de la culture de l'être humain? Ils ne peuvent pas, certes, agir pour ceux qu'ils veulent mettre en mouvement; mais ils peuvent ouvrir, émouvoir, pénétrer ces natures et transformer leurs forces de tension en forces vives, produisant une somme de travail utile.

Tel est, en effet, Messieurs, le privilège de l'homme intelligent et libre qu'il est susceptible d'être actionné et stimulé dans ses énergies latentes par un être supérieur à lui.

Aussi l'art de développer les énergies humaines consiste-t-il à peu près tout entier dans l'art de leur appliquer des stimulants appropriés et efficaces.

Ces stimulants, Messieurs, sont multiples et d'ordre divers. Il est nécessaire que je vous les signale, à vous, pères, mères et maîtres, puisque

vous devez les utiliser, et à vous aussi, jeunes gens, puisque vous aurez à leur obéir.

Le premier, c'est l'intérêt et le plaisir, — l'intérêt bien entendu, le plaisir légitime. La nécessité urgente et le plaisir sont en effet deux forces terribles qui pressent, à leur manière, violemment l'être humain. Je dis : à leur manière, car autre est l'action de la nécessité, autre l'action du plaisir. La nécessité commande ; le plaisir attire. L'une nous pousse du dehors, l'autre nous invite du dedans.

Or, vous remarquerez que très peu d'hommes se dérobent à la tyrannie du besoin ou à celle du plaisir. Aussi, lorsque le besoin et le plaisir sont légitimes, l'homme que ces deux stimulants actionnent entre aussitôt en pleine activité. Voyez l'enfant : s'il se remue physiquement, c'est qu'il a besoin de mouvement pour vivre, et c'est qu'il y trouve de la joie. Voyez l'homme adulte, — le paysan, le chasseur, le pêcheur, l'ouvrier, l'industriel : pourquoi s'agite-t-il, pourquoi cette activité incessante, labourant, défrichant, poursuivant la bête au fond des bois ou des eaux, creusant la mine, affrontant même tous les dangers ? Besoin de vivre...

Examinez les élèves d'une école ; regardez les plus actifs, les plus laborieux, presque toujours ce

sont ceux que la nécessité stimule. Ils doivent créer leur avenir. Et plus ils travaillent, plus la joie du travail les stimule, car, c'est une disposition admirable de la nature : le plaisir noble est attaché au labeur.

Tout travail, Messieurs, toute peine a pour compensation la joie.

Lancé dans l'action, quelle qu'elle soit, et même poussé par le besoin, l'homme trouve une âpre volupté à agir. Le pêcheur ne donnerait pas sa barque et ses filets pour un empire. Le mineur aime la mine avec passion. L'homme aux affaires dépérit, quand elles lui manquent. Le paysan affectionne son coin de terre, la vigne qu'il a plantée, l'arbre qu'il a vu naître et dont il recueille les fruits. Quand l'intérêt nous presse, notre vigueur éclate, irrésistible.

Voyez le soldat au rang : s'il faut se faire tuer pour son pays, il va mourir. Examinez les élèves d'une école : quatre-vingt-dix fois sur cent, les plus actifs sont presque toujours ceux que la nécessité stimule. car ils doivent créer leur avenir. J'ai entendu des parents dire à leur enfant : « Mon petit, il faut faire ta situation. » Le voilà lancé. Si l'on demande quels sont ceux qui trouvent le plus de plaisir à travailler, je réponds : ordinairement les plus intelligents. Quand on trouve du plaisir à une action, on la fait.

J'ajoute, sans crainte de me tromper, le plus intelligent est celui qui travaille le mieux. Il pose quelquefois pour ne pas travailler ; — j'ai connu cette faiblesse, je la confesse ; — mais il travaille toujours, même quand il a l'air de dormir. Le mieux doué est celui dont l'intelligence fonctionne davantage. Plus il travaille, plus la joie du travail le stimule, à cause de cette disposition admirable de la nature qui a attaché le plaisir noble au dur labeur. Il en est qui n'ont pas reçu une intelligence au-dessus de la moyenne ni un corps bien robuste, mais les dons de Dieu sont variés ; s'ils possèdent une conscience vigoureuse et délicate, leur part est la plus belle : il faut les saluer, et les marquer au front d'un signe. On peut n'avoir pas beaucoup d'esprit, de vigueur physique, être incapable d'en imposer aux autres ; cependant sachez mettre tout à sa place ; après l'intelligence ou plutôt bien au-dessus de l'intelligence et de la vigueur physique, il existe une valeur morale, premier don de Dieu, il faut la préconiser. La mère qui m'écoute, si elle avait eu à choisir entre un fils très intelligent, très robuste, et un enfant d'une intelligence ordinaire et d'une santé commune, mais d'une conscience incorruptible, cette mère, j'en suis sûr, préférerait à tout la conscience incorruptible.

Le second stimulant à développer dans les natures jeunes est d'un ordre plus élevé : c'est l'ambition et l'honneur.

La nécessité et la joie nous aiguillonnent pour être, l'ambition et l'honneur pour être le premier, ou tout au moins pour occuper le plus haut rang qui réponde à notre énergie et à notre mérite.

On peut toujours être le premier quelque part. par conséquent on le doit. Un tel sentiment d'ambition est-il compatible avec l'humilité, l'abnégation chrétiennes ? Entendons-nous. Vouloir renverser son adversaire coûte que coûte n'est certes pas chrétien ; mais vouloir atteindre au plus haut par le déploiement total de toutes les facultés, voilà la pure morale évangélique. Avez-vous oublié la parabole de l'Évangile, le talent remis aux mains du serviteur par le père de famille ? Le premier devoir n'est pas de conserver, d'envelopper dans un linge et d'enfouir en terre le talent donné en dépôt, mais de le faire fructifier et valoir. L'ambition que je vous demande et que je voudrais inculquer au plus profond de votre volonté, c'est de tirer de vous tout ce que vous pouvez donner, d'atteindre sans arrêt tout le développement possible. Ainsi, dans l'ordre moral, vous serez dans les premiers. Vous ne serez peut-être pas le premier, parce qu'il y en a de mieux doués que vous, mais on est le pre-

mier devant Dieu et devant les hommes, quand on a tiré de soi tout ce qu'on pouvait en tirer. C'est pour cela que j'ai réuni l'ambition et l'honneur.

L'honneur chrétien consiste à se respecter soi-même dans sa dignité propre. Mais en quoi consiste la dignité propre de l'être humain ? A tirer de lui tout ce qu'il peut pour se donner tout entier au but que Dieu veut qu'il atteigne. Si vous ne vous élevez pas aussi haut que vous pouvez, vous manquez d'honneur. Vous pourrez avoir l'honneur mondain, vous n'aurez pas l'honneur chrétien. Je ne connais pas d'autre définition de l'honneur, et parce que je sais que cette école en est un foyer, comme toutes les écoles dominicaines, j'aime à vous porter à l'ambition, à l'honneur, à vous exciter à les rechercher avec intensité. Je me souviens du Père Lacordaire, dont l'éloquence empoignante a secoué les hommes comme le grand vent remue les arbres des bois. Pas un n'a parlé de la liberté, de la dignité, de la religion comme cet éloquent. Il en a rempli son siècle. Tout ce qui allait contre l'honneur heurtait, froissait sa propre nature et lui arrachait devant les tribunaux, devant l'opinion publique, dans la chaire et devant Dieu, des accents émouvants. Les échos nous les ont transmis, et nous les gardons vibrants dans nos poitrines pour les

transmettre aux jeunes générations, afin qu'elles se servent de l'honneur bien compris comme d'un stimulant qui les pousse à tirer d'elles-mêmes les richesses qu'elles renferment, et que le plaisir ou le besoin serait incapable d'en arracher.

Il est vrai que l'aiguillon de la nécessité, du plaisir, de l'ambition et de l'honneur ne touche peut-être pas beaucoup, directement du moins, les mères de famille.

Tous ces mobiles ont, en effet, quelque chose de personnel; l'individu reste avec lui, en lui, en présence de lui-même. Je n'ose dire qu'ils impliquent un peu trop d'intérêt propre; cependant il faut bien avouer qu'il y a quelque égoïsme dans l'aiguillon de la nécessité, du plaisir, de l'ambition, et même de l'honneur, s'il n'est pas bien compris. Mais voici un stimulant que les mères vont reconnaître et dont elles ne peuvent nier la puissance irrésistible, un stimulant désintéressé, celui-là : c'est l'affection.

L'homme, grâce à Dieu, est capable d'affection, il en est avide, au point qu'il ne peut s'en passer; et la marque d'une grande nature est précisément la puissance d'aimer. Plus une nature est grande, plus elle est forte dans ses amours, noble dans ses affections. Si intelligente et si active qu'elle puisse être, lorsqu'elle est dénuée de cette

puissance d'aimer, il lui manque toujours quelque chose. Mais quiconque est pris par l'affection trouve en elle un des stimulants les plus énergiques, pour mettre en mouvement ses forces et ses facultés. Il arrive même que, si la nécessité ne nous presse pas, si la joie d'agir ne nous entraîne pas, si l'ambition ne nous emporte pas, si l'honneur ne nous ravit pas, l'affection — une affection vive — nous arrachera à notre passivité somnolente et nous fera accomplir des prodiges.

Les vrais éducateurs le savent bien ; aussi excellent-ils à manier ce stimulant : ils commencent par se faire aimer, et, quand ils ont réussi à inspirer à leurs disciples un peu d'affection, ils les entraînent à tout.

Les thèmes et les versions deviennent un régal, et les mathématiques elles-mêmes, austères comme des buissons d'épines, tout à coup et par enchantement se couvrent de roses.

Les chefs de troupes connaissent bien eux-mêmes la puissance prodigieuse de l'affection ; un soldat n'hésite pas à mourir pour son chef. Qui aime peut tout. Et rien n'est plus nécessaire pour mettre en explosion les forces humaines qu'un grand amour allumé dans nos poitrines.

Déjà, jeunes gens, vous sentez battre votre cœur que l'amour remplit. N'aimez-vous pas votre père et votre mère et vos amis ?

N'aimez-vous pas votre pays dont vous entre-voiez déjà l'image ? Vous vous faites de la France une idée un peu plus belle que celle que l'on reproduit dans les bustes vulgaires qui la symbolisent, vous la voyez grandiose et pure. Vous aimez Dieu parce que vos mères vous ont appris à l'aimer. Vous aimez Jésus-Christ, le Crucifié, le Sauveur qui nous a rachetés. Vous aimez la vérité, la science et la justice : une injustice vous ferait bondir. Eh bien ! voilà un stimulant aux mains des éducateurs, des conducteurs d'hommes. Quand on a la puissance d'évoquer dans un être une de ces amours dont je viens de parler, un de ces amours nobles qui font sortir de soi, que de choses on peut obtenir avec ce feu sacré ! Voilà pourquoi on dit quelquefois : Faites ceci, vous savez que votre mère en aura de la joie ; les nobles natures obéissent. Et ce stimulant fait ce qu'un autre n'aurait pu. Si, sortant du cercle de la famille, vous entrez dans une sphère plus large, l'amour s'étend. Il n'y a pas de bien dans l'homme, si ce feu sacré de l'amour n'y pétille. Quand vous entrez dans l'amour des grandes choses, passionnés pour la justice, prêts à vous dévouer pour votre pays, vous comprenez que Dieu veut voir son règne s'établir en ce monde, la poitrine s'élargit, et alors vous n'êtes plus un individu, mais un héros. Je maintiens le mot. Vous n'avez plus

la taille des petits hommes qui rampent sur la terre, mais la taille des géants qui escaladent le ciel. Vous demandez comment nous faisons de ces natures des héros, de la race des géants. C'est en étouffant ces égoïsmes secrets qui tendent à les rabaisser dans leur âme et dans leur corps, et en rassemblant, en stimulant toutes les énergies dont elles sont capables. Nous vous les livrons alors transformées et agrandies comme des statues debout sur leur piédestal, en plein ciel.

J'arrive, Messieurs, au stimulant suprême, au stimulant divin; j'ai nommé le devoir, la conscience.

Il est d'essence religieuse et divine; car le devoir n'est rien, s'il n'est l'expression de la loi de Dieu même; le devoir n'est rien s'il n'est sanctionné par la vérité et par l'autorité de Dieu; le devoir n'est rien, s'il n'est absolu, infrangible, inexorable comme Dieu et comme le Bien. Et la conscience n'est rien non plus, si elle n'est l'expression authentique, impérative, de la sagesse et de la volonté de Dieu.

Or, Messieurs, le devoir et la conscience imposent à l'homme d'agir, de se développer, de grandir, de se perfectionner.

Il ne nous est pas permis de vivre en laissant immobiles et inertes les énergies dont Dieu nous

a doués, et, par conséquent, il faut mettre en action, et nos forces] physiques, et notre énergie intellectuelle, et notre volonté libre, et notre conscience divine.

Alors même que nous aurions résisté à tous les autres stimulants, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas résister à l'empire de Dieu et à son Esprit parlant en nous par notre conscience.

Voilà pourquoi, Messieurs, il importe tant à l'éducateur de développer l'esprit du devoir et la force de la conscience. Mais, comme le devoir et la conscience sont indissolublement liés à la religion, à l'Évangile, à l'Église, au Christ et à Dieu, il est encore plus nécessaire de développer dans les âmes qui grandissent la religion vraie, telle que Jésus-Christ nous l'a révélée.

Cette religion baisse-t-elle, le devoir et la conscience baissent; lorsqu'elle se raffermirait, ils se raffermiraient.

Que ferez-vous de l'homme, s'il n'est plus l'esclave divin du devoir, le serviteur fidèle de sa propre conscience? Ne le voyez-vous pas aujourd'hui? L'incrédulité s'est répandue comme une nuée épaisse sur notre pays: Dieu s'est éclipsé, la conscience s'est voilée avec Dieu; mais il est resté des hommes de plaisir, des ambitieux, des agités, des êtres de ruse, de violence, des égoïstes, des prôneurs du succès, des voleurs et des oppresseurs;

et si nous souffrons si profondément, si nos espérances s'effondrent découragées, n'en doutez point, c'est que les consciences sont frappées de paralysie.

Sûrement, à la vingtième année, on ne peut se faire une idée adéquate de la puissance du sentiment du devoir et de la conscience parlant au nom de Dieu.

Écoutez pourtant le témoignage de ceux qui ont vécu et qui ont trouvé dans l'Esprit de Dieu la force infinie pour se maintenir dans la vertu, le sacrifice, le dévouement.

Il peut se produire ceci, Messieurs, que, succombant sous l'épreuve, nous soyons envahis par le dégoût de vivre, que la nécessité ne nous touche plus, que le plaisir ne nous attire plus, que l'ambition ne nous dise rien, que l'honneur même, ayant été lacéré par les hommes, nous laisse froids. Il y a des heures pareilles dans la vie ; tous ne les connaissent pas, tous peuvent les connaître ; il faut y penser, Messieurs, même pour cette jeunesse qui arrivera peut-être à ces moments tragiques et douloureux où les réalités humaines fléchissent, où le désert se fait autour de l'homme accablé. Quand on a été trahi, abandonné par ceux qu'on croyait fidèles, lorsque, ayant donné à une cause toutes ses ressources, son cœur, ses biens, tout, et qu'au lieu de recueil-

lir le fruit légitime de ses sacrifices, on a vu dans l'ingratitude des hommes le néant des choses, il peut y avoir encore un devoir suprême à accomplir pour sauver sa famille, son pays, pour rendre un dernier témoignage à sa foi : c'est le sort ordinaire réservé aux natures prédestinées pour les plus grandes choses.

Quand je parle ainsi, la grande image de Lacordaire se dresse devant moi, remplissant cette salle de son prodigieux rayonnement. Ce n'était pas la nécessité de vivre qui l'avait amené là ; le plaisir de vivre qui le retenait sous ces ombres royales. Est-ce l'ambition qui l'avait conduit vers les générations qui précèdent celles-ci ? Non, ce grand homme savait que son devoir était de s'éloigner du champ de bataille où son fier génie n'avait plus sa place et de s'ensevelir dans le silence de la vie sorézienne, plus éloquent que toutes ses paroles, et il a trouvé auprès de cette jeunesse l'innocence et l'admiration qui ont embelli ses dernières années, et qui rappellent ce que les enfants étaient pour Jésus abandonné.

Je songe donc à ce grand Lacordaire qui a trouvé ici la conscience et le devoir, c'est-à-dire l'esprit vivant de Dieu lui parlant intérieurement, et il est mort en héros. Nous saluons hier le trente-cinquième anniversaire de sa mort ; nous l'avons fait revivre au milieu de ses gloires dans

ce grand et beau Sorèze par la puissance de notre affection fidèle. O mes amis, voilà l'exemple de ce que peuvent les forces divines dans les natures supérieures. Eh bien ! retenez l'exemple que vous donne Lacordaire ; vivez dans la plénitude de son souvenir et le culte de sa grande mémoire.

Et si jamais vous expérimentez cet état d'âme où tous les stimulants humains ne rendent plus ; ... si jamais vous êtes réduits à dire : La nécessité ? que m'importe ! J'aime mieux la subir. Le plaisir ? je ne le sens pas. L'ambition ? elle est morte. L'honneur ? à quoi bon ! L'affection ? nul ne s'intéresse à moi, je suis seul... Ah ! Messieurs, puisiez-vous alors expérimenter comme Lacordaire la souveraineté de la conscience, et comme lui vous viendrez au bien, parce que Dieu le veut.

Vous connaissez désormais, jeunes gens, les énergies splendides dont votre nature est faite et dont elle a été douée par Dieu ; accroissez-les par l'exercice. Développez votre vigueur physique, afin que vous puissiez la mettre au service de la patrie, quand la patrie vous réclamera. Si, un jour, la France a besoin de vous, il faut bien que vous lui tendiez un bras viril. Ceux qui sont les plus forts sont les victorieux. On dit : Nous n'aurons pas les armes les plus perfectionnées. Soit ! le triomphe n'appartient

pas aux armes perfectionnées, mais aux bras maniant n'importe quelles armes avec une volonté doublée d'une savante énergie. Développez vos forces intellectuelles. Vous êtes la classe dirigeante de la société, soyez les plus intelligents.

Si on dirige par l'intelligence, on ne commande que par la volonté, c'est-à-dire par l'énergie morale. Il ne faut pas seulement que vous dirigiez, il faut que vous commandiez. Soyez donc les plus énergiques et les plus actifs.

Il ne suffit pas d'être intelligents et forts; il faut être honnêtes et saints. Le peuple le plus grand n'est pas toujours celui qui a remporté la victoire, le peuple le plus fort n'est pas toujours le plus discipliné; mais le peuple le plus vivant, c'est toujours le plus honnête et le plus généreux. Croyant à l'honnêteté et à la générosité de mon pays, je crois à son énergie indomptable et à son avenir; car le dernier mot reste à la justice, à la vertu et à Dieu.

L'ÉCOLE LIBRE ⁽¹⁾

MONSEIGNEUR (2),

MESSIEURS,

En montant dans cette chaire et en jetant les yeux sur ce grand auditoire, je ne puis me défendre d'une émotion religieuse et profonde.

Ce que ressentent les marins lorsque, après de longues années et de périlleux voyages, battus de mille tempêtes, brisés, mais non réduits, ils reviennent et rejettent l'ancre à un rivage hospitalier dont le souvenir aimé était resté vivant et luisant dans leur cœur, — je l'éprouve.

L'apôtre est un marin, en effet, un coureur de mers, défiant l'orage, les périls et les écueils, débarquant sur toutes les côtes pour y annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile et pour y planter la croix du Christ.

(1) Discours prononcé à l'église Saint-Vincent de Paul. Marseille (février 1897).

(2) Mgr Robert, évêque de Marseille.

Or, Messieurs, je ne puis oublier que, pendant six années consécutives, à Saint-Théodore et à Saint-Joseph, de 1871 à 1876, il y a vingt ans, j'ai donné à cette grande ville les primeurs de mon apostolat, et que j'ai trouvé dans cette population ardente, expressive, généreuse, une sympathie qui ne s'est pas lassée un seul jour. Non, je ne puis oublier qu'ici, parmi vous, j'ai connu mes premières joies d'apôtre, livré mes premières batailles de l'esprit et fait mes premières conquêtes d'âmes.

Les années n'effacent point de tels souvenirs, et en les évoquant devant vous, aujourd'hui, vous vous expliquerez, Messieurs, l'émotion qui me déborde et à laquelle je m'abandonne sans défense.

Mais je serais un ingrat et je manquerais à un devoir sacré, si j'oubliais à qui je dois la grande joie qui m'émeut. C'est à vous, Monseigneur, à vous, le président d'honneur du Comité de défense des intérêts catholiques de cette ville et de ce diocèse.

Permettez-moi donc d'offrir publiquement l'expression ardente de ma religieuse gratitude à Votre Grandeur, d'abord, et ensuite aux catholiques éminents qui se groupent autour de vous pour combattre, sous votre haute, sage et vaillante direction, les bons combats de l'Église.

En vous apportant aujourd'hui, selon votre

désir, ma vieille épée maintenant captive et endormie dans le fourreau, je suis fier de me mêler un moment à vos vaillantes troupes et à vos saintes luttes, et je le serais cent fois plus si, frappant quelques bons coups, je pouvais contribuer au gain de quelque victoire nouvelle dans la mêlée furieuse dont le règne de Jésus-Christ, la liberté de l'Église catholique et la prospérité de la France sont les divins enjeux.

J'essayerai du moins, me souvenant de ce mot du poète : « Il y a quelquefois moins de honte à être vaincu que de gloire à combattre (1). »

Entrons, Messieurs, sans autre préambule, dans le cœur même du sujet et dans le vif de la cause que j'ai l'intention de traiter et de défendre.

Il s'agit de l'*école religieuse libre*.

Il m'a semblé que rien ne répondrait mieux aux préoccupations ardentes du Comité catholique et de tous ceux qui, à quelque degré, portent au cœur le noble, le mâle souci des intérêts religieux de la patrie française.

Je suis convaincu, pour ma part, que, parmi les œuvres innombrables auxquelles s'applique et se dévoue sans relâche l'activité des catholiques : œuvres de propagation de la foi, de la bonne

(1) Nec tam

Turpe fuit vinci, quam contendisse decorum.

presse, de la piété, sous ses formes si variées, pèlerinages, cercles d'ouvriers, banques populaires, études sociales, orphelinats, tuberculeux, arriérés, malades, vieillards, aliénés, pauvres honteux, ouvriers sans travail, la mie de pain, fournaux économiques, asiles de nuit, refuges..., que sais-je? l'œuvre des écoles religieuses libres est une de celles qui s'imposent aujourd'hui, et en France notamment, avec le plus d'urgence et de force, à l'activité des catholiques.

Qu'est-ce donc, Messieurs, que l'école catholique libre, et en quoi se distingue-t-elle des autres? Sur quoi se fonde sa nécessité et son urgence? A quel rôle est-elle destinée dans notre société moderne?

Je sais, Messieurs, les difficultés et même les susceptibilités que de telles questions peuvent soulever auprès de certains esprits hostiles, mais il est indigne d'un apôtre de fuir les difficultés. Son honneur, son devoir est de les aborder de front.

J'appelle une école religieuse libre celle qui donne à la religion la première place, et qui se gouverne elle-même, en dehors de l'autorité officielle et de l'ingérence de l'administration.

Les écoles religieuses libres se distinguent, par conséquent, aussi bien des écoles libres dans les-

quelles la religion est négligée ou même combattue, que des écoles officielles, gouvernementales, dans lesquelles le pouvoir, en pratiquant le fameux système de la neutralité scolaire, s'efforce de répondre à l'exigence de tous les cultes reconnus, et même de l'incrédulité qui proscriit tous les cultes.

Oui, Messieurs, fonder de telles écoles, les multiplier, les favoriser, accroître le nombre de leurs élèves, en abaissant le prix des pensions et en créant des bourses afin de faciliter l'accès à plus de clients, — depuis l'école primaire de l'enfant du peuple jusqu'à l'école supérieure qui introduit le disciple dans sa carrière : voilà l'œuvre par excellence que je viens recommander aux catholiques de cette grande cité, comme un des devoirs les plus impérieux pour le bien de la cause catholique et de la cause française.

Sur quoi se fonde cette nécessité?

D'abord sur la nature même des choses et la loi fondamentale, universelle, de l'évolution.

L'individu doit suivre dans sa formation les mêmes phases que l'espèce; or, n'est-il pas établi que l'espèce humaine débute par l'état religieux? Dès lors, il faut que l'individu passe par la religion, et puisque l'école est le nid dans lequel il est déposé pour grandir, il faut que l'école soit religieuse. Je me contente d'indiquer, en passant, ce témoignage inattendu que la science fournit en

faveur de nos écoles, et je m'empresse d'en signaler un autre directement tiré de la nature, de la fonction essentielle et de la mission divine de l'Église catholique.

L'Église catholique, en effet, envisagée dans sa constitution propre, telle qu'elle a été conçue, voulue, réalisée par son fondateur et son maître, Jésus-Christ, n'est qu'une grande école religieuse et libre; sa fonction essentielle et sa mission divine consistent à enseigner et à éduquer l'humanité entière, sans distinction de race ou de peuple, de civilisation ou de barbarie, de culture, d'âge ou de sexe, selon les commandements que le Christ lui a intimés.

Son vrai génie est contenu tout entier dans ces mots décisifs, dans ce mandat suprême de Jésus à ses apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai mandé, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Si l'Église peut être comparée à un temple, parce que Dieu habite en elle, elle peut, avec non moins de raison et de justesse, être comparée à une école, parce que le Dieu vivant y enseigne.

Et, de fait, elle est la grande école de l'humanité, sa plus grande puissance éducatrice.

Qu'est-ce qu'une école? Une assemblée de disciples réunis autour d'un maître qui leur enseigne

la vérité et le bien. Voyez les chrétiens : ne forment-ils pas un groupe innombrable, réunis des quatre coins de la terre autour de leurs chefs visibles, pour en recevoir la vérité et la loi morale ?

Qu'est-ce qu'une puissance éducatrice ? C'est une puissance capable d'élever les hommes, de les transformer, de les armer. Or, existe-t-il, dans l'humanité, parmi les individus ou parmi les associations, une force comparable à celle de l'Église catholique, pour élever les hommes, les transformer et les armer ?

Élever un être humain, c'est l'amener d'un plan inférieur à un plan supérieur. Je ne connais que trois plans possibles pour l'homme : le plan inférieur de l'animalité, le plan moyen de l'humanité, le plan supérieur ou divin. La plus haute puissance éducatrice ne peut avoir une ambition plus grande que d'arracher l'homme à l'animalité, d'où il émerge avec peine et où sévissent les instincts incoercibles de la bête, de le soustraire à sa nature déchue, qui pousse sa raison et sa volonté à l'œuvre d'égoïsme et de violence superbe, et enfin de l'établir dans le plan divin où la vérité, la justice et la charité doivent régner en souveraines.

Or, Messieurs, telle est l'œuvre éducatrice de l'Église à travers les individus, les peuples et les siècles. En faisant changer de plan à l'humanité, elle la transforme par la puissance plastique de

l'Esprit que lui a donné, infusé, son Maître divin; et à l'humanité enlaidie par les empreintes brutales des instincts féroces ou immondes, elle fait succéder l'humanité transfigurée par le rayonnement du Dieu vivant. Grâce à sa puissante action, aux peuples carnassiers aspirent à succéder les nations intellectuelles et pacifiques; aux violents et aux rusés, les doux et les justes; aux hommes de proie et de joie, les hommes de sacrifice et de justice.

Car, Messieurs, la puissance d'éducation dont le Christ a doté son Église n'est pas vaine; elle tient à la force même de l'Esprit de Dieu dont l'Église a été munie. Cette force est sa véritable armure; par elle elle peut défier toute attaque et livrer tout assaut. Aucune puissance humaine ne lui résiste longtemps, et en communiquant à ses disciples fidèles cette énergie inépuisable, elle réalise la dernière œuvre de toute éducation : armer et corroborer l'homme contre tout ce qui le menacerait dans le milieu où il doit vivre et évoluer.

Ces principes posés, Messieurs, comment voulez-vous que l'Église catholique, partout où elle agit, ne crée pas des écoles à son image, religieuses et libres? Tout être actif procède, dans son action, selon sa nature, et fait tout à sa ressemblance; or, l'Église étant essentiellement scolaire et éducatrice, elle crée partout et toujours des

foyers d'enseignement et d'éducation. Pour l'en empêcher, il faudrait la détruire. Détruire l'Église n'est au pouvoir de personne ; ce que Dieu a créé de sa main ne relève que de Dieu. Et si l'homme, impuissant à détruire l'Église, voulait l'asservir, il n'arriverait pas à étouffer en elle sa puissance d'enseigner et d'élever les hommes. Elle échapperait à la tyrannie et à la servitude, et ce qu'elle ne pourrait faire sur terre, en plein jour, elle le ferait sous terre, dans la nuit.

Il y a toujours des catacombes où la liberté menacée et traquée peut trouver un refuge ; ce n'est pas à nous, chrétiens, qu'on dira le contraire, car c'est justement dans les catacombes que nous avons appris à dompter nos oppresseurs ; cette science, nous ne l'avons pas oubliée, et, au besoin, nous la jetterons comme un défi à ceux qui seraient tentés de jouer avec nous le rôle des vieux empereurs romains, de leurs gouverneurs ou de leurs préfets.

L'œuvre nécessaire des écoles religieuses et libres est tellement inhérente à l'essence même de l'Église et de sa fonction terrestre, qu'elle s'est toujours imposée à l'activité et à l'initiative des catholiques à travers tous les âges, chez tous les peuples et sous tous les régimes. Souvent même, pendant de longues périodes, au moyen âge, par exemple, et à l'époque des origines des nations

européennes, pendant l'invasion des barbares, l'Église était seule à avoir ses écoles, à l'ombre des églises, dans les monastères et sous le toit des évêchés. Les vieux Ordres religieux de la famille d'Augustin ou de Benoît se dévouaient à l'œuvre scolaire; les Ordres mendiants, venus plus tard, n'étaient que les grands éducateurs du peuple; les instituts formés à l'époque de la Renaissance, la Compagnie de Jésus en tête, se consacraient presque exclusivement à la formation de la jeunesse; les grandes universités qui ont couvert l'Europe et dans lesquelles affluaient des milliers d'étudiants, sont d'origine et de génie catholiques. L'histoire de l'Église pourrait se définir, Messieurs, l'histoire de la création et de la formation des écoles : elles sont innombrables. Le génie de l'éducation et de l'enseignement tient à notre sang même. Aussi, quand je regarde l'habit dont je suis revêtu, je me glorifie de descendre de ces vieux Ordres mendiants qui n'étaient en réalité que de grands éducateurs humains : les Franciscains sous leur robe de bure, éducateurs des simples; les Dominicains, sous une tenue plus éclatante, éducateurs des lettrés. Et lorsque j'entends aujourd'hui de jeunes prêtres parlant comme d'une nouveauté d'aller au peuple, je suis tenté de leur dire : « Prenez donc, au lieu de le quitter, l'habit des vieux moines. » N'allaient-ils pas au peuple,

ceux-là ? Aller au peuple, ce n'est pas se jeter dans la foule, se fourvoyer dans des réunions publiques et tapageuses, exposer la vérité éternelle aux sarcasmes de la vile populace, et les saints mystères aux outrages des immondes ; non. Aller au peuple, c'est parler son langage, c'est pénétrer dans sa conscience même, malgré ses préjugés, c'est imiter le Christ qui le charmait et l'attirait sur la montagne ou sur le rivage tranquille, afin de lui révéler Dieu dans le silence de la nature ou le murmure harmonieux des vagues, et loin du tumulte des hommes.

Eh bien, Messieurs, ce que l'Église a toujours fait, elle le fera encore ; ce que ses serviteurs actifs et fidèles ont toujours accompli, ils l'accompliront aujourd'hui encore ; car un motif nouveau vient stimuler et provoquer leur zèle, et ce qui pouvait autrefois n'être que nécessaire est aujourd'hui devenu pressant.

Cette urgence tient à la situation politico-religieuse de ce pays et au régime légal qui nous est imposé.

Je m'explique.

La situation présente, au point de vue politico-religieux, peut se définir en quelques traits et se résumer en quelques phénomènes qui frappent du premier coup l'observateur.

Tout d'abord, Messieurs, il convient de relever le fait de la division des croyances et d'une incrédu-
lité plus ou moins agressive et militante. La vieille
unité de la foi a été brisée, et les esprits, naguère
groupés sous la même autorité religieuse catho-
lique, se heurtent à présent dans la confusion des
religions, des systèmes et des écoles. Catholiques,
protestants, juifs, incroyants épris de toute philo-
sophie rationaliste et émancipée : voilà les élé-
ments qui forment notre peuple.

Au milieu et au-dessus de ces éléments plus ou
moins hostiles et réfractaires à l'harmonie, un pou-
voir, l'État, ne négligeant aucune occasion d'affir-
mer ses droits prépotents et de faire savoir à
l'Église catholique qu'il est maître, maître absolu,
qu'il ne souffrira aucune ingérence, qu'il est essen-
tiellement laïque, qu'il a des principes intangibles,
et qu'il est armé pour les faire respecter et les pro-
pager.

Il y a plus : se considérant comme souverain
suprême et sans contrôle, l'État ne s'est pas con-
tente de légiférer, de gouverner ; il a voulu, depuis
plus d'un siècle, instruire, enseigner, éduquer les
citoyens, et il a, comme instrument puissant, tout
un corps savamment organisé : l'Université.

Le principe régulateur de son action, en ce qui
concerne les religions, c'est la neutralité. L'ensei-
gnement religieux ne fait pas partie intégrante du

programme de l'instruction officielle; l'État se borne à la morale civique. Pour les religions, il se proclame neutre et sans parti. Que les élèves, enfants, adolescents, femmes, hommes, puissent recevoir l'enseignement du ministre de leur culte, il l'accorde. Mais s'il consent, je ne sais pour quel motif, à garder un aumônier dans les lycées ou collèges et à lui permettre d'y exercer son ministère de culte et de doctrine, il ne veut pas que le prêtre pénètre dans l'école primaire : c'est à l'enfant d'aller trouver son curé. Dans les chaires de l'enseignement supérieur et dans les facultés, l'État, — bien que neutre, — sacrifie son principe de neutralité à son principe de libéralisme, et il ne voit aucun obstacle à ce que les professeurs officiels, sous le couvert de la science, attaquent ouvertement la religion catholique et ses dogmes.

Enfin, Messieurs, un troisième et dernier phénomène caractéristique de la situation politico-religieuse : liberté laissée à tous, dans des conditions prévues par la loi, d'enseigner, d'ouvrir des écoles primaires, de fonder des écoles d'enseignement secondaire, de préparer, suivant les programmes officiels, à tous les examens et à toutes les carrières, de créer même des facultés, des instituts pour le développement libre de la haute culture intellectuelle.

Or, Messieurs, en présence d'une telle situation,

quel est, je vous le demande, le devoir urgent des catholiques?

Assisterez-vous impassibles, indifférents, inertes, à la lutte acharnée des doctrines, aux assauts répétés et innombrables contre la foi?

Vous déclarerez-vous satisfaits et tranquilles du soi-disant principe de neutralité suspecte qui inspire les pouvoirs publics à l'égard des religions, et notamment du catholicisme?

Alors, quoi? Que ferez-vous?

Joindrez-vous vos plaintes aux lamentations des braves gens sur la misère et le malheur des temps? Et puis, les bras croisés, ou les mains jointes, en regardant le ciel, attendrez-vous béatement que le ciel s'éclaircisse et que les temps deviennent meilleurs?

Ceci est la tactique des gens finis. Vous, Messieurs, vous avez mieux à faire, vous sachant éternels.

Puisque vos pères, les nôtres, les champions intrépides et invincibles de la liberté, à force de courage, d'éloquence, de clairvoyance et de foi, ont conquis la liberté, puisque, grâce à eux, nous avons cette arme terrible en main, servons-nous de la liberté; c'est l'outil de toutes les conquêtes.

A côté des écoles officielles, ouvrez et multipliez les écoles catholiques. A côté et en face de celles où la religion est combattue ou négligée, ouvrez

celles où elle sera défendue et cultivée ; à côté des neutres et des indifférentes, ouvrez celles qui répudient la neutralité comme une offense à Dieu, et l'indifférence comme un mépris à peine déguisé. A côté de celles où l'on n'enseigne que la morale civique, ouvrez celles où l'on enseigne, avec la morale civique, la morale de l'Évangile et les moyens de la pratiquer.

A côté des écoles où la science religieuse ne trouve plus de place dans les programmes, ouvrez des écoles où elle gardera le rang qui lui convient, — le premier.

A côté des écoles sans Dieu, ouvrez les écoles de Dieu. A côté des chaires où les maîtres font de la science une arme contre la foi, élevez les chaires où, à l'exemple des maîtres de la science moderne, des disciples fidèles ne craindront pas de restreindre la science dans son domaine, et de lui arracher quelque témoignage inattendu en faveur de la foi.

A côté des écoles où se multiplie la race des incroyants, fondez celles où se multiplieront les hommes de foi et de science libre. Bref, à côté des foyers où se préparent les hommes qui divisent, qui coupent les ponts, qui creusent les abîmes, allumez ceux où naîtront, lumineux et forts, les hommes qui rapprochent les esprits, qui jettent les ponts par-dessus les abîmes et qui amèneront

la grande ère d'unité dont rêvent pour la France tous les meilleurs d'entre ses fils.

Faites plus, Messieurs, usez jusqu'au bout de la liberté. Ce que je viens de vous conseiller est la tactique sage de la défensive; ne craignez point d'user de la tactique plus hardie, mais non moins nécessaire, de l'offensive.

Ce n'est pas assez, en effet, d'avoir nos écoles; il faut envahir celles de l'État. Ne sommes-nous pas libres? L'État est-il le monopole d'une secte? L'État, c'est tous : pénétrez-y, Messieurs, envoyez vos fils pour y être, par leur mérite et leur zèle, des maîtres respectés. Faites-nous des professeurs de philosophie, d'histoire, de science, de médecine et de droit. C'est par eux que vous exercerez l'ascendant nécessaire au triomphe public de notre foi.

Dans toutes les luttes, il ne s'agit pas seulement de repousser l'adversaire et de garder intactes ses propres positions; il faut encore envahir l'agresseur et s'emparer des points stratégiques où il se croyait inattaquable et invincible.

— Alors, vont s'écrier les partisans de l'omnipotence de l'État, c'est le pays coupé en deux, c'est la France divisée, c'est l'antagonisme implacable de l'esprit laïque et de l'esprit clérical.

— Soit, et à cela nous ne pouvons rien; ce n'est pas nous, certes, qui avons rompu l'unité tradi-

tionnelle des croyances et provoqué ainsi la lutte intestine des esprits ; mais cette lutte déchainée, nous l'avons acceptée avec ses aléas, ses risques et périls, nous avons demandé sans trêve la liberté pour nos croyances, et nous avons usé du droit commun afin de les défendre, de les propager et de leur assurer le triomphe dans cette guerre qui ne connaît pas d'armistice.

Qui donc oserait nous en blâmer ?

Si nous sommes aujourd'hui les vaincus, qui nous défendra de lutter pour être les victorieux demain ?

Et, après tout, quand nous serions, comme la Belgique, partagés en deux camps : le camp des catholiques et le camp des incroyants de toutes nuances, ou, comme l'Allemagne, possédant au milieu des partis divers un centre catholique souvent prépondérant et tenant dans sa main le sort des lois, où serait le mal ? Un tel état ne vaudrait-il pas mieux que l'omnipotence d'un parti qui frappe d'ostracisme tout ce qui ne porte pas son estampille, qui ne reconnaît pas à un catholique le droit d'être républicain, qui affecte la prétention exorbitante de confectionner des lois éternelles dans un monde perpétuellement changeant, et de formuler un *Credo* politique plus immuable que le *Credo* de Dieu ?

Respectueux de la légalité ou résignés à la su-

bir quand elle nous paraît oppressive, nous reprochera-t-on de mettre à profit la liberté de parole, de croyance, d'association, d'enseignement, pour rallier l'opinion à notre cause? L'opinion, dans la France moderne, n'est-elle pas souveraine? Ce n'est pas nous qu'il faudrait accuser si, se retournant à notre faveur, elle nous donnait le pouvoir; ce sont ceux qui, après l'avoir ralliée, voudraient s'imposer à elle tyranniquement et gouverner contre elle.

Or, Messieurs, c'est pour pénétrer l'opinion que nous devons créer et multiplier des écoles religieuses libres; car c'est par elles que nous atteindrons les générations futures.

Mais, afin de rassurer ceux qu'épouvanterait notre activité scolaire, de diriger et de bien orienter cette activité nécessaire, permettez-moi de vous marquer l'œuvre à accomplir dans ces écoles et le rôle nécessaire qu'elles doivent jouer dans notre pays.

Et d'abord, Messieurs, il va sans dire que, pour l'instruction à donner, — depuis l'école primaire jusqu'aux écoles supérieures et jusqu'aux facultés, — nous devons rivaliser de zèle et de science avec tous nos concurrents, officiels ou autres. Une telle ambition n'a rien que de légitime. La valeur des écoles ne dépend pas de l'estampille

de l'État ; elle dérive de la valeur des maîtres et de la valeur des élèves. La première école sera toujours celle où le professeur le plus intelligent et le plus zélé enseignera et formera les disciples les plus distingués et les plus laborieux.

Je ne sache pas, pour ne citer qu'un exemple, que l'Université libre et catholique de Louvain ait rien à envier et le cède en rien à l'Université d'État de Gand, et même à n'importe quelle Université.

Toutefois, Messieurs, l'œuvre propre, caractéristique de nos écoles catholiques libres ne se borne pas à cette lutte pour la prééminence dans le développement du savoir à tous les degrés. Non ; elle est plus large et plus élevée. En si haute estime que nous tenions l'instruction et le savoir, nous mettons au-dessus les biens infinis de l'âme ; et c'est pourquoi, tout en instruisant, nous nous préoccupons surtout d'élever, de former, d'armer les âmes.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger l'œuvre des écoles catholiques libres et apprécier le rôle très déterminé qu'elles doivent tenir dans nos temps de lutte et de concurrence universelle.

Or, Messieurs, la première tâche qui s'impose à nous, en vertu même de notre vocation et de notre titre de chrétien, de catholique, — prêtre, moine ou laïque, peu importe, — c'est de former

des êtres de foi, des croyants solides que le flot montant du scepticisme et de l'incrédulité ne puisse ni submerger, ni emporter à la dérive, des natures saines et fidèles qui adhèrent, de cœur, d'âme et d'esprit, à Dieu, le Créateur de toutes choses et le Père des hommes, à Jésus-Christ, le Fils de Dieu, notre Maître unique, notre Sauveur, le Rédempteur du mal, à l'Église catholique qui nous enseigne tout ce qu'il nous a révélé, à la destinée éternelle de l'âme, à la béatitude infinie, au triomphe du bien sur le mal, du bien qui est Dieu même.

Mais, afin que cette foi, qui à la vérité est un don gratuit de Dieu universellement offert aux hommes, résiste à tous les chocs, dans le milieu hostile où elle doit s'affirmer et agir, nous avons soin, Messieurs, de lui donner la raison même pour auxiliaire et pour moyen de lutte. Nous montrons aux croyants que leur foi est légitime, qu'elle repose sur des motifs strictement rationnels, que celui qui croit fait un acte de haute et supérieure raison ; et nous leur enseignons à vaincre l'objection, d'où qu'elle vienne, de la philosophie, de la science, ou de l'histoire.

Ce n'est pas assez d'avoir de simples croyants ; le monde, livré à toutes les luttes d'opinions, de systèmes et de doctrines, veut des croyants actifs et armés, d'une foi réfléchie et maîtresse de l'ob-

jection : notre rôle est de les multiplier. Leur forte race n'a rien à redouter des temps nouveaux. Pourquoi la science les épouvanterait-elle? Ils s'en serviront pour dompter la terre; mais ils ne demanderont qu'à la foi le secret de pénétrer les cieux infinis. Pourquoi la liberté les effrayerait-elle? N'en vivent-ils pas? La liberté n'a jamais nui qu'aux efféminés et aux lâches. Le sang de nos veines n'est-il pas le sang des héros qui ont conquis par la mort la liberté de croire? Et la démocratie n'est-elle pas plutôt pour eux comme un prolongement de l'égalité et de la fraternité évangéliques dans le monde terrestre et dans les sociétés humaines?

Du reste, les militants ne s'effarouchent de rien et ne reculent devant rien, et il appartient aux écoles religieuses et libres de former sans trêve les militants de la foi.

Le Dieu qu'ils adorent, le Dieu fait homme, Jésus-Christ, n'est enseigné nulle part officiellement. En dehors des églises, où le prêtre parle comme pasteur, et à qui l'on amène les petits communians, en dehors des lycées et des collèges où l'aumônier fait ses cours d'instruction religieuse, où est-il enseigné? Et vous croyez, Messieurs, que des catholiques vivants, ardents, dont la foi en Jésus-Christ est le principe nécessaire de tous leurs actes et l'âme de toute leur vie, se tien-

dront pour satisfaits? Détrompez-vous; ils useront avec un zèle incompressible de toutes leurs forces, et comme ils envoient par milliers leurs missionnaires, au mépris de tous les périls et de la mort, sauver les infidèles, ils multiplieront dans leur propre patrie les écoles de toute nature et de tout degré, afin de pouvoir graver jusqu'au plus intime des consciences, et proclamer à la face du monde, le Dieu sauveur qui est le gage et le ressort de tous les progrès dans l'humanité.

L'œuvre des écoles religieuses libres, Messieurs, doit aussi s'appliquer à former les consciences, les consciences incorruptibles.

Certes, les hommes de foi, de foi divine, sont beaux; ces êtres tournés vers l'Infini, le Dieu vivant, le Dieu crucifié, ces voyants illuminés d'éternelle clarté, rêvant de toute perfection et épris d'un idéal éternel, sont admirables, à la condition pourtant que le Dieu dont ils contemplent la lumière domine dans leur volonté, commande à leur vie et s'impose à tout leur être.

Voilà, Messieurs, la seconde tâche que nous poursuivons dans les écoles religieuses libres.

Il nous faut avant tout des hommes de conscience.

Certes, je veux croire qu'on essaye de la former ailleurs, dans les écoles officielles, municipales, gouvernementales ou autres. Et comment? Quel

est le procédé? Avez-vous un secret efficace pour donner de la force à la volonté et une autorité infrangible à la conscience?

Non, vous ne l'avez pas. Impuissants contre la poussée de la nature et les tyrannies du tempérament, vous trouvez plus simple de les amnistier et de les légitimer, que de les combattre et de les dominer. Et la conscience même, qu'en faites-vous, lorsque vous l'avez détachée de son principe, en supprimant ou en écartant Dieu? Elle flotte comme l'épave; elle se trouble, elle abdique; sous les orages de la passion, elle s'affole; sous la pression de l'intérêt propre, elle entre en compromis et sacrifie avec subtilité le devoir à l'intérêt.

Et pourquoi agirait-elle autrement? Dieu supprimé, n'est-elle pas maîtresse? A qui rendra-t-elle des comptes? A personne. La conscience d'un homme vaut la conscience d'un autre homme. Il reste, je le sais, le juge, le pouvoir public et l'opinion. Le juge? Le pouvoir public? L'opinion? Un être intelligent et audacieux, habile et persévérant leur échappe. Et alors?...

Pour nous, Messieurs, nous enseignons à nos disciples que la conscience est irréductible, qu'elle ne transige ni avec la nature, ni avec le plaisir, ni avec l'intérêt, ni avec le pouvoir. La conscience, fidèle au mandat et au vouloir du Christ, est in-

domptable; la mort même se brise devant son inflexibilité.

Et tandis que toutes les religions, tous les systèmes de philosophie, toutes les puissances humaines se sont ouvertement ou secrètement déclarées incapables de remonter le courant de notre nature et de donner à la conscience des ordres héroïques pour accomplir et commander ce qui est bien, nous restons les seuls, Messieurs, les seuls, — c'est une gloire, — à enseigner à la conscience humaine qu'elle peut tout, avec l'aide du Christ Rédempteur du mal.

Et vous n'admettriez pas cette prétention sublime! Fut-elle une illusion, en connaissez-vous de plus morale, de plus saine?

Mais, Messieurs, ce que nous enseignons n'est point un système, une vue de notre esprit; c'est le témoignage de celui qui, par son action invisible et puissante, a créé dans l'humanité, au grand jour, des vertus que l'humanité ne connaissait pas : l'humilité, la chasteté, la pauvreté volontaire, la charité poussée jusqu'au martyre.

Nos écoles religieuses libres ne sont que d'humbles succursales de la grande et divine École où, pendant sa courte vie terrestre, Jésus, groupant ses disciples et attirant la foule au bord du lac, au désert, sur la montagne, enseignait et inculquait cette morale qui est la plus haute loi de l'humana-

nité, et façonnait cette conscience évangélique qui en est la plus pure gloire.

Et de même que les écoles catholiques libres s'appliquent à former des consciences, elles s'efforcent d'inculquer à ces consciences la loi fondamentale et directrice de la vie.

C'est leur plus sainte tâche.

Cette loi se résume en trois vertus fondamentales qui transformeraient le monde moderne, si leur règne y était établi, mais qui en sont la sauvegarde, grâce aux fidèles disciples du Christ en qui elles opèrent et triomphent.

Ne voyez-vous pas, Messieurs, que, dans ce monde livré à toute l'âpre joie de vivre, à tous les entraînements, à toutes les ivresses alcooliques et autres, ne voyez-vous pas la nécessité pressante de former des tempérants et des sobres, des austères et des forts? En face du plaisir, dont la civilisation terrestre multiplie les sources, du plaisir corrompeur et homicide, ne convient-il pas de façonner l'homme à s'abstenir et à se sacrifier, à tenir sous le joug ses instincts frémissants et à opposer à leur torrent la barrière de la volonté centuplée dans sa force par l'Esprit vivant du Christ?

Je pense, Messieurs, que nous n'avons guère de rivaux dans cette œuvre salutaire, et qu'en dehors

des chrétiens, la masse humaine ne se soucie guère de tempérance et de sobriété.

Les statistiques le prouvent, et depuis que le monde est livré à la nouvelle sagesse païenne, depuis que la jeunesse n'est plus refrénée dans ses tendances voluptueuses et sensuelles, depuis que le peuple n'a plus, pour contrepoids à ses appétits, les joies et les espérances de l'âme, voyez-vous les victimes innombrables s'agiter et disparaître dans l'océan du plaisir, qui submerge ses rives et noie tout?

Et en même temps que nous essayons de munir les volontés contre tout ce qui flétrit et abaisse, notre œuvre exige que nous leur inculquions, avec une force nouvelle, la loi de la justice et la loi de la charité.

Ces deux lois régissent tous les rapports humains. Sans la justice, en effet, les tyrannies pullulent, les esclaves opprimés se multiplient, les peuples sont coupés en deux camps : le camp des exploités et celui des exploités; le camp des voleurs et celui des dépouillés; le camp des jouisseurs et celui des souffrants; le camp des satisfaits et celui des révoltés; le camp des égoïstes qui ne songent qu'à leur *moi*, et le camp des justes qui ne connaissent que le droit.

La question sociale, autour de laquelle on mène si grand bruit, n'est au fond qu'une question de

justice, et les débats qu'elle soulève, entre le monde des maîtres et le monde des ouvriers, entre ceux qui possèdent les forces acquises et ceux qui n'ont que les forces immédiates de leur travail quotidien, ne devraient être réglés que dans la justice, non pas la justice brute d'une égalité matérielle et inique, mais la justice vraie, proportionnelle et relative à chaque droit.

Et afin que la mesure du droit ne soit pas trop stricte, il est nécessaire de l'élargir par la charité.

Pour nous, chrétiens, qui avons reçu de notre Maître cet amour supérieur et divin dont l'humanité, avant l'Évangile, n'avait qu'à peine le soupçon, ce n'est pas nous qui trahirons notre mandat et qui négligerons d'entretenir cette flamme sacrée au cœur des générations. Il suffit de voir les œuvres innombrables que ce sentiment a animées de son souffle et qu'il ne cesse d'évoquer, pour demeurer convaincu de la conscience avec laquelle nous accomplissons notre devoir dans les écoles où nous initiions la jeunesse à sa tâche virile.

Enfin, Messieurs, il n'est pas possible que les écoles religieuses libres, en concurrence avec les écoles officielles, ne comprennent pas toute l'étendue de leur tâche présente, et qu'elles ne s'évertuent pas à façonner l'homme de labour et l'homme

d'initiative : l'homme de labeur décidé à prendre sa part dans l'effrayante et universelle activité du monde moderne, l'homme d'initiative résolu à ne pas se laisser embrigader passivement, toujours, dans l'innombrable armée des fonctionnaires, et disposé plutôt à se créer une situation personnelle et indépendante pour le plus grand bien du pays et pour l'avancement de la civilisation et du règne de Dieu.

Allons-nous toujours pousser la jeune génération à l'armée, à la magistrature, à la médecine, au droit, au professorat, à la littérature et aux arts?

Les Français ne vont-ils pas se souvenir qu'ils ont possédé les plus puissantes colonies? Vont-ils laisser leur patrie vaincue dans le vaste champ de l'économie sociale? Oublieront-ils que les victoires industrielles, commerciales, coloniales, sont le prélude des autres? Le besoin d'agir ne s'emparera-t-il pas de nos jeunes générations, et ne les verrons-nous pas courir le monde pour porter sur les plages lointaines le nom, la gloire et les produits français? Les fils des familles déjà parvenues à la fortune n'auront-ils d'autre ambition que d'en jouir?

Nous ne nous prêterons pas, Messieurs, à ces faiblesses, et, puisque la vocation de vos fils, à raison même de la confiance qu'ils nous donnent plus entière, dépend un peu de nous, nous tiendrons

à honneur de façonner en eux l'homme de travail, d'initiative hardie, de robuste indépendance, l'homme actif, impatient de lutte et qui, n'ayant pas l'occasion de verser son sang sur les champs de bataille, consacre sa jeunesse impétueuse à remuer la terre, à la transpercer, à accroître la richesse de son pays, à multiplier la flotte marchande, à faciliter les échanges internationaux, à étendre au plus loin la fortune de la France.

Certes, Messieurs, je serais bien étonné et attristé, si ces paroles restaient sans écho dans une ville comme Marseille, dont l'activité coloniale, industrielle et commerciale atteste si puissamment l'audacieuse initiative et l'esprit pratique de notre génienational.

Voilà l'œuvre des écoles religieuses libres, non pas seulement l'œuvre rêvée, mais l'œuvre voulue et en voie d'exécution.

Est-elle assez noble ?

Quel patriote oserait la critiquer ?

Nous reprochera-t-on de faire des croyants militants ?

Mais, Messieurs, ne savez-vous pas que l'homme vit de foi et meurt de scepticisme ?

Nous entretenons la vie dans ce pays gangrené d'incroyance. Vous vous plaignez que les consciences s'en vont : alors il faut les rappeler et en re-

faire. Nous nous y appliquons. Vous vous épouventez des ravages du plaisir et de l'alcoolisme : nous fabriquons des tempérants.

Vous voulez des réformes sociales et politiques : nous allumons au cœur des jeunes le feu de la justice et de la charité, afin que ces réformes aboutissent.

Vous vous obstinez à confectionner une sorte de Dieu-État omnipotent devant lequel l'individu passif et accroupi végétera dans l'inertie ; nous tenons à honneur de faire des individus libres, incoercibles, irréductibles dans leur conscience, et nous leur disons d'échapper à cette tyrannie d'un genre nouveau et de maintenir la forte race des hommes libres que l'Évangile a créés et qui s'opposeront à la reviviscence de l'état païen, parce qu'il est fait de corruption et d'oppression.

Dans tous les cas, Messieurs, nous marcherons en avant, coûte que coûte : pacifiques, toujours ; indépendants, quand même ; asservis, jamais.

Si les chrétiens ne doivent pas faire de révolutions violentes et armées, ils n'en ont pas moins renversé les pouvoirs tyranniques ; ils ont pour eux trois forces : le temps, la patience et Dieu ; le temps, qui emporte les mauvais, dont le règne est court ; la patience, qui est l'héroïsme des opprimés ; et Dieu, qui à l'heure marquée remet toujours, dans la justice, l'empire à ceux qui, par leur vertu, l'ont mérité.

L'ÉDUCATION PRÉSENTE⁽¹⁾

MESDAMES,
MESSIEURS,

Le problème de l'éducation, depuis un quart de siècle, n'a pas cessé un instant de préoccuper, en France notamment, les pouvoirs et l'opinion publique.

N'est-ce pas un signe que l'éducation présente ne satisfait ni les pouvoirs ni l'opinion publique, et qu'elle ne répond pas aux exigences impérieuses du moment? Si elle avait donné ce qu'on attendait d'elle, nous vivrions tranquilles, heureux de voir la jeunesse française conforme à l'idéal rêvé par ses maîtres, accomplissant la tâche qui s'impose aux citoyens d'un grand pays non seulement dans l'intérieur de ses frontières, mais par delà, dans la vaste humanité civilisée dont les grands peuples ne sont que les membres et les organes particuliers.

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Albert le Grand, Arcueil (22 juillet 1897).

Et n'est-ce pas également la preuve que tous ceux qui ont à manier la jeunesse se sont appliqués à modifier l'éducation dans le sens de leurs idées, de leurs intérêts, de leurs passions même et de leurs systèmes changeants? Car l'éducation est à la fois le plus puissant levier pour soulever une génération et le vrai moule dans lequel la pâte humaine peut être coulée et recevoir l'ineffaçable empreinte.

Son action est certaine, irrésistible et fatale. Tous les peuples européens en fournissent la preuve. Leur jeunesse — celle qui est destinée à gouverner, à commander — est telle que l'éducation publique organisée par l'État et les mœurs l'a voulue. L'éducation est une manufacture d'hommes dans laquelle les produits bruts sont apprêtés, colorés, pliés au gré des forces qui les dominent et les transforment.

La race fournit la matière première; l'éducation donne à cette matière la forme voulue.

J'entends par éducation présente le régime officiel auquel a été soumise la jeunesse de ce temps, depuis le jour où Napoléon I^{er} a organisé de sa main puissante l'ordre nouveau sur les ruines accumulées de la Révolution, jusqu'à ces années où le dix-neuvième siècle s'achève, en rêvant d'un avenir meilleur.

Par quelles phases ce régime a-t-il passé? Quels

hommes nous a-t-il donnés? Quelle transformation doit-il subir pour répondre à des nécessités nouvelles et pour former les hommes nouveaux, — ceux que le vingtième siècle attend, ceux qui accompliront la tâche voulue de Dieu, ceux qui relèveront le pays au rang qu'il a perdu, ceux qui montreront au monde étonné les ressources inépuisables de notre race et de notre nation?

Voilà, Messieurs, l'objet émouvant de ce discours. J'aurai quelques vérités sévères à dire : vous les pardonnerez à la véhémence de mes convictions et à mon patriotisme.

Les détenteurs du pouvoir n'ont jamais manqué de mettre leur main omnipotente sur l'éducation publique, afin de l'organiser selon leurs vues.

Napoléon I^{er} voulait des soldats : tous les collèges sont devenus des casernes, tous les élèves des conscrits, vivant sous l'œil de surveillants rudes comme des sergents ou des caporaux et marchant au roulement martial du tambour. Une discipline extérieure rigide, automatique, pesait sur la jeunesse ainsi agglomérée et la préparait pendant sept ou huit ans, quelquefois dix, à l'obéissance passive, absolue, qu'exige le code militaire.

Certes, la puissance et la séduction du génie guerrier qui a rempli le monde du bruit de ses

armées et qui l'a terrorisé par ses victoires n'ont pas peu contribué à développer dans la jeunesse française le véritable esprit militaire; mais le régime matériel, l'hygiène quotidienne qui lui ont été imposés, ont agi avec une énergie non moins efficace, et c'est à ces causes irrésistibles qu'il faut attribuer l'ascendant incontesté qui a permis à la France, pendant un demi-siècle, en dépit de Waterloo, d'exercer sur l'Europe une hégémonie dont les nations voisines ont toutes tiré profit, et qui s'est évanoui dans les désastres de l'année terrible.

De la même main puissante, Napoléon, en même temps, organisait, mobilisait, rassemblait une autre armée non moins compacte et savamment groupée pour l'ordre public et social : l'armée des fonctionnaires.

Il n'y avait plus de place, plus la moindre, laissée à l'initiative privée. La pensée du maître répondait à tout; la volonté du maître donnait le branle à tout; l'autorité du maître intervenait en tout. Jamais unité plus savante et plus forte n'avait resserré dans son orbite sévère les fonctions variées de la vie nationale : armée, instruction, administration.

A cette éducation d'une allure si franchement militaire a succédé l'éducation justement nommée

libérale. Sous des apparences à peu près identiques, l'esprit libéral s'est infiltré.

L'opinion s'est enivrée de toute liberté. Ce fut une fièvre, un accès nouveau de la fièvre de la Révolution française. Les carrières libérales ont entraîné la jeunesse en foule, et le militarisme a décliné peu à peu.

Et l'on comprend qu'il en ait été ainsi ; les réactions sont fatales. Quand vous avez bien comprimé un homme, quand la main d'un autocrate vous a obligés à vous courber, il se produit un moment où il se relève et se redresse, car la nature réagit avec d'autant plus d'énergie qu'elle a été plus violentée.

Tous vantaient alors la liberté, c'était la parole irrésistible ; à cette époque, les discours valaient des batailles, et l'opposition, pour accomplir son œuvre, s'armait de la parole comme d'un glaive.

Les hommes de lettres, les magistrats, les écrivains et les philosophes, les artistes et les poètes, les politiques même, prirent la tête de l'opinion ; jamais on ne vit pareille poussée de poésie et de littérature, d'éloquence et de philosophie, que depuis la Restauration jusqu'à la fin du second Empire, prétendant lui-même devenir l'Empire libéral. Ce n'était plus l'École polytechnique qui occupait le faite dans la hiérarchie intellectuelle, c'était l'École normale ; ce n'était plus la science

qui régnait, c'étaient les lettres; ce n'était plus le militaire, c'était le civil; et pendant que l'armée, — par habitude, — gagnait encore des batailles, les lettrés, maîtres de l'opinion, s'émancipaient dans tous les domaines de l'esprit, chantaient, peignaient, sculptaient, philosophaient, bâtissaient des systèmes, rêvaient de l'âge d'or de la liberté, oubliant, hélas! que pour en établir le règne il était nécessaire de lui donner une base éternelle, immuable, Dieu et la religion du Christ.

Tout d'un coup, voici le réveil formidable.

La guerre de 1870 éclate, et la réalité, méconnue par les rêveurs, s'impose à ces hommes qui croyaient mener le monde avec une phrase, sous la forme terrible d'armées ennemies scientifiquement outillées, patiemment organisées, audacieusement commandées.

Ce fut alors un silence émouvant, et moi qui vous parle et qui évoque ce souvenir atroce, j'en ai encore froid dans les moelles.

Et cependant ils étaient beaux les parleurs, ils étaient éloquents les orateurs politiques, ils étaient audacieux dans leurs oracles, les philosophes. Ils ne doutaient de rien; ils avaient trouvé des systèmes neufs, et puis la tempête se déchaîna tout à coup, formidable, en ouragan; elle s'abattit sur ce pays qui ne s'en est pas encore relevé. Le festin était dressé, les joueurs de flûte

étaient là, enchantant les convives ; quelques-uns regardaient par les fenêtres et virent s'abattre l'orage. Il arriva avec des accents de colère si effroyables que le concert fut immédiatement interrompu, et que les joueurs de flûte disparurent rapidement par les portes et les fenêtres, ne se préoccupant plus de leurs systèmes philosophiques, littéraires ou artistiques, qui ne tiennent pas devant l'orage, car ils s'effondrent sous les coups de l'implacable réalité.

C'est ce qui démontre que les hommes perdus dans le vague de leurs pensées sont incapables de tenir tête à la réalité brutale.

Mesdames, Messieurs, je vais vous dire quelque chose de bien singulier et de bien humain.

Je vous ai prévenus que je dirais peut-être des vérités dures, mais je les dirai avec un accent tel, qu'on ne pourra pas prendre le change sur le caractère de mes sentiments.

Eh bien ! depuis 1870, savez-vous ce qui s'est produit ? La France intellectuelle a regardé vers ses vainqueurs, et elle a tout fait à l'allemande.

L'Allemagne militaire, instruite, scientifique, nous fascina, et, dans le secret désir des revanche futures, de la reconquête des provinces perdues, on fit de l'éducation allemande. Puisque la nation adverse avait été victorieuse, le militarisme universel fut décrété, et puisque, disait-on,

c'était le maître d'école plus encore que le soldat qui nous avait vaincus, une fièvre d'instruction s'empara du pouvoir, on se mit à multiplier les écoles; et enfin, puisque la science doublait en Allemagne le militarisme, et que la science a pour foyers les universités d'outre-Rhin, la science allemande et les méthodes scientifiques allemandes, l'érudition allemande, la critique allemande, l'esprit documentaire allemand, envahirent l'opinion française, comme les armées allemandes avaient envahi la terre française.

Ce fut, dans notre pays, l'époque où l'instruction proprement dite apparut comme le moyen vrai d'élever, de moraliser et de préparer des hommes. Les carrières militaires s'encombrèrent d'autant plus vite que, parmi les divisions politiques qui scindaient la France en deux fractions principales, irréconciliables, — la fraction des régimes déchus et la fraction du régime nouveau, — les partisans des régimes déchus se persuadèrent que l'armée était le refuge de l'indépendance, et qu'en s'incorporant à l'armée ils avaient le double avantage de ne point se rallier au gouvernement établi et cependant de servir la France. L'illusion était grande, car rien n'est moins indépendant que le soldat. N'est-ce pas le gouvernement établi qui lui commande d'aller mourir ici ou là, de tirer l'épée non seulement pour défendre la frontière, mais

pour soutenir, aux heures troublées, l'ordre public et intérieur?

Mais, tout en subissant l'influence germanique, nous ne pouvions échapper à notre nature et aux conditions dans lesquelles les événements et l'évolution normale des peuples nous avaient placés. Or, il est arrivé ceci : notre militarisme sans emploi, d'une part, notre éducation scientifique, de l'autre, ont créé une multitude d'individus lettrés et intelligents, éduqués seulement pour le service direct du pays.

— Nous voilà, disent-ils; vous nous avez cotés, estampillés, donnez-nous des emplois qui nous fassent vivre.

Et on a créé des emplois multiples. De là cette plaie du fonctionnarisme. On voit grandir de plus en plus le nombre des hommes n'ayant pas autre chose à faire que de remplir une petite fonction qui leur donne juste de quoi ne pas mourir de faim. Car je ne considère pas comme des moyens de vivre ces petits émoluments accordés à un fonctionnaire public, qui ne lui permettent pas d'élever une famille comme il voudrait l'avoir.

Vous ne pouvez rien contre cette fatalité sociale, et cependant elle pèse sur vous. Alors vous vous dites : Si je ne puis élever deux enfants, je n'en élèverai qu'un, et s'il m'est impossible d'en élever un, je n'en élèverai pas du tout.

Remarquez-vous, Mesdames et Messieurs, que ce sont les enfants qui applaudissent? Ils paraissent dire : Il a raison, le Père, et si nos parents avaient agi toujours comme ils disent, nous ne serions pas ici.

— Allons, mes amis, je vois que nous ferons quelque chose de vous.

Ces modifications diverses et profondes qui, dans ces trois quarts de siècle, ont imprimé un caractère varié à l'éducation publique en France, sous le coup des tourmentes, sous l'impulsion du pouvoir ou l'entraînement de l'opinion, servent à comprendre ce qu'elle est au moment présent. Car il est à remarquer que ces modifications se sont plutôt superposées l'une à l'autre qu'éliminées réciproquement. Leur importance relative a changé, mais aucune n'a été totalement annulée.

Il est certain, par exemple, que le militarisme a baissé, et que, pendant plus de cinquante ans, l'éducation littéraire a dominé; pareillement, nul observateur ne peut nier que l'éducation scientifique et critique a pris le pas sur l'éducation littéraire, depuis 1870; et enfin tous les yeux ouverts sur la formation de la jeunesse sont frappés du développement excessif du fonctionnarisme, qui l'absorbe presque tout entière.

Depuis la suppression de l'inamovibilité de la

magistrature, il n'y a plus de situation indépendante dans les services publics. La masse des jeunes est façonnée adroitement à la docilité passive, — vertu dominante de tout agent du pouvoir.

Cependant, comme la nature n'abdique jamais, il a bien fallu que le sang français, ardent et facile à l'ébullition, trouvât à se satisfaire : c'est dans l'ordre littéraire et imagitatif, dans le domaine de la pensée spéculative, que l'agitation s'est produite. Au lieu de remuer les choses, on a remué les mots ; au lieu d'agir, on a écrit et parlé ; au lieu de construire ce qui dure, on a bâti des systèmes de fragile philosophie ; et là même, entraîné par le besoin de tout dire, par la rage de détruire, on est entré dans la critique à outrance, dans l'analyse indiscreète et dissolvante, et tandis que les peuples voisins s'organisaient pour la conquête économique du monde, la génération française présente se divisait elle-même dans les luttes stériles d'un parlementarisme impuissant et vicié. L'ambition politique personnelle absorbe des forces incalculables dont le pays aurait tant besoin, et cette ambition insatiable alimente, maintient une fièvre qui consume à vide la patrie divisée.

Ce régime qui pèse sur la jeunesse française depuis le premier quart de ce siècle, n'a réussi, sauf des exceptions motivées par des individua-

lités puissantes, qu'à faire des hommes passifs, inertes, mous, sans initiative, des hommes un peu retors, qui se disent tout bas : « Je me fauflerai dans le milieu et j'y trouverai ma position. » Mais des hommes indépendants, des hommes solides, des hommes d'initiative, des hommes hardis, je le répète, sauf des individualités puissantes qui ne relèvent que de celui qui crée les germes, il n'y en a pas.

Voilà notre état.

Eh bien, Messieurs, de tels hommes peuvent-ils suffire à livrer les combats du vingtième siècle? Je réponds hardiment et énergiquement : — Non.

— Alors, me direz-vous, puisque vous parlez avec cette véhémence propre à soulever ces consciences de douze ans, voulez-vous nous dire ce que doivent être les hommes du vingtième siècle? Nous le serons.

Je vais vous répondre, Messieurs, et ma réponse sera bien simple.

Les hommes de demain doivent être à la hauteur de la tâche qui est imposée par la Providence — je dis le mot, car la Providence mène tout — imposée, dis-je, par la Providence à la civilisation humaine et à la patrie.

Or, Messieurs, observez l'humanité présente,

dans son ensemble, vous serez frappés d'un phénomène nouveau : l'expansion coloniale des peuples occupant le sommet de la culture intellectuelle, religieuse, morale et matérielle, qui couvrent de leur activité puissante la terre endormie aux mains des races inférieures et des peuples dégénérés.

Le fait saillant de l'histoire présente est un fait d'ordre économique ; c'est le mouvement universel des peuples cherchant à entrer dans des terres nouvelles pour les occuper, pour les féconder, pour y porter la science, la vérité et la justice, pour y porter même l'eau et le soleil, s'il le faut, et pour obtenir des peuples inférieurs et des races dégénérées qu'ils entrent dans le mouvement auquel nous appartenons déjà et qui a fait de nous l'Europe supérieure, ou bien qu'ils disparaissent. Il n'y a pas de milieu : il faut grandir ou il faut mourir ; il faut entrer dans le progrès ou dans la mort. L'heure est venue pour les peuples inférieurs de choisir, et c'est l'Europe qui est chargée de l'exécution.

Examinez un globe terrestre ; voyez-vous ce continent que dévore le soleil, que deux grands océans et la Méditerranée et la mer Rouge caressent ou battent de leurs flots calmes ou orageux, ce continent d'une fécondité inouïe, qui ressemble à une pyramide tronquée, un peu moins grand

que le continent asiatique, presque égal, comme territoire, aux deux Amériques, trois fois plus grand que l'Europe : eh bien ! tous les peuples civilisés — et plus ils sont civilisés, plus ils sont ardents — sont en mouvement vers cette pyramide tronquée pour l'escalader, pour l'occuper, pour la dominer.

Je ne parle pas de l'Extrême-Orient, je ne m'occupe que de l'Afrique. La voilà, cette pyramide, avec ses nègres, avec son soleil ; elle est menacée, et sa conquête est fatale. On n'empêchera pas le monde de marcher, on ne commande pas aux marées. Le mouvement de l'humanité, comme les marées de l'océan, est irrésistible. Insensé celui qui voudrait empêcher le flux et le reflux ! Triple insensé celui qui voudrait arrêter le flux et le reflux de l'océan humain !

Voilà la conquête à faire. Or, je vous le demande, voulez-vous que la France demeure indifférente devant cette impulsion prodigieuse ? Évidemment, vous n'admettriez pas qu'elle reste dans une situation secondaire, ni qu'elle suive, comme une subordonnée, ses amis mêmes. Vous voulez qu'elle prenne une situation conforme à sa supériorité native, à son génie. Pouvez-vous ne pas vouloir, mères et pères, que vos fils secondent ce grand mouvement de la conquête économique du globe ? Et alors ne faut-il pas ouvrir

à vos enfants des carrières qui les disposent à cette conquête?

Le voulez-vous? Et remarquez que je ne parle pas ici pour faire simplement un discours, mais pour faire une action. Et cette action, du reste, est déjà accomplie.

Que les mères me pardonnent si je m'exprime avec un peu d'émotion, que les pères me le pardonnent aussi; mais, je le déclare, je leur arracherai leurs fils des mains pour les lancer dans le mouvement du monde.

Que faut-il donc faire? Modifier l'orientation des courants dans lesquels la jeunesse française, à la suite du régime public, officiel, que j'ai analysé au début, a été entraînée. Au lieu d'être absorbée par les carrières militaires, administratives, ou soi-disant libérales, il faut qu'une partie de cette jeunesse, — je ne suis pas exclusif, je suis d'une douce exigence, — il faut qu'une partie de cette jeunesse renonce à ces carrières, à moins d'y être invinciblement attirée. Il faut qu'elle renonce surtout à ces soi-disant carrières libérales qui vous donneront simplement la facilité, je ne dis pas de mourir de faim, mais de vivre d'un cornet de pommes de terre frites, arrosées par le vin des Muses. Il faut qu'elle renonce, en partie, à ces carrières administratives qui lui donneront peut-être un bel habit brodé, des galons et des palmes,

mais qui fera dire de l'homme revêtu de cet habit : Il est attaché.

Je demande que les carrières économiques, toutes pratiques, de colons, d'agriculteurs, d'ingénieurs, d'industriels, de commerçants, de financiers voient se multiplier le nombre des jeunes gens actifs et résolus qui les poursuivent.

Oui, je dis qu'il y a les grandes carrières commerciales et financières. Et ici je répondrai à ceux qui veulent toujours faire la guerre aux financiers, comme si la finance devait être irrémédiablement et fatalement aux mains des Juifs.

Mais, grand Dieu ! emparez-vous de la finance ! Et si j'osais, je me retournerais vers M. le président du conseil d'administration de l'École Albert le Grand, et, avec sa permission, je dirais qu'il peut se lever ici et déclarer que, dans la carrière financière, les plus honnêtes gens et les plus incorruptibles sont encore ceux qui font les meilleures et les plus grandes affaires.

Comment, Messieurs, déterminer cette orientation nouvelle ?

En éclairant l'esprit des jeunes, en appelant leurs regards sur l'état présent du monde, en stimulant leur passivité et leur indifférence apparente, en multipliant les sages conseils, en les arrachant à la vieille impulsion qui les entraîne,

sans qu'ils sachent pourquoi, vers les vieux rivages où la foule débarquait.

Du reste, ne vous y méprenez pas, les individus, comme les nations, n'échappent point à la force des choses, et, bon gré, mal gré, il faut qu'ils aillent où cette force les pousse. Ceux qui résistent sont brisés, ceux qui obéissent sont relevés et exaltés.

Or, je vous l'ai montré, la force des choses emporte aujourd'hui le monde vers la conquête économique du globe, vers la mise en valeur de ses forces, l'exploitation de ses inépuisables trésors, l'accroissement et la diffusion de la race humaine supérieure dans une terre renouvelée, fécondée, embellie.

Et la France, malgré les entraves d'une routine persistante, n'est pas sans subir le courant qui entraîne tout.

Par le seul effet de ce courant irrésistible, les carrières pratiques, jusqu'à présent délaissées et abandonnées aux classes inférieures, commencent à attirer la jeunesse dirigeante.

Cette orientation, Messieurs, entraînera forcément des modifications essentielles et caractéristiques dans l'éducation.

Il ne suffira plus, en effet, de former des hommes passifs et dociles, tels que les rêve le fonc-

tionnarisme; des hommes se laissant vivre, qui tournent régulièrement comme un rouage bien engrené; des hommes n'ayant plus le souci du lendemain, puisque le lendemain sera comme la veille; des hommes qui attendent doucement la vieillesse, puisqu'elle leur donnera, avec une maigre retraite, un plein repos; des hommes que le moindre changement effraye, parce qu'il troublera la quiétude de leur action somnolente et régulière; des hommes qui n'ont plus ni à vouloir ni à se résoudre, puisque la collectivité dans laquelle ils se trouvent cristallisés vit, veut et pense pour eux. Non, Messieurs, il faudra préparer des hommes d'une activité infatigable, tels que les demandent et les exigent toutes les carrières pratiques.

Les professions militaires, libérales et administratives ont cela de particulier qu'une fois conquises, il suffit de se laisser aller au mouvement régulier dans l'accomplissement de la tâche quotidienne; pour les autres, de quelque nom qu'elles s'appellent, coloniale, industrielle, commerciale, financière, non seulement il faut les conquérir, mais il faut les maintenir et les créer jour par jour, sans relâche, par une activité laborieuse et résolue.

Il résulte de là, Messieurs, que ces états essentiellement mouvementés et soumis à la fluctuation des événements, au choc répété des

hommes et des choses ambiantes, réclament des natures d'une combativité puissante. J'entends par là cette aptitude à la lutte qui fait non pas, comme on pourrait l'imaginer à tort, les caractères turbulents, mais les caractères solides, que le danger n'effraye pas, que la bataille n'émeut pas, prêts à la résistance ou à l'attaque, suivant les nécessités du moment.

Concevez-vous, Messieurs, une vie de colon ou d'explorateur sans une lutte de tous les jours contre la terre, le ciel et les hommes, contre l'inconnu, le plus terrible des adversaires, dont le mystère épouvante les plus courageux, et souvent évoque dans l'imagination des terreurs qui dépassent toujours la réalité?

L'agriculture elle-même, la carrière en apparence la plus pacifique de toutes, douce et tranquille comme les champs qu'elle couvre de l'or de ses moissons, comme les caves qu'elle emplit de ses vins enivrants, comme les vergers et les greniers d'abondance, l'agriculture n'est-elle pas un combat perpétuel contre la nature et ses forces indisciplinées?

Que dire de l'industrie, la grande industrie qui doit manier non plus seulement la force brute et mouvoir des machines, mais enrôler la force humaine et mener au combat l'armée des travailleurs?

Et comme il n'y a pas de nature militante sans

nature forte, il appert que l'éducation présente, en nous orientant vers les carrières pratiques où la combativité s'impose, doit travailler à former des êtres robustes physiquement, intellectuellement et moralement.

Cicéron, dans sa *Rhétorique*, a défini éloquemment la force : l'aptitude à faire tête au péril et à endurer la douleur. Celui qui n'est pas capable de souffrir et de regarder le danger en face, celui-là peut être écrivain, littérateur, psychologue, doux et docile fonctionnaire ; mais colon, explorateur, agriculteur, industriel, commerçant, un de ces hommes de vie pratique où la lutte est de toutes les heures et le danger fréquent comme la lutte, jamais !

Comment, Messieurs, développer la force dans la nature jeune ? Existe-t-il un secret, un procédé pratique ? Oui certes, car toutes les facultés humaines étant, de leur nature même, progressives, on ne voit pas pourquoi la force ferait exception à cette loi.

La force, comme vertu morale, a pour but de corroborer la volonté de l'homme, de peur qu'il ne renonce à ce qui est bien par crainte de la douleur et du mal. Il suit de là que, pour la développer, il est nécessaire d'habituer l'homme à l'endurance de la fatigue et du mal physique, et à la pratique de tout effort.

Or, Messieurs, n'est-ce pas ce que nous faisons ici ?

L'Association des Sports athlétiques, entre autres, a-t-elle d'autre but que d'augmenter par des exercices vigoureux la force native de nos élèves ? Et ceux qui ont suivi, depuis six ans, l'évolution de cette association nouvelle ne peuvent-ils pas attester par un témoignage unanime que la force, l'endurance, le courage, la bonne combativité des élèves d'Albert le Grand a été décuplée ?

Un autre caractère propre à ces carrières pratiques dont je vous montre la nécessité, c'est qu'à la différence des professions administratives ou militaires, qui incorporent l'individu dans une collectivité sur laquelle il doit et peut compter, et aux soins de laquelle il s'en remet pour la vie, les carrières pratiques sont œuvres personnelles ; c'est l'individu qui les crée, et, dès lors, il faut bien que non seulement il ne songe pas à s'appuyer sur les autres, en qui il trouvera des rivaux, des concurrents ou des adversaires, mais qu'il s'habitue plutôt à compter sur lui-même, après Dieu.

Moi qui ai beaucoup voyagé, j'ai été frappé de voir que le Français compte toujours sur le voisin, et que jamais il ne manque de lui dire : Que fais-tu ? Viens-tu avec moi ?

Or, rien ne démontre mieux la faiblesse d'un individu, et pour créer une société puissante il ne

faut pas sacrifier cet individu, il faut faire qu'il soit trois fois plus fort. Donc, jeunes gens, efforcez-vous de contracter l'habitude de ne compter que sur vous-mêmes, et si vous regardez les autres, que ce ne soit pas pour leur demander un appui, mais pour le leur donner.

Cet état d'esprit modifie complètement le caractère de l'homme. Habitué à compter sur les autres ou à ne s'appuyer que sur lui-même, il prendra des airs de fierté ou de subordination, il se sentira soumis ou libre, dépendant ou affranchi ; il s'éloignera de plus en plus de l'esclave, ou il se rapprochera du type de haute noblesse qui n'appartient qu'à l'homme maître de lui-même.

Certes, Messieurs, il n'en sera pas moins le serviteur du bien, du juste et du droit ; car c'est le propre des carrières utilitaires et pratiques de favoriser la rectitude du jugement et par conséquent les idées saines qui doivent gouverner la vie.

En effet, autre chose est de manier des mots et des formules comme dans les fonctions dites libérales, autre chose de manier les réalités. Les mots sont complaisants, les formules dociles, les textes de loi sont de douce composition ; mais il n'en est pas ainsi de la réalité. Dure et positive, elle ne change pas au gré de l'homme qui la traite et qui a la prétention légitime de la mettre en

œuvre ; rigide, inflexible, on ne lui commande pas : il faut lui obéir, sinon elle s'impose. Quand on lui commande, c'est pour obéir à des réalités plus hautes.

Essayez, vous, ingénieur, de construire un pont sans tenir un compte exact des lois de la pesanteur ; et vous, maître d'usine, de commander à des ouvriers en les gouvernant dans l'injustice ; et vous, homme de finance, de vous tromper sur le mouvement des valeurs : immédiatement le coup de foudre se produit et la réalité apparaît. Les ouvriers se révoltent, le mouvement des valeurs vous ruine et le pont s'écroule. Pourquoi ? L'ingénieur s'est trompé, le financier a mal calculé, le chef d'usine a gouverné dans l'injustice. La réalité est toujours là, imposant ses sanctions inexorables plus éloquemment et plus sûrement que ces discoureurs interminables qui essaient de révéler les lois de la production économique, bien qu'ils n'aient jamais manié seulement un marteau pour enfoncer un clou, bien qu'ils n'aient jamais conduit une équipe d'ouvriers à la bataille. Je me trompe. Ils les ont conduits à la bataille fratricide, mais non pas à celle du travail.

J'entends, Messieurs, l'objection que va soulever ma doctrine au sujet de l'orientation nouvelle de la jeunesse dirigeante vers les carrières

pratiques et au sujet des qualités morales à développer conformément à ces carrières.

— Eh quoi ! me direz-vous, vous prétendez donc atténuer dans ce pays l'esprit militaire, comprimer son élan littéraire et artistique ? Oubliez-vous donc que le militarisme s'impose à notre état présent, et que la gloire d'une nation réside moins dans sa richesse économique, industrielle, financière et commerciale, que dans l'originalité de ses écrivains, de ses penseurs, de ses artistes et de ses hommes de lettres ?

Non, certes, Messieurs, je n'oublie pas qu'un des devoirs les plus nécessaires, au point de vue patriotique, c'est de développer la force du pays. La force, dans l'état présent de la civilisation, est nécessaire à tous les peuples. L'Allemagne serait-elle ce qu'elle est, sans sa force guerrière ? L'Angleterre jouerait-elle dans l'univers le rôle inquiétant qu'elle s'est donné comme puissance colonisatrice envahissante, sans sa flotte innombrable ? La Russie serait-elle l'arbitre de la paix du globe, sans ses réserves inépuisables et sa taille colossale ?

Dans toutes les questions internationales, lorsque les puissances les agitent, le dernier mot, la solution finale, à qui sont-ils dévolus, si ce n'est à la force ? Et, sans la force, je vous le demande, est-il possible de faire prévaloir et d'imposer la

justice à ceux qu'aveugle l'âpre intérêt avec ses convoitises ?

Je crois donc que le devoir d'être fort s'impose à nous plus qu'à tout autre peuple ; car aucun autre peuple ne subit comme nous le poids de la défaite et n'a, au même degré, la passion chevaleresque du droit et de la justice.

Aussi, Messieurs, je pense que, tout en orientant vers les carrières pratiques une partie de notre jeunesse, il est nécessaire de continuer à former en elle l'esprit militaire avec toutes les vertus qu'il exige ; mais j'estime aussi qu'en ce point, il est plus habile et plus efficace de songer à la qualité qu'à la quantité.

La race française étant guerrière par sa trempe même, il ne sera jamais difficile de recruter en elle des troupes solides de terre et de mer, qui nous permettront de tenir haut le pavillon de la France et de parler ferme, en toute circonstance, pour imposer le droit aux plus forts, la justice aux plus âpres, et maintenir, avec l'aide de nos amis puissants, l'équilibre du droit et de la justice contre ceux qui le voudraient rompre ou même ébranler.

Ne craignez pas non plus que la lignée des écrivains, des orateurs, des artistes, des ouvriers de l'idéal et de la pensée abstraite se stérilise dans notre pays.

Ceux qu'une flamme divine dévore s'impose-

ront toujours, et ils germeront spontanément dans cette terre dont la race est restée telle que Tacite l'a caractérisée : habile à manier les deux glaives, celui des batailles et celui de l'esprit : *rem militarem et argutè loqui*.

Quant aux médiocres, où est le mal, s'ils deviennent plus rares ? Dans un jardin bien soigné, ne sarcle-t-on pas les plantes sans grâce et sans parfum, pour ne laisser croître que les plantes utiles et les belles fleurs, les roses embaumées, les fiers œillets et les dahlias bleus ? Que perdriions-nous si ces médiocres, renonçant à la parole vaine, écrite ou parlée, s'appliquaient utilement à l'action nécessaire, apprenant enfin que le métier le plus humble n'a rien de déshonorant, et que l'ouvrier qui fabrique de bonnes chaussures est supérieur au soi-disant écrivain qui fait de mauvais vers ou de la vulgaire prose ? En fabriquant de bons souliers pour l'armée, on contribue à gagner des batailles ; en alignant des mots sonores, on amuse la multitude, et c'est tout, — c'est-à-dire, rien.

Je vais conclure et je vous demande pardon de vous avoir si longtemps retenus ici, vous, Mesdames et Messieurs, qui attendez avec impatience le moment de couronner vos fils.

Il faut avoir le courage de regarder la réalité

en face, d'un cœur ferme et résolu. Or quel est le fait saillant, public, à relever comme résultat du régime qui a été imposé à la jeunesse française dirigeante? C'est qu'un tel régime a produit une génération de vaincus.

Pour moi, Messieurs, je n'accepterai jamais de fabriquer des vaincus. Non, je ne veux pas faire de cette jeunesse de la chair à canon dans les batailles et des infirmes ou des pauvres dans les luttes économiques.

— « Mais, me direz-vous, vous pouvez faire de nous de bons chrétiens. » Certainement, et j'y tâche. Il me suffirait d'ailleurs d'aller dans les campagnes, et, m'adressant aux pauvres, je ferais là de bons chrétiens. Je me contenterais de ce rôle, si je n'étais qu'un apôtre; mais je suis un éducateur, et un éducateur français du vingtième siècle, non pas du dix-neuvième, il me faut plus encore.

Non, certes, je ne veux pas que vous soyez des vaincus, et, cependant, regardez ce qui s'est passé, il y a vingt-cinq ans.

Pourquoi l'hégémonie perdue n'est-elle pas reconquise? Pourquoi l'écrasement subi n'est-il pas entièrement réparé? Pourquoi sommes-nous à la troisième place peut-être, nous habitués à occuper la première? Vous, enfants, vous n'avez pas connu les jours glorieux de notre histoire; nous les avons connus, nous, et nous ne nous résignons pas à

ne point les revoir. Nous voulons bien attendre dans la patience, dans le calme, mais préparer aussi, dans l'espérance qui ne trompe pas, le retour de ces jours glorieux.

Or, l'espérance est dans les générations nouvelles. Et, puisque le moule qui a formé les anciennes n'a pas réussi à tarir la race des vaincus, il faut le changer et le parfaire. Et puisque l'éducation est la grande force plastique, il faut l'employer à façonner la classe dirigeante de demain, et à l'armer pour la tâche héroïque.

C'est pourquoi je conclus comme l'empereur allemand, que je vous demande la permission de citer.

Guillaume II, qui aime les discours retentissants, a dit que ses écoles allemandes, son éducation allemande, n'avaient pas produit tout ce qu'elles devaient donner. Il faut que cela change, a-t-il ajouté, et qu'on ne me fasse plus seulement des pédants et des doctes, mais des hommes pratiques qui fassent figure dans les batailles de la vie.

Et il a jeté cela en mot d'ordre à son ministre.

Ce mot d'ordre de l'empereur d'Allemagne à son ministre, je me l'approprie en votre nom. Il faut le prendre et le jeter, non pas à nos ministres, qui sont des serviteurs, mais à l'opinion publique, qui fait marcher les ministres.

Ce mot d'ordre, nous l'avons exécuté ici avant

qu'il fût prononcé par l'empereur allemand. Les écoles Albert le Grand, Laplace et Lacordaire livrent aujourd'hui à la vie publique, en moyenne, quarante lauréats par an. Que font-ils? Sur ces quarante lauréats, — et ce chiffre n'est pas le dernier mot, — un tiers va aux écoles militaires par Polytechnique, Saint-Cyr et Navale, un douzième se dirige vers les carrières libérales : École de médecine, École de droit, diplomatie; et le reste, près des deux tiers, abordent les carrières pratiques, par l'École supérieure de commerce, l'École centrale, l'Institut agronomique, l'École qui prépare à la banque. Et, sur ces quarante élèves, laissez-moi ajouter, Mesdames et Messieurs, — c'est à votre honneur, — il n'est pas un élève sorti d'Albert le Grand, de Laplace ou de Lacordaire qui ne fasse rien.

En terminant, je dirai à ceux qui ne s'occupent que de mots : Assez de philosophes, assez de littérateurs, assez d'écrivains, tout en respectant ceux qui sont de premier vol; assez de médecins, assez de professeurs (pardon, Messieurs, mais vous savez combien je vous vénère); assez de déclassés, de ratés, de surmenés, de myopes de corps et d'esprit; assez du prolétariat des bacheliers, assez de candidats à la faim, — le mot est dur, il est de Bismarck; il n'est pas offensant pour vous, il s'adressait à l'Allemagne.

Mais alors, quoi?

Alors, Messieurs, des hommes, et des hommes de cœur, des hommes de charité et de justice, des hommes de science et de vérité, des hommes de conscience, de religieuse et chrétienne conscience, mais aussi des hommes modernes, qui sachent lire l'heure sur le cadran du monde, afin de voir quel est le travail de haute civilisation qui s'accomplit et de connaître les besoins urgents de la patrie. Oui, Messieurs, des hommes prêts à consacrer au service de ces causes humaine et divine leur activité, leur combativité, leur esprit de force, leur intelligence, leur résistance, leur volonté, et résolu, quand il le faudra, si la patrie, l'humanité et Dieu le demandent, à leur donner, sans peur et sans calcul, jusqu'à leur vie même.

LE RÉGIME DE L'EXTERNAT

DANS L'ÉDUCATION PRÉSENTE (1).

MESDAMES,
MESSIEURS,

Nous célébrons aujourd'hui la première solennité scolaire de l'Externat Saint-Dominique. Les primeurs ont un caractère particulièrement doux et sacré. Ceci vous explique le charme de cette fête intime.

En vous voyant assemblés ici, autour de vos enfants, je ne puis oublier que j'ai un premier devoir à accomplir envers vous, et qu'il me tardait de remplir.

Vous avez eu pour nous, mères, et vous, chefs de famille, vous avez eu pour nous, dès la première heure, une confiance qui nous a touchés. N'avez-vous pas, en effet, remis, sans hésiter, à cette École, qui n'avait rien à invoquer en sa

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'Externat Saint-Dominique, Paris, rue Saint-Didier (18 juillet 1897).

faveur, puisqu'elle n'existait pas et qu'elle n'avait pas fait ses preuves, ne nous avez-vous pas remis ce que vous avez de plus précieux et de plus sacré, l'âme et l'esprit de vos enfants ? Soyez-en bénis. Sans vous, pouvions-nous marcher ? Sans confiance, pouvions-nous créer quelque chose ? Vous êtes par conséquent, et c'est là ce qui m'émeut, les créateurs aussi bien que nous et avec nous de cet Externat Saint-Dominique dont la fortune, j'espère, ne mentira pas à ses débuts. Car une œuvre d'éducation, appuyée sur ce qu'il y a de meilleur dans l'âme humaine, — la confiance paternelle et la confiance maternelle, — est inébranlable ; elle peut affronter sans peur toutes les incertitudes et tous les périls de l'avenir.

J'ose croire, d'ailleurs, que cette confiance n'a pas été déçue, et que, malgré les tâtonnements, les imperfections inévitables d'un début, nous avons réussi à protéger le travail et la candeur de vos enfants, à nourrir leur intelligence de la vérité, à former leur âme au respect, à la docilité, à la religion, et à corriger ou tout au moins à atténuer les défauts de leur nature.

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, puisque vous avez choisi, parmi les régimes d'éducation, le régime de l'externat, et, parmi les externats, l'École Saint-Dominique, je pense qu'il ne sera

pas sans intérêt de vous faire connaître ce qui caractérise vraiment le régime de l'externat, quelles causes expliquent sa genèse, sa fortune grandissante, depuis quinze à vingt ans, et enfin quelle œuvre s'accomplit ici, à Saint-Dominique, pour répondre au génie même de l'externat moderne.

Le régime de l'externat, Mesdames et Messieurs, est caractérisé par deux choses : la prolongation de la vie de famille pour l'enfant et l'adolescent, et la participation effective de la famille, du père et de la mère, à l'œuvre de son instruction et de son éducation.

Vous voyez immédiatement en quoi l'externat et l'internat diffèrent.

Lorsque vous remettez vos fils, dans un internat, aux mains de ceux qui les dirigent, les mères ont l'air de les abandonner. Les voilà désormais dans un milieu clos, loin de la famille. De temps en temps, tous les mois, toutes les semaines, on vous les rend, et ils reviennent coucher dans le petit lit qu'ils préfèrent au lit de l'école, recevoir les caresses de la mère, se faire réveiller par elle au matin, se laisser endormir par elle le soir, et prendre place à la table paternelle, ordinairement mieux servie, j'en conviens, que la table de l'école. Et ils jouissent momentanément

ment de la joie d'être dans la maison qui est la leur. Vous diriez des oiseaux qui rentrent au nid où ils ont été couvés.

Dans l'externat, au contraire, les enfants ne quittent plus le foyer ; il leur semble même, quand ils partent le matin pour revenir le soir, qu'ils ne sortent pas de la maison paternelle. L'externat, c'est la salle de travail, le champ de jeu où ils retrouvent les petits camarades, la chapelle privilégiée où ils aiment à prier. La maison la plus opulente n'a pas l'amplitude nécessaire à l'activité complexe et turbulente de l'enfant ; elle s'amplifie dans l'externat, où il trouve sa chapelle comme les grands seigneurs d'autrefois dans leurs châteaux, et la vaste salle où il peut s'ébattre, et l'atelier où il peut s'instruire dans tous les arts, dans toutes les sciences.

En tout cela, l'externat paraît n'être que l'extension du foyer. Et comme toutes choses s'enchaînent, par le seul fait que vous avez voulu garder vos enfants, les voir tous les jours et, la nuit, surveiller leur sommeil, il est évident que vous avez voulu de même participer à leur instruction, consacrer un peu de votre temps à suivre leur travail, à veiller sur la formation de leur caractère, sur leur croissance intellectuelle et morale.

Pour ceux qui ont le culte du foyer et dans les-

quels l'esprit de famille est plus exigeant, pour la mère dont l'amour maternel est plus impérieux, pour celle qui, après avoir mis au monde ses fils, après les avoir nourris de sa substance, ne voudrait jamais les sevrer, pour la mère qui semble ne faire qu'un avec eux, tant son affection est véhémence, le régime de l'externat est l'idéal rêvé, le plus parfait des compromis entre les nécessités de l'instruction, de l'éducation, et les impulsions tyranniques de sa tendresse.

Aussi, ce qui me frappe beaucoup, lorsque j'observe la façon dont la France entraîne et cultive sa jeunesse, c'est le développement extraordinaire qu'a pris l'externat, depuis quinze à vingt ans.

Il y a vingt ans, on n'en voyait presque pas. Les enfants étaient envoyés dans des lycées, collèges ou établissements d'instruction, et, après dix mois, sauf les jours de vacances, à Pâques par exemple, — j'ai connu cette époque-là, — ils revenaient au foyer, comme d'un voyage au long cours.

Nous avons changé ce régime. L'internat a perdu du terrain, et il en perd tous les jours. L'externat en a gagné et en gagne tous les jours. Voulez-vous me dire pourquoi ? Il n'est jamais sans intérêt de rechercher les causes ; car celui qui les connaît s'explique les phénomènes et

devient capable de les juger et de s'en servir.

La première des causes du développement de l'externat, c'est la tendresse des mères françaises. Voilà un mot bien net : la tendresse des mères françaises. Est-ce que les autres mères ne sont pas tendres ? Les Anglaises et les Américaines ? Peut-être moins que vous. Les Italiennes et les Espagnoles ? Peut-être autant que vous. Je crois pourtant, Mesdames, sans vous faire un compliment, car je mettrai des réserves à cette appréciation, je crois que vous avez le premier rang parmi toutes les mères du monde, au point de vue de la tendresse, et que, parmi les mères qui couvent leurs petits oiseaux, la Française est celle qui a l'aile la plus chaude, la plus emprisonnante, le duvet le plus doux. Et je connais des mères, pour vous dire toute ma pensée, qui, après avoir mis au monde et nourri leur fils, voudraient le reprendre, je dirais presque le dévorer, tant leur amour est intense et exigeant.

N'ai-je pas raison, Mesdames ? Je constate un fait très beau : la tendresse maternelle est assurément, parmi les forces vives qui sillonnent le monde, — comme l'électricité chargée de puissances explosives, — la plus grande force qui soit sortie de la main créatrice. Si le monde se meut sous l'influence de puissances attractives telles que la pesanteur, il se meut aussi,

n'en doutez pas, sous l'influence d'une puissance attractive énorme, plus forte que tout : c'est l'amour insondable et immaculé des mères.

Lorsque cet amour est en jeu, il est irrésistible. Voilà pourquoi les mères éperduement attachées à leur fils n'ont pas voulu s'en séparer. Les pères disaient : « Mais il faut qu'il s'instruise. — Je l'instruirai, répondait vivement la mère. J'apprendrai même le latin pour le lui enseigner. — Mais cela n'est pas possible chez nous. — Si, réplique la mère, on s'arrangera et on pourra l'instruire à la maison. Et s'il faut m'en séparer un jour, je ne m'y résignerai qu'après sa première communion. »

C'est ainsi que, pour gagner du temps, la mère déploie toute les ressources de sa diplomatie ; car le cœur de la femme est instinctivement diplomate.

— Eh bien ! soit, a dit le père, plus résigné que convaincu, notre fils ne sera pas pensionnaire.

C'est dans ces conditions que des hommes, initiés comme nous aux vœux ardents des familles, ont dit : Pourquoi ne pas satisfaire l'irrésistible tendresse maternelle ? Et nous avons ouvert cet externat, et la tendresse des mères a commencé à le remplir. Aussi nous est-il particulièrement doux de voir que notre externat est né de la tendresse des mères. Il fallait que des mères clair-

voyantes vissent bien qu'en nous remettant leurs fils elles les remettaient en des mains sûres, dans lesquelles elles pouvaient avoir une confiance aveugle.

C'est ainsi que la mère, en France, a imposé à l'éducation les exigences de son amour impérieux. Elle a dit : « J'ai mon fils, je le prête, je ne le donne pas. Je le veux tous les matins et tous les soirs. Je le conduirai moi-même, et, le matin, c'est moi qui le réveillerai.

Je l'avoue, mes petits, il est plus doux d'être réveillé par la voix chaude et tendre de la maman que par le bruit martial du tambour ou même le son de la cloche la plus argentine. Je sais que vous êtes tous de cet avis. J'avoue encore qu'il est moins doux de coucher au dortoir, sous l'œil de lynx des surveillants, que d'être bercé par la voix d'une mère, quand, las et fatigué, on va s'endormir au nid paternel.

Cet amour trouvait d'ailleurs souvent des raisons à son acuité dans la santé délicate de l'enfant sur lequel le regard maternel veillait avec d'autant plus de soins qu'il était ou paraissait plus fragile.

Une autre cause a multiplié les externats dans notre pays, et je la dirai avec franchise : ce sont les dangers de l'internat. Il est certain que les

internats, par trop mélangés et insuffisamment surveillés, présentent des périls qu'une affection maternelle bien comprise et le souci paternel bien entendu doivent conjurer.

Je ne fais pas le procès des internats, puisque nous en avons nous-mêmes. Mais je dois dire qu'il y a internat et internat, et que je n'ai aucune confiance dans ces agglomérations excessives où trois cents élèves jouent péniblement dans une même cour, où cent, deux cents étouffent dans un même dortoir, où celui qui surveille semble garder des prisonniers et croit avoir rempli sa tâche, s'il a réussi à maintenir l'ordre apparent et la discipline extérieure.

Si l'internat peut et doit être accepté, c'est qu'il est des cas où les familles en ont un absolu besoin, par exemple lorsque le père et la mère ne sont plus. Les enfants orphelins n'ont pas toujours une tante pour remplacer la mère disparue, un oncle ou un tuteur pour prendre la place du père absent.

L'internat s'impose encore lorsque l'enfant réclame un régime plus sévère, lorsqu'il a besoin d'être plus vivement stimulé au travail, lorsqu'il approche de l'époque des concours difficiles où les victorieux ne triomphent que par une préparation plus intense.

Mais il est indispensable qu'il soit surveillé de

près et non par des hommes qui n'ont que des yeux, mais par des hommes de conscience remplis du sentiment de leur responsabilité dans la sauvegarde de la moralité des enfants. Car les mères devinent bien des choses; et une des préoccupations les plus vives et les plus naturelles à leur cœur est de préserver l'âme de leur fils. Je n'ai pas rencontré une seule mère qui ne soit épouvantée à la pensée qu'un souffle mauvais en ternira la pureté et la transparence de cristal.

Certes, il n'est pas possible que, tôt ou tard, suivant la nature, l'adolescent grandi n'acquière la science fatale du bien et du mal. Il est soumis, comme l'Adam du paradis terrestre, à la tentation du fruit défendu; mais il importe — et c'est là une des tactiques les plus nécessaires de l'éducateur — que cette révélation se fasse sans scandale et sans blessure. Il ne faut pas qu'en connaissant le mal, l'enfant soit victime de cette connaissance; il doit apprendre du même coup à le craindre, à le détester, à le combattre en lui et hors de lui.

Voilà ce qu'on peut faire avec la surveillance de toute heure, avec la conscience surtout qu'on est responsable de la candeur et de la pureté virginale de tous ces petits. On dit à Dieu : Si la révélation doit se faire, elle se fera. Mais du jour

ô mon enfant, où tu verras le bien et le mal, tu seras assez fort pour détester le mal, assez bon pour aimer et accomplir le bien.

Mères, si cette révélation se fait dans de telles conditions, ne craignez rien : votre fils ne sera plus un ange endormi, il sera éveillé, il aura des ailes, mais avec des ailes il aura en main l'épée flamboyante pour repousser et écraser le mal, sous quelque forme qu'il se produise.

C'est ainsi que les périls de l'internat, qui vous épouvantaient à juste titre, ont déterminé des hommes clairvoyants à créer des externats, où les périls sont moindres, mais à la condition que la surveillance des familles s'ajoute à la nôtre, et que le recrutement se fasse avec un soin extrême et une vigilance pleine de discernement. Car, Messieurs, dans l'externat plus encore que dans l'internat, il importe de pratiquer un tri sévère. Nous n'y acceptons pas tout le monde, — question de fortune à part, que j'aurais honte de faire intervenir ici, parce que c'est d'après leur capital divin que j'apprécie la valeur des enfants. Aussi, lorsqu'on m'amène un enfant bien né, d'une âme pure, d'un caractère qui rappelle le métal à la fois souple et infrangible, je le considère comme un beau trésor, je le prends pour rien, et je reste l'obligé de ceux qui me font un pareil présent.

Il faut donc que la surveillance s'exerce sévè-

rement sur le recrutement de l'externat et qu'on ne permette pas à des natures incorrigibles ou perverses de se mêler à celles qui sont restées belles et bonnes.

Tout en étant un vrai démocrate, — et on l'est en regardant à la valeur de l'âme, — tout en restant très populaire, il faut savoir apprécier toujours et partout l'aristocratie de la valeur et de la vertu.

Cette aristocratie est la plus vraie et la plus haute, parce qu'elle est de tous les temps et de toutes les civilisations qui se respectent. La France est assez chevaleresque pour la mettre au-dessus de toutes les autres, et ce serait grand dommage que, par une démocratie sans discernement, bassement, jalousement égalitaire, elle arrivât à confondre pêle-mêle ceux qui ont en eux l'étoffe d'un coquin et ceux qui possèdent l'âme d'un héros.

Une autre cause a fait la fortune de l'externat. Je veux parler du goût des enfants, qui sont presque tous friands de ce régime.

Nous avons deux catégories d'élèves, les internes et les externes. Les premiers disent à leurs parents, après avoir vu l'École Saint-Dominique : Je voudrais bien aller là-bas. Et comme les enfants sont très insinuants, ils persuadent papa et maman ; et un jour ceux-ci se présentent à l'École

Saint-Dominique en me disant : « Il paraît que votre établissement est admirable. — Mais Arcueil n'est donc pas admirable aussi ? — Oui, certes, mais en plaçant mon enfant à l'École Saint-Dominique, je l'aurai plus et mieux sous la main. Prenez mon fils. »

Je suis trop expérimenté pour ne pas voir le fond des choses. C'est le droit inaliénable des parents de placer leurs enfants où ils veulent. Mais, intérieurement, je me dis : Ce n'est pas le père ni la mère qui ont fait ce choix, c'est le petit, c'est lui qui a gagné sa cause, et il est ravi de venir à l'École Saint-Dominique ; — et moi aussi.

Cette prédilection de l'enfant pour l'externat a sûrement contribué pour une grande part au développement de ce régime, dans les classes allant jusqu'à la première communion et même un peu au delà.

J'aborderai maintenant, si vous voulez me le permettre, une question d'un intérêt d'autant plus vif que nous avons à nous en occuper, vous et moi ?

Il s'agit de l'œuvre qui s'accomplit dans l'externat, et en particulier dans l'École Saint-Dominique. Puisque la famille veut prendre sa part dans l'éducation et l'instruction des enfants, il est tout naturel qu'elle sache ce qui se passe ici,

afin que sa participation soit plus intelligente et sa collaboration plus effective.

L'œuvre de l'externat, considérée dans son essence même, ressemble à l'œuvre de l'internat. Au fond, dans l'un comme dans l'autre, il s'agit d'instruire les enfants et de les éduquer. Il faut d'abord leur donner l'instruction, pour qu'ils soient à la hauteur de la culture du monde auquel ils appartiennent. Cette instruction dans l'externat se donne, ici du moins, de deux manières : aux classes inférieures, depuis dix ans jusqu'à la sixième inclusivement, dans notre établissement même, entre nos quatre murs ; à partir de la cinquième, dans le lycée voisin, à Janson de Sailly. Voilà un mode qu'on ne peut pas employer dans l'internat. Y a-t-il avantage à procéder ainsi ? S'il n'y avait pas avantage, je ne m'y serais pas résolu et avec mes collaborateurs je n'aurais pas décidé qu'il fallait user de ce mode d'instruction.

Mais, dira-t-on, l'instruction est la même au lycée qu'ici ; pourquoi donc n'envoyez-vous pas tous les petits au lycée ou ne gardez-vous pas tous les grands chez vous ?

Voici pourquoi. Je veux imiter l'horticulteur qui ne confie ses semis à personne. Quand j'ai une graine, je la dépose en terre choisie ; je l'abrite sous une cloche en verre qui la protège contre la froidure et contre les oiseaux ra-

paces. Je la surveille pour empêcher que les vers ne viennent attaquer la jeune pousse. Enfin, je fais de la culture en serre chaude, à laquelle les germes ne peuvent guère échapper. Et c'est moi que vous entendez prêcher, plaider pour cette culture en serre chaude ! Oui, mais jusqu'à la première communion seulement, ou jusqu'à la cinquième classe, parce que, je le déclare, je suis un partisan, et un partisan effréné, de l'éducation en plein vent.

Mais il est des lois contre lesquelles on ne peut s'insurger, puisque la Providence elle-même nous en enseigne la pratique. Voyez de quelle manière elle protège le petit oiseau ou la graine prête à éclore ; quels soins, quelle tendresse, quels artifices délicats de préservation ! Eh bien ! à imiter le Père céleste, d'autres disent la nature, on fait toujours bien. Ce sont là les petits soins pour lesquels la vigilance de la mère est excellente, et je suis persuadé, mères, que vous ne verriez pas d'un bon œil que ces petits êtres délicats fussent, au début, exposés à subir des contacts dangereux.

Je regrette de ne pas voir ici à côté de nous les deux professeurs à qui j'ai confié la garde des tout petits de la dixième et neuvième classe. J'ai voulu qu'ils eussent, non pas seulement un maître, mais une maîtresse, et la Providence m'a fait trouver le mari et sa femme, qui sont des instruc-

teurs et des éducateurs de premier ordre. Je suis heureux de leur rendre cet hommage public.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous signaler une autre innovation de notre externat. Ici, le professeur ne quitte jamais les enfants. J'ai voulu supprimer ce qu'on appelle le surveillant. En récréation, nos enfants ont bien, à la vérité, près d'eux quelqu'un qui les regarde jouer, mais, toute la journée, ils sont entre les mains du professeur, et je suis sûr, dès lors, du travail qu'ils accomplissent.

Que fait le surveillant ? Il veille à la correction extérieure ; mais son rôle n'est pas de faire travailler les enfants, ce rôle est celui du professeur qui est toujours là, près des élèves.

Quant à ceux qui vont au lycée, accompagnés d'un maître, ils sont élevés en plein vent. Ils rencontrent des camarades, et quelquefois reçoivent des horions, mais ils n'attaquent pas. Jamais le bon chevalier n'est l'agresseur ; il se défend quand on le provoque, comme tout être fier et ami de la justice doit se défendre, — doucement et fermement. En revenant du lycée à l'école après la leçon du maître officiel, les élèves sont soumis non pas à la surveillance d'un maître d'études qui, dans la plupart des maisons d'instruction, suivant la routine régnante, est chargé de maintenir policièrement l'ordre extérieur, le silence et la tran-

quillité. Non certes, ils sont soumis à l'action pédagogique d'un maître adjoint dont le rôle intellectuel consiste à surveiller le travail effectif et l'accomplissement de la tâche imposée par le professeur, à la suite de la leçon.

Il s'agit pour ce maître, non pas d'administrer les connaissances (ceci est réservé aux professeurs), mais d'en faciliter l'assimilation.

Les élèves se classent d'eux-mêmes en trois catégories : les intelligents laborieux, qui peuvent, presque sans secours, faire leur devoir ; les moyens, qui se heurtent à des difficultés qu'ils n'ont pas le secret de vaincre, et les mous, toujours distraits ou endormis.

Le pédagogue clairvoyant aura tôt fait de reconnaître ces trois types, et dès qu'il les aura classés devant lui, s'il a le secret de son art, il saura entraîner les premiers, tendre la main aux seconds pour soutenir leur effort, stimuler les mous et rallier les distraits et les légers.

Ma conviction la plus nette est que, sans cette action du maître adjoint, telle que je viens de l'analyser, l'enfant laissé à lui-même, impuissant à vaincre les difficultés, se livre à son inertie et à sa paresse et contracte l'habitude d'une mollesse d'esprit qui deviendra peu à peu invincible.

Ah ! la belle tâche que de stimuler les inertes, et de développer, par une impulsion habile, l'es-

prit de l'enfant ! et combien rude celle qui consiste à éveiller toute énergie ! Donner de la force vive aux élèves mous, fixer ces yeux qui papillonnent toujours, sans rien voir : celui qui accomplira une telle œuvre sera vraiment un maître éducateur auquel il faudra élever une statue à l'École Saint-Dominique et même sur nos places publiques. Ils sont rares les hommes capables de donner de la vie à ceux qui n'en ont pas, les hommes doués d'assez de perspicacité, de pénétration active pour rattacher à un point fixe de petits esprits toujours agités, — ce poids mort de l'humanité qui l'empêche d'aller vers ses grands destins.

J'espère, grâce à notre méthode, pouvoir diminuer ce poids mort et transformer ceux qu'on croyait plus légers que le papillon, en oiseaux à l'aile puissante, aux serres solides, capables de conquérir la vérité comme une proie, sans jamais lâcher prise.

Voilà notre méthode qui intéressera certainement les pères et les mères, dès qu'ils comprendront l'avantage de ce procédé qui consiste à mettre toujours l'enfant aux mains de l'homme compétent pour former, instruire et élever son esprit.

J'ajoute encore un mot sur le mode caractéristique d'instruction de notre École.

On me dira : Pourquoi envoyez-vous les enfants au lycée ? D'abord, parce que nous sommes des

hommes de conciliation. J'ai horreur de la division, aussi bien de la division des partis que de la division des sectes. J'en ai horreur, et je le publie à tout venant. Tout ce qui peut, dans notre pays, rapprocher les hommes, — et souvent le meilleur moyen de rapprocher les hommes, est de rapprocher les enfants, — je m'y applique. En envoyant les enfants de notre école au lycée voisin, dans des classes déterminées, je travaille au rapprochement des esprits. Je ne crois pas que les enfants élevés dans les lycées soient des Français d'un calibre particulier. Je ne crois pas non plus que les enfants qui reçoivent l'éducation des moines soient des Français d'un mauvais métal, d'une mauvaise venue. J'estime que, quel que soit l'éducateur, moine ou laïque, celui-là serait odieux et méprisable s'il ne cherchait pas à faire l'union du pays et si, étant dans un établissement religieux, on voulait faire une seconde France n'ayant rien à voir avec l'autre.

Nous avons à voir avec tous. Certes, cela n'empêche point, Messieurs, de faire son choix. On n'a pas avec tous le même degré d'intimité, d'harmonie et d'entente. On peut admettre des amis du premier degré et du vingtième. J'ai aussi des adversaires, mais de ceux-là je n'ai cure. Les adversaires ont toujours fait ma fortune. Et quand il m'arrive d'être attaqué par l'un d'eux, je bénis celui qui

nous a jugés assez honorables, assez chevaleresques pour nous exposer à des coups qui, non seulement ne portent pas la mort, mais centuplent la vie.

Voilà pourquoi je suis — et je l'ai répété souvent aux professeurs — avec l'Université de France, à moins que des convictions très déterminées ne soient offensées et que la cause sacrée de la liberté ne soit outragée. Je ne suis pas un adversaire, mais un concurrent loyal, incorruptible, et, au besoin, je tendrais la main à ceux qui voient en nous des gens à écarter, à détruire, à renvoyer par delà la frontière. Cette main tendue est souvent la meilleure politique.

Voilà ma profession de foi en ce qui concerne notre mode d'instruction. Mais il est évident qu'il ne suffit pas d'instruire d'une façon ou d'une autre ; il faut encore accomplir l'œuvre supérieure de la formation de l'homme et de son caractère sous l'influence des forces humaines et divines.

Je sais que tout établissement d'instruction a la prétention de former des hommes ; mais il convient de distinguer entre hommes et hommes.

Pour nous, Messieurs, nous ne façonnons pas l'homme de la même manière que d'autres. Je ne blâme pas les méthodes diverses employées ici ou là, mais je préfère la mienne, convaincu qu'elle

est la meilleure ; et néanmoins je ne l'impose pas.

Voici donc la caractéristique de notre œuvre. Elle est fondée sur une psychologie bien humaine et bien vraie.

Le caractère, la physionomie morale d'un individu, sont déterminés par les mobiles sous l'influence desquels il obéit habituellement. Or, au début de la vie, à quels mobiles obéissent les enfants ? Les mères le savent bien, et nous aussi, éducateurs : presque toujours au plaisir propre, à ce qui est agréable. Voilà pourquoi l'art d'instruire, à cet âge, consiste à dorer, à recouvrir même les choses les plus dures, les pilules les plus amères, d'une petite couche sucrée qui est le plaisir.

Ainsi, ne jamais ennuyer les élèves, toujours leur rendre le travail agréable : c'est par là que doit commencer une sage et intelligente pédagogie.

Quand la conscience est éveillée, on agit parce que c'est bien. Les enfants obéissent alors au devoir. — « On m'a dit de faire cela ; c'est mon devoir, je le fais. Mon père, ma mère m'ont commandé telle chose ; mon devoir est de la faire, et je la fais. — Est-ce que cela te fait plaisir ? — Non, mais on m'a dit de faire cela ; c'est mon devoir, je le fais. »

Voilà la conscience.

Eh bien, si nous arrivons, vous et moi, à créer

des natures d'enfants et d'adolescents qui contracteront l'habitude d'obéir et d'agir par devoir, nous aurons formé de grandes natures, et il n'y en a pas d'autres.

J'ai observé que l'on parle rarement ainsi dans le monde où l'on éduque. On y dit : Faites ceci pour me faire plaisir. Nous, nous disons : Faites ceci parce que c'est bien, et parce qu'en agissant bien vous réjouirez ceux qui vous aiment. — Quelle plus grande joie à donner à sa mère que de pouvoir lui dire : J'ai fait tout mon devoir; dis que tu es contente!

C'est sur cette base que vous édifierez l'homme dans toute sa beauté. Celui qui est capable d'agir à cause du devoir est capable d'agir pour Dieu; il a l'étoffe d'un citoyen fidèle, il saura se sacrifier et au besoin donner sa vie; il aura toutes les générosités, il ne connaîtra plus l'égoïsme ni la volupté, ni ces petits procédés que la dignité repousse. Il mettra sa conscience et le bien au-dessus de tout, et c'est à former de telles natures que s'attache notre préoccupation constante.

Il ne faut plus de mensonge parmi nous. S'il arrive à un enfant de mentir, nous lui disons : Chez nous on ne ment pas, et lorsque nous avons mal agi, nous le reconnaissons. Nous ne rusons pas; la ruse est une faiblesse et une duperie, et nous ne voulons pas nous marquer de cette double honte.

Chez les Anglais, qu'on représente comme des gens positifs qui, à la vérité, mènent très bien leurs affaires, commerciales ou politiques, j'ai entendu dire — et cela m'a fortement impressionné — que, dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, le mensonge disqualifie l'élève, et que le menteur stigmatisé n'a plus qu'à sortir de l'école. Je voudrais que l'École Saint-Dominique eût de ces sévérités-là, et qu'il y régnât cette franche ouverture d'âme ennemie du mensonge, de la fausseté, de la dissimulation et de la ruse, — ces vices qui décèlent toujours un être faible et un caractère bas.

Voilà, Messieurs, ce que nous voulons faire ici. Et lorsque tout à l'heure j'ai affirmé que nous avions pour but de former des caractères sous l'influence de toutes les forces humaines et divines, je faisais allusion au rôle de la religion.

Parmi les influences qui entourent l'enfant, je n'en vois pas, en effet, de plus actives, de plus triomphantes, de plus irrésistibles que les influences religieuses et celles qui en dérivent. Le contact avec Dieu, avec Jésus-Christ notre Sauveur et Maître, avec les hommes voués à Dieu et au Christ, fidèles à leur vocation divine, le contact avec la famille, lorsque soumise à Dieu, la famille est une école de toutes les vertus domestiques et civiques : voilà ce qui façonnera l'enfant

et lui fera peu à peu prendre le caractère viril et chrétien dont nous lui devons le bienfait.

Car nous formons des chrétiens, ici, Messieurs, et c'est peut-être là ce qui nous sépare le plus des écoles publiques, où une telle préoccupation n'existe pas, du moins, au même degré. Il y a des aumôniers, je le sais, dans ces écoles, mais un tel mélange de croyances que le sentiment religieux ne peut aisément s'y former. Aussi je m'explique bien le succès de nos établissements, et je ne vois pas — quelques mesures qu'on prenne contre eux — comment on nous enlèvera notre supériorité. Car la mère donnera toujours ses enfants à l'école dans laquelle l'âme de ses fils sera le mieux cultivée et le plus sauvegardée.

Je l'ai dit, et je le répète toujours : on ne gagne pas de batailles sans les mères de France. Nous n'avons pas de plus puissants alliés que ces amazones du Christ, avec lesquelles nous remporterons toutes les victoires dans les combats qu'on nous forcera de livrer. Qu'opposer en effet à la perspicacité aiguë, à l'héroïque dévouement et aux réserves infinies du sentiment maternel ? Pour nous, nous sommes comme ces braves qui n'engagent pas le combat de leur propre initiative, mais qui savent répondre à l'attaque et prendre ensuite l'offensive pour achever la victoire.

Je crois, mes enfants, avoir mis dans son vrai

jour le régime de l'externat, et en particulier celui de l'Externat Saint-Dominique. Des considérations diverses qui se sont imposées à mon esprit, une conséquence de très haute portée découle, et c'est sur elle que je dois, en terminant, appeler votre attention.

Puisque l'essence même du régime de l'externat, puisque l'idée qui l'a inspiré consiste à retenir l'enfant le plus possible au foyer et au cœur de la famille, il en résulte que la part active de la famille, du père et de la mère, de la mère surtout, doit être plus considérable et plus efficace que dans l'internat.

Travail, caractère, morale et religion : il faut veiller, jour par jour, à ce que rien de ces choses saintes ne soit en péril. Et puisque la famille s'adjoit comme collaborateurs des religieux et des maîtres, je suis d'avis qu'entre ces collaborateurs et la famille il doit exister un échange constant de vues et de jugements, pour déterminer, dans l'action éducatrice, une entente parfaite. Car il n'y a d'action puissante, lorsqu'on est plusieurs à collaborer à la même œuvre, qu'à la condition de se concerter ; et l'externat ne donnera vraiment tous ses fruits que par la relation régulière, active et harmonique entre les maîtres et les parents.

Avec une telle entente, je répons de l'avenir et des succès de l'École Saint-Dominique.

L'idéal qu'elle poursuit est juste et grand. Ceux qui le veulent réaliser mettent en commun leurs efforts : qui donc pourrait se dresser en travers ? L'union qui fait la force a le secret de toutes les victoires, sur tous les champs de bataille, celui de l'éducation comme les autres.

INFLUENCE MORALE
DES SPORTS ATHLÉTIQUES⁽¹⁾

Ce discours, recueilli par la sténographie, a été prononcé dans la réunion plénière du Congrès olympique international, dans l'hôtel de ville du Havre.

Siégeaient au bureau, à côté de M. de Coubertin, président, M. le docteur Tissié, représentant M. le Ministre de l'Instruction publique, et M. Cathala, sous-préfet du Havre, etc., etc.

M. le Président. — Mesdames, Messieurs, le sujet qui doit être traité dans cette séance est celui-ci :

De l'action morale des exercices physiques sur l'enfant, sur l'adolescent, et de l'influence de l'effort sur la formation du caractère et le développement de la personnalité.

C'est le R. P. Didon qui veut bien traiter ce sujet. Je lui donne la parole.

(1) Discours prononcé au Congrès olympique du Havre (1897).

MESDAMES,

MESSIEURS,

C'est un grand honneur pour moi d'avoir été convié à ce Congrès olympique international et de prendre la parole dans une assemblée aussi distinguée, en présence des autorités de ce pays, du représentant officiel de M. le Ministre de l'Instruction publique, des hommes éminents qui s'occupent de l'éducation physique de la jeunesse et des savants étrangers venus de divers pays, je puis dire de tous les pays, pour apporter à la cause des sports athlétiques le témoignage de leur expérience, de leur science parfaite, et la consécration de leur autorité.

Il ne m'appartient pas de vous remercier, Messieurs, — c'est là œuvre présidentielle, — et je ne suis qu'un simple membre de cette réunion. Mais il m'est permis de me réjouir de me trouver pour la première fois, je crois, à côté de l'autorité officielle du pays et à côté des représentants français et étrangers de la science de l'éducation physique, dont les progrès sont inhérents à la civilisation même ; car la plus haute tâche de la civilisation ne consiste-t-elle pas à former l'homme tout entier, intellectuel et physique et moral ?

Je dois dire que c'est l'amitié de M. de Coubertin qui est l'explication de ma présence. Il

a pensé qu'étant, depuis plusieurs années, Administrateur délégué de la Société anonyme Albert le Grand et, en cette qualité, appelé à gouverner plusieurs écoles, à leur inspirer le mouvement, je pourrais donner, moi aussi, par mon témoignage, un concours utile à l'œuvre à laquelle il s'est appliqué, lui, si vaillamment, si intelligemment, et avec une persévérance digne de tout éloge. Car vous ne me démentirez pas, Mesdames et Messieurs, quand je dirai qu'il faut reconnaître en M. de Coubertin le rénovateur, le promoteur vigoureux, infatigable, des exercices de plein air et des sports athlétiques, en France.

En répondant à votre appel, mon cher Président et ami, j'ai cru accomplir un devoir de haute reconnaissance. N'est-ce pas vous qui, il y a sept ans, êtes venu me trouver dans mon petit cabinet de l'École Lacordaire, et qui m'avez glissé, par votre parole insinuante et persuasive, la pensée d'introduire dans mes écoles des exercices de sport ?

C'est ce que j'ai fait, et j'ai obtenu, grâce à vous, des succès qui ne rivalisent certainement pas avec les merveilles de la Ligue de Bordeaux, dont nous entretenait hier M. le docteur Tissier, mais qui attestent du moins l'excellence de l'œuvre des sports athlétiques, chère à M. de Coubertin.

J'acquitte donc ma dette de gratitude en ren-

dant témoignage à cette œuvre et en venant traiter de la puissance éducatrice, jointe à l'action morale qu'ont les exercices physiques de plein air sur la jeunesse, sur la formation du caractère et le développement de la personnalité.

Ce sujet mérite l'attention de tous ; il intéresse les mères, les pères, les fils ; il intéresse les pouvoirs publics, et particulièrement le Ministre de l'Instruction publique, dont nous avons ici l'honorable représentant ; il intéresse enfin tous ceux qui ont souci de l'avenir de ce pays, et j'estime, Mesdames et Messieurs, que j'aurais rendu quelque service, s'il m'était donné de prouver avec une évidence irrésistible pour les plus réfractaires que cette puissance éducatrice, cette force morale contenue dans les exercices physiques est une puissance certaine et douée d'une pénétrante action sur la jeunesse. J'espère y arriver, car vous me semblez très ouverts à la vérité, et par conséquent très disposés à m'aider dans cette démonstration, qui est tout à fait digne de l'attention la plus sérieuse.

Les résultats obtenus par la pratique constante et habituelle des exercices de plein air et des sports athlétiques sont nombreux : je vous signalerai les principaux.

Le premier, c'est le développement, la multi-

plication de l'activité physique. Mais, direz-vous, ce n'est pas là une vertu morale. Comment! Messieurs, l'activité physique n'est pas une vertu morale? Convenez du moins qu'elle est la condition de grandes vertus morales. N'a-t-on pas dit spirituellement et en toute vérité que la propreté et l'hygiène étaient des vertus? Pourquoi, alors, n'en pourrait-on pas dire autant de l'activité physique? Quand vous verrez des enfants inertes, paresseux physiquement, soyez certains qu'ils le sont moralement, et quand vous voyez des enfants actifs jusqu'à la turbulence, soyez sûrs qu'il y a en eux des vertus en germe. Or, cette mise en activité des vertus physiques par les exercices de plein air, voilà le premier résultat obtenu par les sports athlétiques.

Le second, c'est l'esprit de combat et de lutte.

De même que dans la plupart des enfants, Mesdames, vous observez une paresse native qu'il faut vaincre à tout prix, parce qu'elle s'infiltré dans toutes les facultés et les endort, de même vous surprenez en eux une lâcheté originelle. L'enfant commence par avoir peur : l'humanité est d'abord craintive et timide. Il faut qu'elle fasse preuve de vaillance, et pour cela il est nécessaire de développer la combativité.

Ne vous effrayez pas de cet esprit. Peut-être craindrez-vous de ne pouvoir plus tenir vos en-

fants, s'ils sont toujours ivres de luttés, toujours rêvant, selon l'expression populaire, plaies et bosses. N'oubliez jamais que les combattifs sont les forts, que les forts sont les bons, que les paresseux sont les rusés et les faibles, et les faibles dangereux, parce qu'ils sont traîtres.

Développons donc la combativité, c'est-à-dire l'amour de la lutte : tel est le but. Il y a un obstacle, renversons-le ! ou bien tournons-le ! Et si, en le tournant, nous sommes poursuivis, ne craignons pas d'attaquer. Voilà l'esprit militant, une des plus belles vertus physico-morales de l'homme ; car, si l'homme contient en germe une lâcheté native, il possède également en germe une bravoure native. Et il s'agit de savoir qui l'emportera, de la lâcheté ou de la bravoure. Les sports font prédominer l'esprit de combat, c'est-à-dire l'esprit de vaillance et de bravoure originelles qui dort chez l'enfant. Les sports font de l'enfant un adolescent vaillant, qui ne sait pas se détourner devant l'obstacle et qui n'a de tranquillité qu'après l'avoir brisé, dompté, vaincu.

Le troisième résultat consiste à donner la force ou l'endurance.

L'être fort, c'est celui qui sait endurer, ce n'est pas toujours celui qui attaque, — l'être fort se révèle bien plus par l'endurance et la patience,

— c'est celui qui ne recule jamais. Voilà l'adolescent qu'il faut façonner, et, certes, il n'est pas difficile d'en produire de semblables, au pays des Gaulois. Ce ne sont pas les Gaulois qui sont des paresseux ; ils sont trop gais, trop expansifs. Ils sont restés tels que Dieu les a créés, ne craignant rien, pas même « que le ciel ne tombât sur leurs têtes », et poussant la force jusqu'à la présomption. Eh bien, je le déclare hautement, les présomptueux sont préférables aux timides.

Je vais dire quelque chose qui va plaire aux mères françaises, que je crois bien connaître. Elles ont toujours peur, les mères françaises, elles ont le génie de la préservation. Permettez-moi donc de vous donner, Mesdames, un moyen de préserver vos fils, c'est-à-dire d'en faire des tempérants qui n'aiment ni le vin ni l'alcool, qui ne commencent pas à fumer à douze ans, qui savent mettre le plaisir à sa place.

J'ai observé et j'observe tous les jours que, dans le milieu, où il nous a été donné à M. de Coubertin et à moi, d'organiser des associations athlétiques, ces jeunes gens ne fument presque pas, ne vont pas sur les champs de courses pour parier ; qu'ils sont très modérés, et qu'en fait de plaisir ils pourraient arriver à donner des leçons, non seulement à Épicure, qui était un raffiné de modération, mais à l'autre, le chef des stoïques, Zénon, qui était

un austère ; et j'ai observé aussi qu'ils savaient se priver, se condamner même à une dure hygiène dans un but supérieur.

Pour compléter ces résultats d'ordre moral et psychique, je vous en signalerai un autre d'ordre civique.

Les sports, en groupant la jeunesse pour un but qui répond à sa nature, à son besoin de mouvement, rapprochent les individus et préparent les bons groupements dans l'école. S'il m'est permis de parler de l'École Albert le Grand, j'avais remarqué qu'il s'y formait de petites coteriees provoquées par des sympathies naturelles, par des rapports de famille, par diverses convenances qu'il est difficile d'analyser, et je voyais les élèves se grouper six par six, quatre par quatre, deux par deux. Oh ! je n'aime pas cela, parce que l'esprit de coterie est une cause de division et de faiblesse ; et comme il n'est pas bon de couper le mal autrement que dans la racine, j'ai laissé les choses aller, mais je me suis dit : Voici un désordre que j'extirperai ; or, Messieurs, je l'ai extirpé sans rien dire, en organisant les sports, en mêlant tous les groupes.

J'ai vu que cette grande jeunesse est arrivée ainsi à la fraternité. Elle s'est rapprochée dans la lutte autour du drapeau blanc et noir, celui d'Albert le Grand, le nôtre, avec ses quatre lettres

A-A-A-G, de sorte que tous ces combattants ne connaissent plus que le capitaine qui tenait le drapeau, les officiers qui secondaient leur chef et les braves soldats qui enfonçaient l'ennemi.

Si j'osais, je pourrais m'adresser à M. le sous-préfet et lui dire : Vous qui menez des hommes, qui avez à les gouverner, vous savez quelle puissance on a quand on peut faire l'unité dans un milieu, couper les sectes et ramasser les combattants autour d'une idée forte. Là est le génie politique, et, tandis que le génie de l'impolitique — passez-moi le mot barbare — est de diviser, celui de la politique est de réunir.

Après cette énumération de quelques-uns des bienfaits obtenus expérimentalement par les associations sportives et athlétiques, par les exercices de plein air; en présence de ces résultats physiques, psychiques, moraux et civiques, les pères et les mères, les éducateurs, comprennent-ils maintenant qu'ils ont le devoir de pousser leurs fils et leurs disciples dans cette voie ?

Mais ici une question pratique se pose d'elle-même : Comment ces associations sportives doivent-elles être organisées pour donner tous leurs fruits ?

J'ai eu l'honneur hier de prendre part à la discussion intime de la commission pédagogique

relative à cette question. J'avoue que j'ai appris beaucoup de choses des professeurs de gymnastique scientifique, de M. le docteur Tissié surtout, qui est un maître non seulement dans la science médicale, mais dans la science pédagogique, et qui à sa science spéculative ajoute une expérience consommée.

Pour mon compte, — et j'ai été très heureux de rencontrer la collaboration de M. le sous-préfet du Havre, M. Cathala, — j'ai exprimé mes idées libérales relatives à l'organisation des sports dans les lycées, collèges et établissements libres.

Quelles sont ces idées? Je vous en dois, Messieurs, l'exposé public et détaillé.

Je réponds que le caractère de l'organisation de ces associations (je mets de côté les leçons de gymnase, qui font partie du programme de l'enseignement classique), dans toutes les maisons où on élève la jeunesse française, doit être la liberté. Et d'abord, liberté dans la fondation même des associations. Oui, Messieurs, il faut que les jeunes gens organisent leurs petites sociétés eux-mêmes. Ils doivent nommer leurs présidents, leurs secrétaires, leurs trésoriers, constituer leurs bureaux. Ils feront ainsi l'apprentissage de leur future vie électorale. Étant ainsi constitués par eux, ils accepteront leurs chefs comme une autorité librement reconnue.

Et vous apercevez tout de suite que cette liberté dans l'organisation des sociétés présente un phénomène très nouveau dans nos établissements scolaires français. J'ai été frappé de ce fait que partout il régnait une centralisation absolue dans les lycées, dans les collèges, dans les écoles libres, congréganistes, j'ai observé ce fait particulier que les élèves étaient toujours groupés au gré de l'autorité qui les domine. La centralisation est partout, et c'est ce que je ne puis accepter. Aussi me suis-je promis que, quand j'aurais un ensemble à manier, je ferais un trou par lequel j'introduirais la liberté dans les associations et dans les établissements d'éducation. Or, Messieurs, la liberté, intronisée là et pratiquée là, finira, soyez-en sûrs, par s'établir dans le pays en maîtresse souveraine.

Ce que je m'étais promis de faire, je l'ai fait. Et les associations se sont constituées, et j'ai pu admirer l'importance que se donnaient ces présidents, ces secrétaires, tous ces membres du bureau, à cause de la dignité dont ils se voyaient tout à coup revêtus. Autre remarque curieuse : les dignitaires scolaires, institués par l'autorité, ont moins d'influence que ceux choisis par les camarades. Pourquoi ? Parce que ces derniers sont revêtus seuls de l'autorité que l'opinion seule peut donner, car, dans les écoles comme dans le pays,

dans la nation comme dans les petits groupes, il n'existe qu'une autorité souveraine, — l'opinion. Le chef qui ne la représente pas ne peut rien ; celui qui la représente peut tout, surtout quand il poursuit un but élevé.

De même que ces associations scolaires naissent librement, de même elles doivent s'administrer librement, même en ce qui regarde leur budget, et c'est là où je différerai peut-être d'avis avec M. le docteur Tissié. Elles doivent apprendre à se gouverner pour connaître la responsabilité, et je laisserai au besoin la faute s'accomplir, parce qu'elle permet de donner une leçon. Je n'aime pas les élèves impeccables, je préfère ceux qu'on peut corriger et instruire à l'occasion d'une faute, comme on corrige le bon cheval à l'occasion d'un faux pas. Laissons donc, Messieurs, à ces associations le soin de leur bourse pour leur apprendre à s'en servir, à bien choisir quand elles achètent, et à payer le moins cher possible les objets dont elles ont besoin. Elles doivent s'administrer librement, sans entrave de la part de l'autorité.

Il y a toujours, dans les établissements d'enseignement, des censeurs austères, sévères, qui rappellent que telle chose ne doit être faite qu'à deux heures et demie. — Mais la bataille est à deux heures ! — La bataille, je ne connais pas

cela. Je ne connais que l'heure fixée : deux heures et demie.

Il faut faire disparaître ces entraves et dire aux jeunes gens : Allez au combat, battez bien l'adversaire ; et, quand vous reviendrez ayant remporté la victoire, avec un rayon de gloire sur le front, vous travaillerez mieux.

Voici donc comment je comprends le rôle, l'attitude des directeurs d'établissement vis-à-vis de ces associations sportives et athlétiques d'après la réserve que j'ai faite hier. Ce rôle se résume en un patronage bienveillant, encourageant, fortifiant, prévoyant. C'est tout ce qu'on peut se permettre vis-à-vis d'êtres libres. L'être libre, à moins d'un ordre qui lui est donné, est un être affranchi, qui a droit à la liberté. On ne doit lui parler que comme à un être souverain : voilà la formule.

Je vais faire une nouvelle réserve : il faut que ces associations soient absolument respectueuses des heures d'étude.

Il est évident que, si une association athlétique passe toute la journée à faire des sports, le latin, le grec, l'histoire, les mathématiques ne tomberont pas par une infusion supérieure et spontanée dans ces jeunes têtes. Il faut donc faire une part équitable du travail et des jeux, et je serais bien en cela de l'avis de M. Godart. C'est-à-dire, je

voudrais voir donner le temps qui lui est dû à l'activité physique et même l'augmenter, mais je n'irais pas jusqu'à la superstition des *trois huit*. Il est certain, toutefois, que huit heures d'études intensives donneraient un meilleur résultat qu'un plus grand nombre d'heures d'un travail relâché ; et qu'en développant les muscles, en les faisant souples et solides, on obtiendrait une circulation cérébrale plus active, et par conséquent, comme l'a si bien démontré M. Tissié, des produits littéraires et scientifiques supérieurs. Aussi j'estime que les vainqueurs du football ont bien des chances d'être les lauréats de demain dans les concours intellectuels.

Et pour que les associations sportives produisent tous leurs effets, je les voudrais absolument intransigeantes sur le point d'honneur et sur la dignité de l'athlète. Pas de compromis.

— Monsieur, vous avez violé la loi, vous êtes disqualifié.

— Monsieur, vous avez menti, vous êtes disqualifié.

— Monsieur, vous avez maltraité votre adversaire, vous êtes disqualifié.

Un point, c'est tout. Avec des mœurs pareilles, nous irons peut-être avec succès à l'encontre de ces consciences de caoutchouc que la politique a malheureusement tendu à développer, parce que

la politique, étant faite d'intérêts, pousse au compromis, et que le compromis est toujours une entorse à la conscience. Que les associations sportives arborent donc le drapeau de l'intransigeance sur les questions d'honneur, et lorsqu'elles entreront sur un terrain où les compromis sont pratiqués, qu'on les voie gagner la bataille avec une conscience irréductible contre les consciences souples, car les premières gagnent aussi les batailles politiques beaucoup mieux que les consciences habiles.

Il est un point d'ordre civique sur lequel je dois m'expliquer. Quel que soit l'habit que je porte, — l'habit n'est rien, et si l'habit ne fait pas le moine, il n'empêche pas de faire l'homme, — je ne puis oublier que nous vivons dans une vaste démocratie, non pas seulement française, mais universelle. Qu'on obéisse à un monarque ou au président d'une république, on n'en est pas moins un citoyen libre. Mais l'avantage d'une démocratie comme la nôtre, c'est que l'individu participe à la direction générale. Il faut donc, dans une démocratie, former des hommes éclairés et capables d'initiative. Avec des êtres passifs, n'agissant que par la seule impulsion du pouvoir, comment constituerez-vous une démocratie sérieuse ? Vous n'aurez que des gens en tutelle,

qui seront battus à tous les coups, comme est battu par l'athlète celui qui n'a reçu aucune éducation athlétique.

Dans une démocratie, les citoyens devraient donner à tous l'exemple du respect de celui qu'ils ont élu, de celui dont ils ont consacré l'autorité par leur vote. Je n'ai jamais vu des sportifs battre en brèche le président librement choisi par eux. Au contraire, ils font prévaloir son autorité, et ils savent la défendre contre toute attaque. Ces mœurs, transportées dans une démocratie, en assureront la fortune et la prospérité.

Je le proclame très haut, voilà les élèves que j'essaye de former. Monsieur le représentant du Ministre de l'Instruction publique, voulez-vous me permettre de dire que je ne comprends pas que, lorsque vous voyez un établissement travaillant dans cet ordre d'idées, il ne soit pas considéré comme un établissement luttant pour le bien de la France et l'avenir de la démocratie. Nous pouvons être des concurrents, nous devons être des concurrents, parce qu'il est excellent que, dans un pays de liberté, la centralisation soit entamée par des hommes libres et chevaleresques. Mais c'est tout.

Nous livrons le combat comme nous croyons devoir le livrer, mais nous luttons pour la même cause. Nous présentons notre épée en signe d'ami-

tié, comme le fait un chevalier. Oh ! n'attaquez jamais un chevalier : il est l'ami du droit et de l'indépendance ; entrez en pourparlers avec lui, mais ne lui faites pas la guerre, car l'attaquer, c'est entrer en lutte contre la justice et la liberté.

Je ne puis pas, Mesdames et Messieurs, méconnaître que l'œuvre des sports a des adversaires. M. de Coubertin traiterait cette question beaucoup mieux que moi, parce qu'il a été de toutes les batailles que les associations sportives ont soutenues, et il le ferait avec d'autant plus d'éloquence qu'ayant été de toutes les batailles, il les a toutes gagnées.

En ce qui me concerne, j'aime beaucoup la bataille, surtout si je la gagne. Mais je ne livre le combat qu'au moment où je crois être sûr du succès, sinon j'attends ; mais je n'attends jamais longtemps. Dès que mes troupes sont bien prêtes, que les armes sont au complet, je donne le signal du combat. Je puis être battu, mais j'ai toujours assuré ma ligne de retraite.

Quels sont donc, Messieurs, les adversaires des sports ? Ils se classent en trois catégories : les passifs, les affectifs et les intellectuels. J'emprunte ces termes au docteur Tissié, et je suis heureux de me servir de cette jolie étiquette. Mais je les définirai autrement : les affectifs, c'est vous, Mes-

dames. Le plus grand ennemi des sports, c'est la mère. Combien ai-je entendu de mères me dire : « Et surtout que mon fils ne joue pas au football ! — Madame, votre fils vous appartient, et il n'y jouera pas, si vous le défendez. Mais pourquoi le défendez-vous ? Vous êtes calme en ce moment, causons. — Vous voulez donc que mon fils se casse une jambe, un bras, qu'il meure ? — Non, Madame, je veux qu'il vive, et si on lui casse une jambe, nous la lui raccommoderons. — Ah ! vous voilà bien ! — Ne savez-vous pas qu'une jambe raccommodée est beaucoup plus solide qu'une neuve ? »

Vous voyez quelle est la résistance du sentiment. Et, à ce propos, je me rappelle un mot de Claude Bernard, dont j'ai suivi les cours autrefois. Il s'agissait alors de la vivisection, et les affectifs étaient en mouvement. Toujours les sentimentaux !

Les Anglaises avaient fondé une ligue contre la vivisection, et Claude Bernard faisait remarquer qu'on ne pouvait pas discuter avec les sentimentaux, parce que la raison, même la meilleure, ne peut pas mordre sur un sentimental. Le sentiment ne se laisse jamais persuader. — « Comment ! vous allez disséquer vivants mon chat, mon chien, mon petit lapin ! » disaient les membres de la Ligue.

Et Claude Bernard faisait cette réflexion dans sa raison supérieure : Comment ces êtres de sentiment, si pleins de compassion pour les bêtes, en ont-ils si peu pour la pauvre humanité ! De quelle façon apprendre à la guérir, si ce n'est en taillant les bêtes, en les examinant à l'intérieur pour y chercher l'énigme de la maladie et surprendre le secret de la guérison ?

Malgré l'opposition tenace des sentimentaux, la vivisection a continué d'être pratiquée, et vous savez de quelles heureuses découvertes elle a été le point de départ.

Avec toute votre sentimentalité, Mères, vous n'empêcherez pas votre enfant de jouer. C'est l'enfant lui-même qui vous persuadera. Quand il voudra se donner du mouvement, l'attacherez-vous, lui mettrez-vous les menottes pour qu'il n'exerce pas sa force avec ses camarades ? Il veut être plus fort qu'eux, et vous ne l'en défendrez pas ; si bien que, malgré l'objection des affectifs, les associations sportives continueront à se développer.

Une autre objection est celle des éternels réactionnaires : les passifs, les partisans de ce qui fut, les ennemis-nés et acharnés de ce qui doit être. — Une nouveauté ! Pourquoi faire ? Cela n'existait pas autrefois. Vous connaissez le thème. Le mouvement nouveau les effraye, et, malgré tous nos efforts, vous voyez encore dans les établisse-

ments d'instruction s'entassent élèves sur élèves. Vous voyez des centaines d'enfants dans des dortoirs, dans des cours, où ils ne respirent pas, où ils peuvent à peine courir, à peine marcher. Et c'est cela qu'ils appellent, les passifs, conserver les belles et bonnes traditions ! Non, non et non ! Pour gagner les victoires dans la vie, il faut des forces vraies, des forces pratiques, et on ne les acquiert que par les exercices de plein air, les sports athlétiques, qui trempent le corps, qui trempent l'âme. Nous voulons des hommes d'action ; les associations sportives nous aideront à les créer, parce qu'elles développent les qualités pratiques sans lesquelles on ne peut rien faire d'utile en ce monde.

— Mais, mon fils ira au concours général, dit une mère. Il sera officier, il aura un plumet. — Est-ce le plumet qui fait vaincre ? Il est souvent gênant. Les hommes qui veulent remporter des victoires ont besoin de forces pratiques.

Ce que je préfère, c'est le jeune homme capable de conduire une de ces grandes affaires commerciales comme il y en a dans cette puissante ville du Havre. Je le préfère à celui qui fera de la littérature, qui publiera des articles à trois cents, quatre cents ou cinq cents francs, dans le journal en vogue, et qui, ayant le gousset bien garni, pourra mener une vie luxueuse.

Le maître d'usine commandant à mille ouvriers gagnera des batailles, les batailles de l'industrie et du commerce, il fera vivre des familles et il enrichira son pays, la France. Mais, l'autre.....

Il y a une troisième objection : celle des intellectuels. J'appelle intellectuel le monsieur qui croit n'avoir plus d'estomac, qui ne peut pas souffrir un courant d'air. Il y a un courant d'air ici, fermez les fenêtres. Il est tellement affiné, qu'il n'appartient plus à la race humaine. Nous sommes profondément méprisés par lui, parce qu'il a fait des livres délicats, quintessenciés, ayant la dernière forme et dans lesquels on trouve des choses qu'on n'a vues nulle part. Eh bien ! que m'apprenez-vous, vous, les intellectuels ? Je le déclare, je suis peut-être un barbare, mais tous vos romans, je ne les lis pas. Je me suis toujours demandé comment les femmes intelligentes pouvaient se nourrir ou plutôt s'intoxiquer de ces livres, car, il faut bien le reconnaître, quand ils tirent à cent mille, soixante mille sont achetés par les femmes.

Que les intellectuels me pardonnent. En parlant comme je le fais, j'exprime des idées qui me sont chères ; mais, tout en le combattant, je puis passer de bonnes heures avec un intellectuel, sans savoir si elles sont, pour lui, aussi agréables que pour moi.

L'intellectuel dit : Développez donc les cerveaux et non les muscles. Et moi, je dis — et M. le docteur Tissié m'approuvera, je crois — : Pour développer le cerveau, il faut fortifier le muscle. Quand nous aurons battu les intellectuels, — l'heure approche, car le muscle triomphe, — nous verrons, entre autres choses neuves, disparaître des boulevards cette littérature avariée dont on s'empoisonne. Quelle belle victoire !

Oui, ne serait-ce pas une grande victoire que de pouvoir réduire ainsi les intellectuels qui croient tenir le sommet de la pyramide humaine, et redonner l'empire aux natures saines et fortes ? Nous y arriverons, je l'espère bien.

Je fais des vœux pour que ces idées pénètrent et soient appliquées dans les lycées, collèges, établissements libres, dans les maisons de congréganistes, comme les appellent volontiers nos adversaires. Congréganistes, je n'aime pas ce mot-là, je préfère le mot libre. Je suis ce que je suis : J'ai mes idées, j'ai le courage de les dire et je cherche à les faire triompher.

Et, pour terminer par un mot de concorde, je voudrais, Monsieur le Sous-Préfet, — et, pour ma part, mes efforts sont tournés vers ce but, — que les sports fussent un terrain où toute la jeunesse française pût se réunir, qu'on y travaillât à ruiner dans ce pays l'esprit qui nous divise, pour

former une France comme nous la rêvons tous. nous, les libéraux, non pas une France dans laquelle nous penserons tous de la même manière, — c'est impossible, — mais une France où tous nous aurons la pratique austère, loyale et chevaleresque du respect des autres et de la tolérance.

L'ÉCOLE RELIGIEUSE ⁽¹⁾

MESSIEURS,

Nous inaugurons aujourd'hui même, et dans cette jeune chapelle, la nouvelle année scolaire, une année de travail pour tous, même pour les plus petits, une année de labeur pour les plus grands, une année de préparation difficile aux examens décisifs qui doivent leur ouvrir la porte de leur carrière avec plus ou moins d'honneur.

Cette solennité inaugurale, vous le remarquez, a un caractère éminemment religieux. Ce n'est pas un banquet, une fête plus ou moins bruyante ; c'est une prière.

C'est la plus grande des prières : un appel aux forces divines, à l'Esprit de Dieu, comme vous le chantiez, jeunes gens, quand vous disiez : Viens, Esprit créateur. Est-ce un vain mot?...

(1) Allocution prononcée dans la chapelle des Écoles Saint-Dominique et Lacordaire. Paris, rue Saint-Didier (4 octobre 1897).

un appel aux forces divines par l'intermédiaire de celui qui a conquis le ciel et la terre, Notre Sauveur et Maître Jésus, au nom duquel Dieu lui-même se laisse fléchir toujours, et qui a ouvert sur l'humanité le trésor inépuisable des effluves lumineux, réconfortantes, créatrices, pour que l'humanité entière en fût, quand elle le voudrait, imprégnée, relevée et sauvée.

Il m'a semblé que le caractère éminemment religieux de cette inauguration inclinait naturellement à ce que je vous parle de l'école religieuse. Ce sujet nous touche de très près, et il est du plus vif intérêt, puisque vous habitez une de ces écoles, et que vous aurez forcément à subir les influences qui y prédominent.

Qu'est-ce qu'une école religieuse? Pourquoi des écoles religieuses? Comment en avons-nous réalisé le type ici même, dans l'École Lacordaire et Saint-Dominique? Simples questions que je voudrais résoudre d'une manière rapide, mais suffisante pour que les vérités contenues en elles ou soulevées par elles pénètrent dans le cœur des pères et des mères, des maîtres et des élèves, comme elles ont depuis longtemps envahi le mien.

Une école religieuse n'est pas — peut-être pourriez-vous le croire — celle qui est administrée par des religieux, pas plus qu'une école

laïque n'est celle qui est administrée par des laïques; il y a des laïques, au fond, très religieux, et des religieux qui ne sont tels qu'en apparence : ceci est, heureusement, plus rare. L'école religieuse n'est pas non plus celle qui se borne à introduire un peu de religion dans son règlement. Non; pour justifier un pareil titre il faut que, dans sa constitution même, elle donne à la religion la place prépondérante et souveraine.

Qu'est-ce que la religion? Une prière, une foi, une loi morale, un rite ou un ensemble de rites; et, dès lors, toute école religieuse est celle où l'on prie, puisque la religion est prière; dans laquelle on croit, puisque la religion est une foi; dans laquelle on se soumet en conscience à la loi morale, puisque toute religion digne de ce nom est une loi morale. C'est une école dans laquelle on pratique certains rites, et puisque le rite chrétien consiste surtout dans la confession et la communion, c'est une école où l'on se confesse et où l'on communie. Et tous ces actes font partie intégrante, essentielle, de l'organisation même de l'école. Si donc, Messieurs, vous apercevez à côté de vous des écoles où l'on ne prie pas, où l'on ne s'occupe ni de la foi ni de la croyance, où l'on ne se soucie pas de la conscience et de la direction de la vie, où l'on ne pratique aucun rite, je déclare cette école non religieuse, — je ne dis pas irré-

ligieuse : vous me supposez trop habitué aux précisions du langage pour confondre ce qui est absent avec ce qui est contraire, la neutralité avec l'hostilité formelle. Or, vous remarquerez que la plupart des écoles sont *a-religieuses*. La nôtre est religieuse parce que nous prions, parce que nous croyons, parce que nous nous efforçons d'obéir à la loi religieuse évangélique, qui est notre code de volonté et de vie, parce que, pour vous dire les choses par leur expression la plus véridique et la plus pratique, parce que nos élèves et nous, nous nous confessons et nous communions : voilà bien en quoi consiste le caractère religieux de notre école, et je ne crois pas qu'on puisse donner d'elle, à ce point de vue, une définition plus exacte.

Maintenant, Messieurs, la question qui se pose d'elle-même est celle-ci : « A quoi bon des écoles où l'on prie, et pourquoi des écoles où l'on fait profession d'une foi quelconque, et où l'on parle à la conscience? — La conscience nous appartient et pas à nos maîtres ! Pourquoi des cérémonies grecques, protestantes ou catholiques ? Que me font la confession ou la communion, les chapelles, les cierges allumés et les rites ? L'instruction et la science suffisent. Tout cet appareil religieux n'est-il pas une vaine superfétation dont

nous pouvons nous passer dans ce pays et dans l'humanité pour la formation de l'homme ?

Je réponds hardiment : l'école doit être religieuse, sous peine de n'être plus l'école idéale et parfaite ; sans religion, elle sera une école, mais non pas l'école, l'école de l'homme, l'école de l'âme. Or, l'âme étant le fond même de l'être humain, et l'âme étant d'essence religieuse, qu'est-ce qu'une école où l'on ne s'occupe pas avant toute chose de l'âme ? C'est un lieu où l'on fabrique des professionnels, ouvriers ou artistes, des bacheliers à la douzaine, des candidats plus ou moins réusis, comme on fabrique des meubles, des outils, des statues, n'importe quoi ; mais ce n'est pas là qu'on fabrique l'être humain. Pourquoi ? Parce que l'école n'est pas arbitrairement ce qu'on veut : elle doit être ce que la nature humaine veut qu'elle soit, attendu qu'il n'est pas permis de méconnaître la nature humaine, ni de la fausser, ni de lui résister. Il faut la prendre comme elle est, dans la vérité et l'harmonie de ses éléments. Quand je ne croirais pas en Dieu, je serais bien obligé de prendre la nature comme je la trouve ; quand je ne croirais qu'en la nature, je n'en suis pas moins contraint de me soumettre à la nature, et les athées, qui s'imaginent avoir supprimé Dieu, — dans leur esprit et dans leur cœur, du moins, — n'en sont pas moins réduits à attester la

souveraineté de la nature. En sorte que, même quand on ne croit pas en Dieu, il faut obéir à cette marâtre de nature.

Quelle est donc la nature humaine? Elle n'est pas difficile à résumer; la science anthropologique la plus indéniable, comme la foi éternelle de Jésus-Christ et de l'Évangile, — ceci est beau de voir l'une et l'autre en harmonie, et à ce spectacle je me réjouis et je tressaille toujours, — la science anthropologique, comme la foi éternelle, reconnaissent que l'être humain appartient à trois règnes : au règne animal, au règne humain ou rationnel proprement dit, et au règne divin. Il a ainsi trois appartenances essentielles : par la première, il est soumis absolument aux lois de la physiologie et, par conséquent, à l'hygiène; par la seconde, il est soumis aux lois de la vérité, du bien et de la beauté, et, par conséquent, à la logique, à la morale et à l'esthétique; par la troisième, il est soumis plus radicalement encore au principe universel de tout ce qui est vrai, bien ou beau, de toutes les forces de la nature : à Celui d'où tout dérive, dans lequel tout se résume, vers lequel tout aspire, et, par conséquent, à la loi religieuse, qui est l'expression même de la sagesse et de la volonté divine embrassant tout être, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand : voilà l'être humain.

Or, si l'être humain est ainsi, ce qu'on ne peut pas nier, ne pouvez-vous pas en déduire que l'école où vous rassemblez des êtres humains est obligée de tenir compte de l'animal et des lois physiologiques, de la raison et des lois de la logique, de la morale et de l'esthétique, et en même temps de la religion, qui met l'être humain en rapport indissoluble et harmonique avec son principe, avec sa fin, avec sa loi souveraine? Voilà pourquoi, dans ces édifices que vous regardez et que vous avez visités, vous pouvez apercevoir un symbole de ce que j'essaye de vous exprimer : ici, dans ce bâtiment médian qui sépare l'École Lacordaire de l'Externat Saint-Dominique, vous comptez trois étages superposés, correspondant aux trois règnes qui constituent l'être humain. Dans le sous-sol, la bête, la physiologie et l'hygiène; au rez-de-chaussée, dans le hall, l'être humain que l'on rencontre, avec qui on entre en pourparlers, parents, amis; et ici, à l'étage supérieur, le règne divin qui met en rapport avec Celui qui est au-dessus de la nature et de l'homme. Ceci est à dessein pour vous montrer, jusque dans le plan de ces édifices, le caractère profondément religieux de l'être humain et de nos écoles. Admirez-vous cette synthèse? Comparez, Messieurs, la façon dont nos adversaires, ou ceux mêmes qui pensent autrement que nous, envisagent l'être humain. Com-

ment le conçoivent-ils? D'une façon moins synthétique et moins large, par conséquent moins vraie; ils voient en lui deux choses, la bête et l'homme proprement dit, l'ange si vous voulez, et c'est tout. Mais la bête et l'homme, d'où viennent-ils? C'est le principe dont ils ne veulent pas parler, mais dont les vrais savants n'ont garde d'oublier la réalité, l'efficacité et l'énergie infinie, parce que sans lui rien ne s'expliquerait. Nous ne l'oublions pas non plus, Messieurs, et c'est pourquoi nous nous occupons de vos âmes, de votre conscience : n'est-ce point par l'âme et par la conscience que vous tenez à Dieu?

Aussi, quand vos familles vous confient à nos mains paternelles, nous ne songeons pas seulement à vous donner une saine nourriture, et une cour où vous puissiez vous ébattre, — ceci est suffisant pour obéir aux lois physiologiques — et des classes bien aérées, claires et spacieuses, où vous êtes initiés à la science; nous vous donnons encore mieux : nous vous mettons en rapport constant avec Celui duquel tout dérive, vous, vos pères, vos mères et l'humanité entière, et auquel nous devons retourner tous à l'heure marquée. Voilà comment nous sommes contraints d'imprimer à nos écoles un caractère religieux; et vous voyez vous-mêmes qu'à moins d'être imparfaite, l'école doit traiter l'homme sous ses trois aspects, ne négliger

ni le côté inférieur ou physiologique, ni le côté médian ou humain, ni le côté supérieur ou divin.

Mais, Messieurs, veuillez remarquer encore que, si l'école religieuse est nécessaire pour répondre à la nature humaine, elle l'est aussi pour répondre aux besoins du temps.

Nous vivons à une époque de croyances différentes; les esprits sont divisés jusque dans les frontières d'un même pays et parfois d'une même famille : les uns croient, les autres ne croient pas, ceux-ci sont protestants, ceux-là catholiques. Nous sommes assurément la majorité, mais il n'en existe pas moins à côté de nous des minorités dissidentes. Je m'explique alors comment l'État, ne se désintéressant pas de l'instruction, ouvrant des écoles publiques, ait essayé de la neutralité scolaire. Voulant réunir des jeunes hommes de foi, de confession différente et éviter tout conflit, il s'est désintéressé de la religion : ceux dont les familles ne croient pas n'ont aucun culte; ceux dont les familles appartiennent à un culte dissident vont à ce culte dissident; ceux dont les familles suivent le culte catholique vont à l'aumônier catholique. Ce système est un pis-aller. Il s'inspire, je le veux bien, d'une certaine justice, et il prétend à une certaine harmonie. Mais, si l'on me demandait sur ce point mon avis, j'aimerais mieux, je l'avoue, des écoles confessionnelles,

à la condition qu'on n'y fabriquât pas des sectaires, des Français armés les uns contre les autres et ne demandant qu'à s'entre-détruire, non; mais plutôt des esprits mesurés, larges, respectueux et tolérants. J'aimerais que la religion fût soignée dans l'âme de l'enfant et du jeune homme, et qu'on ne vit personne élevé en dehors de toute croyance religieuse, empruntant à une philosophie douteuse et vague une morale insuffisante quand elle n'est pas dépravée.

Voilà ce que je voulais dire sur la nécessité de l'école religieuse basée sur la nature humaine bien comprise, et aussi sur le temps où nous vivons, où les croyances sont plus ou moins en conflit. Évidemment, dans la réalité, les croyances ne peuvent se développer comme elles devraient le faire; d'autre part, on ne veut pas les rejeter; on arrive ainsi à un état d'indifférence, soit même de neutralité.

Un État peut, dans certaines circonstances, être indifférent ou neutre; les individus, non pas. Mais, prenez garde, Messieurs; si vous mettez vos enfants dans un milieu de neutralité et d'indifférence, il est à craindre que le résultat le plus certain ne soit d'amener peu à peu leur âme à l'indifférence ou à la neutralité.

Non, mes amis, ne soyez jamais neutres, indifférents, sans couleur; ayez vos convictions éner-

giques, en y ajoutant le correctif d'une charité, d'une tolérance et d'une bienveillance que rien ne lassera. Avec cela, ne craignez pas d'ouvrir votre conscience et votre esprit aux convictions les plus chaudes ; vous prouverez ainsi que la foi la plus ardente n'est pas oppressive, et qu'elle se concilie fort bien avec le régime de la liberté.

J'arrive à une troisième question plus importante encore pour nous : il s'agit de savoir, en effet, comment nous avons réalisé, dans l'École Lacordaire en particulier, la question de la religion pratique.

Les pères, les mères, tout le monde est intéressé à cela, et nous aussi plus que personne, nous qui pouvons être accusés d'être moins fervents, moins religieux que d'autres. Moins fervents?... Qui le sait? Mesure-t-on la ferveur au thermomètre? Moins religieux? Je voudrais bien savoir comment on apprécie les degrés de la religion! La religion n'est-elle pas dans la conscience? Qui donc a pu pénétrer dans la conscience? On peut dire qu'une école est plus pratiquante qu'une autre; eh bien?... Ici, on communie tous les jours; là, deux fois par semaine; là, tous les huit jours, ou tous les mois, soit; et depuis quand doit-on conclure d'une pratique moins fréquente à une religion moins vigoureuse? C'est un sophisme contre lequel je m'insurge!

Voici comment nous avons voulu que la religion fût réalisée dans l'École Lacordaire.

Toute religion comporte l'enseignement d'une doctrine. Or l'enseignement religieux est donné ici sous diverses formes, celle de catéchisme aux petits qui se préparent à la première communion, de catéchisme de persévérance aux plus grands qui la renouvellent, d'apologétique aux élèves des classes de lettres, et enfin de conférences hebdomadaires aux élèves de Lacordaire. Absorbés toute la semaine par leurs travaux, ceux-ci reçoivent dans ces conférences une parole religieuse variée, tantôt didactique ou morale, mais toujours apte à élever leur âme, à faire regarder plus haut leur intelligence au milieu des problèmes où elle se débat, et à lui montrer l'issue pour arriver à la citadelle du vrai, où l'esprit doit planter le drapeau des victorieux du scepticisme et de l'incrédulité. Voilà l'enseignement.

Quant à la pratique, voici le principe qui nous régit. Je le formulerai avec d'autant plus de netteté et de fermeté qu'il est original, qu'il ne se trouve pas appliqué ailleurs, car tout ce qu'on voit ailleurs est basé précisément sur un principe contraire.

Ailleurs, on dit : L'homme est un être d'habitude, par conséquent passif, par conséquent inférieur, nous allons lui donner des habitudes ;

quand il sera sorti de nos mains, livré à lui-même, il baissera, mais il restera toujours quelque chose des habitudes contractées.

C'est peut-être habile. Mais si l'on me traitait ainsi, je me révolterais à l'instant même. Je n'admets pas que l'on dise à quelqu'un : « Vous êtes un imbécile, un lâche, un inerte, j'ai pouvoir sur vous, je vais vous conduire. » Non, lorsqu'on conduit un homme, il faut lui dire : « Vous êtes un être intelligent, puisque vous avez une raison, un être noble, puisque vous avez la liberté, un être bien né, puisque vous cherchez la lumière et la vertu : voulez-vous m'écouter ? Je ne vous commanderai pas. Sinon, passez le chemin, si oui, donnez-moi votre main loyale : en avant ! »

Eh bien, pour la religion, c'est pareil ici. Notre vigilance s'applique à faire un constant appel à l'initiative et à la conscience individuelle. Vous apprenons d'abord simplement, à tous les jeunes gens qui nous sont confiés, à faire ce qu'ils devront faire toujours. Nous leur disons : Mon ami, tous les jours vous aurez à pratiquer votre religion, à prier, à suivre la loi de l'Évangile, à vous confesser et à communier ; apprenez dès maintenant.

Je vous demande, Messieurs, de ne pas me jeter comme un reproche la sobriété des pratiques religieuses qui sont la loi de l'École Lacordaire.

Je vous demande de ne voir là que la sagesse et

le respect de l'homme qui, reconnaissant ce qu'il y a de bon dans l'être qu'il conduit, le prend par ses côtés nobles et le met en avant en s'appuyant sur ces qualités qui sont la grande force de l'être humain et de celui qui le conduit. Ce n'est pas en doutant des soldats qu'on a jamais gagné une bataille ; le plus grand des capitaines, quand il a voulu conquérir les plaines de la Lombardie, a dit à ces va-nu-pieds qu'on lui avait donnés pour soldats : « Vous êtes des héros. Ces riches plaines sont à vous. » Et il en faisait des héros, et la victoire était à eux. Tant il est vrai que c'est par la noblesse que l'on conduit les hommes ! On peut, par l'intimidation, l'intérêt et la ruse, en faire des esclaves ; la noblesse des idées, du sentiment, des mobiles d'action est seule propre à en faire une élite, en faire la graine des vaillants qui sauvent un pays. Eh bien, c'est ainsi que nous conduisons notre jeunesse dans la voie religieuse : sobriété, liberté des pratiques dans la mesure où l'Église les ordonne.

Je peux vous conseiller davantage, mais vous êtes libres, jeunes gens. Je ne vous impose pas ici une règle plus difficile que celle de l'Église. Pourvu que vous donniez ce qu'un bon chrétien, fidèle, doit à son Église, nous nous tenons pour satisfaits. Si vous donnez plus, si, dans votre liberté, vous sentez le désir d'aller en avant,

allez ; mais il faut vous laisser au moins le mérite de la spontanéité. Ainsi, liberté, sobriété, et j'ajoute — car tous ces grands mots se tiennent — sincérité. Un acte accompli par ordre n'est pas toujours sincère ; un acte spontané l'est toujours. J'ai horreur des masques ! que voulez-vous que Dieu, qui voit le secret de l'âme, fasse de vos simagrées trompeuses ? Quand vous n'êtes pas convaincus, quand vous n'êtes pas ce que vous devez être, à quoi bon ces hypocrisies de la prière, des sacrements, de la religion, qui nous font le plus grand tort dans un public trop habitué à soulever les masques, et qui appellent sur nous tous ces noms odieux que méritent en effet tous ceux dont la sincérité est suspecte.

Je me permettrai, Messieurs, une autre remarque sur la façon dont nous réalisons la pratique religieuse dans notre école. Nous avons des aumôniers, des religieux ; eh bien, l'essence de notre direction, ce que nous disons à l'oreille, au confessionnal, sous mille formes, quand on vient nous voir, ce que je m'efforce de faire pénétrer, lorsque j'en ai l'occasion, avec des variétés d'expressions et de circonstances qui tiennent aux innombrables détails de la vie, ce que je dis aux jeunes gens avec d'autant plus de conviction qu'au fond nous vivons pour cela, ce que je voudrais inculquer dans leur esprit, c'est que leur raison, quelque

cultivée qu'elle puisse être, quelque audacieuse que Dieu l'ait créée, quelque pénétrante qu'elle soit devenue par la culture, peut bien pénétrer la matière, déchiffrer les secrets de la nature, s'emparer de tout ce que nous ne connaissons pas afin de le maîtriser, mais que cette raison, livrée à elle seule, est fragile, inconstante, impuissante à découvrir les choses qui nous intéressent le plus, et notamment les mystères de notre destinée, et notamment ce qui nous attend au delà de la tombe, quand il faudra pourtant en descendre les degrés et aller, aller, dans cet inconnu formidable.

Appuyez votre raison sur l'enseignement de Dieu et de Jésus-Christ, transmis par l'Église catholique ; vous en ferez ainsi une raison très vigoureuse et saine, quoique très soumise à celui qui vous rappellera et qui enseignera les vérités nécessaires et sublimes que vous ne pouvez pénétrer. C'est la première des instructions à inculquer dans l'esprit. Je connais mes contemporains, ceux qui dominent, dirigent et mènent la pensée de ce temps. Je cause avec eux. Ce sont des raisons qui se croient toutes-puissantes et avec lesquelles j'ai plaisir à rompre des lances pour leur montrer qu'elles s'arrêtent court et que, quand elles ont réussi à bâtir un système dont elles tirent grande vanité, ce système n'est qu'une petite coquille

avec laquelle on ne peut épuiser l'océan infini de la vérité. Un système, c'est une coquille qu'on jette ; on en bâtit un autre et puis on le jette encore : on ne croit pas longtemps à une chose qu'on a faite parce que c'est limité, et si c'est limité, ce n'est qu'une parcelle du vrai. L'esprit ne se repose que dans la vérité totale, vers laquelle il est en aspiration indéfinie.

Voici qui est plus grave.

Vous savez, Messieurs, avec quel culte je parle de la volonté. Vous savez si j'ai la conviction que la volonté humaine est une puissance effroyable à laquelle rien ne résiste, rien du moins dans la matière, dans les choses terrestres, dans ce qui peut se voir, s'analyser.

Mais autant j'ai foi en la puissance de la volonté sur ces choses inférieures à l'homme, autant je crois à son impuissance quand il s'agit de se commander à soi-même et de vaincre les forces désordonnées avec lesquelles nous sommes aux prises. De même que je vous disais : Appuyez votre raison sur la révélation de Jésus-Christ, transmise par l'Église, je vous dis : Appuyez votre volonté sur les forces de cet esprit que vous invoquiez tout à l'heure ; appuyez-la, vous n'y perdrez rien. Je ne diminue pas votre volonté ; je vous dis : Ajoutez-y les forces divines. Vous deviendrez alors capables d'escalader le ciel, de franchir d'un bond la tombe,

de développer tous les sacrifices dont nous avons besoin pour faire quelque chose de grand ici-bas. Les hommes qui se sont exaltés le plus haut sont ceux mêmes qui ont eu le secret de prendre en Dieu le point d'appui de leur volonté.

Maintenant, Messieurs, vous pourriez me demander s'il existe un réservoir où l'on peut aller saisir ces forces, comme l'électricité, et s'il est possible de les utiliser pour mettre des masses en mouvement; — je vous réponds : Oui, et grâce à la religion chrétienne organisée par le Christ, la prière n'est qu'un moyen de capter les forces divines; et les sacrements ne sont que les forces divines condensées dans des signes où vous pouvez les prendre. Nous faisons cette expérience constamment; en la faisant vous aurez le secret de la vie, et alors le devoir deviendra pour vous une chose ordinaire parce qu'il deviendra une chose faisable. Si le devoir vous trouve impuissant, vous vous découragez et vous n'êtes pas loin de dire, comme je l'entends souvent répéter non seulement par les jeunes, mais par les vieux, blanchis dans la complicité de toutes les faiblesses : — Le devoir?... Une convention humaine! Le devoir, c'est ce que les hommes t'imposent, jeune homme; saute la barrière une bonne fois, tu seras affranchi et tu trouveras la liberté de ta nature, dont aucun frein ne peut modérer

les emportements et les soubresauts. Voilà à quoi arrivent ceux qui n'ont pour guide et pour soutien qu'une misérable philosophie.

Ne vous laissez pas entraîner ainsi. Mettez le devoir au-dessus de toutes choses, et voyez le devoir dans la formule parfaite de l'Évangile, tel qu'il est enseigné dans le Décalogue et dans les quelques paroles du discours sur la montagne, que Jésus a jetées sur le chemin de la vie pour que l'humanité en fût éclairée, et qu'étant dans la lumière, elle fût sauvée et régénérée.

Heureux ceux qui sont armés de ces convictions ! Ils peuvent traverser notre âge si troublé en gardant toute l'indépendance de leur raison, en y ajoutant comme sauvegarde les immenses clartés de Dieu. Ils peuvent affronter ce monde où rugissent tant de haines, de conflits, de misères, de vices, sans que la corruption ne les éclabousse, enseignant à ceux qu'ils rencontrent qu'il y a un moyen de pénétrer au milieu de la flamme sans que la flamme ne vous brûle, et de traverser des fleuves de fange sans que la blancheur des ailes soit tachée. Ils peuvent, en portant aux autres un amour que rien ne décourage, apaiser ceux qui se battent, rapprocher ceux qui se haïssent, relever ceux qui tombent. Pour moi, je voudrais, puisque je me trouve au milieu d'une jeunesse comme

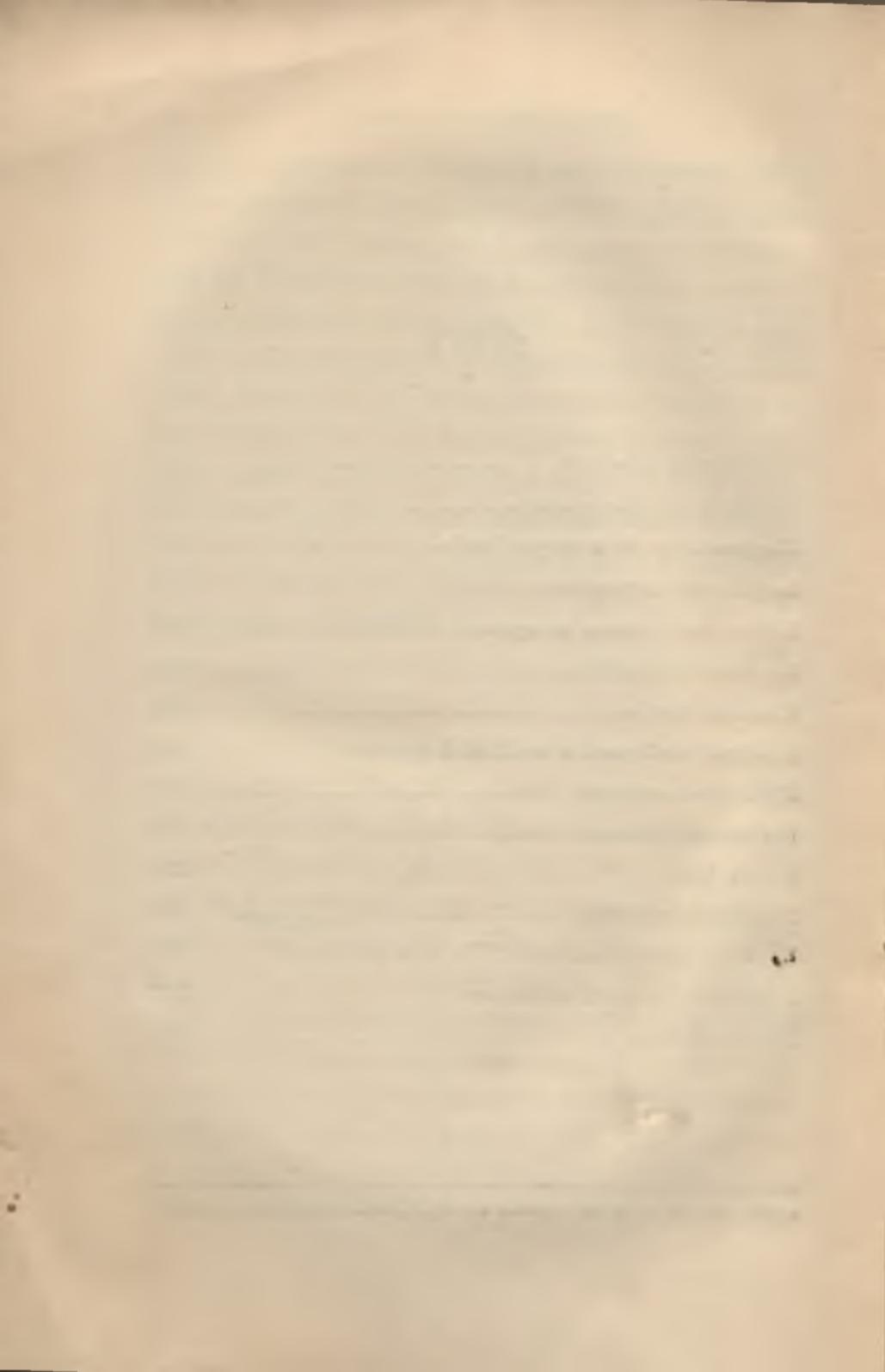
celle-ci, voir sortir d'elle de tels hommes, vaillants, lumineux, énergiques, indomptables, qui prouvent au monde que la religion ne diminue rien de l'indépendance et de l'éclat de la raison, de la puissance de la volonté, ni d'aucune des forces qui peuvent être l'apanage de l'être humain, qu'au contraire elle les exalte, les avive et les centuple. Laissez-moi exprimer ce vœu, mes amis, pour vos maîtres, pour vous, et pour Dieu qui nous a appelés et qui nous a confié la mission sainte et sublime de vous ouvrir tous les grands horizons et de vous entraîner à toutes les luttes héroïques et divines.



FIN.

TABLE

La culture de la volonté.....	1
Devoirs de la jeunesse lettrée.....	27
L'apprentissage de la vie par l'école.....	56
La jeunesse contemporaine.....	76
L'École Lacordaire et le régime de la liberté.....	103
Le choix de la carrière.....	128
L'homme d'action.....	163
Le devoir intellectuel et social de la jeunesse.....	191
L'éducation nationale.....	226
Les énergies humaines.....	260
L'école libre.....	286
L'éducation présente.....	316
Le régime de l'externat dans l'éducation présente.....	346
L'influence des sports athlétiques.....	372
L'école religieuse.....	395

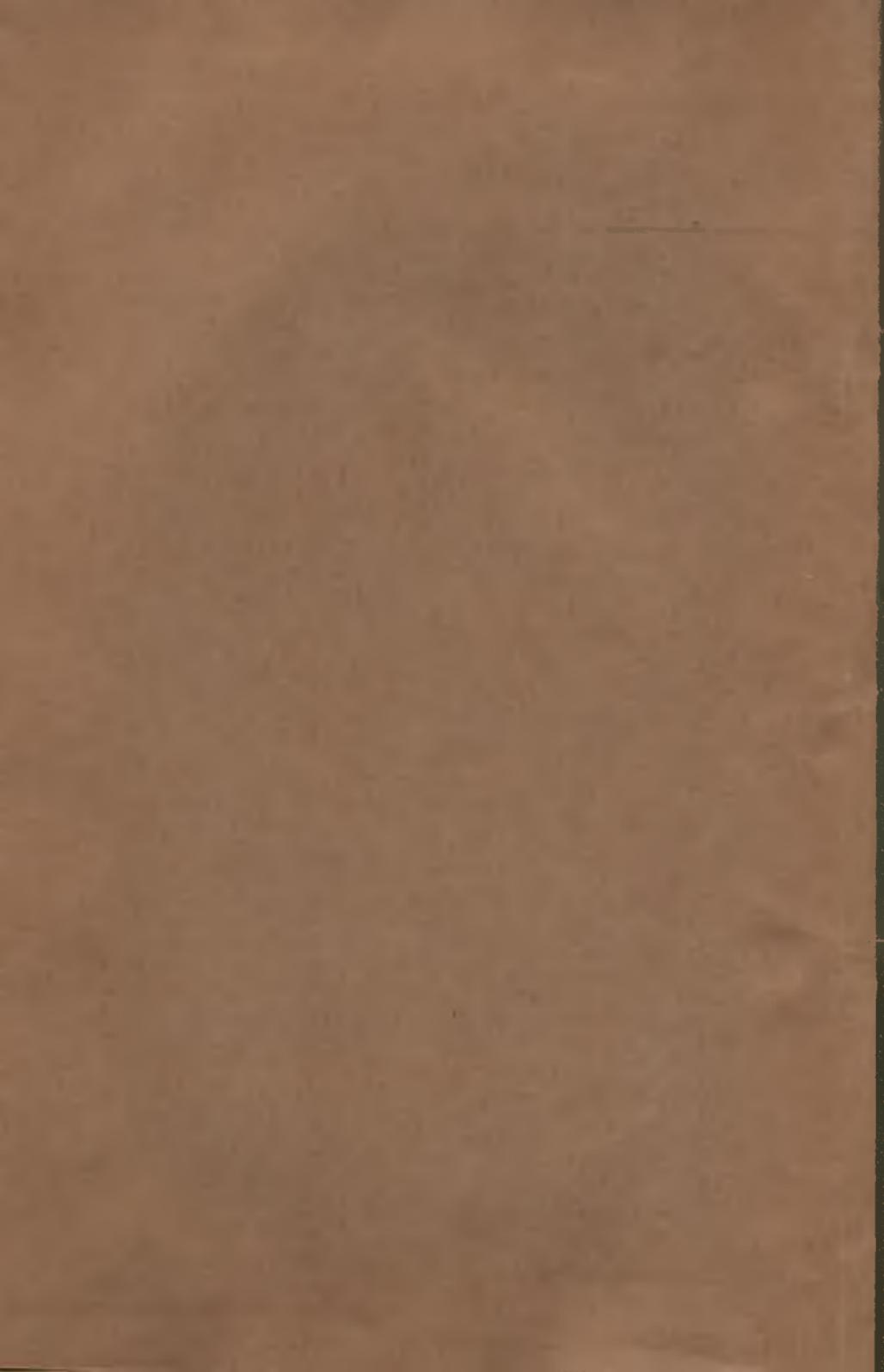


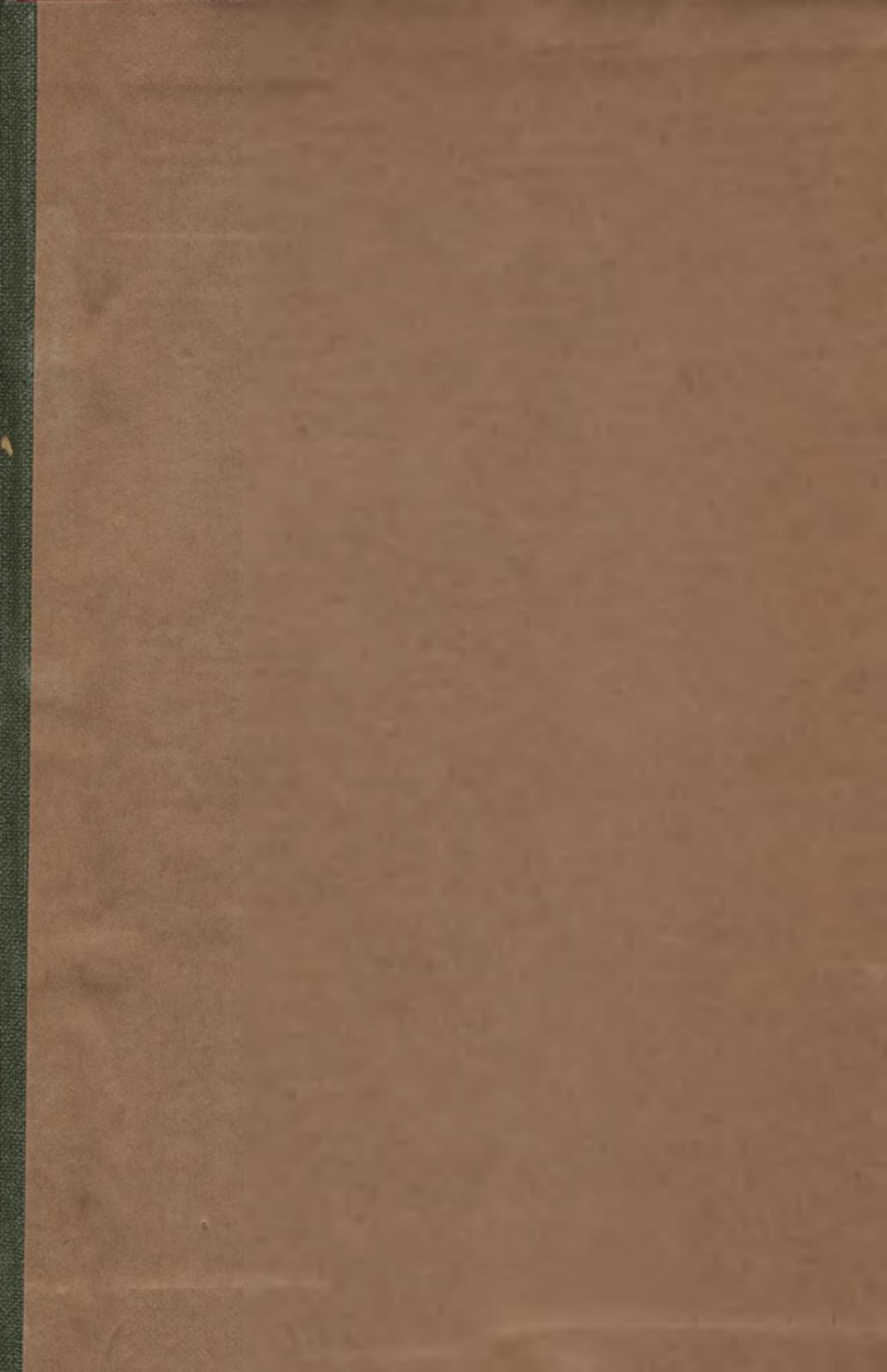


620/II

A LA M

- Jésus Christ.** par le R. cheurs. 44^e mille. Un vol. Prix, broché.
- Indissolubilité et Divorce.** Conférences de Saint-Philippe du Roule, avec préface et épilogue. *Nouvelle édition*, par le R. P. DIDON, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Un vol. in-18. 3 fr. 50
- La Foi en la divinité de Jesus.** par le R. P. DIDON, de l'ordre des Frères Prêcheurs. 4^e édition. Un vol. in-16. Prix. 3 fr. 50
- Deux problèmes religieux.** Conférences de Nancy (1868-1869), par le R. P. DIDON, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Le Présent et l'Avenir du Catholicisme en France.** par l'abbé DE BROGLIE. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- La Réaction contre le positivisme.** par l'abbé DE BROGLIE. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Le Prix de la grâce.** par le R. P. NIEREMBERG, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Abel GAVEAU, prêtre. Deux vol. in-18. Prix. 6 fr.
- Exposé de la Doctrine catholique.** par P. GIRODON, prêtre. Ouvrage précédé d'une introduction par Mgr d'HULST. Nouvelle édition entièrement refondue. Un vol. petit in-8^o. 5 fr.
- Les Espérances chrétiennes.** par Augustin COCHIN, publié avec une préface et des notes par Henry COCHIN. 2^e édition. Un vol. in-18. Prix. 4 fr.
- Saint François d'Assise (1182-1226).** Un vol. in-8^o orné de gravures sur bois. Prix, broché. 4 fr.
- Sainte Marguerite de Cortone (1247-1297),** par le R. P. Léopold DE CHERANCE, de l'ordre des Frères Mineurs capucins. Un beau vol. in-8^o illustré de deux eaux-fortes de MM. Paul LE RAT et Maurice DEVILLE, six héliogravures de DUJARDIN, d'après les bas-reliefs de Jean de Pisc, composition de HERVIER, dessins et gravures sur bois, 25 frontispices de chapitres en couleurs. Prix, broché. 10 fr.
- Les Petites Sœurs des pauvres, ou la merveille du XIX^e siècle,** par M^{me} Abel RAM. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Jeunesse. Chrétien ou Agnostique,** par l'abbé L. PICARD, curé à la Primatiale de Lyon. Un vol. in-8^o avec lettres de M. de S. l'Archevêque de Lyon et l'Evêque de Laval. 7 fr. 50





**KOLEKCJA
SWF UJ**

A

498

Biblioteka Gl. AWF w Krakowie



1800053200